

— *Hemsterhusiana*, 14 —

Lettres de Diotîme à François Hemsterhuÿs

tome I: 1775-1781

Adélaïde Amélie princesse de Gallitzin

*Lettres de Diotime à
François Hemsterhuis*

tome I: 1775-1781

éditées par Jacob van Sluis

avec la collaboration de

Gerrit van der Meer

& Louis Hoffman



Berltsum ~ Van Sluis

2015

Hemsterhusiana, volume 14

Collection dirigée par Jacob van Sluis

Dans ce volume:

Universitäts- und Landesbibliothek Münster – *Gallitzin-Nachlaß*
Kapsel 17, Band 1, Band 4

ISBN 978-90-816852-7-6

© Jacob van Sluis

<http://irs.ub.rug.nl/hemsterhuis>

Apple Mac mini

NeoOffice

Apple Chancery • Junicode • Verdana

19 XII 2014

Introduction

A partir de 1775 jusqu'à sa mort François Hemsterhuis (1721-1790) était en correspondance très régulière avec Adelheid Amalia, née comtesse de Schmettau (1748-1806), mariée avec l'envoyé officiel de la Russie à La Haye, le prince Dmitri Alekseevic Gallitzin. Elle habitait d'abord à La Haye, et puis elle occupait une maison de campagne assez sobre à côté de Scheveningen, appelée Niethuis. Pendant cette période la correspondance était accompagnée de visites, parfois la même journée que les lettres furent envoyées. Après le déménagement de la princesse à Munster en août 1779 leurs lettres augmentaient en volume, et le contact continuait d'être aussi intensif qu'avant, avec environ deux lettres par semaine.

La plupart de cette correspondance est conservée à la bibliothèque universitaire de Munster (Universitäts- und Landesbibliothek, ULB) dans la collection Gallitzin (Gallitzin-Nachlass). Entretemps les lettres de Hemsterhuis écrites à la princesse ont été transcrites et éditées en dix volumes, avec comme titre : *Ma toute chère Diotime* après quoi nous – Gerrit van der Meer, Louis Hoffman et Jacob van Sluis – avons pris en mains immédiatement la publication de la partie de la correspondance écrite par la princesse, et celle-ci en trois volumes avec comme titre : *Mon cher Socrate*, étant donné que les deux correspondants s'adressaient mutuellement par les noms de Socrate et Diotime, empruntés à l'antiquité grecque.

Les lettres que reçut la princesse de Hemsterhuis ont été transmises bien classées. Cela était d'autant plus facile étant donné que Hemsterhuis à partir de 1783 numérotait ses lettres. En ce faisant il se montrait de profession le commis qu'il avait été auprès du Conseil d'Etat, le commis qui sait comment administrer la correspondance. Or les lettres écrites par la princesse et qu'il recevait d'elle nous donnent une autre image. Ces lettres-là sont classées de façon plus négligée. Elle ne datait pas toujours ses lettres et ne les munissait pas d'un numérotage suivi. Les lettres ont été reliées en cinq volumes, consignés avec nonchalance quant à l'ordre chronologique : Gallitzin Nachlass, Band 1-5 (collection Gallitzin, volumes 1 à 5). A côté de ces cinq volumes il existe encore une collection de plus de 100 lettres non reliées : Gallitzin Nachlass, Kapsel 17 (collection Gallitzin, boîte 17). De cette collection peu cohérente 40 lettres

disposent d'une date, parfois complète, mais très souvent sans mention de l'année. Ces lettres-là semblent à première vue classées chronologiquement, or en les examinant de façon plus approfondie le classement existant soulève toutes sortes de questions chronologiques. Il fut donc impossible de joindre les lettres peu cohérentes de la boîte 17 entre les lettres des volumes 1 à 5. Tout essai à cet effet serait une interprétation plus ou moins spéculative avec comme grand désavantage que l'information de l'ordre transmis de la boîte 17 – pour autant que celui-ci soit d'importance – se perdrait pour l'usager. Nous avons inséré ces lettres de la boîte 17 dans l'ordre transmis comme une série séparée dans le premier des trois volumes des lettres de la princesse.

Après le décès de Hemsterhuis la princesse s'est rendue à La Haye pour prendre soin de l'héritage. Les lettres que la princesse avait envoyé à Hemsterhuis lui furent transmises dans la dernière année de sa vie et renvoyées à Munster. Plus tard, probablement déjà au début du dix-neuvième siècle, elles ont été reliées ; il est possible que son médecin ordinaire Franz Ferdinand von Druffel (1763-1857) y a apporté la disposition finale et a pris soin de la reliure. On ne sait pas pourquoi les lettres de la boîte 17 ont été transmises séparément – et pourquoi elles n'ont pas non plus été reliées. La collection totale n'est pas complète, car les lettres de la princesse des années 1787 et 1788 n'ont pas été transmises.

Quoi qu'il en soit, les lettres de la princesse à Hemsterhuis ont été transmises avec plus de négligence que celles de Hemsterhuis à la princesse. Cela étonne d'une certaine façon. Car Hemsterhuis semble avoir moins bien classé et administré les lettres reçues par lui que nous aurions pu l'attendre de sa part en tant que commis. La princesse n'a pu ou voulu y apporter une disposition plus détaillée. Cependant les lettres furent suffisamment importantes pour elle pour les conserver.

Si on les compare aux lettres de Hemsterhuis, celles de la princesse sont écrites particulièrement nonchalantes. Son écriture varie beaucoup, parfois propre, mais bien plus souvent écrite avec négligence et en hâte. En plus elle utilise fréquemment des services de secrétaires : Fürstenberg, Sprickmann et ses enfants. Sa propre écriture est souvent assez difficile à déchiffrer. Des mots tels par exemple « cet » et « est » se ressemblent beaucoup ; la même chose est vraie pour les voyelles a/e/o écrites en hâte. La princesse utilisait des abréviations

comme q = que, gl = général, gd = grand. Elle écrivait les mots « homme » et « comme » fréquemment comme « hoe/home » et comme « coe/come », parfois avec et parfois sans un trait d'abréviation traditionnel pour le caractère ou les caractères-m. Son usage de la grammaire de la langue Française n'est pas toujours correct et la construction des phrases peut être embrouillée parce qu'elle écrivait de façon impulsive. En bref, la transcription offerte ici s'est produite après que son intention put se clarifier du texte. Le lecteur doit s'attendre à notre interprétation de par exemple la ponctuation et la construction des phrases et donc à d'autres solutions possibles.

Tout comme avec les lettres de Hemsterhuis nous avons pris dans cette publication en considération les règles suivantes:

- Chaque lettre est précédée d'un entre-titre muni d'un code unique. Ce code se compose d'un chiffre romain et d'un numéro d'ordre. L'entre-titre fait mention en outre de l'écrivain – généralement Diotime, i.e. la princesse – la date et finalement (après le signe =- et un peu moins marqué) le lieu où on l'a trouvé. Ce lieu est toujours la collection Gallitzin avec renvoi au numéro du volume (*Band*, abrégé Bd) avec les pages ou boîte (*Kapsel*, abrégé Kp) avec numéro.
- Maintien de la langue et de l'orthographe originale, même s'ils n'étaient pas toujours appliqués de façon conséquente.
- Le signe & est devenu *et*.
- La ponctuation a été adaptée au français moderne. Nous avons dû, selon notre propre interprétation, compléter nous-mêmes fréquemment la ponctuation.
- Dans l'application des accents on l'a suivi en général. La princesse les a omis souvent (*ame*, *premiere*), mais elle n'y était pas conséquente (*meme*, *même*). Nous avons appliqué conséquemment des accents là où une confusion pourrait naître dans les cas de « à/a » et « ou/où ». Etant donné que notre transcription a été réalisée à partir d'un microfilm, et que la vérification avec les documents originaux n'était pas toujours faisable, le lecteur doit s'attendre à trouver des défauts assez fréquents dans l'usages des accents.

- Les noms propres abrégés ont été complétés en superscript, pour autant qu'ils étaient connus. On a opté pour cette méthode au lieu d'appliquer les crochets [...], afin de faciliter la recherche digitale. Les quelques additions éditoriales, qui n'ont pas d'importance pour la recherche digitale, ont été placées entre crochets. Nous avons partiellement complété les abréviations et les mots écrits de façon incomplète. Dans le cas des mots souvent utilisés la princesse pratiquait fréquemment une forme raccourcie : coe vs. comme, hoe vs. homme, q vs. que, vs vs. vous, po vs. pour.
- Les mots ou passages non lisibles et dont la transcription dans les originaux était incertaine, ont été placés entre accolade {...}.
- Comme Hemsterhuis la princesse se servit d'une écriture en chiffres pour rapporter en code à la princesse des informations délicates, concernant la politique ou des personnages. Dans les lettres ces textes décodés ont été donnés en italiques, les messages en original (en chiffres) figurent en notes en bas de la page. En se servant de la clef connue, dont Hemsterhuis se servit également, il ne nous a pas toujours été possible de solutionner correctement en cas de la princesse tous les textes en code chiffré.
- Les soulignements et les mots en petites capitales sont conformes à l'usage dans les lettres.
- Parfois il y a sur les originaux des annotations, souvent d'une main inconnu; elles sont rendues ici dans des caractères différents, sans empattement.
- Comme remarqué déjà, dans cette édition on a suivi l'ordre des documents dans leurs archives. Dans quelques cas on a déplacé à l'intérieur de certains volumes une lettre pour des raisons de chronologie apparentes.

La version-web de cette transcription a été conçu de façon que ces textes peuvent aussi être commandés en forme de livre par www.lulu.com. Cette version-livre sera adaptée, comme la version-web, dès qu'il se présentent des corrections ou des suppléments substantielles. A cette fin la version actuelle est donnée à verso de la page de titre.

Nos remerciements Messieurs Jürgen Lenzing et Reinhold Feldmann M.A., conservateurs de la Universitäts- und Landesbibliothek Münster, de toute leur coopération à la mise à disposition et la numérisation des lettres originales. La

bibliothèque de la Rijksuniversiteit Groningue, mon employeur, a facilité ce projet, spécialement sous forme de la disponibilité d'un site sur internet.

Post-scriptum

Peu de temps avant de terminer la transcription de ces lettres provenant de la collection Gallitzin Kapsel 17 et Band 1-5 telles éditées dans le présent ouvrage j'ai découvert davantage de lettres de la princesse Gallitzin à Hemsterhuis :

- ULB Munster, Gallitzin-Nachlass, Kapsel 25: 60 lettres, 1777-1783;
- ULB Munster, Gallitzin-Nachlass, Kapsel 26: 66 lettres, 1787;
- ULB Munster, Gallitzin-Nachlass, Kapsel 27: 36 lettres, sans date;
- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen (jadis Staatsarchiv) Munster, Bucholz-Nachlass 1155: 13 lettres, la plupart sans date.¹

Nous n'avons pu faire des transcriptions de ces lettres et n'avons à cette date pas de projets concrets pour le faire.

Jacob van Sluis

1 La transcription d'une lettre de décembre 1775 dans: Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 2 Annexe, p. 52-53 (fragment).

Inleiding

Van 1775 tot aan zijn overlijden op 7 juli 1790 onderhield Frans Hemsterhuis (1721-1790) een regelmatige briefwisseling met Adelheid Amalia geboren gravin von Schmettau (1748-1806), gehuwd met de Russische gyzant te Den Haag, prins Dmitri Alekseevič Gallitzin. Aanvankelijk woonde de prinses in Den Haag en in een sober buiten Niethuis te Scheveningen; in deze periode werd de briefwisseling gecombineerd met bezoeken, soms nog op dezelfde dag als de verzonden brief. Na de verhuizing van de prinses naar Münster in augustus 1779 werden hun brieven langer. Met de regelmaat van ongeveer twee brieven per week bleef het contact bestaan, even intens als voorheen.

Deze correspondentie wordt voor het merendeel bewaard in de Universitäts- und Landesbibliothek (ULB) te Münster, binnen de collectie Gallitzin Nachlaß. De brieven van Hemsterhuis aan de prinses geschreven zijn inmiddels getranscribeerd en uitgegeven in tien delen, onder de titel: *Ma toute chère Diotime*. Vervolgens zijn wij – Gerrit van der Meer, Louis Hoffman en Jacob van Sluis – onmiddellijk verder gegaan met de uitgave van het door de prinses geschreven deel van de correspondentie. Dit resulteert in drie delen: *Mon cher Socrate*. Want de beide briefschrijvers spraken elkaar aan met de aan de Griekse oudheid ontleende namen Socrate en Diotime.

De brieven die de prinses van Hemsterhuis ontving zijn goed geordend overgeleverd. Dit werd vergemakkelijkt doordat Hemsterhuis vanaf 1783 zijn brieven van een nummer voorzag. Hiermee toonde hij zich de klerk, zoals hij die beroepshalve geweest was bij de Raad van State, die weet hoe correspondentie dient te worden geadministreerd. Maar de brieven geschreven door de prinses en door hem ontvangen tonen een ander beeld. Deze brieven zijn veel slordiger geordend. De prinses dateerde haar brieven lang niet altijd en voorzag ze ook niet van een doorlopend nummer. Deze brieven zijn gebonden in vijf banden, met slordigheden in het vastleggen van de chronologische volgorde: Gallitzin Nachlaß, Band 1-5. Naast deze vijf banden is er nog een verzameling van ruim 100 brieven, die niet zijn samengebonden: Gallitzin Nachlaß, Kapsel 17. Van deze losse verzameling hebben 40 een datering, soms exact, maar heel vaak zonder vermelding van het jaar. Deze brieven lijken op het eerste gezicht chronologisch geordend, maar bij nader onderzoek roept de bestaande ordening

allerlei chronologische vragen op. Het was dus onmogelijk om de losse brieven uit Kapsel 17 te voegen tussen de brieven van Band 1-5. Elke poging zou een min of meer speculatieve duiding zijn, met als grote nadeel dat de informatie van de overgeleverde volgorde in Kapsel 17 – voor zover die relevant is – voor de gebruiker verloren zou gaan. We hebben deze brieven uit Kapsel 17 in hun overgeleverde volgorde als een aparte serie in de eerste van de drie banden met de brieven van de prinses opgenomen.

Na het overlijden van Hemsterhuis is de prinses naar Den Haag gereisd om zich over de nalatenschap te ontfermen. De brieven die de prinses aan Hemsterhuis had gezonden waren in zijn laatste levensjaar al aan haar overgedragen en naar Münster verzonden. Later, vermoedelijk in het begin van de negentiende eeuw, zijn ze ingebonden; mogelijk heeft haar lijfarts Franz Ferdinand von Druffel (1763-1857) de uiteindelijke ordening aangebracht en voor het inbinden gezorgd. Waarom de brieven van Kapsel 17 apart zijn overgeleverd – en waarom ze niet zijn gebonden – is onbekend. De gehele verzameling is niet compleet, want de brieven van de prinses over de jaren 1787 en 1788 zijn niet overgeleverd.

Hoe dan ook, de brieven van de prinses aan Hemsterhuis zijn veel slordiger overgeleverd dan de brieven van Hemsterhuis aan de prinses. In zeker opzicht verbaast dat. Want Hemsterhuis heeft blijkbaar de door hem ontvangen brieven minder goed geordend en geadministreerd dan we van hem als klerk hadden kunnen verwachten. De prinses heeft geen nadere ordening kunnen of willen aanbrengen. Wel waren de brieven voor haar belangrijk genoeg om ze te bewaren.

In vergelijking met de brieven van Hemsterhuis zijn de brieven van de prinses bijzonder slordig geschreven. Haar handschrift wisselt sterk, soms netjes, maar veel vaker slordig en in haast geschreven. Ze maakt bovendien veelvuldig gebruik van diensten van secretarissen: Fürstenberg, Sprickmann en haar kinderen. Haar eigen handschrift is vaak bijzonder moeilijk leesbaar. Woorden als bijvoorbeeld “cet” en “est” lijken sterk op elkaar; hetzelfde geldt voor de in haast geschreven klinkers a/e/o. De prinses bediende zich van afkortingen, zoals q= que, gl=general, gd=grand. De woorden “homme” en “comme” schreef ze veelvuldig als “hoe/home” en als “coe/come”, soms met en soms zonder een traditionele afkortingsstreep voor de letter of de letters-m. Haar gebruik van de Franse taal is

grammaticaal niet altijd correct en de zinsopbouw kan verwarrend zijn, omdat ze impulsief schreef. Kortom, de hier geboden transcriptie is ontstaan nadat we uit de tekst haar bedoeling moesten destilleren. De lezer moet bedacht zijn op onze interpretatie van bijvoorbeeld de interpunctie en de zinsbouw en dus op mogelijke alternatieven.

Net zoals bij de brieven van Hemsterhuis zijn hier bij de editie de volgende regels in acht genomen:

- Elke brief wordt voorafgegaan door een tussentitel, met een unieke code. Deze code bestaat uit een Romeins cijfer en een volgnummer. De tussentitel vermeld voorts de schrijver – doorgaans Diotime, i.e. de prinses – de datum en tenslotte (na het ==-teken en wat minder opvallend) de vindplaats. Deze vindplaats is steeds de Gallitzin-Nachlaß, met verwijzing naar het nummer van de Band met pagina's (afgekort Bd) of Kapsel met nummer (Kp).
- Oorspronkelijke taal en spelling zijn gehandhaafd, ook wanneer deze niet consequent was.
- Het &-teken is tot *et* uitgeschreven.
- De interpunctie is aangepast naar modern gebruik. We hebben de interpunctie veelvuldig zelf moeten aanvullen, naar eigen interpretatie.
- Het gebruik van accenten is voor het merendeel gevolgd. Naar moderne maatstaven gezien liet de prinses vaak accenten weg (*ame*, *premiere*), maar daarin was zij niet consequent (*meme* naast *même*). Wij hebben wel consequent accenten geplaatst waar verwarring kon ontstaan bij à/a en ou/ò.

Omdat de transcriptie tot stand is gekomen met behulp van een microfilm en we niet in staat waren om alle details naar het origineel te controleren, dient de lezer inzake het gebruik van accenten rekening te houden met een betrekkelijk hoge foutmarge.

- Onvolledige namen zijn, indien bekend, aangevuld met letters in superscript. Voor het aanvullen is gekozen voor het gebruik van superscript, in plaats van het gebruik van vierkante teksthaken [...]; dit omdat het zo voor de gebruiker eenvoudiger wordt gemaakt om de brieven digitaal te doorzoeken. Afkortingen en onvolledig geschreven woorden zijn deels aangevuld. Bij veelgebruikte woorden gebruikte de prinses vaak een

verkorte vorm: coe → comme, hoe → homme, q → que, vs → vous, po → pour.

- Enkele editorische aanvullingen, die niet van belang zijn voor het digitaal doorzoeken, zijn wel aangegeven met vierkante teksthaken: [...].
- Tussen accolades {...} staan woorden of passages die in het origineel moeilijk leesbaar zijn en waarvan de transcriptie onzeker is.
- Net als Hemsterhuis gebruikte de prinses een cijferschrift om politiek of persoonlijk gevoelige informatie gecodeerd aan de prinses te melden. In de brieven zelf is de gedecodeerde tekst in cursief aangegeven, met de oorspronkelijk berichten in code opgenomen in de voetnoten. Met de bekende sleutel, zoals Hemsterhuis die ook gebruikte, lukte het niet altijd om bij de prinses alle teksten in cijferschrift goed op te lossen.
- Onderstrepingen en woorden in klein kapitaal zijn conform het gebruik in de brieven.
- Aantekeningen in de originele brieven door een ander geschreven, vaak in een onbekend handschrift, zijn weergegeven met een afwijkende, schreefloze letter.
- Bij deze uitgave is, zoals reeds opgemerkt, de volgorde nagevolgd van de bewaarplaatsen en hun collecties. In enkele gevallen is binnen een deel een brief overgebracht naar de juiste plaats in de chronologische volgorde, wanneer het duidelijk is, dat de originele brief niet juiste in de fysieke collectie is ingevoegd.

De webversie van de transcriptie is zo vorm gegeven, dat de teksten ook in boekvorm kunnen worden besteld via www.lulu.com. De boekversies bij Lulu worden aangepast, net als de webversie, wanneer er sprake is van substantiële correcties en aanvullingen. Om deze reden wordt op de versozijde van de titelpagina steeds de actuele versie vermeld.

Wij danken de heren Jürgen Lenzing en Reinhold Feldmann M.A., conservatoren van de Universitäts- und Landesbibliothek Münster, verleende de volle medewerking bij voor het beschikbaar stellen en het digitaliseren van de originele brieven. De Universiteitsbibliotheek van de Rijksuniversiteit Groningen als mijn werkgever was bereid dit project te faciliteren, in het bijzonder in de vorm van een website.

Postscriptum

Kort voor de afronding van de transcriptie van deze brieven uit Kapsel 17 en uit Band 1-5, zoals hier uitgegeven, vond ik meer brieven van prinses Gallitzin aan Hemsterhuis:

- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 25: 60 brieven, 1777-1783;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 26: 66 brieven, 1787;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 27: 36 brieven, ongedateerd;
- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen (voorheen Staatsarchiv) Münster, Bucholz Nachlaß 1155: 13 brieven, meest ongedateerd.²

We hebben van deze brieven niet meer transcripties kunnen maken en we hebben daarvoor ook geen concrete plannen.

Jacob van Sluis

2 De transcriptie van een brief uit december 1775 in: Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 2 Annexe, p. 52-53 (fragment).

Lettre I.1 – Diotime, sans date, 1775 = Kp 17 no 1

Je suis extremement flattée, Monsieur, du cas que vous daignez faire de mes remarques, et encore davantage si elle vous confirment dans le sentiment si favorable d'homogenité que vous admettez si modestement entre nous. J'ose croire au moins que si vous voulez bien avoir pour moi quelqu'affection, il y-en-a infiniment de ce côté-là, et chaque jour me confirme davantage dans les sentimens d'attachement et d'estime que vous a vouée, Monsieur, v. t. h. et très sincere serv.

Adélaïde de Gallitzin.

Je compte sur le plaisir de vous voir jeudi à diner; demain je ne serai point libre sans quoi j'irai moi même vous remercier de l'accueil q vs avez bien voulu faire à mes remarques. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.2 – Diotime, sans date, 1775 = Kp 17 no 2

1775

Mon desir, Monsieur, est que vous vous ennuiiez chez moi le moins que possible, et come c'est aujourd'hui une Société très propre a le faire naître, je vous ai representée le danger qui vous menaçoit, et j'ose ajouter que cette représentation etoit bien desinteressée de ma part, puisqu'assurément je n'ai jamais tant de raison de vous desirer que dans le cas où il s'agit de prendre un fort contre poison de l'ineptie et de l'imbecilité (deux maladies epidémiques) qui m'entoureront.

Je vous demande pardon de ma distraction. J'espere du moins vous persuader que ceci est une, car il seroit trop humillant de vous avouer qu'aportant chez moi tous ce que vous avez de plus precieux, je vous emporte encore le peu que vous reservez pour vous. | Je vous remercie, mais beaucoup, de m'avoir accordé votre ouvrage que j'ai eu l'impudence de vous demander. C'est de tous ce que vous

pouviez me donner ce qui m'est le plus agréable. Je vous remercierai un autre jour du reste car enfin on se lasse de faire et de recevoir des remerciemens, surtout lorsqu'il n'y a aucun espece d'équilibre, et c'est une chose à laquelle je vous prierai meme d'avoir dorenavant un peu plus d'égard. Craignez de me faire voir le moment, ou accablée d'obligations, sans avoir pu vous en imposer aucune. Mon attachement pour vous, Monsieur, ne sera plus libre mais un effet nécessaire de la reconnoissance que je vous devrai. Vous le savez surement que l'égalité est une condition | nécessaire dans une liaison d'amitié.

Vous ne sauriez malgré toute votre modestie et votre condéendance ni vous dérober ni me dérober votre superiorité du côté des facultés intelectuelles, et lorsque votre ingenieuse bonté la met sur le compte de la différance des ages, je scai très bien ce qu'il faut lui assigner, ou ce qu'il faut mettre sur le compte de la nature. Si vous ajoutiez à cette superiorité celle de me rendre insolvable du côté des obligations, il pourroit arriver finalement que je devinsse pour vous quelque chose de semblable à ce qu'est un sujet pour son maitre. Wiland dit quelque part quelque chose à mon gré de fort expressif sur ce qui se passe entre un prince et son sujet | qui ont l'un pour l'autre toute l'attraction possible; il dit du dernier *seyn herz flihet ihm entgegen Doch es erblicket deynen Herren, und weichet in tiefer hochachtung zurück.*

Il est si doux d'aimer et d'être aimé sans aucun motif étranger de pouvoir se repondre lorsqu'on s'interroge sur ce sujet comme (dit Mr. Diderot dans un sens moins noble) c'est que c'est lui, c'est que cest moi. C'est que l'essence des ames se conviennent et se reconnoissent pour ainsi dire. Come vous avez la bonté de me prouver sans cesse que vous cherchez en moi une amie, je me crois obligée de vous developper | toutes les bizarreries de mon coeur; quand ma franchise n'auroit d'autre utilité que cela de rendre vos speculations un peu plus interessantes, je ne regretterai point d'avoir pris la resolution d'en avoir toujours avec vous, come j'ai pris celle d'être à toute eternité votre devouée et reconnoissante

Adelaide de Gallitzin. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys

*Lettre I.3 – Diotime, ... septembre ou octobre 1775*³ = *Kp 17 no 3*

9bre ou Xbre 1775

Je suis aujourd'hui plus convaincue que jamais, Monsieur, que pour oser juger les grandes ames et les genies superieurs ou leur productions, il faut joindre à l'avantage de connoitre particulièrement les localités (si je puis m'exprimer ainsi) de leur esprit quelques degrés au moins d'homogenité avec eux.

Ce n'est qu'à la faveur de celle, que j'ose trouver dans nos ames (puisque vous m'avez permis de le dire) que j'ose vous offrir mon jugement auquel vous avez la modestie d'en appeller. Je vous prie cependant de croire que je n'eusse jamais acceptée ou entrepris une besogne si fort au dessus de mes lumieres, si je n'avois rien à mettre à la place de cette homogenité de genie qui me manque absolument. Ce que j'ai à mettre à la place, c'est la qualité d'un excellent chien de chasse. Avec un nez exquis pour le mérite, je sçais comprendre et priser le genie, quoiqu'il me soit infiniment superieur, et m'élever ainsi par sentiment jusqu'à l'orgueilleuse liberté de juger de ce que je serois à jamais incapable de produire. Et c'est vous, Monsieur, qui me l'avez donné en parti cet orgueil. Condamnez vous votre propre ouvrage? C'est en m'initiant, come vous voulez bien le faire quelque-fois, dans le secret de vos pensées, de vos vues, que vous m'avez attaché des ailes; c'est à vous à juger aussi si ces ailes m'ont portez assez haut pour vous bien voir, bien comprendre; et je vais come à mon ordinaire vous exposer avec franchise mes veritables sentimens sur le caractere de votre ami. |

J'ai dit que pour juger le genie, il falloit au moins au juge quelques degrés d'homogenité avec le jugé; cela est ce me semble plus vrai, plus essentiel encore pour juger l'ame que l'esprit, par la raison qu'un être immateriel qui ne tombe point sous les sens et de l'activité du quel les effets même demeurent pour l'ordinaire voillés aux yeux du public, n'offre pas les memes facilités que les opérations de l'esprit qui le traduisent toujours plus ou moins par des signes d'institution qui sont ou que chacun croit à sa portée. Il s'en suit que lorsqu'une ame come la votre en peint une qui lui est semblable, le portrait qui en resulte n'est bien intelligible que pour le petit nombre de ceux qui sont placés à la

3 = Lettre I.112; Gallitzin-Nachlaß Band 1.29-32 (fragment).

même hauteur ou à peu près. Les autres s'écrivirent comme les moines du tems d'Erasmus, lorsque celui-ci rétablit la latinité tombée dans le barbarisme:

Non intellegimus ergo hereticus.

Votre ami, Monsieur, avec cette ame élevée et ce genie supérieur que vous me peignez si bien, planoit infiniment au dessus de la plus grande partie de ses concitoyens, auxquels la place qu'il tenoit dans la société et l'énergie de son caractère l'appeloient à devenir utile, et joignant à ses grandes qualités une connoissance fort étendue, et des hommes, et de l'homme. Il sentoit qu'il n'en seroit supporté, qu'il ne leur inspireroit cette confiance nécessaire à ses grandes vues d'utilité qu'en leur dérochant et la supériorité à tous égards, et ces modifications particulières, qui caractérisent les ames exaltées. Il savoit trop | bien que le commun des hommes qui forment ce qu'on appelle l'opinion, jugent extravagant, chimerique et romanesque toute modification, toute sensation, en un mot, toute manière d'être, de penser et de sentir qui sort de la sphere étroite de leurs idées, ou dont ils n'ont jamais éprouvés l'atteinte. Que lui restoit-il à faire? C'est qu'il a fait. S'envelopper comme l'ange de Milton d'un nuage épais pour moderer son éclat fait pour blesser des yeux trop foibles, et ne se montrer à nue qu'au vues fortes capable de supporter une grande lumière.

Personne mieux que vous, Monsieur, ne l'a vu dans ces deux états différens et en le peignant d'un côté avec une ame grande, simple, forte, mais sensible jusqu'à l'apparence de la foiblesse, franc, généreux, plein de bonhomie et de candeur etc. etc. Vous me le peignez tel qu'il étoit par essence, tel qu'il se montre toujours dans le cabinet de Mr. Hemsterhuys, et du très petit nombre d'ames qui lui étoient analogues.

En le peignant d'un autre côté habile à pénétrer le secret des autres sans que jamais on put lui arracher le sien, d'un esprit souple, renfermé au point que jamais on ne pouvoit demeler son ame sur la physionomie subtil, rusé etc. etc. Vous me le peignez tel qu'il s'étoit fait par art, convaincu qu'il ne parviendroit qu'au travers de ces moyens au but si noble qu'il s'étoit proposé de devenir utile à sa patrie et à ses concitoyens, | et sous ce point de vu chacun de ces talents mis en activité prend à mes yeux la forme d'une vertu. Ce talent particulier de la connoissance du monde qu'il possédoit dans un degré si éminent, lui avoit fait voir la société sous la forme d'un bal masqué ou à la faveur du déguisement. On

dit et fait mille bonne choses qu'on ne trouveroit pas praticable à visage decouvert jusqu'à ce que rencontrant l'ami, l'être homogène qui crie de loin. Je vous reconnois au travers de la guenille! Le masque tombe, et l'home paroît dans ce tableau en apparence compliqué. Je vous suis, Monsieur, pas à pas, je vous comprends, je comprends votre ami à merveille, je vois un tout tres beau et tres harmonieux. Je le vois dautant mieux que connoissant un peu le monde, je sçais combien une ame un peu extraordinaire a besoin d'envelopper pour être tolérée du vulgaire qui crie anathême contre tous ce qu'il ne conçoit point. C'est ainsi qu'à son tribunal sont jugés les êtres extraordinaires. C'est par vanité que Curtius se devoua pour sa patrie, que Scévola supporte la flamme ardente, c'est par un enthousiasme ridicule que Regulus devient le martire de sa parole; Alexandre n'est qu'un vagabond, un voleur de grand chemin, Brutus un ambitieux maniaque, celui qui dans son desespoir energique suit volontairement ce qu'il aime au tombeau, un fou qui a le cerveau malade, celui qui sacrifie sa fortune à son honneur, une tête romanesque qui veut se faire un nom. Ainsi du reste. Et si lorsque vous et moi nous quittons le masque pour considerer ensemble | philosophiquement et dégagés de préjugés, la grandeur, la dignité, la noblesse de notre être moral immateriel, lorsque homogènes à quelques égards au moins (j'ose le dire après vous, n'est-ce pas?), nous nous confions les mouvemens exhaltés, les sentimens extraordinaires qui nous agitent quelque fois; on nous écoutoit à la porte, il y en auroit 99 sur 100 qui nous enverroit tous deux (pardonnez) aux petites maisons, et j'y consentirois de bon coeur en si bonne compagnie.

Il suit à mon gré de tous cela, qu'il étoit impossible de faire un portrait en même tems clair, et vrai pour tout le monde, de votre ami, sans blesser la vanité de ses concitoyens ou leur paroître obscur. Vous avez pris, vous avez dû choisir le dernier parti (pour eux s'entend, non pas pour moi), parce qu'autrement vous n'eussiez pu représenter Mr. Fagel, et tel qu'il étoit par essence et tel qu'il se montroit aux vulgaires, sans ajouter les causes de cette différences faites pour mortifier leur vanité. De là, ceux qui n'ont pu saisir le grand tout dans les details épars ont criés à la contradiction, coment (ont-ils dit sans doute) Mr. Fagel étoit-il en même tems et franc et renfermé? Plein de candeur, et arrachant aux autres leur secret sans jamais livrer le sien? Sensible jusqu'à l'apparence de la

foiblesse, avec un extérieur toujours voilé et réservé? Plein de bonhomie, et cependant rusé et subtil? Voilà le langage, voilà la critique du vulgaire.

Non intelligimus ergo heredicus. |

Cet autre article, qui peint si énergiquement l'amitié qu'il inspiroit, en indiquant qu'elle alloit jusqu'à produire les désordres de l'amour, ne sauroit être plus intelligible pour des individus qui ne connoissent de ce sentiment sublime que ce que la société ordinaire en offre d'exemple, liens foibles et fragiles que les plaisirs, l'intérêt ou la vanité assemblent et détruisent presqu'au même instant.

Cet éloge de l'amitié forme pour moi en particulier un tout très beau, très clair et très énergiquement touchée, et si Mr. Fagel pouvoit revivre, je n'en demanderois pas davantage pour le connoître parfaitement et me conduire avec lui le reste de ma vie.

Un passage, un seul passage se dérobe à mes recherches. Je vous avoue, Monsieur, avec la sincérité qui dicte mon admiration pour tout le reste que je n'ai pu pénétrer le vrai sens du paragraphe qui commence au bas de la page 24 et finit à celle de 26. Vous établissez là que l'esprit de parti est de l'essence des républiques comme les passions sont de l'essence d'un homme vigoureux, qu'il produit mille belles choses lorsqu'il agit sur les âmes pures, éclairées et pénétrées du saint amour de la patrie; et vous semblez ensuite faire un mérite, une vertu à votre ami et à toute sa famille de n'avoir jamais été atteint de cet esprit, qui selon vous même produit de si bonnes choses sur les belles âmes. Vous nommez après cet esprit une maladie dangereuse, et vous aviez établi auparavant qu'elle n'étoit telle que lorsqu'elle agissoit sur les hommes pervers. |

Or votre ami sûrement vous ne le comprenoit pas sous cette dénomination, ni dans votre idée, ni surtout dans un ouvrage qui a pour objet son éloge. Pourquoi cependant semble-t-il que vous comptiez au nombre de ces vertus de n'avoir pas été atteint d'un esprit qui ne produit le mal que dans les hommes pervers etc. etc.

Pardon, Monsieur, je suis sincèrement persuadé en osant vous interroger, que c'est mon esprit plutôt que votre paragraphe qui {louche}, mais j'espère qu'avec votre indulgence accoutumée vous daignerez rectifier mon esprit et me pardonner la témérité qu'il y a à paroître critiquer son maître, en faveur de la franchise et de la docilité de votre disciple, toujours qu'il a renoncée à son

opinion pour embrasser avec ardeur la vérité que vous lui presentez si souvent, et avec une bonté dont elle est touchée.

Cette franchise d'ailleurs vous est garant de la vérité de mon admiration dont vous etes si souvent l'objet, come de la vérité des assurances d'estime et de l'attachement aussi sincere qu'inviolable que vous a voué, Monsieur, votre dévouée et reconnoissante tres humble servante

Adelaide de Gallitzin

Demain je compte sur le plaisir de vous voir, adieu. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.4 – Diotime, ... décembre 1775 = Kp 17 no 4

Xbre 1775

Je suis en peine de savoir, Monsieur, si en vous faisant trop parler hier soir, je n'ai pas nui à votre santé; veuillez m'en faire donner des nouvelles. Je desire surtout apprendre si vous êtes délivré de la fievre.

Je connois quelqu'un qui pour faire adopter ses idées les présente à l'ombre d'un grand nom: J'ai lu dans Seneque..., Platon dit quelque part..., Ciceron nous apprend ... etc., et dans le desir que j'ai de vous faire adopter la boisson que je vous conseillai hier au soir, je vous dirai que Hippocrate, et Gallien et Robert sont d'accord sur la salubrité. J'ai reflêchi à ma sottre reflexion sur la possibilité de changer. Vous m'aviez effraïé en me disant que cette reflexion supposoit en moi le germe de cette possibilité; je me suis examiné, et en vérité bien loin d'avoir rien decouvert de pareil en moi, je n'y trouve qu'une repulsion tous les jours plus forte entre le grand monde et mes gouts, un | sentiment tous les jours plus profond du bon heur dont je jouïs, une passion tous les jours plus forte pour la solitude et la speculation; il n'est point de circonstance, point d'évenement qui me servant à comparer le tems présent avec le passé, ni m'en fasse vivement sentir la différance, une médisance, une calomnie, une opinion douteuse même m'affectoient jusqu'à troubler mon bonheur. J'étois alors come un frêle vaisseau

battu par la tempête d'une mer orageuse. Aujourd'hui cela est bien différent, il me semble, voir ces mêmes vagues du haut d'un rocher inaccessible, et si j'éprouve encore des sentimens douloureux, c'est de voir d'autres vaisseaux en proie à leur fureur. En considerant les sentimens d'interêt que vous voulez bien me temoigner, je me trouve excusable de m'emparer ainsi d'un tems precieux par l'emploi que vous en faites.

C'est dans ce moment ci que je reçois | votre billet, Monsieur, et je vous avouerai que les excuses que vous m'y faites me feroient plutot craindre que la maladie n'ait un peu troublé la clareté ordinaire de vos idées, que la maniere dont vous m'avez reçu hier, et dont j'ai été très satisfaite.

Mon dessein étoit si peu de rencontrer et parler Mr. Dentan chez vous, que j'ai fait demander expressément si vous etiez seul, afin qu'au cas qu'il y fut je n'aille pas troubler une conversation dont je sens qu'il peut retirer beaucoup de fruit, et qu'il est bon que vous ayez tête à tête ensemble. Non, Monsieur, mon dessein étoit uniquement de profiter {d...} de vos heures que vu votre maladie je ne pensois pas que vous eussiez pu mieux employer en vous occupant. Je me suis trompé cependant, puisque je vous ai trouvée un manuscrit grec entre les mains, et j'en ai | dautant plus de reproches à me faire, d'avoir abusé si longtems de votre indulgence. Ce mot me convient, mieux qu'à vous Monsieur, et tant que vous le prononcerez vis à vis de moi, j'éprouverai toujours quelques doutes sur le fond que je puis faire sur votre estime, car il me semble que la franchise en est la mesure, et certe il n'y en auroit aucune à ne pas sentir votre superiorité sur moi; elle est pour moi une nouvelle source de biens, puisqu'en me donnant de l'emulation, elle ajoute à l'ardeur avec laquelle je tends à m'élever. Voila, Monsieur, ce que vous devriez avouer et à quoi je reconnoitrai ces sentimens que j'aime tant à retrouver en vous, puisqu'ils constatent encore mieux cette homogénéité dont vous m'avez flattée. Je compte voir un de ces jours ci Mr Dentan chez moi come à l'ordinaire, et j'espere aussi que vous aurez achevé de le fortifier.

Adelaide de Gallitzin

Lettre I.5 – Diotime, sans date = Kp 17 no 5

Je vous prie d'être toujours sure d'avoir tres bien compris, Monsieur, lorsque ce que vous entendez vous peint le plaisir que j'ai à être avec vous, et je le dirois bien plus souvent si je ne craignois de devenir enfin Erata pour vous, après m'avoir jugé digne de me placer à vos côtés. Je m'accoutumerois difficilement à m'en voir éloigné, et bien que je sente parfaitement tous ce que je dois à votre indulgence, cette perte me seroit sensible, persuadée come je le suis que si je n'ai point d'autre droits, j'en ai du moins acquis quelques uns, par les sentimens vrais d'attachement et d'estime, que vous avez inspiré, Monsieur, à votre t. h. et t. o. s.

Adelaïde de Gallitzin. |

P.S. Je ne suis pas trop fâché que vous ne puissiez aller chez Mr. {Macle}; cela m'épargne une toilette {attendue} que dinant et soupant absolument seule aujourd'hui.

Je jouïs de la satisfaction suite d'une douce pause, phisque s'entend, car la haute pause n'est point douce je crois.

Je vous souhaite bien du plaisir ce soir, et vous prie de vous souvenir de moi dans vos amusemens metaphisiques avec Mr. Dentan. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.6 – Diotime, sans date = Kp 17 no 6

Come j'aime à vous communiquer, Monsieur, tous ce qui me touche, soit en bien ou en mal, je veux vous comuniquer mon bonheur d'hier. Mde. Fagel a passé la soirée chez moi depuis 6 heure jusqu'à 8½, tête à tête come elle l'aime tant, à ce qu'elle m'a {m'apais}.

Je vous avouerai que j'eus un instant d'émotion lorsqu'on me l'annonça; je me munis d'un verre d'eau, et lorsqu'elle entra j'étois parfaitement remise, et je l'ai entretenue... votre conversation avec Errata n'est rien en comparaison. Je vous

avoue que j'ai un peu agi comme chez les Grecs les princes de la conversation avec moins d'habileté pourtant; je l'ai tourné à mon gré et deux ou 3 fois j'ai eu la malice de lui faire baisser les yeux avec embarras, | mais des que j'en étois parvenu là, j'ai eu soin de la remettre aussitôt à l'aise par un propos qui devoit la tranquiliser sur le précédant, car je n'aime pas à voir souffrir, et surtout les personnes qui m'ont fait du mal. L'organe moral se revolte contre cela, mais à tout prendre, cette soirée étoit curieuse et je suis sûre qu'elle vous eut amusé si vous aviez pu nous voir et nous entendre sans être aperçu.

Je vous rends mille graces de votre lettre, elle a excité mon admiration, et m'a fait rire tour à tour. Vos expressions sont vraiment admirables, et j'en sens la vérité come l'importance; je ne tarderai pas d'en faire usage. Je suis fort de votre avis, aussi en ce que vous pensez que l'amitié parfaite est | le seul cas qui puisse extirper les vices naturels, et ne fut-ce que pour cette raison n'auroit elle pas quelque chose de divin.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien me prouver votre estime en oubliant entierement ma principauté; veuillez ne vous souvenir que de l'ame honête et sensible de celle qui ne cessera d'être, avec un attachement sincere, votre tres humble et o.s.

Adelaïde de Gallitzin

Je desire infiniment votre retablissement et le plaisir de vous voir que la faculté veut m'obliger de remettre jusqu'à la. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.7 – Diotime, sans date = Kp 17 no 7

Je suis dans vos dettes, Monsieur, pour une somme considerable ... de grace, dites moi à combien elle se monte, afin que je m'acquitte; n'oubliez pas le jardinier s'il-a-dit duquel vous avez bien voulu m'acquitter.

J'espère que vous vous portez come moi, c.à.d. bien, et que vous vous sentez des dispositions à continuer aujourd'hui le travail interessant que vous avez comencé

sur la philosophie come je me sens disposée à admirer et à suivre toujours la vôtre en qualité de Diotime, et de disciple et sectateur zelée du Socrate de Niethuys. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.8 – Diotime, sans date = Kp 17 no 8

Ce vendredi matin

Je fus emue, tellement emeu, hier, Monsieur, que je ne vous ai pas assez dit à mon gré, combien vous m'avez rendue heureuse, ou pour mieux dire: combien vous avez ajoutté à mon bonheur par l'assurance, la sureté que vous m'avez donnée de ne point en voir interrompre le cours, à moins qu'il ne plaise à la mort de nous enlever l'un sans l'autre, ce que la connoissance de mon mécanisme détracquée rend très peu probable.

Je suis charmée, Monsieur, que vous ayez eu la sensation de l'affection qui s'est elevée dans mon ame, et j'en suis dautant plus aise que je possède peu le talent des protestations et signes exterieures en amitié; | et par conséquent il ne peut que m'être avantageux qu'il s'échappe de tems en tems quelques ettincelles du volcan qui est au fond de mon ame, et qui n'y est que pour elle. L'habitude du grand monde a fortifié en moi le dégout des protestations, des éloges, et des demonstrations. Il m'a tellement habitué à les voir mettre à la place du vraï, qu'il me sembleroit perdre le droit d'être cru si je les emploiois come signes d'une chose si sacrée.

C'est pourquoi je vous supplie, Monsieur, de pénétrer toujours dans les replis secrets de cette ame, qui aime tant à s'ouvrir devant vous, lorsque vous voudrez, non pas l'apprendre, car j'espere qu'il n'en est plus besoin, | mais vous confirmer, vous repeter les sentimens immuables de votre eternelle amie Adelaide. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à la Haye



Lettre I.9 – Diotime, sans date = Kp 17 no 9

Ce lundi à midi

Lysis m'a dit avant-hier, que vous comptiez passer chez moi la journée d'hier. Dans cette espérance je lui ai promis ma soirée d'aujourd'hui, attendu qu'il a des empêchemens pour demain, et après. Puis-je me flatter, Monsieur, de vous posséder demain à dîner? L'amitié qui vous recevra suffira-t-elle pour vous faire oublier les brouillards et les vents dechainés dans ces quartiers? Voulez vous bien ajouter à toutes vos bontés celle de | m'accepter pour votre écolière en physique? Comenceront nous demain, moi à mettre votre patience à l'épreuve, et vous à excercer votre indulgence?

J'ai les ouvrages de Mus^schenbroek ici, il ne me manque qu'une partie de votre conception, et je l'attens de vous. C'est à-dire de la même source où reside une grande partie du bonheur de Diotime. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys

*Lettre I.10 – Diotime, sans date = Kp 17 no 10*

Voici, Monsieur, une récréation agréable qui servira de prologue à la piece de demain. Que ne puis je être au parterre pour applaudire, mais vous en seriez bien fâché. J'ai remarquée qu'en ma présence vous aimez à parler à l'oreille ... ce qui me prouve clairement qu'Errata, quoique vous en diziez n'est pas pour vous ce que vous faites paroître; et je me croirai trop heureuse, si après la soirée de demain elle ne l'emporte pas entierement sur moi dans votre coeur, car à l'égard de l'esprit je regarde déjà la chose come faite et me resigne. Quoiqu'il en arrive, souvenez vous que fut elle une enciclopedie, elle ne recellerait encore qu'une petite partie des signes propres à exprimer l'attachement vraï et constant de votre tres humble et devouée servante

Adélaïde de Gallitzin |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys

Lettre I.11 – Diotime, sans date = Kp 17 no 11

Mercredi

Vous saurai, Monsieur, que je fus en ville hier pour faire mes adieux et mes excuses à Melle Dankelmann, qui m'avoit invité à diner, honneur que je ne me sentois pas disposé d'accepter. Je n'eus le tems ni de passer chez vous come je m'en etois flattée, ni de vous écrire, et je chargeai le Prince de vous prier de diner ici demain en place d'aujourd'hui.

La conscience m'a reproché d'un peu d'égoïsme, lorsque je vous pressai de partager aujourd'hui mon cochmar. D'ailleurs, come j'avois beaucoup plus d'interet | à ce que vous ne manquassiez pas à l'academie qu'à ce que vous jouissiez du triste et penible spectacle de l'envie, et que je n'étois pas sure si dans vos jours de cours, vous pouviez diner deux jours de suite dehors, je preferrai de m'assurer de vous pour demain, parce que c'est le seul jour que Mr. Dentan puisse me donner avant son départ.

Adieu, Monsieur, puissiez vous jouir d'une journée aussi tranquille et aussi filosofique que la mienne le sera peu. N'oubliez pas les remedes de Mr. Kamper, | puisqu'il faut vivre quelque tems sous cette face de l'univers avant de parvenir à une face plus parfaite. Il est juste que vous ayez quelques soins de l'instrument, au moyen duquel vous avez acquis les idées de la perfection vers laquelle vous avancez à si grands pas. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.12 – Diotime, sans date = Kp 17 no 12

Je suis obligée de vous supplier, Monsieur, de rester encore chez vous aujourd'hui; le vent est considerable, et la situation de votre maison fait qu'en en sortant ou en y rentrant vous en êtes assailli de tout côté, lors même que c'est en voiture, et Robert dit que vous risquez très assurément une rechute. Ainsi bien loin de vous prier de venir chez moi, je vous prie de n'y pas venir; je ne pourrai avoir le plaisir de vous aller voir aujourd'hui, mais demain si vous ne sortez pas

encore, j'irai vous porter mes folies que j'espère achever dans la journée. Si vous voulez absolument sortir aujourd'hui, permettez moi de vous conseiller au moins de ne faire ce premier essais que dans la matinée, pendant que le soleil | est sur l'horizon. L'air du soir pour une premiere sortie ne sauroit être bon. Si vous montrez ce billet à quelqu'un, il parira que c'est votre medecin qui l'a écrit. L'interet que je prens à vous, Monsieur, n'équivaut elle pas la science?

Je vous prie de me faire savoir coment vous vous portez, et si vous avez travaillé à la suite de ce que j'emportai avant hier, de vouloir bien le comuniquer à votre SAS

Adelaide de G... |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuis



Lettre I.13 – Diotime, sans date = Kp 17 no 13

Je vous suis infiniment obligée, Monsieur, de la lecture que vous m'envoiez. Je regarde come une chose impossible qu'un ouvrage sorti de vos mains puisse n'être pas interessant et ne le fut il pas aucun autre côté, je suis déjà sure qu'en me présentant l'image de l'ami sensible, cette eloquence du coeur me tiendrait lieu de tout autre mérite. Cependant je suis loin de croire que ce soit là le seul merite de votre ouvrage et je vais me presser de m'en convaincre.

Si vos remords sur votre soirée d'hier ne me faisoient craindre qu'ils ne soient plutot l'effets de l'idée d'avoir perdu votre tems que de celle d'avoir été indiscret, ce qui me paroît impossible que vous puissiez penser, sachant combien vous avez le don de lire au fond des ames, je vous prierois de me faire l'honneur de diner chez moi demain, et je compte si fort sur votre pénétration, Monsieur, que je crois inutile d'ajouter combien vous me | ferez plaisir, combien vous m'en faites toujours en me sacrifiant des momens qui vous sont precieux, et combien je suis avec vérité et sincerité, Monsieur, votre tres devouée et tres humble servante

Adelaide de Gallitzin |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys

Lettre I.14 – Diotime, sans date = Kp 17 no 14

Je vous remercie, Monsieur, de votre billet. Il est fait pour me tranquiliser assurément, mais je vous l'avoue, je ne le serai entièrement que lorsque j'aurai obtenue de vous la faveur que je vous ai demandé dans ma lettre d'hier. J'ai résolu, absolument résolue, de travailler toute affaire cessante à la plus importante de toutes à mes yeux, je veux dire à ma correction. Jugez donc combien cette faveur m'importe. J'irai demain chez vous sans aucun doute, j'espère si ce pourra être d'aussi bonne heure que je le désirerois, car j'aurai dans la matinée quelque affaire | que je dois finir absolument avant d'aller en ville. Touchant l'expédition de Mr. Scherebinine qui partant enfin dimanche, le Prince vient de m'écrire pour plusieurs commissions de Cour qu'il doit emporter.

Lysis ne viendra point du tout et m'a chargé hier de ses excuses et regrets pour vous. Son devoir le retient samedi à la maison. La Dlle Sirvin n'est pas entièrement décidé si elle fixera son départ pour dimanche ou lundi, mais come elle m'a demandé de diner et partir de chez moi. |



Lettre I.15 – Diotime, sans date = Kp 17 no 15

Il a plu à Monsieur Robert de me prescrire une médecine qui m'a tellement fatiguée la tête, qu'il m'a été impossible de vous remercier ce matin de votre lettre, quoiqu'elle m'ait fait le plus grand plaisir, parceque j'y vois en effet un échantillon de la méthode ingénieuse et belle que vous avez créée, et qui demeurera à jamais le pinceau le plus énergique et le plus vrai entre les mains de quiconque saura s'en servir.

Permettez moi cependant de ne pas rejeter entièrement la méthode des antithèses et des épigrammes, conservons la s.v.p. pour cette nombreuse partie du genre humain, qui appartient à la plus pauvre de vos 4 classes. Votre manière devient un tableau parlant, l'autre est un | tableau qu'on fait parler, c.à.d. auquel on fait dire ce qu'on veut. Et come la classe en question est presque muette par sa nature, je pense que l'ancienne méthode est la plus avantageuse pour elle, parcequ'elle ne présente que des traits épars qui peuvent quelque fois être

picquants, tandis que si le fond qui les a produit se découvre à nous, ils perdent tout leur sel, et il ne nous reste dans l'esprit que l'insipide mécanique du manequin. Certaines que nous nous plaisons quelque fois à considérer de loin une belle décoration qui présente à notre vue tantôt la {prez} en courroux, tantôt de lever du soleil, tantôt le clair de la lune; mais si par hasard nous apercevons le jeu des cordes et des cartons qui font naître en nous ces | sensations agréables, aussitôt le plaisir disparaît et l'ennui prend sa place, parce que ces objets n'étoient susceptibles de plaire que dans un certain point de vue. Mais l'homme, Monsieur, l'home, cet être si grand, si élevé, si riche à nos yeux (je parle de celui qui appartient aux premières classes, car les autres méritent à peine ce nom) ce que nous en voyons est assurément la partie la plus vile, la plus petite de lui-même. Par conséquent, celui qui imagine un moyen de lever un petit coin du rideau épais qui dérobe son essence à nos regards, nous découvre un spectacle si magnifique, qu'on ne peut que lui en savoir le plus grand gré. C'est là le sentiment que j'éprouve toutes les fois que je songe à la méthode que vous avez créée, et plus je l'approfondis, plus j'y réfléchis, plus mon admiration | pour elle et surtout pour son auteur s'accroît en moi. Elle a produit sur moi à peu près le même effet que le Coriolan, c.à.d. qu'au commencement que vous m'avez communiqué vos idées à cet égard. Je les ai trouvés si naturels, si vrais, si aisés, je me suis tellement indentifié avec elles, que le génie qu'il falloit pour les produire m'a échappé; ce n'est qu'en y pensant plus murement, en les retournant de tout côté et en considérant combien tous ces profonds métaphysiciens qui se sont immortalisés par des systèmes plus ingénieux qu'utiles et vrais, ont été loin de trouver, d'imaginer, d'approcher même de cette méthode simple et vraiment socratique, que je m'écrie dans la plénitude de la conviction: Mr. Hemsterhuys fera sur une telle base une philosophie, qui pour la gloire de l'esprit humain deviendra dans les siècles futures la philosophie classique de toutes les bonnes académies. |

Lettre I.16 – Diotime, sans date = Kp 17 no 16

facultés

J'espere, Monsieur, qu'en gardant le lit aujourd'hui come vous vous le proposez, votre fièvre de fluxion disparaîtra. Les meaux violents qu'elle vous occasionna hier en ma présence me firent un devoir du refus d'aller vous exposer à l'air du soir dans la maisonnette, que vous aviez eu la bonté de raccomoder le matin; ainsi je ne m'arreterai pas à faire l'apologie d'un refus qui ne pouvoit être fondé que sur la sollicitude de l'amitié, quoiqu'en m'écrivant, qu'il vous prouva votre superfluité et vous fit p.c. partir vous sembliez en faire un chef d'accusation contre moi. Une injustice ne sauroit détruire une bone intention, ni la faire regretter; tous ce que vous me dites au sujet de vos nerfs peut s'appliquer en parti aux miens, et doit par conséquent être pour vous un motif d'indulger les mouvemens de sensibilité qui se | manifestent de tems en tems chez moi à l'exterieur, lorsque le causes qui l'attaquent sont d'une durée à la miner. J'espere cependant parvenir à en conquérir mieux les expressions, c'est actuellement un de mes travaux, et je sens que j'y fais des progrès. Je passerai chez vous, Monsieur, après cinq heures, non pour troubler votre repos, mais uniquement pour savoir par moi-même de votre gouvernante coment vous vous portez. Je dois être à la Cour avant six. Je vous serai obligée si demain, lorsque Charles viendra chez vous, vous voulez bien me faire dire l'état de votre santé, et me faire prévenir du jour où vous me destinez le plaisir de vous voir chez moi. Je desire avec ardeur que ce ne soit plus dans une situation pareille à celle d'hier, car je n'en connois point qui | ressemble moins au bonheur. Je desire tant vous faire trouver dans ma société, et si mes voeux sont insuffisants, j'ai du moins le droit d'esperer que je ne verrai point le spectacle affreux pour moi d'une situation opposée.

Vous ne me parlez, Monsieur, que de meaux phisiques ... par conséquent c'est à eux que je dois me borner, en vous suppliant encore une fois de les menager et d'épargner à ceux qui vous sont attachés. Le mal aise horrible de vous voir souffrir violement sans pouvoir (dans l'inquietude insouffrable que produit l'ignorance ou l'incertitude de la cause de ces effets visibles et sensibles) y porter aucun remede. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys

Lettre I.17 – Diotime, sans date = Kp 17 no 17

Votre lettre, Monsieur, dont je vous ai une obligation véritable, me fera probablement faire plus de reflexions que tous l'ouvrage de Mr. Vateler.

Je suis au desespoir qu'une société nombreuse que la nécessité d'amuser la famille du Prince m'a mis dans le cas d'inviter chez moi, me prive dans ce moment ci du plaisir de repondre plus au long à vos tres judicieuses reflexions; je vous en demande la permission pour une autre fois, soit de vive voix ou par escrit. Si vous n'avez point d'engagement | mardi prochain, faites moi l'honneur de diner chez nous.

Ayez l'assurance de l'attachement sincere de votre tres humble et obeissante servante

Adelaïde de Gall.

en grand hate.

*Lettre I.18 – Diotime, sans date = Kp 17 no 18*

Le plaisir de vous voir, Monsieur, sera certainement pour moi un des remedes les plus agréables, et si Robert ne m'en prescrivoit que de semblables, il me trouveroit toujours docile. Il a tort de se plaindre de moi, car, bien que je n'aie pas été aussi inquiette de l'accident qui me retient au lit qu'il auroit voulu que je le fusse, je n'en ai pas moins avalée les drogues et je n'en suis pas moins enfermé dans mon lit ce qui m'ennuie beaucoup; mais le voila qui entre, ... et il me permet gracieusement de me lever vers l'heure du diner. J'espere, | Monsieur, que vous viendrez diner avec le Prince, et que je jouirai de votre présence aprèsdîné.



Lettre I.19 – Diotime, sans date = Kp 17 no 19

jeudi matin

J'éprouvai hier une des peines les plus aigues que j'ai éprouvé jamais à la vue du sentiment douloureux que j'eus quoiqu'innocemment le malheur d'exiter dans votre ame; mais jamais scene plus penible ne laissa après elle dans mon ame des impressions plus agréables. Oui, Monsieur, tous les ressouvenirs m'en sont doux. Ce sont autant de lumieres qui m'éclaircent encore davantage sur le bonheur d'interessier un coeur comme le vôtre. Soit que je considere l'effet que fit sur vous ce mot inconsideré, ou bien la maniere dont vous revintes de cette impression, l'un et l'autre de ces tableaux m'offre le spectacle d'une ame dont la mienne se glorifie d'être l'homogène. Ah, oui, Monsieur, l'amitié est le sentiment le plus noble, le plus grand, le plus sublime lorsqu'elle tend par sa divine influence à mener les êtres qu'elle unit vers la perfection; et elle ne merite pas ce nom si elle ne porte pas ce sacré caractere qui en fait l'essence. Depuis que je sais penser et sentir, elle fut l'objet de mes vœux, l'ame de ma vie, la divinité à laquelle je sacrifiois au fond de mon coeur. Elle le sera jusqu'au tombeau, que dis-je, elle tient à cette essence qui ne perit point. Son culte ne perira donc sous aucune face de l'Univers.

Je conserve de la journée d'hier un autre souvenir encore, non moins agréable. Il est l'époque qui vous a ouvert mon ame, et à moi la vôtre sur un sujet qui m'interesse fort vivement, et dont il me pesa depuis longtems de ne pouvoir m'entretenir librement avec vous. Il ne me reste plus qu'un vœux à former, c'est de voir les deux êtres, que j'honore et chéris, aussi unis entr'eux qu'ils le sont pour jamais à l'ame

d'Adélaïde de Gallitzin |

Faites moi le plaisir de me faire savoir s'il vous seroit egale de remettre notre diner au dimanche; veuillez faire demander à Dentan si cela se peut pour lui. Si non, la raison qui me le fait desirer n'est pas assez importante pour rien déranger. Mais si cela etoit absolument indifférent, je le prefererois dimanche pour trois toutes petites raisons.

Ce soir j'enverrai chez vous mon cocher pour prendre la reponse. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.20 – Diotime, sans date = Kp 17 no 20

Je compte que j'aurai le plaisir de vous voir demain, non un moment, mais à diner. En vérité, vous avez tort d'ignorer que vous entriez dans les plaisirs d'aujourd'hui, car je vous ai invité samedi chez vous tous deux en meme tems. D'ailleurs vous devriez au moins ne pas ignorer que vous ajoutez à tous mes plaisirs par votre présence. Votre epouse et vos enfans sont tellement à vous, que les retenir c'eut été commettre un crime contre tous les droits possibles.

Si vous voyez Mr. Dentan, je vous prie de le saluer de ma part. Si je le croiois bien malade, je crois que je ferois l'effort de l'aller voir à sa campagne, mais c'est une grande entreprise.

Adieu, Monsieur, recevez mes remercimens de votre indulgence, car vous sembliez avoir envie de me gronder hier, et pourtant vous n'en avez rien faites, ni de bouche, ni par escrit. Cependant si je suis coupable chatié moi, c'est une grande preuve d'amitié que de corriger, et je vous aurai de l'occupation pour longtems. Je vais me consoler de votre absence en vous lisant, et de celle de Mr. Dentan, en me nourrissant de l'espoir d'un prompt dédomagement.



Lettre I.21 – Diotime, sans date = Kp 17 no 21

J'admire la rapidité avec laquelle vous avez lu et fait l'extrait de l'extrait. Cet empressement confirme mes soupçons loin de la détruire, et le voila ingenieux dont vous courrez. Cette affection naissante ne fait qu'ajouter à la curiosité avec laquelle je la poursuivrai. Aristote repondit à quelqu'un qui lui demandoit ce que c'etoit qu'un amitié: c'est une ame qui habite deux corps. S'il avoit connu

celle qui subsiste entre l'Errata et son homogène, il l'eut définie différemment. Et je pense qu'il eut à peine trouvé un esprit dans ces deux corps.

Je ne sçais si j'aurai la force | d'envoyer à ce pauvre Dentan le cochemar que vous lui destinez si méchamment, il y va de bonne foi avec candeur et loyauté. Je suis moins en peine de vous qui savez si bien persifler les vôtres, que je doute encore si Boileau⁴ étoit de votre force.

Je souhaite que des reves heureux, dont vous êtes si bien pourvu, vous fournissent quelque beau sujet sur l'éternité, dont vous puissiez régaler demain votre Errata; je ne puis que former des voeux, et je mets en tête celui de vous dire bientôt de vive voix, combien je suis, Monsieur, votre sincere et tres humble admiratrice

Adelaide de Gallitzin |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.22 – Diotime, sans date = Kp 17 no 22

Je suis obligée d'aller diner en famille; vous m'obligerez par consequent sensiblement, si vous voulez bien venir demain en place d'aujourd'hui diner ici, car je vous avouerai que dans ce cas ci je suis un peu chien du jardinier; mon ennui s'accroitroit là où je serois, s'il me falloit penser que vous êtes pendant ce tems la chez moi.

Je vous rends mille grâces de l'agréable soirée et journée que vous m'avez faite passer hier; il y a bien longtems que je n'ai veillée avec tant de plaisir. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



4 Nicolas Boileau-Despréaux (1636-1711).

Lettre I.23 – Diotime, sans date = Kp 17 no 23

Il n'est pas question d'implorer de grace, ma liberté est entierement déterminée d'aller chez vous, et s'il pouvoit s'agir de grace entre vous et moi, Monsieur, ce seroit peut être moi seule qui la recevrais; mais il m'importe peu d'approfondir une question qui n'est interessante que pour les personnes qui sont bien aise d'être quittes les uns envers les autres. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce sera une charité à vous de me supporter dans l'état d'imbecilité où je me trouve; en verité je ne vaut plus rien lorsque mes esprits s'évaporent, et ils ne font presque que cela depuis un tems. O solitude, solitude! Quand seras-tu mon partage? Pourquoi faut-il | que je prodigue mon tems à des personnes auxquels au fond je n'apporte par ma conversation ni satisfaction ni utilité. Et allons, point de murmures, puisque je possède deux trésors que la plupart des hommes rencontrent rarement une fois en leur vie.

Je serai en ville à midi, j'irai vite regler mes comptes avec ma gouvernante, attendu que c'est le 1er du mois; après cette peu agréable occupation j'irai chez vous, Monsieur, chercher le remede à la tournure un peu melancolique de mon esprit. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

*Lettre I.24 – Diotime, sans date = Kp 17 no 24*

Lundi matin – ∞

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien me faire relier ces deux livres ci le plutôt possible; mes enfans vous en auront de grandes obligations.

Ah, Monsieur, qu'il fait beau ici! Qu'on y est heureux, combien on y a de jouïssances dont on se doute à peine en ville. Hier, après avoir jouï pendant la journée de divers genres de plaisirs dans votre compagnie, j'ai achevée la journée après votre départ d'une maniere non moins agréable, assise dans mon salon de verdure; j'ai jouï pendant plus d'une heure avec une espece d'idolatrie | du silence majestueux de la nature, et de la lueur douce et tendre que la lune à demi câchée

par les nuages y repandoit. Là j'ai éprouvée pendant quelques moments ces transports exaltés d'une ame qui semble s'appercevoir directement de la présence de la divinité, et vouloir prendre son elans vers elle; que ces moments sont beaux, sont sublimes, Monsieur!

Vous qui les avez éprouvés, vous comprenez dans quelle situation extraordinaire ils vous laissent encore lors meme qu'ils ont | disparus... enfin Monsieur, dans tous mes plaisirs, dans toutes mes jouïssances, ma reconnoissance se replie sur vous. Vos soins amicales me laissent à peine le tems de former des desirs, un des point de vus les plus agréables pour moi dans cette retraite qui me rend si heureuse et que je vous dois aussi; c'est de la considerer come un remede efficace contre vos meaux phisiques, et un délassement pour votre esprit. Le spectacle de la nature et d'êtres heureux ne peut que produire un effet agréable sur votre ame, surtout lorsque ces heureux vous sont aussi attachés que vous l'est, Monsieur,

Adélaïde de Gallitzin

Je vous prie de dire un petit mot de ma part à Mr. Dentan si vous le voyez. Je desire fort que sa santé lui permette bientot de respirer l'air de Niethuys, qui changera la denomination pour lui.

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.25 – Diotime, sans date = Kp 17 no 25

... besogne parceque vous savez mieux monter que descendre, et moi j'obeï parceque c'est par là que je vaux le mieux. Je vous attens ce midi, pour payer au bourgmaitre ce que je vous prête ici, et en attendant je vous donne le bon jour.

Adélaïde de G. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, A La Haye



Lettre I.26 – Diotime, 13 juillet, 1776? = Kp 17 no 26

Le 13 de juillet

Mon cher Socrate, j'ai reçu votre lettre intacte. Je ne puis effectivement pas vous en dire plus tant je suis fatiguée d'écrire ... Le marchand de vin seul a eu auj. 8 pages de moi sans compter d'autres – tous nécessaires. J'ai passée 2 jours à ma campagne pour respirer, mais hier soir mon souverain m'a fait rentrer, et depuis ce moment je n'ai presque cessé d'écrire. Adieu, si vous voulez savoir Le Histoire des Vins de cette année, adressé vous à mon marchand. A propos, je vais faire partir deux ancras de vin du Rhin rouge pour vous; je vous prie de les boire, mais sans pourtant vous enivrer, à ma santé.

*Lettre I.27 – Diotime, 29 septembre, 1776? = Kp 17 no 27*

Le 29 sept.

Dans l'Univers entier il ne sauroit y exister un homme qui sente plus énergiquement la vérité dont vous vous proposez de rechercher la cause. Si jamais on put esperer résoudre un problème métaphisique, c'est sans doute celui-ci, puisqu'il fournit un nombre aussi prodigieux d'effets sensibles. P. ex.: n'est-il pas manifeste que la velléité de l'être qui regne dans notre ame (et cette expression est bien ici à la lettre) est bien plus forte pour déterminer notre volonté ou plutôt pour nous déterminer en volonté, que notre velléité et toutes nos facultés prise ensemble. Nous avons une répugnance qui nous semble invincible. Que cet être nous commande, je veux dire l'être que nous aimons, et aussitôt notre répugnance invincible se trouve vaincue. En un mot, examinons bien attentivement quel seroit l'effet jusqu'auquel les facultés de notre ame nous parussent insuffisantes, et mettons à côté la volonté, le simple desir de l'objet aimé? Il semble que ce desir passe aussitôt sur notre moral l'effet que le feu ou quelque autre danger eminent a fait cent fois sur les membres d'un paralitique, ou d'un goutteux qui depuis dix ans n'avoit pu quitter sa chaise longue, se lève dans ce moment de fraieur, et court aussi vite qu'un homme sain pour fuir le

danger; réellement, je trouve | que l'effet moral, dont je parle, n'est ni moins prompt, ni moins ettonnant. Il s'en suit à mon avis, de tous ces effets combinés, qu'il y a plus que de l'attraction entre de tels ames; il semble que déjà dans cette face de l'univers elle agissent directement l'un sur l'autre, quoique moins parfaitement sans doute que les élans de leurs desirs semblent leur faire entrevoir la possibilité future. Cette hipotèse ne me paroît pas plus difficile à concevoir que l'action de notre propre ame sur un corps heterogene. Ma supposition fait agir l'un sur l'autre deux essences homogenes, et l'union certaine de ceux là font agir l'un sur l'autre deux essences hétérogenes.

Je ne finirois pas s'il falloit déduire la prodigieuse quantité de raisons qui viennent à | l'appui de mon sentiment, et surement vous les avez éprouvés pour la plus part, tels sont par ex. l'action imédiate de la présence de la divinité. Ce sentiment singulier dont je vous ai parlé et qui dans l'absence semble tout à coup vous rendre sensible la présence interieur de l'autre ame, par un contact manifeste des deux ames, contact moral (si pourtant j'ose m'exprimer ainsi), qui ne se peut concevoir lorsqu'on ne l'a pas éprouvé!

Cette parfaite Übereinstimmung de façon de penser et d'agir dans un même moment donné à une ou deux ou dix ou cent lieux l'un de l'autre, dans une occation semblable, ou sur une affaire comune ... enfin je finis parceque je sens que je remplirai des mains de papier d'exemples | et que je les remplirois fort inutilement pour vous, qui les connaissez presque tous. J'ajouterai seulement que si aucun de ces exemples même ne me fut connue, il m'eut suffi de la forte inconcevable, immortelle sensation que Lysis et moi eprouvames de la même maniere l'un apres l'autre sur ce cimmetiere qui me paroitera à jamais un temple sacré, où la divinité elle-même s'est plu à se manifester à nous non seulement, mais encore à nous manifester pour ainsi dire l'état des ames séparés d'un corps grossier et périssable. Pour tout autre que vous, Socrate, je meriterois sans doute les petites maisons, apres avoir écrit de tels choses. | Mais si vous le pensiez un seul instant, vous ne m'eussiez jamais appelé votre amie, et vous n'auriez pu être le mien.

Je me porte fort bien, et vous remercie de m'avoir donné de vos nouvelles et de celles de Lysis; j'étois inquiette de lui et n'en avois aucune nouvelle. Portez vous

bien, et gardez vous d'attirer sur vous la colere celeste en doutant de l'amitié vraie de Diotime.

Je finis brusquement parceque mes chiens m'annoncent le Prince avec le Comte de Golofkin. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.28 – Diotime, sans date = Kp 17 no 28

mercredi matin

Votre présence, mon cher Socrate, eut doublé pour moi le plaisir de jouir des instructions de Mr. Tavel; mais puisque vous l'avez voulu, il a bien fallu me contenter de ce que je possedois.

Je lui ai remis par vos ordres le Dialogue, mais non sans regret, car j'aurois desir relire après Oscellus, Timée et Aristôte quelqu'un qui avec leur genie a bien plus de données qu'eux sur cette matiere. J'ai achevé hier soir cette lecture qui m'a beaucoup interessé, mais il faut que je vous avoue que je suis très mecontente des 3 derniers chapitres d'Aristote, | traitant de la divinité; il en parle plus en Rekteur qu'en philosophe; d'ailleurs, les comparaisons dont ils sont surchargés sont aussi peu nobles que peu exactes, et j'aime mieux qu'on ne compare Dieu qu'à lui meme que d'en faire tantot un conducteur de chais, tantot une pierre qui soutient, et enfin un machiniste qui, apres avoir composé des figures de carton, fait par un seul fil faire mouvoir tous leurs membres, ce qui est à peu près le pantalon de nos illustres modernes, etc. etc. Puis il avance que Dieu habite au plus haut du ciel, ce qui fait qu'on le nome le très haut, et la preuve c'est qu tous les homes en priant, elevent les mains au ciel. |

Mon cher Socrate! J'ai bien de la peine à croire que ces fadaises soient d'Aristote. {Oscellus} et Timée ecrivent tout autrement à mon gré, le dernier surtout. Le caractère de la philosophie la plus simple et la plus elevée brille dans son Univers come dans les 1ers chapitres d'Aristote, dans les erreurs même. Ils sont toujours si près du vrai, et si aisés à demeller par la clareté et la simplicité des notions dont elles sont composés, que leurs erreurs même sont souvent

preferables aux verités composées et entortillées de nos modernes. J'admire
extremement Timée, il me paroît d'une | richesse d'autant plus grande et plus
belle qu'elle se manifeste aux yeux sans aucun alliage.

Je ne vous dis point adieu, mon cher S., dans l'espoir de vous embrasser ce
midi.

Διοτιμη Φιλεταιρη

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye.



Lettre I.29 – Diotime, sans date = Kp 17 no 29

Quatre heure et demie ont sonnée! Errata vous attend! et la virgule charmée de
l'invitation amicale de Mr. Dentan l'attendra chez lui à six heures au plus tard
pour y passer la soirée. Pour moi seule, abandonnée, je me consolerais en
partageant en idée vos plaisirs.

Veuillez vous souvenir du moins de celle qui en est l'auteur, et hâtez vous de
profiter d'un tems précieux pour le sage qui sait en tirer parti. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.30 – Diotime, sans date = Kp 17 no 30

Dans la situation où vous avez jugé à propos de me mettre, Socrate, nous nous
ecririons d'ici au jour qui terminera toutes les peines de cette miserable vie, sans
rien avancer et sans nous comprendre; et si dans une correspondance si peu utile
vous avez du moins l'avantage de voir clair et dans mon ame, et sans doute dans
la vôtre, je n'ai que la moitié de cet avantage, ce qui necessairement la rend pour
moi seule penible. Je ne sçais ce que vous appelez jeter le futur, et montrer que
nous avons profité dans l'école de la philosophie. Je sçais ce que je lui dois, c'est
d'être en etat de vivre et de remplir les devoirs que la nature m'imposa dans

l'état le plus étrange, dont je puisse imaginer une âme modifiée comme la mienne, susceptible. Quant au futur qui tient au sort aveugle, il y a longtemps que je l'ai jetté, et mes dispositions naturelles m'ont pas nécessité à de grands efforts pour vivre sans inquiétudes sur ce qui occupe la plupart des hommes pendant tout le cours de leur vie, mais le futur dont (si pourtant je vous entens bien) vous voulez parler tient tellement au présent, que je ne puis jeter un seul instant l'un sans l'autre. J'eusse préférée l'arrêt d'une séparation pour la vie au voile épais, que je croyois impossible de voir jamais tirer entre une âme dans laquelle la mienne s'étoit assise et mon âme. Il subsiste cependant. | C'est vous qui l'avez tiré, qui en tenez la clef, et qui m'exhortez moi à l'ouvrir? O Socrate, ne tourmentez pas ainsi un cœur qui jamais ne sut ni voulut séparer un seul instant sa félicité de la vôtre; et puisque ces 2 félicités durent être séparés par vous, contentez vous de ma résignation, et d'un silence éternel sur un mystère auquel jamais je ne tenterai d'arracher le sceau dont vous avez jugé à propos de le couvrir pour moi, et qui se s'épaissit chaque jour davantage. Et puisque mon sort, que j'avois remis sans soucis et sans réserve entre les mains de la sainte amitié, m'a été rendu, puisque désormais je suis chargée seule du soin de le modifier, souffrez qu'accablée au moral, je puisse travailler en liberté à conserver du moins assez de faculté intellectuelle pour que mes enfans et ce Lysis dont les espérances trompées sont une partie sensible de mes peines, en souffrent le moins que possible. Ces propos même que vous tenez quelque fois à Lysis et qui si contradictoires, semblent annuler tous ce qui s'est passé entre vous et moi, ont de beaucoup empirés mon état, en étendant ce voile jusqu'à lui et moi.

Lorsque plein de confiance il ne semble quitter que mon sourire mon assentiment pour se livrer de rechef à la sécurité, et que ce sourire je ne puis le forcer de | pénétrer à travers des scènes bien différentes qui ont laissés leurs traces, et que rien n'a fait changer encore dans mon âme, tantôt ce sont des mouvemens violents et assez naturels qui s'élèvent dans la sienne lorsqu'apercevant ces variations obscures et continuelles entre 2 personnes qui semblent de jouir de son sort, et se contredisent de propos et de fait. J'en souffre cruellement parceque je ne puis, je ne veux opposer que le silence, parceque lui seule dans l'extrémité où je me trouve, je vois un port contre le risque d'offencer ou de faire une injustice à qui que ce soit; mais pour goûter sans mélanger cette

satisfaction si pure, je desire la solitude avec ardeur, j'en ai besoin. C'est la seule, que m'identifiant autant que mon insuffisance me permet, d'y aspirer avec ce grand être, qui est toujours le meme; je parviens enfin quelque fois à abstraire la 3ième partie de mon essence des 2 auxquelles elle vient reunir, et à la contempler, à la sentir quelque moments au moins, comme un être complet susceptible de repos pour le moment et capable d'entrevoir un bonheur plus élevé et plus incorruptible. Non, sans ces heures de beatitude solitaire je ne serois déjà plus.

Adieu, Socrate, souffrez que ce soit la dernière fois que je vous ecrive sur le sujet. | Au reste ce sont là mes sentimens naturels, ma situation vraie. S'il y entroit une apathie artificielle ou vraie, elle seroit bien differante. Je vous le repette donc, je ne vous écris pas un mot qui ne me montre à vous telle que je suis, et c'est ce que vous me demandez dans votre billet.

Je vous ai dit de meme les resolutions que j'ai pris sur mon sort, je vous ai tout dit enfin, afin d'avoir dans le suite le droit de me taire absolument et de chercher dans ce silence le seul préservatif à l'inflammation d'une plaie qui ne sauroit se cicatriser. J'ai donc fait tout ce que je devois au respect que je portai éternellement à l'amitié de quelque maniere {quel... plaire} me traiter, et j'ai le droit de m'en tenir desormais à ce silence, que j'ai choisis pour le bien de tous.



Lettre I.31 – Diotime, sans date = Kp 17 no 31

Jamais, Monsieur, je n'eus de moment plus délicieux que celui où je vis les deux ames les plus parfaittes que je connoisse s'appercevoir, et s'aimer (non plus pour moi), mais pour elles memes. L'impression de ce moment sera toute ma vie présente à ma pensée, et l'union de trois ames, dont chacun jouit autant des sentimens que les deux autres se portent que de ceux que ces deux lui portent à elle meme chacun en particulier. Cette union, qui peut paroître un beau reve à tout autre, est pour moi une de plus belles et plus touchantes réalités. Je n'ai plus qu'un voeux à former, c'est qu'aidé de vos lumieres et des efforts de mon ami Dentan?, nous puissions ni remplir la belle ni de Socrate que d'émotions agréables, et non plus de celles qui {etonnant} hier après avoir été pour moi la

source d'un mouvement de desespoir, celle de la plus pure et de la plus sublime des jouissances. J'espere que les vertues douces | de l'ame pure, belle et inalterable de notre jeune ami compenseront les côtés raboteux qui se trouvent pour vous dans la mienne, qui ne peut que se perfectionner de jour en jour entre vous deux. Puisse la confiance, la franchise, la liberté, la tendresse et la douce paix présider sans cesse avec toutes les vertues des belles ames à notre triangle, et puisse le soupçon, la défiance, les fausses délicatesses, la gêne, la contrainte, les mécontentemens, les bouderies, les réticences et tous ce cortège de meaux, qui semblent ne devoir appartenir qu'aux liaisons frivoles ou vicieuses, nous fuir à jamais et retourner à leur patrie naturelle. Mon ame fatiguée à force de sentir, se trouve dans un etat de melancolie, qui ne la rend pas propre à exprimer fortement. Je vous prie d'y suppléer et de penser que vous avez fait hier de moi la plus heureuse des amies. Cette idée est bien douce et bien propre à faire le bonheur de l'ame de | Socrate.

Le tems est beau quoiqu'il ne soit pas éclairé par les rayons du soleil. Je me flatte qu'il l'éclaircira ce soir, et que j'aurai le plaisir de contempler avec vous cet astre qui, par sa douce lumiere et le ton qu'il imprime aux objets qu'il éclaire, est le plus analogue au sentiment qui m'occupe et me possede presque uniquement. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.32 – Diotime, sans date = Kp 17 no 32

Mon cher Socrate, c'est après que le Prince m'eut pressé de diner demain chez lui que je fus obligé de lui dire que j'étois engagée chez vous, et après qu'il m'eut assuré qu'il ne pouvoit se débarasser de son monde, que je lui dis que sans ce contretens vous vous etiez proposé de l'inviter aussi. Pour lors il me dit qu'il vous écriroit pour vous faire agréer de transporter chez lui votre diner, et me fit promettre d'accepter ce changement au cas que vous l'acceptassiez. Ce que je balançai dautant moins de promettre que je comptai très positivement sur votre refus.

Le sort en a disposé autrement, le Prince vient de m'écrire qu'il a votre consentement et me somme de ma parole, et je me vois obligé à souscrire à la vôtre.

Puisqu'elle étoit la condition de la mienne, j'espère donc qu'au moins vous ne me priverez pas du plaisir de vous voir chez le Prince à diner, vous savez trop que {ceci} est un très grand [plaisir] pour moi, lors même qu'il est borné à celui de vous regarder et de vous sentir | sans pouvoir jouir de votre conversation.

Je ne vous dirai pas que je suis fâchée que vos affaires vous aient empêchés de passer chez moi la soirée aujourd'hui, car outre que je me sens très fatiguée d'esprit et de corps, et par conséquent indigne de la conversation de Socrate, je suis résolue de ne pas enfreindre (quelqu'effectif que soit ce sacrifice) la loi que vous m'avez permis de prescrire à nos entrevues, parce que ma sagesse que je vanterai hardiment dans notre dernière amnistie, m'a appris que la fréquence de ces entrevues étoit une des mines qui sapoit lourdement les fondemens précieux d'une amitié sans laquelle je ne puis plus être heureuse. Vous nommerai mes sentimens fausse ou vraie modestie, ou come il vous plaira, mais il est certain que je dois acquiescer encore beaucoup avant d'oser en aucune façon aller de pair avec Socrate, et qu'il faut au moins une apparence de parité lorsqu'on se voit très fréquemment des journées entières, et qu'on est fait d'ailleurs come vous et moi.

Je veux employer⁵ | le peu de moments précieux que mon état et ma maternité me laisse libre pour me rendre digne d'être mère, et digne de vivre un jour sans séparation quelconque à côté de Socrate, ce jour heureux n'est pas loin; en attendant je lui demande comme une faveur dans l'intervalle, que je nommerai mon noviciat, la continuation des deux journées par semaine qu'il m'a promis. Lorsque je serai de retour en ville, je le prierai de souffrir quelques précautions pour mettre la sainteté de samedi à l'abri des importuns, c.à.d. qu'il voudra bien diner chez nous, et qu'après diner, après avoir couché mes enfans, je l'accompagnerai chez lui, afin que ni Madame Apetit ni qui que ce soit n'interrompe des soirées précieuses pour Diotime, et ces samedis je les ferai

5 Une copie de cet alinéa (« Je veux employer ... sur moi ») dans la main de Hemsterhuis: Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen Münster, Buchholz-Nachlass 1163.

connoître tout en arrivant à La Haye, afin qu'il n'y ait pas de soupé chez moi ce jour là, ou que, s'il y en a, on ne compte pas sur moi. |

Je vous donne le bon soir, en comptant très fort sur vous demain; ne me manquez pas deux fois de parole, entendez vous. Lysis ne vous servira pas d'excuse pour ne pas venir, car je suis sûre qu'il ne pourra dîner chez vous, allant chez le greffier. Ainsi vous n'avez pas d'autre reponse, après m'avoir engagé dans cet abime, que de vous y précipiter avec moi.

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye.



Lettre I.33 – Diotime, sans date = Kp 17 no 33

Je me porte de mieux en mieux mon ingenu. Je suis de rechef aussi heureuse qu'une créature humaine puisse desirer l'être, sous vos ailes, meme lorsque vous me grondez. Vous m'avez supporté avec tant de douceur et de tendresse dans mon spleen, que je | ne puis trop me hâter de vous en annoncer la fin, dont à la lettre je me rejouis infiniment plus à cause de vous que par rapport à moi. Il me semble que pour connoître tous ce qu'un spleen a de facheux, il faut aimer. Une grande preuve qu'il est passé, c'est que je vous écris dans une nécessité absolue et sans croire vous importuner cependant.



Lettre I.34 – Diotime, sans date = Kp 17 no 34

Celui qui vous porte ce billet est un home que j'ai établi. Il vend des bas et des gants de laine et de coton pour homes et femes. Je vous prie de faire donner son adresse à votre gouvernante et de la prier d'acheter chez lui les bas et gants qui se consomment chez elle, afin d'encourager ses comencements.



Lettre I.35 – Diotime, sans date = Kp 17 no 35

Come vous m'avez dit que vous comptiez écrire décidément aujourd'hui à Mr. de Furstenberg, je prens la liberté de vous adresser, mon cher Socrate, l'incluse pour lui ouverte, vous priant de la cachetter et de la lui envoyer si après l'avoir lu vous n'y trouvez rien à reprendre, et dans le cas contraire de me la renvoyer avec vos instructions à cet egard. J'y joins une lettre pour Mr. le Conceiller, son home d'affaire auquel il m'a recomandé, que vous enverrez s'il vous plait soit sous le couvert du Baron ou séparément, come vous le jugerez le | plus convenable. Je vous supplie aussi de me faire savoir coment vous vous portez?

Il est deux heure du matin, et je vais me coucher, en demandant au ciel pour vous et tous ce qui m'est cher une nuit paisible et un reveil heureux.

Δ



Lettre I.36 – Diotime, sans date = Kp 17 no 36

Mon cher Socrate, un chapelain anglois, qui aime beaucoup et Lysis et Henry, et qui est très estimé de l'un et l'autre, dine ici aujourd'hui. Le plaisir de faire votre connoissance lui a été promis, et il part de main de grand matin.

Voyez si ces motifs sont assez puissants pour vous attirer. Vous en faut-il d'autres? Le Scholiaste n'y sera pas je crois. D'autres encore?

Διοτιμη sera ravie de vous voir, de vous embrasser, de vous dire ... quoi? Rien du tout, car elle n'a pas de voix, mais ce qu'elle a toujours de plus essentiel à vous dire n'en | a pas besoin aupres de vous, si vous avez un coeur. Il est un langage qui se moque de tous les rhumes. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.37 – Diotime, sans date = Kp 17 no 37

à une h.

Mon cher Socrate, je suis assez miserable pour avoir à peine le tems de lire la lettre que vous m'envoyez. Etant sur le point d'aller passer 12 heures à la Cour, jugez si tous vos Falconets ensemble vous font éprouver des meaux approchant des miens; ah le beau banquet que celui auquel je vais assister. J'ai gr. envie de l'écrire en place de l'autre, du moins je serais occupé à quelque chose.

Adieu, Socrate, de mon coeur malgré mes detresses je n'ai pu me refuser au plaisir de vous dire bon jour, pensez à la pauvre

Diotime |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys

*Lettre I.38 – Diotime, sans date = Kp 17 no 38*

Mon cher Socrate, je dois dîner en ville; ainsi, si votre intention et vos affaires me sont favorables c'est là qu'il faut m'aller chercher.

J'ai reçu vos pierres gravés et en aurai grand soin. Le petit charpentier fera l'étui mercredi prochain.

Bon jour, cher Socrate, je vous salue et vous embrasse. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys

*Lettre I.39 – Diotime, sans date = Kp 17 no 39*

Je vous remercie, mon cher Socrate, de votre billet d'hier. Votre épouse doit jouir de la santé morale; quant à celle de son corps, elle est come elle peut être, tandis que la sciatique s'y promenera, indécise si elle se fixera là ou ailleurs; mais

ce qui l'incomode beaucoup davantage, ce sont vos meaux, mon ami. Prenez en donc tous le soin qu'ils exigent, si vous voulez me faire du bien.

Mr. Falconnet m'a chargé de vous rappeler les verbes grec que vous lui avez promis. Il ne sera pas si debonnaire que le Comte Obdam et Monsieur Van Der (je ne sçais quoi, je vous en avertis). | Je vous jure en honneur (de peur que vous en douttiez), que j'ai appris hier la nouvelle positive, que Mr. Falconet est brouillé très sérieusement avec le Général Betskoy; cependant cela reste entre nous car il faut être discret.

Adieu, cher Socrate, je vous embrasse du fond de mon ame.

Δ |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.40 – Diotime, sans date = Kp 17 no 40

∞

education

Mon cher Socrate, pour obeir à vos ordres je vous apprens que ma santé est passable. Je vous prie de me payer de quelque retour. J'ai besoin non de consolation, mais d'objets propres à donner des affections aussi agréables que le sont toujours {...} et qui sort de votre plume *), car je ne suis pas susceptible de vraie gaïté quand je vois le {meme} silence, l'humeur et la tristesse regner autour de moi au lieu de cette joie innocente qui est si naturelle à cet age, et qui entraine la mienne. D'ailleurs je souffre et suis à chaque instant sur le point d'oublier la contrainte qu'il faut m'imposer pour avoir l'air et le ton severe avec un enfant que je ne | suis dans l'habitude de mener que par la tendresse et les paroles douces. Il en coute d'autant plus, qu'il est impossible à ce qu'il me semble, d'être vraiment en colere contre un enfant, quelque soyent leur turpitude. Ils ne peuvent guere etre veritablement coupable à cet age, et punition est il sera toujours absurde, si elle est autre chose qu'un changement de direction ou enfin une precaution, une anticipation sur le future.

Bon jour, mon cher Socrate, devinez combien vous aime Δ.

*) quand vous n'êtes pas méchant |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.41 – Diotime, sans date = Kp 17 no 41

Je suis dans la pleine confiance, que vous suivez les conseils de Camper, mon cher Socrate. Je voudrais bien cependant que vous me confirmassiez cette esperance en me disant comment vous vous en trouvez. J'ai si peu jouï de vous, et hier et dimanche, que je me flatte un peu vous voir auj. Si cependant vos affaires ou vos plaisirs vous appelleraient ailleurs, ne prenez pas garde à mes voeux et songez seulement que le premier de tous c'est votre satisfaction.

Bon jour, cher Socrate, Diotime vous salue et vous embrasse.

Δ.



Lettre I.42 – Diotime, sans date = Kp 17 no 42

Vos lunettes doivent être entre vos mains, mon cher Socrate, et votre lettre à Lysis partira aujourd'hui. Ma santé n'est pas gaïe, car je ne connois guere de mal plus triste que la sciatique, même dans ses elemens. Cependant, come un grain de satisfaction morale l'emporte necessairement sur plusieurs onces de mal phisque, je serai probablement plus que bien portante demain, puisque j'aurai le bonheur de vous voir tout le jour. Vous avez bien fait de vous faire prendre par vos provisions de bouche. C'est une precaution digne de votre gourmandise. | N'oubliez pas vos gateaux fait au boeure pour votre dejeuner, car si vous ne les mettez pas en poche, vous courrez risque de manger votre pain sec.

Adieu, mon cher Socrate, je vous salue de tout mon coeur.



Lettre I.43 – Diotime, 5 septembre 1776 = Kp 17 no 43

Ce jeudi 5 sept. à 5 h. du soir [1776]

Ce calme qui est entré dans votre ame vous rend plus cher encôre à votre amie. Il falloit pour son bonheur que les nuages et la gêne disparussent entre nous; àpprésent il ne lui reste qu'à supporter ceux qui sont entrés par des causes étrangères. Je nome ainsi pour moi tous ce qui n'est pas nous trois ou mes enfans, et qui est ce qu'on ne supporte pas lorsqu'on possede deux coeurs, dont un suffiroit pour faire la félicité.

Le Prince revient samedi au plus tard, je viens d'en recevoir une lettre qui m'apprend qu'il est parti aujourd'hui.

J'ai eu Mr. Robbert à diné depuis midi jusqu'à présent. Je commence à bénir les objets qui exercent en moi cette vertue si necessaire dans ma situation, et qu'on nome à tort la vertue des sots; elle n'est la vertue des sots que lorsqu'on l'exerce par insensibilité, et dès lors elle n'est plus vertue. |

Je verrai peut etre pour ma recompence Lysis ce soir un moment, oui un moment; il ne m'a fait esperer que cela, et puis neant jusqu'au dimanche, où le triangle deviendra quarré.

Bon soir, mon ami, bon soir, à samedi donc, si vous le voulez encore; j'ajoute si vous le voulez encore, parceque les circonstances ont changés. C'est ce qu'on ne pourra jamais dire des sentiments que vous a voué Diotime.

P.S. Mr. Tavel vient de m'écrire qu'il viendra demain chez moi diner à ce que je crois. Lysis, à qui je l'ai proposé ne peut venir. Si vu les circonstances vous préférerez de venir demain, vous savez bien que vous êtes entierement le maitre, et surement vous ferez grand plaisir au bon Mr. Tavel! Voiez | ce que le coeur vous dictera pour nous? |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Lettre I.44 – Diotime, 7 septembre 1776 = Kp 17 no 44

[maniere de penser sur la grandeur du monde]

ce samedi 7 sept. [1776]

Je vous suis bien obligé, Monsieur, des lettres que vous m'avez envoyé, surtout de la vôtre. Le coeur seul peut y repondre, car elle le mérite, et il s'en acquitte bien.

Le Prince est parti avant hier et sera ici bientôt selon toutes les apparences. Du reste sa lettre ne m'a pas fait grand plaisir, car il y en ajoute une qu'il a reçu et qui est plein de projets de grandeurs, d'ordres? d'établismes? Il sera pour lui, en un mot, de projets capables de nourrir notre vanité, et come il ne me dit rien de l'effet | que cette lettre a produit sur son esprit, je crains ...

Mais que puis-je craindre s'il est bien vrai que Lysis et Socrate ne sauroient pas plus quitter Diotime, qu'elle ne peut vivre sans eux, et dans tous les cas il est un remede sure à tous les meaux possibles.

Ma santé est passablement bonne, assez bonne meme. Je suis fort aise d'être quitte de vos meaux de tte qui m'incomodoient beaucoup. Mon Mitri a foiblement la fievre. J'ai des nouvelles de la personne qui a trébugé Melle Sivrin; elle | l'a vu partir de {Bouvelles} en tres bonne santé le lendemain de son arrivée, et me remercie de lui avoir procuré la conoissance d'un si charmante personne. C'est son expression et je la trouve bonne.

Adieu, Monsieur, pensez à Diotime, qui vous aime.

J'ai comencé dans ce moment ci l'ouvrage de Mr. Horst. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

*Lettre I.45 – Diotime, 14 novembre 1776 = Kp 17 no 45*

pythagoricienne

jeudi soir à 10 h 14 nov.

Je vous rends milles graces, mon cher Socrate, de tous vos bienfaits. C'est le nom que merite et votre billet tendre, et le soin que vous prenez de mon ami. Je

vous avoue qu'il ne me faut pas moins que les armes puissants de cette divine philosophie, dont vous êtes dans notre siècle presque le seul vrai restaurateur à mon gré, pour me faire supporter avec ce calme qui convient à une de ses disciples et des vôtres, les privations dont mon cœur gemit en secret. Mais « fais ce qui dans la suite n'affligera ni toi, ni les autres et n'amène jamais le repentir » c'est un des préceptes de Pythagore, précepte qui me consolera de bien des sacrifices, si je n'envisageois que moi! ... hélas! s'il pouvoit jouir du moins comme moi des douceurs | célestes de la retraite et de la méditation! Quoiqu'il en soit, je me sens heureuse dans ce moment-ci, heureuse de votre bonheur! Heureuse du retour du calme et de la paix qui convient si fort à nos âmes, heureuse du plaisir de sentir rassemblés dans ces heures solitaires les deux êtres qui occupent et possèdent toute la capacité de mon âme, heureuse enfin du sentiment intime que nos sacrifices sont tous pour ce qui est honnête et juste. Je dis juste, parceque je regarde comme tel de n'être jamais ou du moins le moins que possible heureux au dépend de quelqu'un, ce quelqu'un fut-il injuste lui-même.

J'ai lu aujourd'hui La Vie des Symboles et les Vers Doré de Pythagore | et j'ai vu avec une satisfaction secrète que je suis plus pythagoricienne que d'aucune autre secte. J'ai été agréablement surprise de retrouver une grande quantité des préceptes que je me suis proscrite à moi-même pour règle de conduite. Dans les préceptes de cet homme dieu, il ne manque à ma satisfaction que l'idée de les avoir suivis toujours! Cependant le souvenir, la connoissance de ses fautes est un grand pas, c'est un aiguillon vif et ardent, qui alors qu'il agit dans une âme bienfaite et énergique, fait souvent faire plus de chemin qu'on n'en eut fait si on ne s'étoit jamais détourné.

Je n'ai pu résister plus long tems au desir de savoir des nouvelles de Lysis, je lui ai donc envoyé Charles cet après-dîné, il m'écrit que cela | l'a tranquilisé, et qu'il se promet une soirée heureuse à côté de Socrate. Vous en jouissez tous deux au moment où je m'occupe à la partager. Jetez tous deux un regard propice sur votre amie, son âme erre autour de vous, elle ne vous quittera point, tandis que sa foible dépouille va se soumettre aux loix de sa nature, et cherche jusqu'entre les bras du sommeil et se peindre les objets qu'elle aime. Bon soir.

Surement je vous attends samedi. Le Symposium ne m'a pas été remis encore, je crois qu'il est tout étonné de se trouver depuis deux jours dans le cabinet de

mon Prince; il me l'apportera sans doute demain, lorsqu'il viendra dîner chez moi. Tatichoff lui a fait visite ce matin, Bamberg m'écrit qu'il y a eu du bruit, ainsi j'en entendrai de longs demain sur ce sujet.



Lettre I.46 – Diotime, sans date = Kp 17 no 46

Mon cher Socrate, j'ai passé ma journée jusqu'à 5½ de l'après dîner chez le Prince. Il m'a promis alors de monter chez moi, et d'y rester jusqu'à ce qu'il me fasse appeler, ce qui arrivera je crois lorsque Lysis, qui fait dans ce moment-ci avec lui de l'air fixe ou flogistique (pardon si je dis tout de travers à mon ignorance), sera parti. Alors je lui remettrai la lettre de Mr. Kamper et lui ferai votre commission.

Son point n'est plus que dans le souvenir, ses meaux de tête sont passés. Son urine est claire et la matière louable. Il ne s'agit donc plus que de regagner les forces nécessaires pour s'occuper. Mon mal de gorge est si peu de chose, qu'il m'a fallu un effort de remembrance pour me souvenir de quoi vous vouliez parler, et je me porte en tout très bien, mais je desirerai pour la santé de mon âme apprendre demain des nouvelles de votre bras et de votre rhume, lorsque je vous renverrai la lettre de Kamper et les remerciements du Prince.

Je vous trouverais bien bon si, après avoir mis à fin des occupations plus importantes, il vous plairoit mettre quelques propriétés de différents corps sur le papier afin de venir au secours de mon esprit ou perdu ou bouche, car je ne suis ce qu'il est devenu. Depuis 6 jours il est tout dans mes jambes et mes bras, l'aurois-je laissé sur mes colines? Ou bien seroit-il dans la lune à côté de la fiole de Roland hélas il seroit (quoiqu'il en soit) bien charitable à vous de me donner un peu de votre superflu!

Le Blassière, après m'avoir promis de venir ce matin, s'est ravisé à midi, et m'a remis à demain; il prend bien bon temps pour me prendre ou me laisser à son gré, car je suis si passive, que je ne mérite pas mieux; je crois que je me méprise, ne m'invitez pas mon ami, ce seroit enlever à mon amour propre la plus saine partie de la nourriture, et songez que bien qu'imbecile, je n'en suis pas moins votre Diotime.

Dans ce moment-ci le Prince me fait appeller. Ainsi je vais lui remettre la lettre. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.47 – Diotime, sans date = Kp 17 no 47

à 5 ½ dimanche

Mon cher Socrate, tandis que vous errez incertain dans le choix de vos richesses, la Princesse d'Orange a décidé de l'occupation de ma journée. Je vais chez elle tout à l'heure, et je suis plus que persuadé que je ne vous y trouverez qu'au fond de mon coeur.

Puisque vous voulez absolument que je décide vos incertitudes, je vous dirai: ne vous tournez d'aucune des cotés où le gout et le genie vous appellent, mais daignez faire à l'amitié le sacrifice de descendre jusqu'à la phisique.

Bon soir, au plaisir de vous voir à Nithuys mardi ou mercredi.

Diotime |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.48 – Diotime, sans date = Kp 17 no 48

Samedi a 9 h. du matin

Nous eussions été fort heureux tous deux hier, si nous avions pu mettre ensemble votre emailleur et deux demoiselles qui sont venus me cochmariser depuis midi jusqu'au soir, et ont causés toutes sortes de derangemens dans les plaisirs que je me promettois de ma journée d'hier, et au nombre desquels se trouvoit très particulièrement l'espoir de vous écrire, que je n'ai pu effectuer.

Pour Lysis je n'en ai joui que quelques | courts instans, et je l'ai vu si triste, si abbattu, si angoissé en me quittant, que cette image a allumée ma trop inflammable imagination pendant toute la nuit; et à l'heure que je vous écris, je ne suis pas tranquille encore!

J'espere que Charles aura été vous dire de ne pas m'attendre ce matin. J'avois oubliée, lorsque j'en formai le projet, que c'étoit la fête de Mimi, et qu'indépendement que je lui ai promis d'être avec elle. Je dois etre habillé et coiffé avant midi pour | mener mes enfans à la Cour, où on m'a juré de permettre qu'ils dinassent, ce que je ne fais qu'à regret mais pour une fois je n'ai trop pu le refuser.

Je compte toujours sur le plaisir de vous voir à diner, et demain ici.

Je vous remercie de vos notes sur l'antiquité. Je desire ardemment que vous cessiez enfin d'être accablé d'affaires de Cour, comme vs l'êtes depuis quelque tems, pendant lesquelles mes pauvres connoissances philosophiques et phisiques qui n'esperent qu'en vous | se reposent.

Bon jour, mon cher Socrate, jusqu'au plaisir de vous voir tantot.

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.49 – Diotime, sans date = Kp 17 no 49

Au sujet de la solitude

Mon cher Socrate, j'aurai le plaisir de vous recevoir mecredi à diner à Nithuys et ne quitterai ma cabane que jeudi. Cela me fait plaisir, à peu près autant qu'un repit accordé à un malheureux, exilé, condamné à quitter ses penates. Je compte passer demain la soirée avec Lysis, puisse-t-elle être plus longue et plus sereine q: la derniere.

Apprenez moi demain matin par Charles coment se porte le bras moral. Je suis fort enrhumé du cerveau et de la gorge, à cela près assez bien et compte proposer ma mauvaise | tete à profiter encore de cette heureuse soirée de solitude.

Mon Prince vient de me quitter, il etoit très bien et fort gai, cela m'a egayé un peu. Je penserai pour m'entretenir dans ces dispositions que mes amis passent,

soit chacun de leur côté soit ensembles, une soirée libre et philosophique; et qu'au sein de la paix ils s'occupent de leur

Diotime |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.50 –sans date = Kp 17 no 50

∞

Mon cher Socrate, le calme de votre Patron étoit fondé sur tant de grandeur, sur tant de richesse, que ce seroit temerité à quiconque voudroit avec l'infiniment petit de cette richesse pretendre au meme luxe. La sagesse doit aspirer à proportionner nos pretentions à nos moyens, se fondant sur l'axiome que les effets sont toujours proportionnés à leur causes. Vouloir aller plus loin c'est risquer de se ruiner après avoir brillé quelques instans. Prendre froideur pour calme! ah que celui qui a pu se jamais meprendre ainsi et nomer cet etat bonheur, | n'aspire qu'à la vie des plantes et puisse-t-il vivre eternellement dans ce sejour des brouillards et des tempetes si bien fait pour son ame obture, un autre sort ne seroit pour lui que ce qu'est l'éclat de la lumiere pour des yeux malades.

Pour vous, mon ami, qui à si juste titres portez un nom autorisé par un homogeneité de richesse, vous direz, usant de ces richesses come en usa notre maitre comun:

Superbo di me stesso
Vado portando in fronte
Quel gran nome impresso
Come mi sta nel cor
Dira mi Batavi poi
che fur comuni a noi |
l'opre, i pensieri, gli affetti

e al fine i nomi encor.⁶

Quand à Diotime, soit que ce calme celeste auquel elle aspire descende du séjour de la divinité jusque dans son ame, soit que cet objet de ces voeux echappant sans cesse ici à ses efforts, l'attende et l'attire enfin dans le séjour qu'il habite (car immanquablement quiconque le desire fortement l'obtiendra tôt ou tard), avoir trouvé sur ce globe Lysis et Socrate en avoir enrichi son essence est une base de félicité qui, si elle est susceptible d'augmentation ne peut du moins cesser de soutenir et d'animer son existence dans toutes les | éternités et sous toutes les faces possibles. La Venus Uranie, mon cher Socrate, est la vraie déesse de la sagesse, car elle n'est autre que Minerve décorée par les graces et {conduite} par l'amour. San bandeau. C'est à elle que je me suis vouée à jamais.

Adieu, cher Socrate, ma santé et celle de Mitri est bonne. Demain hélas je ne vous verrai pas puisque je dine en Cour. Ne pourriez vous engager Camper a y faire sa visite de congé demain, afin qu'il fut libre de diner ici jeudi?

Je n'ai pas pris votre pion hier avec ma dame, parce qu'il étoit déffendu par la vôtre et par votre coureur blanc



Lettre I.51 – Diotime, sans date = Kp 17 no 51

Mon cher Socrate! Depuis 2 heures ma chaise est devant la porte. Je l'ai fait venir dans l'intention d'aller vous voir, mais le tems et des douleurs de colique reunis me le défendent, car l'un sans l'autre n'eut pas suffi pour suspendre l'attraction qui m'entraîne vers vous. Soyez sage, je vous en conjure, sobre s'il est possible, enveloppez vous trans pirez.

Demain si je suis en vie, j'irai vous voir quand ce devrait etre sur la aile de Borée; en attendant n'oubliez pas Diotime.



6 Texte adaptée; originalement de Metastasio, pseudonyme de Pietro Antonio Domenico Trappasi (1698-1782), utilisé par Vivaldi dans son opéra *L'Olimpiade*, RV 725, et par Antonio Caldara dans l'opéra de celui-ci *L'Olimpiade*.

Lettre I.52 – Diotime, sans date = Kp 17 no 52

Mon cher Socrate, je recomande mes enfans à vos bontés; leur diner doit consister en une bonne portion de carottes, une aile de poulet, deux pomes cuittes, quelques biscuits sec.

Je vous supplie de ne point souffrir qu'on leur parle de parure ou des grandeurs humaines, afin qu'ils conservent l'heureuse faculté de juger des plaisirs et des biens sur la valeur qu'ils ont pour eux, plutot que sur l'opinion. N'oubliez pas *Διοτιμη*, et soignez bien votre santé.

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.53 – Diotime, sans date = Kp 17 no 53

mardi matin

Mon cher Socrate, il n'est pas question de solitude pour moi, le Prince et Mr. Falconet viennent diner ici. Mes enfans se portent beaucoup mieux, ils ont gardés tout deux leur medecine qui a fait bon effet, ainsi que la mienne. Vous ne me dites rien de la vôtre, cela me fait craindre que vous ne l'ayez pas pris.

Pourriez vous, mon cher Socrate, me procurer 100 ducats pour 6 semaines? Un mot de reponse s.v.p. à cet egard, parceque dans le cas contraire je dois écrire à Amsterdam.

Adieu, je vous salue et vous embrasse.

Δ

T. s.v.p. |

Me. Vogt est venu auj. ici pour la 1ere fois; elle sera demain à ma maison en ville, ainsi, pour peu que cela vous ennuye trop, vous êtes dispensé d'y être. Cependant, je serai charmée de vous y voir et savoir, et que vous ayez la bonté de mener vous meme mes enfans à la Cour après le diner, lorsque je les ferai appeller, pour peu que votre santé ne puisse pas souffrire de cette complaisance; la pauvre Me. Vogt n'est encore guere en etat de marcher. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys

Lettre I.54 – Diotime, sans date = Kp 17 no 54

La raison qui m'a engagé à vous demander ce matin mon Mss, mon cher Socrate, sans y ajouter meme la condition (si vs l'avez), là voici:

Après ce qui m'étoit arrivé avec Mr. Tulmeier⁷ et plus encore pour n'avoir pas dans la frêle maison que j'occupe l'inquietude des accidents qui pouvoit detourner un MSS important, je l'ai remis au Prince (il en convient lui meme). Hier come je croiois n'avoir qu'à le lui demander pour en faire usage, il me dit qu'il croiois me l'avoir rendu, et lorsque je l'assurai que non, il me dit fort et ferme l'avoir vu plusieurs fois chez vous, en me designant meme la place où il l'avoit vu; une assurance si positive m'ota tout doute, et c'est ce qui fit que je vous l'ai demandé. | Immédiatement après la reception de votre billet je me suis mise, avec mes pillules dans le corps, pressé par mes inquietudes, en chaise pour aller chercher dans la biblioteque du Prince et le prier de chercher ailleurs. Il m'a repetté l'assurance de l'avoir vu souvent chez vous et en paroissoit tellement convaincu, que ce n'est qu'avec la plus grande peine que je l'ai engagé à me promettre de chercher chez [...]

*Lettre I.55 – Diotime, sans date, 1777 = Kp 17 no 55*

1777

billets ocationels des possibles ames

Mon cher Socrate, vous etes un méchant de m'envoyer votre home les mains vuides, puisque vous me privez du plaisir de vous voir; cependant il m'assure que votre santé est bonne; la mienne l'est aussi et mon manuscrit qui m'a empêché de dormir la nuit passée ne le fera pas celleci, car il s'est retrouvé cet après midi dans mon cabinet, où il m'a passé 20 fois par-dessus les mains sans qu'une seule fois je les misse dessus, et cela vient de ce qu'ayant oubliée qu'il étoit relié et titré come un autre livre, et ayant outre cela la vue courte.

7 = Friedrich Wilhelm von Thulemeier (1733?-1811).

Je n'ai jamais songé à descendre un livre qui avoit un titre sur le dos; ce vilain MSS m'a plus chiffonné l'esprit | que je n'ai osé vous le faire voir, vous voyant déjà suffisamment pénétré de mes inquietudes. J'ai cru devoir faire bonne mine à mauvais jeu, au moins jusqu'à ce que la chose fut certaine, mais votre idée sur T... m'a fait naître cette nuit une foule de fantomes, plus facheux les uns que les autres; aussi je ne veux plus le garder, et si on ne le prend pas à la Cour, je le renvoi sans faute où il appartient.

Bon soir, cher Socrate, j'espère que vous ne me tiendrez pas rigueur demain.
Bon soir. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.56 – Diotime, sans date = Kp 17 no 56

Je n'aurai pas le plaisir de vous aller voir, mon cher Socrate, parceque j'ai saisi le pretexte d'un gros rhume, que j'ai en effet, pour faire refuser ce matin à la Cour, où j'étois invitté; mais j'avois si essentiellement à écrire que je n'ai pu me resoudre à laisser échapper cette journée ci, où l'absence du Prince qui est à Sudvil, et la présence de Mde Vogt aupres de mes enfans, me laisse un peu plus de liberté. Je désire apprendre que vous etes parfaitement bien et que Mr. Pinto ait le plaisir de vous posséder demain, puisque ce sera un signe de santé.

Je vous remercie de toute façon de la belle vignette, qui est come tous ce que vous faites pleine de gout, et vous souhaite une bonne nuit. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.57 – Diotime, sans date = Kp 17 no 57

Samedi soir à 7 h.

Vous avez eu la bonté de me demander de mes nouvelles, mon cher Socrate, mais ma compagnie composé d'Errata, de Mde de Hogendorp et de leurs enfans

respectifs, qui ne m'ont quittés qu'à 6 h ½, etant venus de fort bonne heure, ne m'ont pas permis de me livrer plutot à ce plaisir. Je suis très aise de ce que vous ayez soigné un peu mieux vos meaux aujourd'hui, et j'espere bien que vous en ferez autant demain, puisque le Conseil n'y mettra point opposition, et surement moi encore moins, puisqu'outre le vif interet que je prens à votre retablissement | je serai probablement demain à la Cour, dans quel cas je passerez chez vous pour savoir des nouvelles de votre santé. Et si je n'y etois pas invitée, j'enverrai pour en savoir et m'occuperai à payer d'immenses dettes d'écriture que j'ai contracté depuis quelques semaines que je n'ai rien fait du tout.

J'ai trouvé votre comparaison parfaitement bonne et si j'avois plus de pudeur que je n'en ai, je me serois cru plusieurs fois dans l'obligation de rougir pour la bonne Errata dans le courant de cette journée. Pour Mde. De Hogendorp au contraire | je lui trouve à cet égard une continance merveilleuse.

Bon soir, mon cher Socrate; puissai-je apprendre demain des nouvelles entierement satisfaisantes de votre santé, c'est le voeu de Diotime. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.58 – Diotime, sans date = Kp 17 no 58

Mon cher Socrate, votre tendre précaution a été inutile. Lisez ce que vous m'avez remis hier et vous verrez dans la derniere feuille qu'à la penible sensation de cette etourderie impardonnable a dû se joindre celle de la confusion incompréhensible qui y regne, et qui me laissoit dans l'incertitude, si cette feuille en guise de reparation ne tomberoit pas entre les mains d'un Mr. Hutton, car il parle du depart de ce Hutton pour Genève, et comme il vous designe ordinairement par le nom de Socrate et non de H... je craignois que c'etoit une finesses pour derouter Mr. T. sur le proprietaire de la feuille. Que voulez vous que je vous dise au reste. | Les etourderies de notre ami me sont plus connues qu'à personne, et il sait que de tout tems je l'ai conjuré de substituer à ce stile familier un stile plus usité (en cas d'accident) et parceque nous somes ce me semble au dessus de l'enfance, qui fait de prendre le plus ou le moins d'affection

de certains noms ou manieres d'exprimer, mais son bonheur y tenoit. Son education ne lui a pas assez appris à abstraire le sentiment de certaines signes, et ses efforts pour reparer les torts de l'education n'ont pu encore l'elevez jusqu'ou ils l'eleveront certainement quelque jour. Mais, mon ami, mon mentor, mon vrai pere, il a besoin de vous, je le sens trop pour ne pas regarder à jamais; comme | un devoir sacré de lui tendre votre main et la mienne. Il a un merite bien rare dans ce monde, il a le coeur vrai et droit, il a d'excellantes facultés intellectuelles qui ne demandent qu'une direction plus noble et plus ferme que celles qu'on leur avoit donné à Geneve, et il nous aime avec une passion indestructible. Cela, seul vous le savez, suppose une ame qui n'est pas comune et dont on peut tout attendre.

Quand à Mr. T. il ne viendra certainement ni auj. ni demain. J'aurois plus de raison encore que vous d'être embarrassé vis à vis de lui. L'idée de perdre tout à coup son estime sans pouvoir | le desabuser jamais m'est, je l'avoue, sensible; c'étoit le seul home dans ce pays ci pour qui je me sentoï une vraie affection et dont l'estime me touchoit.

Cependant c'est dans ce cas que je sens avec delice les fruits de la vraie philosophie que vous avez semé dans un champ qui n'est pas tout à fait ingrat la valeur de notre propre estime et enfin le bonheur d'indestructibilité qui environne et protege celui qui a pris sa direction vers ce bien suprême qui ne dépend pas de l'opinion des homes, et dans la quelles leur activité ne sauroit elever des obstacles. Si je m'afflige c'est donc plus pour notre ami que pour moi. Je suppose | que son etat est cruel, et je n'ai pas le courage de l'aggraver dans ces 1^{er} moments. Il sera tems lorsqu'il reviendra que nous lui parlions sur ce sujet.

Pour vous, mon cher ami, je vous demande sincerement pardon au nom de L... de l'embarras où il vous met, et je vous jure que jusqu'ici je n'y vois de ressource que le silence peutêtre qu'en y pensant mieux. Nous trouverons ensemble quelque chose de mieux. Hier quand je fus chez vous, je n'avois encore lu que les 1ere 4 feuilles de ma lettre. | Après la comedie je lus le reste et vous pardonnerez surement à mes motifs. Si je vous avoue que je resolu de vous dérober du moins pour un tems cette etourderie, j'ai causé à la Comedie une bonne demie h. encore avec Pylade. Et puis, un instant avec Oreste m'a logé plus petite que la 1ere n'en pouvoit contenir qu'un à la fois. Tout deux vous benissent et vous aiment comme

il faut vous aimer; que le Dieu tout puissant les conduise et les protege; qu'il donne à l'ame rare de notre heros de grandes occations de deployer et d'occuper son activité, et qu'il nous reunisse tous dans un sejour plus etheré.



Lettre I.59 – Diotime, sans date = Kp 17 no 59

Dimanche au soir

Vous me demandez des nouvelles du sort de votre journée de demain, mon cher Socrate? Mais come je suppose que c'est de la mienne que vous avez voulu ecrire, je repondrai en consequence de cette supposition en vous disant qu'il me menera à diner en ville avec Mesd. De Conings et La Fite, et que j'y passerai tout le reste du jour en visite d'affaires necessaires. Je vous renvoie la lettre au Comte Calenberg, cachettée et celle que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

Tranquillisez vous parfaitement sur mon bonheur. S'il paroît quelques fois alteré, ce n'est que parcequ'en conséquence du trop beau reve de le multiplier en en consacrant à d'autres tous ce qui dependoit de moi d'en mettre à leur disposition. Il leur plait d'user quelque fois {d'un} bien pour leur tourment et le mien. Mais il en reste après tout dans mon ame un assez grand fond que personne au monde n'a et n'aura jamais le pouvoir de detruire et qui reparoit dès que livré à moi meme. Je me repose des secousses que je reçois de tems en tems des fortes chaines qui lient à quelque | peu d'autres existances la meine il est vrai que ces secousses ont été frequentes et longues en dernier lieu, mais un long repos va succeder bientôt en me privant à la verité de quelques eclairs d'un bonheur bien vif, mais en meme tems d'une sensation plus frequente, bien douloureuse que tous ce que je vois et ce que j'éprouve fortifié d'accroit, et qui attaque et fletrit la source de mon existence. Je veux l'enterrer desormais au fond de mon ame et la couvrir de tous les souvenirs anterieurs de quelques années d'une felicité immortelle, car sans doute elle {persuera} dans le future, puisqu'en modifiant si prodigieusement le présent, elle m'inspire le degout de tous ce qui n'est pas elle; et puisqu'enfin j'ai appris alors qu'il existe dans mon ame des facultés pour en jouir | que votre bonheur et votre tranquillité, mon cher Socrate,

soit donc inalterable et inaltéré, j'espère que jamais désormais vous ne serez fondé à dire ou à penser que Diotime y met obstacle.

Je vous ai renvoié vos pierres gravés en conséquence de ce que vous ai dit depuis longtems: que je vous les renverrez avant mon depart.



Lettre I.60 – Diotime, sans date = Kp 17 no 60

Mon cher Socrate, nous profiterons tous demain de la permission que vous avez eu la bonté de nous procurer de la part de Mr. van Dussel. J'irai en ville à 9 h. du matin pour y passer tous le jour, et je vous y verrai quand il vous plaira.

Je n'ai jamais eu le don de comprendre le stile epistolaire du Mgr. de St. Simon, et je n'entends pas plus à la lettre que vous me comuniquez qu'aux in barbara, et in celarent. Surtout je ne saurois fixer le sens de ce qu'entend par être geometriquement celui dont la tete ne me paroît fait pour rien de ce qui est geometrique.

J'ai eu le | Prince et le Scholiaste jusque ce moment ci. Le dernier m'a lu plusieurs feuilles in folio de son ouvrage et m'a donné une preuve nouvelle qu'il lui sera à jamais impossible de sortir de sa redingotte pour juger les hommes et les choses.

Adieu, mon cher Socrate, je vous salue et vous embrasse.



Lettre I.61 – Diotime, sans date = Kp 17 no 61

Elle est heureusement passé Te Deum Laudaumus; c'est ce que je puis vous dire de mieux de notre journée de hier, pendant la quelle nous avons tellement épuisé les plaisirs, que mes enfans meme en avoient trop. Ils ne se sont retiréz qu'à minuit! Pour moi, je me suis couché vers les 4 h. du matin. Au grand jours aussi moi je à mon gr. regret manqué l'heure de Mr. Phillon, personne n'ayant

voulu me reveiller. Vous jugez, mon cher Socrate, qu'après tous cela mon cercelet ne sauroit être aussi délié que le vôtre.

Je suis très curieuse d'apprendre bientôt le fruit de vos nouvelles | découvertes métaphisiques, et suis en attendant charmé de savoir que votre rhume se dissipe. Soignez le bien auj. encore, je vous en prie.

Vous m'obligeriez beaucoup en me renvoyant la lettre de Lysis, c'est actuellement tous ce que j'ai de lui.

Adieu, voilà le Prince et Mr. Stosch qui arrivent. J'ai un peu mal à la gorge, mais come cela ne provient que de ce que la luette s'est dérangée, j'ai fait venir Mr. Schuze pour là relever, et puis cela sera fini. Du reste je ne suis que hébété, mais point malade.

Les voici qui entient. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.62 – Diotime, 8 septembre 1777 – Kp 17 no 62

Voici la reponse de Mr. Kamper que je me hâte de vous comuniquer, Monsieur; vous verrez que mes connoissances en medecine, et surtout les avis qui me dictent mon amitié, ne sont pas à mépriser.

J'ai une lettre du Prince de Loo, il me mande qu'il n'arrivera que demain.

Vous devriez bien par ce beau tems venir ce soir faire une petite promenade à Niethuys. Cela feroit du bien à votre santé et à la santé de l'âme de Diotime.

Ce lundi, 8 sept. à 1 heure [1777]. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.63 – Diotime, 10 novembre, 1776? = Kp 17 no 63

Dimanche au soir à 11 h. ce 10 nov.

Combien de fois le vulgaire à repeté aujourd'hui qu'il est triste ce jour, obscurci par d'épais brouillards. Il fait triste en effet pour les malheureux qui ne

connoissent de lumiere que celle qui frappe leur sens! Ceux dont l'ouragan des passions éteignit le flambeau celeste que la divinité alluma sans doute primitivement dans l'ame de chacune de ses creations. Heureux ceux qui dans le calme de la sainte philosophie et des passions douces et élevées qu'elle engendre et nourrit, ont conservés ce feu sacré; c'est du sein de ce tranquille bonheur que je vous invoque, Socrate! mon ami! Afin de terminer dignement une journée délicate! c'est en consacrer la fin à Dieu que de la consacrer à cette | amitié, {d'ou don} le plus précieux, et qu'il semble avoir envoyé plus la terre pour perfectionner sa creature, son ouvrage.

Lysis et Socrate! Ces noms sont pour moi ce que les noms de ralliement sont à la guerre pour le soldat! Prêt à quitter son poste, ce mot seul le ranime et le rappelle à son devoir.

J'envoyai chez vous ce matin deux fois, parceque vous m'aviez fait esperer le breboeuf, j'esperois quelque chose de mieux encore, des nouvelles de votre santé.

J'ai lue ce matin le banquet et l'ai lue avec transport. L'éloge de Socrate, ou plutot de Diotime, est le plus beau sans comparaison, celui d'Aristophane est charmant, celui de Phèdre me plaît, celui de Pausanias m'enchanté, celui d'Eriximaque est technique, | celui d'Agathon galant, et {enfin} le total est du plus beau grecque, et le plus loin possible du 18^{me} siècle.

Homere a joué un grand role dans les délices de ma journée. J'ai regardé sans doute avec respect et admiration sa tête auguste, mais ce qui l'a rendu surtout touchant à mes yeux, c'est de voir en lui l'otage d'une paix qui nous a rendu au bonheur. Je dis nous, Socrate, puisque le bonheur en amitié exclut véritablement la dualité; je veux dire l'indépendance. C'est pourquoi, le mien dans ce moment ci se fonde sur l'assurance du vôtre, que j'ai cru lire hier dans votre ame; dites, me serois-je trompé?

Adieu, Socrate, adieu. Je me fais une vraie fête de vous revoir mardi.

Diotime |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.64 – Diotime, 27 février 1778 = Kp 17 no 64

27 février 1778

Quand aux loix qui concernent les parties achevés de l'Univers, en reflechissant d'un côté que quelque attention que nous y portions, nous ne saurions nous appercevoir de la transformation habituelle de notre volonté active en effet au moment où elle applique son activité sur la matiere pour produire ces effets; et d'un autre coté, que notre activité une fois imprimée une volonté contraire à celle qui lui donna l'impulsion, ne suffiroit pas pour en arreter l'effet, mais qu'il faut chercher dans les choses de dehors c.à.d. Dans des actions ou reactions plus fortes des obstacles pour l'arreter (come on peut s'en convaincre dans le cas où l'on met son propre corps dans un mouvement violent), que de plus le mouvement resultant de cette activité etant proportionnée et à l'intensité de l'action, et à la valeur inerte du passif mis en mouvement, qui sont l'un et l'autre déterminés au moment de la 1ere impulsion donnée. Il s'en suit non seulement que le mouvement est déterminé et p.c. uniforme, mais encore qu'il est eternel de sa nature en ce qu'il n'est destructible que par des obstacles d'une intensité plus forte et propre à surmonter la sienne, ce qui offre une continuité d'action ou d'effets d'activité d'où resulte le mouvement. Il est possible de concevoir coment ces 2 principes, les seuls universels dans la nature, savoir l'inertie et l'activité, peuvent, conduits l'un par l'autre, présider à l'organisation, à la formation des substances déterminées, puisque nous voyons dans l'une les materiaux existants et dans l'autre une puissance qui modifie des relations entre ces materiaux; mais ni l'un ni l'autre ne nous offrent aucun vestige de puissance créatrice. Il en resulte evidentment que les 2 principes doivent leur existence à une autre puissance que la leur, qui est bornée, l'une à modifier, l'autre à se laisser modifier.

Lettre I.65 – Diotime, 24 mars 1778 = Kp 17 no 65

Mardi, ce 24 mars [1778]

Je vous prie, mon cher Socrate, de me faire savoir des nouvelles de votre santé. Si je ne m'étois couché si tarde, et que p.c. je n'avois eu besoin du reste de cette matinée (déjà raccourcie par un plus long sommeil) pour mes enfans, j'aurois été m'en informer moi-même. Demain si vous voulez de moi à diner, j'irai puiser chez vous des forces pour supporter patiamment mon destin qui est de passer encore la soirée à la Cour. Il y a des tems de contradiction come il y en a de bonheur. | Si ce melange n'existoit pas, la philosophie seroit une science oisive.

D'ailleurs on ne connoit la gravité spécifique d'un corps que par la quantité de force qu'il faut pour vaincre la resistance. Dieu veuille que je fasse toujours un bon emploi des miennes. J'espere que vous m'avez tenu parole hier soir en travaillant au Dialogue, et que vous m'en direz un mot. Il m'a déjà appris que le mal n'étant point dans les choses, mais dans les dispositions de celui sur le quel elles agissent. Il faut donc pour s'en soustraire travailler plutot sur nous | meme, c.à.d. sur ce qui depend de nous, que sur les modifications et choses qui n'en dependent point.

Adieu, mon cher Socrate, je vous salue et vous embrasse. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.66 – Diotime, 18 avril 1778 = Kp 17 no 66

18 avril 1778

Come je suppose que Socrate sera bien aise de faire voir tous les tresors à Mr. le Baron Metaphisicien, je lui renvoie son Coriolan, qui assurément n'est pas sa plus mauvaise piece. Sur ce je me recomande sans plus (pour ne pas interrompre les discussions metaphisiques de Socrate et du Baron) aux bontés et au souvenir de Socrate.

Διοτιμη |

[Couvert:] A Hemsterhuys, à La Haye

Lettre I.67 – Diotime, 10, 11, 12 août 1778 = Kp 17 no 67

au château du Prince d'Orange

Mardi 10 [vielmehr 11] d'août à 4½ apres le diner [1778]

Je m'échappe un instant, mon cher Socrate, pour vous dire, qu'au milieu des fêtes qu'on veut bien preparer ici pour moi, je m'y sens loin de vous et de moi meme. C'est assez vous dire coment j'envisage mon retour à Nithuys, et cependant j'y arriverai un jour plus tard probablement.

Mercredi, 11 [vielmehr 12] d'août à 1 h.

Jugez quelle chaine je me suis donnée par le desordre et le peu de tenu de ces lignes; j'ignore au moment où je les reprend si j'en aurai assez pour les porter à fin. Voici mon genre de vie en abrégé: Le matin à 6 h. je me lève, mon Prince est chez moi à 7 h po. me mener promener, à 10 il faut se trouver à une place assignée du jardin, place | qui varie tous les jours, pour y dejeuner en comun ce qui dure jusqu'à midi passé, je rentre chez moi, mon Prince m'y suit po. l'ordinaire, c'est le seul instant où je puis m'occuper de mes enfans, encore est il interrompu par la conversation du Prince; et c'est pendant qu'il vient de sortir un instant, et que mes enfans achevent tout bas une some, que je continue ce billet comencé. Avant diner il faut en outre faire d'etiquette, une seconde toilette et être pret à 2 h. precis. Apres le diner les autres se retirent, mais moi je dois suivre la Princesse dans son cabinet | de travaille ou avec Mlle Danckelmann et sa dame du jour et les enfans nous travaillons jusqu'à 7 h. que comence une promenade publique jusqu'à 8. De 8 à 10 jeu ou concert, et de 10 à 11 et minuit souper.

Voila, mon cher S. la vie que mene votre Diotime. Hier pour avoir esperé qu'il m'etoit permis de respirer une h. apres le diner chez moi, j'y comencai ce billet et je fus interrompue par un ordre de venir chez la Princesse.

Voilà le Prince que j'entens revenir. Je vous dirai donc encore à la hâte que je me porte bien, que l'oisivité, maladie po mon ame est une vraie santé pour mes yeux, que ... |

Mercredi après diner à 4 h.

Je m'échappe un instant pour cachetter ce billet, et vous dire, cher Socrate, que je ne serai à La Haye que lundi, que vous me ferez plaisir de m'envoyer ici mes lettres du jeudi, et de me donner de vos nouvelles.

Je loge il est vrai avec Chion sous le meme toit, mais nous ne nous sommes pas encore dit je crois 10 phrases de suite, parcequ'il n'est guere possible de former une conversation particuliere entre 40 personnes que nous sommes perpetuellement ensembles; cependant il m'a parlé de vous en me chargeant de vous parler de lui.

Adieu, cher Socrate, votre Diotime se croit renvoyé à l'école, tant elle le paroît étrangère à elle meme. Parlez de moi à Lysis le plus que vous pourrez. Je termine ceci. En presence de {C...} qui est si desoeuvré ici qu'il ne bouge pas de chez moi, quoiqu'il ait sa chambre à part. Adieu, cher S. D. vs embrasse tendrement.



Lettre I.68 – Diotime, 15 août 1778 = Kp 17 no 68

amour de solitude

Samedi 15 d'août à midi ½ [1778]

Château du Prince d'Orange

Je savois bien qu'en m'éloignant de ma retraite je me donnerois des chaines, mais en vérité je n'en prévoiois pas toute la pesanteur. Quoiqu'il en soit, les moments sont trop courts pour les perdre en plaintes inutile.

Je viens de recevoir votre 3ieme billet avec l'incluse de Geneve, j'ai recu celui avec la copie d'une autre lettre des memes lieux hier, mais j'ai été dans l'impossibilité de vous en accuser la reception. Je l'ai comunique au Prince, qui m'a promis d'écrire cet apresmidi à Mess. Smeth au sujet de la lettre de change en question.

Et du reste, je vous avoue que je n'ai pas parfaitement compris | le contenu de l'article copié. On attend reponse le 22; cela n'est guere possible vu les distances, les situations et notre paresse qui se fortifie ici de plus en plus; nous n'en partirons que mardi pour être mercredi ou jeudi à La Haye.

Adieu, cher très cher Socrate, je suis excédé du vuide de mon ame, je me supporte à peine *Χίων*, très digne en effet de l'opinion que nous nous en sommes formés, mais quant à sa société il seroit à peu près égal pour moi qu'il fut ici ou au Japon. Depuis 6 jours que nous y sommes ensemble nous avons causés une seule fois une demie h., pendant que | de ceux qui forment cette société et la plupart faisoient une répétition de comédie, et c'est exactement tous ce que j'en ai joui. Il m'a chargé de vous assurer de son estime.

Adieu, heureux Socrate. Tandis que je vais me trainer d'une chambre à une autre, toujours suivi et précédé de 40 têtes aussi vuides que la mienne et qui semblent toute avoir parié à qui bailleroit le dernier, vous vous entretenez sans doute avec Aristée et Diocles dans ce silence auguste, que je regrette le plus et que j'irai retrouver avec un ravissement que je ne puis vous exprimer.

Cher Socrate, je vous aime beaucoup, et je sens mieux que jamais que c'est par essence, puisqu'autrement mon inertie m'empêcheroit de le sentir | par charité. Ecrivez moi encore et un peu moins laconiquement; les lettres me proviennent surement et en main propre directement. De grace, ne me refusez donc plus cette consolation, songez que c'est du pain que je vous demande, et non le superflu du luxe. Quand aux lettres du dimanche, come je crois partir décidément mardi, il ne faut pas les envoyer à moins qu'elles n'arrivent d'assez bonne heure pour pouvoir être ajouté à ce que vous m'enverrez demain.



Lettre I.69 – Diotime, 17 août 1778 = Kp 17 no 69

Lundi matin 17 d'aout [1778] au château du Prince d'Orange

Je puis enfin vous dire, cher Socrate, je pars et c'est demain soir après le souper que je volerai vers les lieux qui me sont chers. Vous dire quand j'arriverai c'est ce qui n'est point en mon pouvoir; je sais seulement que nous allons dîner à Rosendal après avoir vu en passant le bois de Clarenbek, et que le même soir, c.à.d. celui du mercredi nous repartons pour nous acheminer vers Nimegue, que je veux voir absolument, et que de là nous allons droit par la grande route d'Utrecht à La Haye.

L'interessant *Χίτων* reste ici encore huit jours au moins. Si je n'ai pas jouï ici de sa présence, du moins m'a-t-elle servi à me mieux convaincre qu'il est veritablement unique dans son espece, egalement admiré des sots et des gens d'esprit, des petits et des grands, de ceux qui peuvent ou ne peuvent pas le sentir. Je ne mettrai pas 100 partout dans son treffe, mais en approchant beaucoup je suis tenté de mettre le meme nombre des 4 cotés et dans les 2 parties sensibles. Malgré tous cela je le quitterois sans | regrets quand meme ce ne seroit pas vous que j'irois trouver, parcequ'il y a un espece tourment de trouver entre 40 personnes un seul compatriote, et de ne pouvoir lui parler qu'au travers et avec le {langaisse} de ces 40 personnes. Il m'est impossible d'écrire à Lysis auj. Veuillez donc lui donner de mes nouvelles, et lui dire que le Prince m'a promis de proposer l'arrangement relatif à la lettre de change à Mess. De Smeth. Le courier prochain je compte bien pouvoir lui dire le resultat de cette proposition. Il est cruel de sentir que son retour en depend et de me voir bridée.

Adieu, cher Socrate; jeudi, vendredi au plus tard je serai où mon coeur est dès à présent; puissai-je vous trouver en meilleure santé. Adieu, je vous embrasse d'aussi loin que mes bras peuvent s'étendre.

Votre Diotime



Lettre I.70 – Diotime, sans date, 1778? = Kp 17 no 70

[Um 1778]

Mon cher Socrate, je ne vous fais pas d'excuses d'avoir passé sous silence un couple de courier avec vous directement. Vous avez vu en parti ou meme tous ce que j'ai eu a ecrire, vous l'avez lu, et l'essentiel pour vous etoit d'être instruit de ce qui se passe. J'ai été extremement occupé et non pas inutilement. Vous pouvez juger si la situation des choses m'affecte et comment. Mais ce qui m'affecte bien autrement c'est la conduite du vraiment grand home | puissai-je etre un jour digne de la transmettre à d'autres. Ce n'est pas parceque je n'attendois pas de lui exactement tous ce qu'il est, mais je joui à chaque instant du spectacle et de l'exemple qu'il donne au monde. Et cette sensation se mele tellement avec

l'odieuse intrigue qui en fournit l'occasion, que je ne sçai pas bien vous peindre si ce sont les sensations | agréables ou désagréables qui donnent le ton à ma sensation totale. Pourtant je crois que ce sont les premières, car je sens bien indubitablement qu'elle me resteront éternellement dans les pires suppositions.

Je suis bien aise d'apprendre que votre santé se remet. La mienne s'est remise à la raison et se prête à merveille à toute mon activité; le sang bouillonne dans mes veines. Je suis assez | dans la situation on voit se trouver Aristote et Hermocrate, et je ne sçais ce qui en arriveroit si la sagesse moderne ne gouvernoit mon antique effervescence. Cependant je fais pour me calmer de la psychologie.

A propos de cela je vous prie de m'envoyer au plutôt tant que possible d'Homme et ses Rapports, de lettre sur les Desirs, et la Sculpture, de Sophiles, des Aristées et même des Simon. J'ai donné à des étrangers sçavants tous ce que j'avois. J'en veux donner encore et non plus que ceux que vous avez | bien voulu signer de mon nom.

Adieu, je vous embrasse.

Me La Fite est une sottise et Mr Perrenot une personne très sage.



Lettre I.71 – Diotime, sans date = Kp 17 no 71

En rentrant chez moi hier au soir, j'y trouvai ce que je vous envoiai, et vous voyez bien par là que vous avez quitté Nithuys un quart d'heure trop tôt. Vous jugez bien au reste que j'ai passé une nuit excellente, puisque je vous ai vu partir partir plus heureux, et j'espère, plus convaincu que jamais que l'âme de Diotime est adhérente à celle de Socrate.

Vous verrez dans ma lettre de *Xίων* qu'il n'y a pas trop d'apparence que nous puissions lui lire l'Aristée. Il paroît fort occupé et fort pressé dans tous ce qu'il entreprend. Que | le ciel le protège et lui fasse naître l'occasion de faire de son activité un usage digne de sa source.

Bon jour, cher, très cher Socrate. Si jamais vous rencontrez une Diotime qui vous aime plus que je ne vous aime, je consens que vous abandonniez, que vous oubliiez celle qui fut à vous, qui est à vous, et qui sera éternellement à vous.

Lettre I.72 – Diotime, sans date = Kp 17 no 72

Mon cher Socrate, puisque je ne dois pas me flatter du plaisir de vous voir aujourd'hui, je vous prie de me dire comment vous êtes. Pour vous récompenser je veux vous faire part d'une lettre de Chion, naïve peinture de son âme pure, et qui vous fera voir que sa mélancholie n'a d'autre source que celle que nous avons soupçonnée, la sensation de n'être pas à sa place. Vous y verrez aussi combien il vous respecte, ce qui ne peut être autrement s'il est le vrai Chion. Si vous voulez lui envoyer le Sophyle, et lui écrire avec, j'y joindrai un mot pour | le remercier de la confiance qu'il me témoigne. Si non, je lui enverrai le Sophile, car absolument je veux fournir à son âme la nourriture qui lui convient, autant qu'il est en mon pouvoir. Vous savez que ne pouvant hélas être Socrate, j'ai restraint ma passion à cet égard à être son Colporteur.

S'il y a des lettres d'Angleterre (c'est aujourd'hui le jour) vous m'en ferez part, n'est-ce pas?

Adieu, cher Socrate, il faut que je vous repette encore combien vous m'avez rendue heureuse depuis que vous m'avez rendu mon ami! Ou pour mieux dire, depuis que vous avez déchiré le voile qui me le cachait. Que maudit soit à jamais tout | voile semblable, et qu'il puisse être relegué pour toute l'éternité avec les furies au fond du noir tartare.



Lettre I.73 – Diotime, sans date = Kp 17 no 73

J'ai très bien reçue le dépôt dont vous avez bien voulu vous charger, mon cher Socrate, mais vous avez oublié d'en retenir vos pierres gravées. J'en aurai soin, en attendant que mon sort se décide, et si dans l'intervalle j'allois prendre mon vol et m'élançer dans l'infini. Celle-ci vous servirait de reconnaissance.

Mon cher Socrate, n'écrivez pas au baron de Furstenberg je vous en prie sans m'en prévenir. J'aurais encore une grâce à lui demander par votre protection. D'ailleurs je voudrais avoir parlé auparavant au Prince.

Vous avez parlé hier d'envoyer à Lysis quelques mots de votre main. Je fermerai ma lettre demain matin vers 11 h. afin qu'elle puisse être à la poste à midi. Il est

singulier qu'à peine revenu ici j'ai repris mes anciennes douleurs de tête tout à l'en- | tour, dont je n'ai pas eu le moindre ressentiment pendant toute la route, n'ayant eu que 2 fois un mal de tete d'une toute autre nature.

Une poudre, mon cher Socrate, ne sauroit guerir une toux si inveterée. C'est ce que vous qui connoissez depuis le cedre jusqu'à l'Hysope, savez mieux que moi. Ayez donc pour moi la complaisance d'en prendre davantage. Je vous promets un jambon de Westphalie dès que vous cesserez de tousser.

Adieu, mon cher Socrate, je vous souhaite moins d'affaires, plus de santé et autant de coeur qu'il en entre dans ce qui compose le tout, que vous honorez du nom de

Δ

Si vous ecrivez à Callenberg, marquez lui exactement ce que je vous ai ecrit, je vous en prie, autrement j'aimerois mieux que vous ne lui ecriviez rien du tout à ce sujet. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.74 – Diotime, 26, 27 & 28 septembre 1779 = Kp 17 no 74

à Munster, dimanche soir à 10 h. 26 sept. [1779]

J'ai reçu votre lettre précisément au moment où je revenois de Altdorff, toute rempli de votre Aristée (car c'est toujours lui qui m'y occupe et pour cet effet j'y en ai logé un exemplaire). J'y ai passé assez de temps pour en lire les 100 premieres pages, avec l'attention requise au projet que j'ai formé d'engager un jour Mr. de Furstenberg à le lire avec moi, et cela par la raison qu'il m'a dit un jour qu'enthousiasmé de toute la partie ulterieure qui regarde le moral. Surtout l'etat du gr. home vertueux. Il avouoit que le comencement de ce dialogue jusque là avoit pour lui de l'obscurité, et come je présume que ces obscurites ont leur source dans l'usage des mots, et que je connois un peu le vôtre, je voudrois en

lui servant d'interprète lui communiquer le plaisir toujours nouveau que je goûte dans cette lecture, et qu'il y goûtera en la comprenant toute entière.

Non, mon cher Socrate, je n'ai pas mal compris la source de votre | inertie; je sens parfaitement que l'ennui ne sauroit dans une âme comme la vôtre en être la source foncière, mais je persiste à croire que votre genre de vie dissipé y contribue, en ce qu'il vous mène dans des sphères trop éloignées, trop au dessous de la vôtre, ce qui entraîne le dégoût à la suite de quelques efforts pour descendre. Et je répéterai encore que pour se plaire dans des sphères au dessous de la nôtre il faut y être actif, c.à.d. y sentir, y voir à chaque instant des fruits dont nous sommes les pères. Or je vous défie de procréer jamais avec Me Nagel, ou même avec le philosophe suisse. Vous n'y gagnerez qu'une augmentation de mépris pour notre espèce, dont vous avez déjà une dose un peu trop forte. Je me souviens du temps où Socrate et Diotime disputoient souvent, lui tenant pour le sentiment qu'il étoit presque impossible qu'ils rencontrassent de l'homogène sur ce globe dans leur siècle, et elle pour cet axiome; puisque nous sommes, il se peut donc qu'il y en ait d'autres encore. Or c'est depuis | ce temps que *Χίον* a parié *Χίον* qui à tout prendre vaut plus que Diotime, et qui n'est qu'un germe de celui que vous appelez l'Épaminondas qui s'est découvert à nous bien après encore.

Mon cher Socrate, pour ne pas rencontrer des pierres, frottez votre âme contre la sainte philosophie, votre patronne, en attendant que *Διοτιμή* et ceux qui valent mieux qu'elle, viennent se frotter contre vous pour produire comme dit Platon des extraits infiniment supérieurs à ces extraits, périssables fruits des amants de la Vénus populaire.

Et voilà mon apologie au sujet de votre inertie. Je ne réponds rien au sujet de *Χίον*, si ce n'est que je crains que le travail qui s'est fait ou qu'on a fait dans sa tête demanderait d'être entièrement défait et refait avant qu'il puisse espérer approcher de celle de Fürstenberg; et pour cela il faudroit plus de 2 ans. Quand à notre homogénéité je me tais, puis vous y avez ajouté un correctif très vrai et qui s'étend à volonté. | Mais n'ayez pas peur que je sois jamais cette ingrate qui ne reconnoitroit pas le bonheur de le connoître. J'ai bien peur de le sentir trop vivement.

Le portrait que j'ai de lui n'est pas celui de Lippert, mais l'original, dont Lippert a copié le sien, d'un peintre célèbre en Allemagne appelé Tischbein, et

qui vaut mille fois mieux que la copie que vous avez vu. Il faut qu'il ait été connu ici par reputation, car on vient le voir chez moi comme on va voir les reliques, en disant: Ah Madame, est-ce vous qui avez ce portrait, et cela ne laisse pas que de me donner du relief surtout vis à vis de la machoire qui se donne pour protecteur des arts et sciences, et p.c. de Furstenberg et de son portrait.

J'ai repondu à Ma la Fite parcequ'elle m'a escrit la 1ere et vous savez combien ma reponse a été tardive. C'est ce que je vous prie de repondre au sculpteur et compagnie. Dès que Me Falconet m'a escrit je lui ai repondu aussi, et je n'ai pas assez de tems | à perdre pour leur écrire sans necessité.

Lundi soir à 10 h.

Votre calcul, mon cher Socrate, me paroît inexacte. Il est impossible que je ne vous doive que 4 ducats. Hors des 100 ducats d'ancienne dette que Lysis doit vous faire payer dans le mois prochain, j'ai reçu tant de choses de votre part. Reprenez y, et en faisant vos comptes à l'avenir songez un peu plus à ma conscience et un peu moins à la vôtre, et tout sera dans l'ordre. N'oubliez pas de vous informer de tems en tems du sort de la lotterie de mon billet, car si je gagne seulement quelques milliers de florins, je vous promets que les créatures de Furstenberg verront le buste de leur createur au milieu d'eux. Ce projet m'a fait sentir pour la 1ere fois l'incomodité de manquer de fortune.

Savez vous que Lysis a encore sa fluxion aux yeux? N'oubliez pas de me donner des nouvelles des vôtres, je voudrois vous savoir une santé phisique proportionnée | à votre santé morale.

Le Prince s'est chargé de vous porter un petit rouleau de ma part; demandez le lui à son retour, de peur que ses distractions ne l'egare. Que dites vous du profil renfermé dans ma derniere, est il arrivé en bonne santé?

Adieu, mon cher Socrate, je crois que je ne pourrai rien ajouter à celle ci demain.

Mardi matin

Un mot de reponse encore à votre derniere question. Hansje se corrige et fait très bien. En verité, si je ne l'avois j'en serois reduite aux gros ouvrages, car Mme Liebenau est une bien bonne, bonne personne mais si bonne, que Diane et

Appollon font à merveille. Je suis meme parvenu à modifier la bile de la 1ere à un point qui {m'enchante}. Elle est méconnoissable et ses beaux cotés se developpent singulierement, sur tout du coté moral. Cette partie qui seul dans les autres se montre d'une maniere charmante (mais qu'il faut savoir sentir) surtout pour moi, son amitié s'est accru et manifeste d'une maniere presque passionnée depuis que nous avons réglé ensemble sa pente colerique. Tous les 2 ils sont entierement heureux, ayant continuellement 3 à 4 camerade de jeux ici et le reste pour l'ordinaire prochain.



Lettre I.75 – Diotime, sans date = Kp 17 no 75

Je souhaite de tout mon coeur que votre fievre contribue au retablissement de votre rhume, mon cher Socrate, et vous remercie de ce que vous m'avez envoyé. Il y a aparance qu'on me croit à Munster plus savante que je ne le suis.

Ma santé est fort bonne. Pour Lysis j'avoue que je ne vois pas quel si grand bonheur il pourroit trouver loin de tous ce qui lui est cher. Il faudroit supposer qu'un rocher, un bois ou une coline ont une vertue bien grande. J'espere et je crois qu'il ne sera point malheureux. Mes esperances ne | vont point au dela. Il est vrai cependant que sa situation a bien des douceurs, et entr'autre celle de ne pouvoir former un pas sans obliger son amie.

Adieu, mon cher Socrate, agréez mes voeux pour votre retablissement.

Δ |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.76 – Diotime, 28, 29 & 30 juin [...] = Kp 17 no 76

Munster, le 28 de juin

Mon cher Socrate, la vie que j'ai mené depuis 8 jours m'a mis dans l'impossibilité absolue de repondre à votre question aussi promptement que vous

le desiriez. Il vous plait à dire que cela se puisse faire en 3 mots. 1° La proposition meme me semble deja par là assez importante en elle meme et demande une tête reposée que je n'avois pas, car figurez vous que pendant le sejour de Jacobi et de Nesselrode, tous 2 amis de Furstenberg, celui-ci n'ayant absolument pas eu le tems de s'en occuper autant qu'il auroit désiré s'est si bien déchargé sur moi de ce soin, que depuis 8 h. du matin jusqu'à minuit, il ne m'ont pas quittés pendant 5 jours qu'ils ont passé ici. Lundi je me crus libre, mais le Ministre d'Hollande etoit arrivé. On le mena chez moi le matin. Il y dina et y passa le reste du jour jusqu'à la nuit close avec Furstenberg et 3 chargés d'affaires prussiens. Lorsqu'ils furent partis, je dus écrire jusqu'à 3 h après minuit pour un courrier qui devoit partir à l'aube du jour. Le lendemain ce fut le meme train à l'écriture près, aussi n'en pouvois-je plus; enfin ce matin pour la 1ere fois je parvins à loger dans ma tete un peu à l'aise l'objet sur | le quel vous me consultés, et plus je le considere, plus il me paroît difficile que tout autre que vous meme en décide. D'un côté la proposition en vous assurant un etablissement en cas d'infirmité est assurément avantageuse, d'un autre côté une situation dans la quelle votre velleité vague ne seroit plus assujettie à aucune occupation déterminée journaliere me semble la plus critique de toutes pour votre bonheur, qui m'est et me sera toujours trop precieux pour l'exposer par aucun conseil hazardé.

Voilà, mon cher Socrate, tous ce que je puisse dire à ce sujet jusqu'ici. Consultez vous vous meme à loisir. Donnez moi quelque lumieres sur vos projets et votre maniere d'envisager la chose car encore une fois, elle est trop importante pour la decider en trois mots, et avec si peu de données.

Le 29 au soir.

J'ai reçu votre lettre ce matin, mon cher Socrate. Le tableau que vous faites de *Xiaw* me paroît très vraisemblable, avec la seule difference qu'il me semble qu'avec un peu de reflexion sur ce que c'est qu'une ame superieure et un vif desir d'etre perfectionné, on est moins timide vis à vis d'elle que | vis à vis du vulgaire orné.

Nos affaires ont assez mauvaise mine, mais il ne faut pas quitter l'espoir qu'il ne nous quitte.

Je ne sais ce que vous avez fait du Prince, mais il ne sait plus du tout distinguer les accords qui constituent le ton de la plaisanterie d'avec ceux qui sont sérieux; vous savez comment il {repondie}. Il n'y a guere à la priere que je lui fis de proposer au Prince d'Orange de me donner tout son Cabinet d'estampes; eh bien dernièrement je lui ecrivis de proposer aux Etats de me confier de grosses somes, que j'en ferois bon usage, etc. etc. Auj. il me repond fort serieusement que la chose est absolument impossible. Je vous charge de le prier de me faire dans ce moment ci Imperatrice de toutes les Russies, seulement pour deux jours. Cela nous importeroit beaucoup ici. Cependant, si vous enterveiez qu'il prenne ma proposition pour un crime d'etat, dites lui en bon | françois que ce n'est qu'une plaisanterie, de peur que je ne sois envoyé aux galeres.

Mon cher Socrate, ma santé periclite furieusement. L'affreux hypochondrie avec tous ses griffons est à la porte de ma maison. Je prens de l'acier et du souffre tout et plus pour la chasser. Dieu veuille que je reussisse au prix d'avoir toutes les autres maladie qui finissent en -ie, voir meme la folie. Furstenberg se soutient le mieux, pourtant j'étois mecontente de son pouls et de la chaleur de sa peau ce matin. On se fatigue horriblement. Puisse toutes les puissances celestes veiller sur une santé si precieuse. Mon Dieu, s'il tomboit malade...

Vous voyez bien que mon {splin} est à la porte, ainsi j'aime mieux vous quitter, je n'ai d'ailleurs plus ni yeux ni main et un mal de tete continuel chez Socrate. Je vous embrasse. |

le 30 matin

Mon cher Socrate, l'article suivant est un article que le Grand Homme vous prie de faire mettre par votre credit, celui du Prince ou celui de quelqu'autre dans la gazette de Leyde, en le modifiant le plus energiquement et de la maniere la plus propre à faire effet. Cela importe à nos succes. Il y eut dernièrement un article dans la gazette d'Amsterdam beaucoup plus fort, mais malheureusement en Hollandois, et cela se lit moins.

Sur l'autre page vous trouverez le contenu de l'article, et Mr. de Furstenberg compte sur votre bonté pour le rendre aussi efficiant que possible. |

La Haye

Les avis qui viennent de Munster confirment que le parti patriotique tient encore bon, quoiqu'il lutte contre une force qui paroît avoir gagné la superiorité; il ne seroit pourtant pas ettonnant qu'il eut le dessus. Ils sentent si fort que cette coadjuterie les feroit apparament passer pour toujours à des Princes de cette auguste maison et quelles en seroit les tristes consequences pour eux (le gazettier pourroit ajouter en autres caracteres, et peut-être pour le repos de l'Empire et de l'Europe), que les membres les plus patriotiques du parti imperial pourroient bien se raviser encore.

Mon cher Socrate, je vous ecris ceci sous la dictée de Mr. de Furstenberg, qui me charge d'ajouter que vous l'obligerez tout particulierement en faisant paroître cela bien promptement. Dechirez cette feuille dès que vous l'avez lu et copié.



Lettre I.77 – Diotime, 2 juin [1780?] = Kp 17 no 77

2 de juin

Mon cher Socrate, votre lettre ne me tranquillise pas sur votre santé. Pourtant je suis contente de vous savoir arrivé.

Voici des nouvelles assez; lisez et faites lire au Prince la lettre à la Princesse puis cachetté là et que le Prince la fasse parvenir. Travaillé tout deux à ce qu'on envoie du banquier Witte d'ici un ordre de tenir pret 100.000 ducats, cela epargnera aux hollandais bien de l'argent et est important au succes de nos affaires ici. Que le Prince aye la bonté de chercher à savoir de l'ambassadeur de France | si c'est la France qui a engagé le Pape à refuser à l'Archiduc le Breff d'eligibilité et si elle continuera à le faire, et puis si la France s'est assuré ou s'assurera de l'Evêque de Liege pour qu'il reste dans le parti de l'opposition.

Adieu, mon cher Socrate, je suis sur les dents à force d'écrire, ma main ne veut plus aller.

Prenez ou faites prendre au Prince copie de ma lettre à la Princesse. Il est bon que vous teniez regitre de ce que je lui marque, ne pouvant vous repeter les meme nombres et avis.



Lettre I.78 – Diotime, 30 octobre [...] = Kp 17 no 78

Le 30 8bre

Mon cher Socrate, je suis encore dans mes montagnes, n'attendez de moi que des lignes tant que j'y serai. Je ne puis y etre occupé q d'un sujet qui m'y a amené en gre partie, c'est la necessité prochain de parler à mes enfans successivement des sujets les plus importants. Je m'y prépare ici dans la solitude, nuit et jour cela m'occupe. Je ne reve, je ne vois, je ne sens, je ne scais penser que cela et vous repeter que je vous aime, vous salue et vous embrasse.

Mon Grand Ami vous dit tout plein de belles choses.



Lettre I.79 – Diotime, 6 novembre [1780?] = Kp 17 no 79

Le 6 nov. dans mes montagnes

Mon cher Socrate, je vous felicite de tous mon coeur sur la guerison de votre bras, car puisqu'il devoit être gueri le surlendemain du jour où vous m'ecrivites, il l'est actuellement.

Mr. de Furstenberg, qui de retour d'une petite course qu'il a dû faire pour affaires loge actuellement avec nous dans notre chaumiere, seroit curieux de savoir de quelle maniere et de qui V.D.B. a aporté des assurances ecrites de l'affaire dans laquelle vous m'avez mandé il y a quelque qu'il avoit reussi, et ce que disent proprement ces assurances ecrites. |

Quand à mes enfans, mon cher Socrate, sans combattre totalement ce que vous dites sur l'effervescence, je crois qu'il seroit fort dangereuse de les livrer uniquement à cette attente. Vous savez que sur l'affaire des experiances en

education nous n'avons jamais été tout à fait d'accord. J'ai mes principes en education, qui après une longue et serieuse meditation sont devenus presqu'axiomes, et dans un devoir de cette importance je crois que ce seroit manquer aux loins de la morale que de courir le moins du monde au hazard lorsqu'on a la conviction d'un chemin plus sure. |

Je vous embrasse, mon cher Socrate, et vous offre les tendresses de mes enfans et du Grand Homme. |

[Couvert:] fco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye



Lettre I.80 – Diotime, 12 juillet [...] = Kp 17 no 80

Munster, le 12 julliet

J'ai recu hier votre lettre, mon cher Socrate, en fort bon etat. Pour la situation des affaires je vous renvoie à Furstenberg ma santé en souffre sans doute, quoiqu'assurément je fasse ce qu'il faut faire pour la sauver de la presse, car enfin la presse se dissipera de façon ou d'autre. Mais la santé est un besoin qui reste tel dans tous les cas, bons ou mauvais, et puis, rien n'est absolument mauvais que dans le cas où l'on n'attache sa vue qu'à tel ou tel modification du tout plutot qu'au tout. Je sens cela fortement lorsque ma transpiration n'est point arretté et les hypochondres point attaqués, c'est à dire à peu pres le tiers de la semaine, presque toujours au sortir de mon bain froid et lorsqu'une huitaine de jours de la cure de souffre ont deblayé mon sang et ma tete. En verité on a grand tort si on compte pouvoir batir quelque systeme solide que ce soit sur le bonheur des hommes, la croyant pouvoir omettre entre les data necessaires. La santé, et la physiologie, est une partie | aussi essentielle d'une bonne psychologie que la chimie l'est de la phisique, quoique la parellelle ne soit pas exacte.

Adieu, mon cher Socrate, soignez serieusement votre santé si vous voulez gouter purement encore quelques beaux jours dans votre place et en faire gouter aux autres, je dis plus, si vous voulez etre utile. Moi je ne demande pas

mieux que de n'avoir pas Mr. Stehlin; et je vais écrire au Prince pour le prier (vu l'embarras des conjonctures) de le dissuader de cette visite.

Pour le compte de Zwooll je vous prie de le présenter au Prince, qui me doit de l'argent et que j'ai prié de le satisfaire. Quant à votre affaire j'ose encore une fois vous prier d'attendre pour prendre parti la dessus, que vous m'ayez marqué auquel vous penchez à vous déterminer, et vos raisons pour cela.



Lettre I.81 – Diotime, 7 juillet [...] = Kp 17 no 81

Munster, le 7 de juillet

Mon cher Socrate, je vous rends grace infiniment de la prompte exécution de la comission que j'ai pris la liberté de vous donner. Le voyage de Loo ne m'intéressera probablement qu'autant qu'il peut contribuer à l'amusement du Prince, car pour tout au monde je ne quitterois pas Munster dans les circonstances presente, ayant lieu de m'y croire de quelque utilité. Ainsi je n'irai à Loo que dans le cas non impossible où l'intéret des affaires y exigeat ma présence momentanée.

Dans ce moment le Prince vient de recevoir des lettres par courier qui l'obligent de retourner quelques jours plutot à La Haye. Il part d'ici la nuit du 9 au 10. Dès qu'il sera de retour, Me Vogt viendra (à ce que me dit son mari) ici avec Mr. Stehlin, le conseiller d'ambassade du Prince qui a dit ou envié de me voir. Si donc vous avez quelque chose à m'envoyer, soit vous ou mon marchand de vin de Rota. Profitez s'il v.p. de cette occation. Quand à mes comissions, j'aimerois bien, cher Socrate, que la Comette ne passa pas sur Munster sans que vos bontés ne me procure le moyen de la bien voir. Pour le reste de mes comissions je ne veux pas vous en importuner, et si vous voulez seulement me renvoyer ma liste dont je n'ai point gardé de copie.

Mr. Zumkley a un comissionnaire à Leyde et veut bien se charger de lui faire faire mes comissions aussi.

J'ai une lettre de *Xίων* qui n'est pas {...} gené. Elle est fort tendre et il dit des chose assez naturelles, mais avec un stile qui fait un contraste horrible avec l'idée

que j'ai de sa tete. C'est toute du Phoebus, tantot le Colhurne et puis le Brodquin | si ce n'étoit de l'Allmand. Je vous l'enverrai par curiosité.

J'ai reçu une lettre aussi de Woldemar⁸ et de sa soeur à 3 journées d'ici. Cella je voudrais vous la faire lire par d'autre raison, mais elle est allmande aussi, des affaires je ne sais guere dire, tantot une lueur d'esperance, et puis replongé dans les tenebre. C'est notre sort journal je crois que l'issu de tous cela dependra du Nord, car pour vous {autres} vous vous conduisez indignement.

Adieu, mon cher Socrate, je suis surpris de sentir que je vous aime encore quoique vous soyez Hollandois. J'ai trouvé le Prince extremement bien de corps et d'esprit.

Mr. Vogt vient de me conter que l'envie apprenant que Me Vogt se proposoit d'aller chez moi, lui a fait dire par ses enfans que si elle mettroit le pied à Munster, elle lui distenderoit desormais sa maison. Pour faire contrainte et effacer entierement une si vilaine image de votre tete, je placerai ici les amitiés du Grand Homme. |

[Couvert:] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.82 – Diotime, 4 juillet [...] = Kp 17 no 82

Munster, le 4 julliet

Mon cher Socrate, 2 mots dans la plus grande hâte. Je me porte bien, le Prince n'est pas encore arrivé mais nous l'attendons. Je prens des bains froid qui me font un grand bien.

Les affaires ici ne sont pas desespéré. Mais les Hollandois qui mandent par le courier à Mr. de Landsberg qu'ils enverront un credit de 80.000 fl. et qu'avec le tems on peut en egarer encore 100.000, lorsque toutes les Provinces y auront consenti, doivent songer que la promptitude est le seul remede au mal qui leur pend aux oreilles, que 100.000 fl est une misere que le Stadhouder et les

8 = Friedrich Heinrich Jacobi.

ministre peuvent fort bien prendre sur eux de faire creditor tout d'abord, ce qui est essentiel. |

Adieu, mon cher Socrate, ne desespéré pas de votre santé tant que vous n'aurez pas consulté Hoffman.



Lettre I.83 – Diotime, sans date = Kp 17 no 83

vive jouissance de la nature

Mon cher Socrate, je viens de recevoir votre lettre quelques jours plus tard que de coutume, me trouvant à 3½ lieux de Munster, dans une contrée charmante, où je suis venue respirer l'air champetre, et me reposer de toute application et fatigue quelconque. Il n'y passe aucune poste, ainsi votre lettre m'est parvenue par occasion et c'est par occasion aussi que je vous écris ces mots. Je resterois ici davantage si l'assemblée des états qui a recommencée, qui fatigue mortellement Mr. de Furstenberg et qui me rend en quelque façon un être si non nécessaire du moins utile par ce qu'il est dans l'habitude de venir respirer et se reposer chez moi, ne me rapelloit à Munster dans quelques | jours. Mais dans le mois de may je compte bien revenir entendre les rossignols, qui doivent remplir les bois qui environnent tout entier la maison que j'habite, et qui est situé sur une hauteur et environnée de montagnes. La vue en est délicieuse.

Je souhaite, mon cher Socrate, que vous jouissiez come nous du reveil de la nature, cela gueriroit sans doute vos incomodités morales que je crois ne resulter que d'un deffaut d'activité qui rend la partie {precieux} de votre ame peutetre préponderante. Quoiqu'il en soit, vous le savez surement mieux que moi et vous me faites beaucoup trop d'honneur lorsqu'il vous {semble que} dire vous approfondiriez par mon secours ce que vous n'approfondiriez pas tout seul, dans ce moment | surtout, où je me suis defaite exprès de toute idée acquise ou scientifique pour jouir purement et uniquement de la nature et remettre ma tête un peu fatiguée dans tout son repos et sa serenité. Je ne scais que ce que je sens directement, et j'en rends grace au ciel, car toutes mes jouissances y gagnent ainsi que mes reflexions. Mr. de Furstenberg me disoit ces jours ci: en verité au bout d'un certain tems on devient à force d'entendre, de lire, d'analyser, de demontrer etc.

on devient un livre, et la sensation meme de la divinité s'enveloppe dans une formule jusqu'à ce qu'on se soit p.a.d. rafraichi l'ame par le repos. Il a bien raison et lorsque je me sens comme un enfant pret à baiser chaque feuille nouvellement eclose, et à jeter des cris de joie en entendant chanter un oiseau, je me dis avec satisfaction grace au ciel: je ne suis pas devenu formule, et le sentiment de la nature n'est pas {blasé à eclarer}. |

Adieu, mon cher Socrate, je suis parfaitement retabli et nous jouissons tous d'une santé et d'une serenité digne des lieux que nous habitons, mais la derniere que j'apportai ici j'espere bien l'emporter par tout comme elle paroît d'etre enracinée dans mon ame aux moments près où je fus attaqué de meaux hypocondriaques dont l'acier m'a entierement guerrie, mais non de la sciatique que j'eus encore pendant le sejour du Prince, et que Mr. Hoffman promet de m'enlever moyennant les bains de Geismar, situés dans le pays de Hesse à 16 milles de Munster.

Je vous rends bien de graces du beurre que vous me destinez. Vous auriez recu des jambons de moi, mais le Prince n'a absolument pas voulu vous les remettre par interet pour votre santé. Vous ne conclurez pas de là que j'y en prens moins, mais seulement, que j'ai plus de confiance en philosophie.

Adieu, mes enfans vous attend leurs hommages. Voici le billet de Mr. De Luc je n'ai pas plus compris que si c'était de de l'hebreux et celui a causée qui est un peu plat.

Je viens de relire avant de fermer ma lettre le billet de Mr. de Luc et je crois le comprendre; n'est ce pas au sujet de l'education de l'homme par les anges dont vous m'avez parlé une fois cet hiver comme d'un sujet de discussion entre De Luc et vous?



Lettre I.84 – Diotime, 1 juillet [...] = Kp 17 no 84

Le 1^{er} de juillet

J'ai avalé, mon cher Socrate, vos robustes consolations, et les ai digéré avec un aisance qui me prouve que la ge patronne d'Ulisse et la vôtre me protege un peu

en votre faveur. Et come votre intimité avec le Corps est encore plus ge, je ne doute pas que l'effet n'en soit proportionné en lui. Cependant une voix secrette fondé sur la ge philosophie de notre siecle me dit que cette precaution sera inutile.

Vous repondre en partie à ce que vous me demandiez au sujet de Jacobi, je vous dirai, que son hypocondrie derive presque en entier de la passion avec la quelle il a cherché depuis son enfance de certaines verités metaphysiques sans pouvoir se contenter en entier. Il y a perdu entierement sa santé sans rien perdre de cette passion. Cette santé | ruinée en le rendant souvent incapable du fatigant travail de tels recherches reagit sur cette ame affamée, et le desespoir de jamais se retablir ou à dire de regagner la vigeur necessaire pour ces recherches, est sans nulle doute la source principale de son hypocondrie.

Pour son intellect, il n'a encore rien perdu. Le dernier ouvrage qu'il a donné au public au sujet de la liberté civile et du vrai bonheur de l'homme qu'il fait deriver d'une maniere riche et philosophique, dont surement vous seriez content du plus haut degré de developpement individuel et p.c. en partie de la liberté civile, prouve assez pour sa tete. C'est un ouvrage que le Grand Homme et tous les gens de sa cathégorie mettent au premier rang pour son moral. Il est non seulement des plus robustes, mais | il a cette elasticité et cette delicatesse (que vous appelez un don de la Venus Uranie) au plus haut degré, et son ame est de la plus ge elevation, et d'une pureté qui n'a que peu de pareilles. Le deffaut le plus essentiel, c'est à dire le plus ennemi de son propre bonheur que je lui connoisse, c'est qu'adoré come un Dieu et par un culte, sont semblable de toute famille, tres aimable depuis sa tendre jeunesse (car il s'est marié tres jeune). On l'y a tellement accoutumé à deviner ses moindres desirs et à les prevenir à ne voir que par les yeux, à ne sentir et vivre que par et pour lui, que sans le savoir et le croire lui meme, car je le lui ai dit souvent à lui meme et à ceux qui le gatent sans m'etre rendu de leur faute assurément qu'ils travailleroient à son malheur complice. Il est donc un peu enfant gaté, ne pouvant supporter sans douleur la contradiction qui ne | lui apprend pas du neuf, et surtout l'ennui.

Et voila je crois la source d'un peu d'exageration avec la quelle il peut avoir jugé Camper fils, car rien au monde ne jure et ne sauroit être dans une disharmonie aussi violente avec Jacobi, tel que je le connois en entier, qu'un plaisant d'habitude,

et surtout un mauvais plaisant. Or c'est ce que le Corps, qui se connoit en plaisant et qui je crois connoit davantage Camper le fils que vous, m'a assuré de lui au plus haut degré, c.à.d. qu'il est perpetuellement et avec affectation mauvais plaisant homme à jeu de mots, à quodlibets et meme à equivoques. C'est de là sans nulle doute et de la perspective d'avoir à supporter cette torture (avec douceur par respect pour vous et Camper père) qu'il derive la vivacité de sa peinture.

Adieu, mon cher Socrate, je vous salue et vous aime.

Je voudrais que vous m'écrivissiez à ce sujet une autre lettre, que je puisse lui envoyer {par} l'avant, avant dernière est un peu trop amère. | Comme vous paraissez m'envier le plaisir de lire la lettre que vous m'avez envoyé, je veux bien le partager avec vous entremis tout ... est commune. Je n'y répondrai pas à moins que vous ne le sussiez pour moi ; en ce cas je souscrirai votre lettre.

Remarquez de grace mon cher Charles, mon cher fils Charles, pate de velour, pate de velour miau miau, en verité je crois que j'ai encore quelqu'antipatie contre cette femme, c'est absolument la seule que je me connoisse.

N.B. C'est moi qui lui ai enfin appris à force de ne pas répondre à ses lettres ou il savoit, ma chere amie, et des douceurs semblables à m'écrire Madame. Et j'ai l'honneur d'être etc. etc. sans quoi elle se souscrivoit encore toujours votre Caroline votre sincere amie etc.

Le Grand Homme est avec nous à la Campagne et se porte bien. |

N.B. Ce n'est pas par Robert mais ma propre science qui m'apprend entre autres experiences faites que les mouches cantharides pures interieurement meme en petite quantité sans enveloppe peuvent camerer la gangrène dans les bayaux, car son action est mécanique, puisque c'est un jus fort caustique. Et on ne sauroit empêcher cette action qu'en enveloppant d'une graisse, ou ce qui revient au meme, de beaucoup de lait, par ce moyen on peut prendre aussi d'arsenic, et cela se fait avec succes.

Lettre I.85 – Diotime, 8 juillet [1784] = Kp 17 no 85

Angelmodde, le 8 de juillet

J'avois eu une si mauvaise nuit, mardi passé, mon cher Socrate, que je m'endormi le matin et ne me reveilla que lorsqu'il fut trop tard pour vous écrire, et faire parvenir à tems ma lettre en ville.

Je viens de recevoir votre lettre No. 52; je vous avoue, mon cher Socrate, que je suis moins surprise que vous qu'il y ait des recherches au monde qu'on puisse faire sans reussir toujours à trouver, et encore moins que de ce qu'on puisse avoir un violent desir de trouver. Il me semble que c'est là un des plus beau caractere de l'homme, et qui marque le mieux que sous un enveloppe estrangere il tend vers une autre patrie.

Ce raisonnement d'être si convaincu, que Dieu nous fait savoir en chaque instant tous ce que nous devons savoir pour notre bonheur et d'en conclure qu'aucune des verités que vous n'avez pas encore trouvé (vous dites à la verité que je ne puis trouver, mais je n'ai pas dit de Jacobi qu'il trouve des verités que vous et lui ne puissent trouver) ne puisse rien faire à votre bonheur, | est certainement plus raisonnable que possible pour un Jacobi et à vous, car non seulement vous avez cherché les verités que vous avez trouvé il y a un, deux, etc. années, les années précédantes ne les sachant pas encore, mais vous en avez meme cherché, vous plus que qui que ce soit de ma connoissance, de celle qu'à mon avis on peut prouver à priori ne pouvoit trouver sous l'habit actuel, come p.e. la {procreation} des ames.

L'action de l'ame sur le corps, et {d'actres} semblables, il est vrai que pour cette derniere vous avez trouvé une formule très ingenieuse qui confirme l'experiance de tous les jours que cela est possible, en supposant que le nerf a un coté en comun avec l'ame etc. etc. Mais, lorsque vous prononcez ce mot côté, assurément par votre nature meme vous ne | sauriez avoir qu'une idée vague dans la tete. Pour moi, qui à la verité suis aussi folle, c.à.d. aussi hypocondre que Jacobi, j'avoue que sans esperance quelconque de trouver, ma curiosité est souvent très vive.

Relativement à des choses futures, quoique ma confiance en Dieu soit parfaite, les memes idées que Jacobi ne me travaillent pas à la verité mais d'autres, et cela

revient à peu pres au meme, car si nous exceptons l'existence de Dieu, la verité la plus consolante de toutes, et celle qui dans moi au moins donne une à la verité de mon immortalité le plus grand poid sans comparaison. Autre verité importante. Ajoutons y celle que nous donne l'experiance sur la possibilité de nous rectifier nous meme. De quelles autres verités un peu nourissantes pour l'ame | somes nous susceptibles dans notre etat actuel? Des verités mathematiques? Mais en eux meme c'est de l'air tout pure, et sans leur application à l'astronomie qui enrichit si fort les verités interessantes dont je viens de parler, j'en dirois pire; pourquoi donc me direz vous en avoir tant {usé} vis à vis de vos enfans?

Parcequ'à cet age je les tiens pour le mellieur des exercisses pour l'intellect et le mellieur protipe pour raisonner (N.B. à la condition pourtant qu'on les applique à des choses), mais encore c'est une chose que je ne scais que par un raisonnement à priori, car pour moi je vous avoue que la concience que je ne sache pas que les mathematiques ayent ajouté un jota à ma comprehension des ouvrages philosophiques, et que pour la psychologie, j'ai souvent vue que pour la confirmation pure il vaudroit souvent mieux pour bien des gens de s'efforcer de les oublier, puisqu'elles donnent souvent une certaine | habitude, une certaine forme de raisonner telle, que l'axiome posé, avec sa definition c'est comme une montre monté qui coure malgré bon gré. Or en psychologie, l'axiome et la definition depend plus de la plus prodigieuse pureté et tranquillité de l'ame pendant l'experiance qui donne l'une et l'autre. Et l'épreuve n'est pas comme en arithmetique de poser la cherchée et de chercher la donnée, mais la repetition sous differantes circonstances, or il n'est pas d'home sur la surface de la terre qui n'ait été dans le cas de devoir repetter souvent une experiance avant de trouver la situation favorable de la faire, quoiqu'il y en ait surement beaucoup qui ne se doutent pas que cela soit si difficile. La plus part pêchent en tendant leur attention pour faire des | experiances sur eux, au lieu de la détendre jusqu'à l'envie de dormir (ce qui est beaucoup plus difficile), ne sentant pas qu'en la tenant tendre la sensation de leur propre activité est deja suffisante pour distraire leur attention de l'objet qu'il se sont proposés pour but.

Ce que je voulois dire c'est que la faculté de se retenir sur toute espee de raisonnement et de conclusions avant la repetition suffisante de l'experiance, est souvent beaucoup plus difficile à ceux qui ont une ge habitude de faire de la

mathématique que qu'à d'autres. Je connois 3 professeur de mathématique qui par etat doivent en faire tous les jours et dont deux sort des gens de | beaucoup d'autres connoissances reelles et de tête. C'est chez eux que j'ai le mieux reconnu combien l'intemperence dans celles de telle nuit souvent à l'autre.

Pour en revenir à votre question, j'ai compris L'homme et ses Rapports et les Desirs, sur les quels je vous ai meme adressé des remarques que vous approuvates avant de savoir un mot de mathématique, et j'ai encore une edition des loix de Platon (de ce meme tems), où bien des marges sont griffonnées de mes reflexions d'alors, dont je n'ai pu changer une seule depuis que j'ai appris les mathé, et pour mon plan d'éducation je l'ai encore escrit tout entier de ce tems. Là je vous jure donc que c'est purement pour mes enfans, et pour l'astronomie que je vais toujours en avant dans cette science. Pour | la philosophie en general je ne la continuerois (livré à moi meme) que come une gymnastique pour l'intellect de tems à autre pour tenir cette faculté au niveau des autres si je sois en situation de ne pouvoir lui donner aucun exercisse plus reel. C'est tirer à la muraille.

Adieu, cher Socrate, pardonnez moi toutes les sotises que je puis vous avoir dit, non à cause de ma foible santé, car il faut que j'avoue à ma honte peutêtre que ma tete vaut mieux pour la 1ere fois depuis ma ge maladie si j'excepte les 1^{er} jours de convalescence, où elle fut d'une clareté et pureté comme je ne l'eus de ma vie, et comme j'espere l'avoir toujours dans l'empirée.

Votre dessein, mon cher Socrate, est de la plus ge beaute, mais vous vous moquez de moi en supposant que je le modifiera.



Lettre I.86 – Diotime, 13 juillet [1784] = Kp 17 no 86

Angelmodde, le 13 de julliet

Ma reponse sera aussi courte que votre lettre, mon cher Socrate, bien malgré moi pourtant, mais j'ai derechef depuis 4 jours un gros accès de sciatique, qui me rend l'effort de rester en place très penible.

Si le Prince est de retour je vous prie de lui faire nos amitiés. Dans l'incertitude où il est depuis son depart de Dusseldorf je ne lui ecrirai que lorsque je le saurai.

Je plains Me. Perrenot, autant au moins que je puis avoir une idée de sa douleur, ce qui est très relatif. Je tiens cependant pour une bonne marque qu'elle ait été en état de vous écrire tout de suite deux lettres. Je suis sûre que la Princesse sera très affligée de cette perte.

Je reprendrai une | autre fois à vos questions algébriques.

Quand aurai-je mes crayons, ciseaux, cachets etc. etc.

Veillez prier Mr. Camper de m'envoyer le plutôt possible une nouvelle provision de son bon quinquina, la mienne est usée et le Grand Homme et moi nous en faisons usage depuis ma maladie. Mon Prince le remboursera, mais daignez de grâce ne pas oublier un ingredient qui est si nécessaire à notre santé.

Adieu, mon cher Socrate, Dieu vous benisse.

[Couvert :] franco Wesel

A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.87 – Diotime, 20 mai [...] = Kp 17 no 87

Le 20 may

Mon cher Socrate. J'ai reçu avec bien de la reconnaissance des mains du Prince la caisse avec les livres que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'en jouirai avec plaisir et vous les restituerez dès que je serai parvenu à les achever. En attendant je vous renvoie avec non moins de reconnaissance le charmant petit tableau de sculpture, dont vous avez bien voulu permettre que je jouisse pendant ce tems. Je comptois le charger de plusieurs livres en outre, mais ils ne peuvent être placés qu'en courant des risques. C'est pourquoi j'attendrai une autre occasion.

Le bel almanac amuse infiniment mes enfans, ils vous en feront eux même leur remerciements. Je pourrai y ajouter les miens, car il m'amuse presque autant qu'eux.

Hier le Prince a fait ici ses expériences d'air fixe. |

Auj. Mr de Furstenberg nous a quitté, ne pouvant remettre davantage d'aller à la campagne chercher quelques jours de repos après tant de fatigues, et ayant

d'ailleurs des inspections à faire dans les quartiers; et il doit être de retour pour la reouverture des Etats le lendemain des fêtes de Paque.

Mr Hoffman est absent aussi.

Tout est en devotion cette semaine, de sorte que le Prince auroit choisi un mauvais moment s'il n'avoit la bonté de se contenter de nous.

Adieu, mon cher Socrate, je ne vous parle plus de votre santé, puisque le Prince m'assure que vous vous conduisez come toujours mal. Mais il ajoute que vous m'avez fait infidélité, ce qui en d'autre terme veut dire que vos sources sont bien remplis, et moyennant cela je vous pardonne | tout. Soyez bien content, amusez vous, ce sera toujours ajouter au bonheur de Diotime. |

[Couvert :] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, Secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye



Lettre I.88 – Diotime, 28 juillet [...] = Kp 17 no 88

Munster, le 28 de juillet

Non, mon cher Socrate, les affaires ne sont pas desesperés, il est naturel que les vicissitudes de nos craintes et esperances deviennent plus saillantes à mesure que le denoncement approche, et il est vrai aussi qu'il est impossible de donner de la situation momentanée des choses une peinture précise dans une lettre. Mais rien n'est perdu encore, au contraire. Nos adversaires font des sottises qui tourneront, s'il plait à Dieu et à, à notre profit. J'espere qu'en 8 jours je pourrai vous en dire davantage et plus clairement; en attendant priez le marchand de vin de vous confier ce que Mr. Dohm lui a ecrit le dernier courier, mais que rien dans vos lettres à moi n'en transpire, la discretion nous est fort essentielle. Et dans des tems comme ceux ci on ne peut de quelque precaution qu'on puisse user, reprendre des postes. | Au surplus, nous meritons bien nos succes, si tant y a qu'il nous en soit destiné, car j'ose dire que nous nous conduisons avec une sagesse, une moderation et un tranquillité qui ne feroit pas soupçonner que la chose nous touche de si près, et qui précisément fait faire des sottises, dont le ciel les recompense, à nos adversaires, parcequ'avec leur courte vue ils prenent

moderation pour peur et tranquillité pour foiblesse, de sorte que surs de leur fait ils nous jugent indignes de leur attention.

Je suis fort aise, mon cher Socrate, que nos idées sur votre affaire harmonisent si bien. Il m'en coutoit de vous les écrire, il m'en coutoit même de leur donner audience, et la raison (si vous ne la devinez pas) ce que je vous aime et qu'il m'est douloureux de rester pas compris lorsque je parle un langage qui a sa source dans l'amitié que je vous porte.

Je persiste à croire qu'il vous seroit plus salutaire (de quelque manière que vous envisagerez la chose) d'avoir des affaires réglées, à moins que je ne doive conclure de ce que vous me dites relatif à l'Etna que vous compteriez pour vous établir dans ses contrées pour vous livrer aux arts, ce que je l'avouerais (à moins que votre bonheur absolu n'en dépende) me feroit beaucoup de peine. Car l'espoir de vous voir de tems en tems entier essentiellement dans les espérances qui me faisoient entrevoir un bonheur aussi pure au moins qu'il peut être dans la région des brouillards.

Votre vin, mon cher Socrate, est encore ici par un malentendu, ce que je n'ai appris qu'hier, mais il partira pour sure au comencement de la semaine prochaine.

Adieu, pensez à Diotime et aimez la toujours un peu. |

Je ne sais que dire relatif à ce qu'écrit Camper sur Muzel. Je l'ai loué il est vrai comme un infiniment galant homme, et come ayant toujours oui faire beaucoup de cas de ses connoissances. Mais come j'avois 17 ans lorsque je le connus, et que je ne l'ai vu que chez ma mere qu'il traitoit, je n'ai ni eu l'occcation de voir son orgueil, ni été assez formé du côté du jugement pour en porter un qui s'étendit plus loin que ce que je voiois ou entendois dire dans le cercle où je vivois tout composé de ses partisans, et come de plus il avoit pour moi des soins et une affection vraiment paternelle, il étoit de la bonté naturelle à l'âge où j'étois de le juger avec prévention. Au reste vous savez que Camper ne juge pas toujours sans passion, et il ne seroit pas impossible, come Muzel est extrêmement franc et même un peu rustique, que sans le vouloir il eut offensé l'âme propre de Camper, et que cela n'influat sur la peinture qu'il en donne.

Les bains froids me fortifient de plus en plus, je suis fort contente de ma santé pour les tems.

Lettre I.89 – Diotime, 18 avril [...] = Kp 17 no 89

Munster, ce 18 avril

Mon cher Socrate, les fins de vos lettres sont assurément délicieuses, mais come je me suis impregnée pendant le sejour du Prince de toutes ces belles choses et qu'elles prenent une place considerable dans vos lettres, que j'aimerois beaucoup mieux rempli de votre cru, j'aime mieux que vous m'appliquiez une bonne fois come à Me de la Fite tout le pentateuque sur le nez que là où vous avez la coutume de le placer.

Je serai très laconique aussi aujourd'hui parcequ'on m'a pris toute ma matinée qu'il est midi, | et que la poste part à cette heure. Nous nous portons tous fort bien. J'esperois vous donner auj. la discription d'une solemnité fort touchante à laquelle j'assistois avant hier, mais cela m'est impossible auj.

Adieu, je vous donne ma benediction.

[Couvert :] fco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye



Lettre I.90 – Diotime, 3 mars [...] = Kp 17 no 90

Munster, ce 3 de mars

Mon cher Socrate, vous n'aurez de moi qu'un seul mot aujourd'hui, je suis obturée d'affaires.

Ce que vous me dites de votre memoire me semble un + plutot qu'un -. Ce phenomène tout etrange qu'il est, me semble cependant moins surprenant chez vous qu'il ne me paroitroit chez tout autre, vu la prodigieuse activité de travail que l'ait votre intellect dans votre imagination.

Nos santés sont bonnes, celle du vraiment Grand Homme se soutient à merveille contre toutes les fatigues; il vous presente ses amitez et nous vous embrassons en vous souhaitant une santé parfaite et un contentement analogue. |

[Couvert :] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire en Conseil d'Etat,
à La Haye
fco Weesel



Lettre I.91 – Diotime, 13 janvier [...] = Kp 17 no 91

Munster, le 13 de janvier

Vous faites croitre de jour en jour l'impatience que nous avons de posseder les Nictologues, mon cher Socrate. Le magnifique tableau de Vulcain assis sur le tombeau d'Encelade conservant au millieu du danger, d'être lancé lui meme de dessus son siege dans les airs, le {...} de tranquillité et de sens froid pour jouer au volant avec ces montagnes et rochers immenses lancés autour de lui. Je ne scais s'il faut plus admirer ici la beauté pittoresque du tableau, le bewustsein tranquil de Vulcain dans le danger, ou son adresse à parer, mais peutêtre a-t-il succombé à la fin, et que vous avez eu le menagement de ne pas nous montrer la fin de cette scene imposante pour ne pas nous donner la douleur d'être temoin de la fin tragique de ce Dieu interessant. Mais Socrate, oh cela surpasse tout, il semble que l'auteur a voulu donner des preuves particulieres pour temoigner l'etat de chacun de ses facultés, des echantillons que j'ai vu. | Il me paroit qu'on pourroit tirer les proportions suivantes.

La scene de Socrate : l'etat de son sens moral = La scene de Vulcain : son imagination poetique = (le lambeau astronomique ou plutot cosmologique ou encore mieux cosmogonique) : son science = (la lettre qu'il vous a ecrit où il compare son oeuvre à un jardin delicieux anglois, où on trouve tout ce qu'il finit en vous promettant de venir à La Haye vous aider à en recueillir les fruits) : son jugement etc. etc.

Mr. de Furstenberg est d'avis qu'il ne faut dans une seconde impression que changer le titre et le nommer dialogue entre les valets de chambre de Platon et de Diocles, pour le rendre très bon dans son genre.

Je vous rends bien des graces, mon cher Socrate, | des indications pour remplir les lacunes de Tite Lives. Les remplissages des Anciens que vous nommé et Freinshemus, je les ai lu; je voulois seulement savoir s'il y avoit d'autres Anciens

pour remplir ces tems, car pour ce qui est des infolio immense et scavants des modernes que vous me nommez, je n'ai ni le tems ni la volonté de les lire, parcequ'ils ne peuvent pourtant avoir tiré leur lumiere que de 2 sources, ou de ce qui nous reste des Anciens, et j'aime mieux puiser moi meme à ces sources ou de conjectures, et pour celleci je les evite en tout genre afin de conserver ma tete aussi pure de jugemens etrangers (quand ils ne sortent pas de tetes comme Socrate, Furstenberg ou Diocles) que possible, car je vois tous les jours qu'une des raisons pourquoi il y a si peu d'hommes | constants dans leur principes et dans leur jugemens. C'est qu'ils ont fourrés trop jeunes et en trop grande quantité les jugemens infiniment divers et contradictoires des autres hommes dans leur tete et ont comme accablé {pas ... de} leur propre faculté judicieux, qui ainsi est resté absolument inactive, n'à rien comparé et retourné scruté, enfin n'a rien créé de propre, de sorte que les jugemens ou resolutions qui en sortent dans la suite sont tiré hors de ces tetes ou absolument sans leur hinzuthun dirois-je en allmand, c.à.d. sans que leur activité s'en mele par une pure association d'idée, qui dans ce moment reveille plutot les jugemens puisé jadis dans le livre ou l'home est que dans les livres où les hommes B, C, D, etc. etc., ou bien c'est la passion actuelle qui le determine. Et ce second danger est comun, malheureusement à tous les hommes. Cependant beaucoup plus à ceux dont je parlais que ceux qui [...].

[Couvert :] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.92 – Diotime, sans date = Kp 17 no 92

Mon cher Socrate, vos meaux ajoutent au malaise de ma position. Je suis encore à la campagne parceque j'y suis plus utile qu'en ville. Lorsqu'on vient ici, c'est un repos en forme, car il faut une heure au moins pour qu'un home puisse venir de Munster. Etourdie les oreilles de nouvelles facheuses au lieu qu'en ville cela est continue. Cependant j'entre quelque fois, lorsque cela est necessaire, les affaires ont tantot {melleur}, tantot plus mauvaise face. |

Les Hollandois pourront se repentir un jour d'y avoir mis tant d lenteur. Hier Frederic envoya une estafette de Berlin adressé au Grand Chapitre, avec une representation fort energique. Le soir il fut décidé que le Gr. Chapitre s'assembleroit auj. pour prendre l'affaire en consideration. Ce matin ils refusent de s'assembler. Je ne scais coment le Roi prendra ceci. Le parti Archi: a gagné un membre depuis | hier, les secours ne sont prompt, ils degingolent l'un apres l'autre, dites cela au Prince.

En verité, mon cher, je ne veux pas vous ecrire davantage, car je ne vaut rien.

Mardi matin

Le Grand Chapitre s'est ravisé, il s'assemblera ce matin pour consentir la reponse à faire au Roi. Mais comme le parti Furstenbergois est le plus petit, la reponse sera probablement platre. Mais ce parti protestera contre. |

[Couvert :] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire en Conseil d'Etat,
à La Haye
fco Wesel



Lettre I.93 – Diotime, 23 juin 1780 = Kp 17 no 93

premiere entrevu et portrait de Woldemar
Munster, le 23 de juin [1780]

Surement je ne crois pas que vous avez voulu user de represailles, mon cher Socrate, cela seroit toujours et surtout dans les circonstances présentes d'une injustice extrême, car vous savez quels sont mes occupations. Il s'y en ajoute une deguisé hier qui ne laisse pas que d'être fort douce. L'auteur de Woldemar est arrivé ici avec une soeur et un Comte Nesselrode, son ami. Ils ne vouloient que passer, etant fort pressés de se rendre quelque part et connoissant les merveilles de Munster. Mais dès le question instant nous avons été tellement connus et familiers, qu'il m'a accordé 3 jours quelques heures après, et que le meme soir à souper | il m'assura sans que je l'en priasse, car avec un coeur rempli come le mien on devient moins empressé et moins ouverte, quoique non moins sensible

à toutes les autres impressions quelconque. L'ame travaillée par de grands objets et rempli d'une en devient surement d'autant plus vive et plus delicate à sentir l'analogie; mais beaucoup moins apte à le desirer. J'espere que vous me comprenez come à l'ordinaire. Enfin le Woldemar m'assura ainsi que sa soeur a soupee deja, que si je restai ici, ils viendroient me voir un couple de fois tous les ans, ce qui doit constater poertant cette certaine homologité qui me frappa dans son ouvrage et dont peutetre il a | senti la force attractive, car je n'ai pas come lui une reputation pour moi.

Cependant, il est vrai que le Grand Homme lui a sans doute trop ecrit et parlé de moi pour qu'un tel prejugué n'ait agi en ma faveur. Il est d'une curiosité extreme de faire votre connoissance à tous egards, mais surtout parceque sur le ton de vos ouvrages il vous juge d'une sensibilité prodigieuse. Je lui ai promis que nous irions un jour ensemble voir la gallerie de Dusseldorp. Il assiste aux examen et le reste du jour les assemblees sont chez moi du matin à la nuit. Je suis charmé aussi que le Grand Homme jouisse de cette distraction, | quoique sa tete l'ait aussi fraiche et aussi calme come s'il n'avoit rien au monde à faire.

Woldemar est un home d'une figure très distinguée, d'une vivacité d'esprit precisément assez grande pour que son jugement n'en souffre pas. Son intellect est admirable, sa sensibilité profonde et un genie particulier caracterise tous ce qu'il dit et fait. Fort decidé dans ses sentimens il a cette espece d'insouciance exterieure qui vient de l'habitude de sentir vos propres forces et de ne pouvoir souffrir mediocrement qui aupres de ceux qui ne le frappent point particulierement et pourroit le faire passer pour depourvu du desir de plaire. Sa soeur est une personne fort aimable, qu'il aime passionnément, et qui s'est passionné pour moi aussi.

Voila, mon cher Socrate, tous ce que je puis vous dire d'un jour. Adieu, je vous embrasse du fond de mon ame.

J'ai donné un exemplaire du Simon à Woldemar, parceque j'ai jugé que de longtems je ne trouverai l'occation de le meme place au nom du ciel adressé donc van Heineken au Prince puisque je vous ai dit que c'est lui qui n'en est chargé.

Lettre I.94 – Diotime, 31 août [1780?] = Kp 17 no 94

Geismar, le 31 d'aout

L'idée de votre groupe est charmant, mon cher Socrate. Je voudrais pouvoir vous rendre la pareille. Ce seroit une assez jolie invention si on pouvoit apprendre aux enfans à en créer come on leur apprend à ecrire, et que cela servit ensuite de titre dans les corespondances. Cela produiroit souvent des idées ingenieuses et eviteroit bien des embarras, ne fut-ce que pour les excellances qui sont si rarement excellants.

Mon cher Socrate, tout ce que je respirerai dans cette {att...} tranquile, vous n'aurez de moi | pas une once de politique; nous faisons ici maison nette pour etre en etat de recomencer des plus belle à notre retour. La santé de Furstenberg ne fait que croitre et embellir, et sa tete ne fut jamais plus cube et surface. En meme tems elle est ettonnante, il fait des plans, des ouvrages immenses, come un autre fait un billet de cuisine. C'est dommage que vous ne le connoissez pas come moi, votre tete seroit enrichie d'un Socrate de plus avec tous ce que les lumieres acquises depuis l'existence du 1^{er} peuvent ajouter au tableau.

Adieu, mon tres | cher ami, couvez vos bonnes idées. Vous ne sauriez me faire un plus sensible plaisir qu'en m'annoncant l'espoir de m'enrichir de quelqu'un de vos ouvrages. Quand à la traduction qu'on vous implore, 1° la lettre ne me previent pas absolument pour les facultés de traducteur, 2° je suis si amoureuse de vos oeuvres et p.c. si en peine de les voir mis au jour par quelqu'un qui les auroit mal compris et digéré, que si je possedai un peu moins imparfaitement le talent d'ecrire, j'aurois l'audace de vous suplier de ne confier qu'à moi (l'imbibée de votre philosophie) le soin de vous traduire. Mais cela seroit trop | hazardée. Cependant je vous prie d'attendre que j'aie prise des informations sur le capitaine en question avant de lui repondre. Il seroit trop affreux qu'un de vos ouvrages parut mutilé.

Adieu, aimez moi toujours.

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuyus, secretaire du Conseil d'Etat,
à La Haye
fr Emmerich

Lettre I.95 – Diotime, 25 avril [...] = Kp 17 no 95

Munster, le 25 d'avril

Mon cher Socrate, j'ai bien des raisons pour ne pas aimer ce pentateuque, puisque tantot il prend dans vos lettres une place precieuse, et tantot il les abrege.

Vous m'crivez dans votre derniere: dans 3 jours je serai prêt. J'aime à penser que c'est de vous et non de votre ballot que vous avez parlé; il seroit bien plus court en effet de diminuer par votre presence la consommation que je fais en plumes, papier etc. que de m'en fournir. En effet vous ne sauriez arriver plus à propos qu'au comencement de may. En voici les raisons. Mr. de Furstenberg va à Bonne pour la fete de l'Electeur en peu de jours; son absence | durera aux environs de 12 à 13 jours. Vous arriveriez moyennant cela quelques jours avant son retour, ce qui nous laisseroit le tems de causer sur milles choses. Et à son retour qui suivroit de près il auroit le plaisir de profiter de votre sejour. Voila mes raisons principales. Je vous epargne les autres, qui ne regardent que des arrangements qui ne nous sont pas comuns. Mais je prévois que les plaisirs de la kermesse vous arrêteront.

Votre jeune home maltraité me paroît bien interessant. Il seroit possible qu'il considera la societé exactement come une machine, et que de là deriva son indifferance aux injustices aparantes que les rouages produisent sans qu'elles puissent exiter davantage son indignation ou sa haine ne l'exitent les roues de sa montre, lorsqu'elles en retardent ou avancent le mouvement. | Je sens vivement la possibilité d'une telle situation d'ame.

L'Angleterre presente un spectacle si singulier, si curieux, que moi qui ne lis de ma vie des gazettes je les lis actuellement avec avidité. Faites moi part je vous prie de ce que vous apprendrez sur ce sujet de plus {particulier} que n'en disent les gazettes.

Adieu, mon cher Socrate, mon jardin verdit, mes prés et mes champs s'embellissent à vu d'oiel, la vue de ma maison est fort belle; si tous cela ne vous tente pas, sachez que j'aurai du jambon et un pentateuque pour vous recevoir. |

[Couvert:] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

Lettre I.96 – Diotime, 18 juillet [...] = Kp 17 no 96

Angelmodde, le 18 de juillet

Vous avez raison, mon cher Socrate, d'appeler votre lettre courte. Notez que c'est la 3^e de cette taille depuis que vous m'en annoncez une semblable il y a 15 jours environ comme unique dans son espece pour le passé, le présent et le futur.

Vous parlez de philosophie et de vos Hollandois, mais c'est ici qu'il faut venir pour la voir en action. La nouvelle administration sait reellement faire des reflexions sur les progrès qu'elle a faite ici.

On dit qu'à Bonn les différens changemens ont produits un grand mécontentement, hé bien, ici c'est tout différent; on n'a pris encore aucun parti fixe sur l'Electeur. Il est tres agissant. On specule si c'est une activité bien dirigée propre à produire de grands effets. On est persuadé qu'il voudra faire parler de lui. Son ambition à cet egard peut etre louable. Ici on specule sur l'objet et les moyens qu'il emploiera. | Il paroît vouloir regner absolument par lui meme, on specule sur la tendance au despotisme sur le systeme de n'avoir point d'obligations, sur l'égalité avec laquelle il traite tout le monde, sur son economie, sur l'objet de cette economie.

Il a témoigné une indifférence absolue pour le militaire; dès lors voila encore les speculations en train, etoit-ce affectation ou quoi? Enfin il est assez curieux d'entendre raconter come toutes les têtes sont en l'air, le militaire aussi bien que le civil. Cependant je m'imagine que dans quelques mois on aura généralement des idées un peu plus fines sur son sujet. D'excellantes maximes qu'il a dites de tres bonnes intentions qu'il a annoncés ici publiquement et frequenment sont jusqu'ici un objet de speculation, on sent qu'il peut aller très loin s'il veut tirer parti des moyens qu'il trouve préparés, et porter l'ouvrage à sa perfection. Dieu le veuille. | Ensuite on specule sur l'usage qu'il voudra en faire. La crainte de voir employer des étrangers (sans necessité) indispose peutetre plusieurs personnes de différens Etats. On calcul q le Comte de La Lippe quittera le comandement des troupes et qu'alors on mettroit quelque Général étrange à la tete. Auriez vous cru ce peuple n'a guere de l'espece la plus moutonniere. Si raisonneur {...} pour moi qui dans ma peau d'ourse ne laisse pas que d'aimer les humaines, mes frères et

soeurs de tout mon coeur, et souvent un peu trop pour le bien de ma santé. Je prie Dieu et St. Socrate de descendre dans l'âme de Maximilien François, et de la {d...} dirigée.

Adieu, mon cher S.; portez vous bien et ne m'écrivez plus d'aussi courtes lettres. |

[Couvert:] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye.



Lettre I.97 – Diotime, 10 juillet [...] = Kp 17 no 97

Munster, le 10 juillet

Mon cher Socrate. Mr. de Landsberg m'a fait lire la depeche du greffier, je n'y ai rien vu d'une resolution secrette si ce n'est l'envoie du 80.000 fl à compte des 150.000 qu'ils avoient promis depuis longtems; et s'ils ne font que cela ils ne sauveront pas une tuile de Munster de la domination autricienne, d'autant plus que les instructions du greffier sont si singuliere contradictoires, qu'il y auroit de quoi embrouiller une tete plus forte que celle de notre pauvre L_{andsberg}. Il lui dit p.ex. que la Republique ne veut point l'Archiduc et le charge de l'empêcher, maar he salt niet blijke laten, ce qui a fait que l'interrogé fort insolament par le chargé d'affaire d'Autriche sur ce qu'il faisoit ici, lui a repondu comme un sot qu'il n'y etoit uniquement que pour finir des affaires de limite avec Mr. de Furstenberg. | Celui là en a profité tout de suite, est allé faire le tour chez tout le parti autricien, ebranlé peutetre par les demarches publiques de la Hollande et de la Prusse qu'on leur avoit assuré etre contents de l'Archiduc, et les affermis plus que jamais dans cette idée et leur parti, en leur rendant la reponse de L_{andsberg}. Tout ceci entre nous. Mais ce sont là les fruits des instructions ridicules qu'il recoit. Car on ne peut pas dire: il auroit pu repondre tout autrement sans se compromettre, puisque ce seroit dire qu'il auroit pu avoir plus d'esprit et surtout de contenance qu'il n'en a. Car Furstenberg et les Prussiens, prevenus que le chargé d'affaires autricien, un home tres fin, alloit faire une visite à L_{andsberg}, lui ont

assez fait sa leçon, mais l'oeil fixe et impudent du susdit derangea totalement toutes les idées de cette pauvre tete. |

Pour ce qui est de votre affaire, mon cher Socrate, j'ai des raisons pour vous prier de ne pas vous décider à prendre un parti là dedans, que vous ne m'ayez écrit auparavant ce parti et les raisons qui vous y déterminent.

Adieu, mon cher Socrate, c'est du fond de mon ame que je fais des voeux pour votre santé. Mr. de Furstenberg voudroient que vous prissiez une preparation {d'anten...} de Hoffman. Admirable pour votre mal. |

Le Prince me dit que vous imprimez actuellement le Simon. S'il en est tems encore, attendez un peu, car il y a plusieurs fautes à corriger.

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye.



Lettre I.98 – Diotime, 15 mai 1789⁹ = *Kp 17 no 98*

Munster, le 15 de may '89

Mon cherissime Socrate, la description de votre etat au moral m'a vivement affecté, je m'en imagine guere capable d'exiter plus vivement ma sympathie. L'idée de vous y savoir m'y met en partie de voir mourir dans les allentours, ce que j'ai toujours craint le plus. La pensée seule me rendoit hypochondre jadis, je ne trouve de ressource contre ce phantome effrayant qu'en tachant de m'habituer de plus en plus à la sensation continue de cette source de vie et de bonheur, dont l'idée fait disparoitre tous les spectres effrayants de distraction, de separation et d'isolation. J'ai toujours été touché d'un mal qui se trouve dans l'evangile: Vous m'abandonnez tous, y dit Jésus Christ, et me laisserez seul bientôt, mais je ne suis pas seul, car mon Pere est avec moi. Je vous jure, mon cher Socrate, que depuis environ un an, je me sens continuellement quelqu'un qui va partir pour un grand voyage qui empaquette; il ne trouve plus la peine de faire tel ou tel arrangement dans une maison qu'il va quitter | incessamment, tellement que lorsque je me surprend en soin ou inquietudes pour le future, je ne puis m'empêcher de rire de

9 = Lettre III.189; Gallitzin-Nachlaß Band 5.127-130.

moi meme, comme si dans une raiilelerie où je ne devrois que passer la nuit, je me trouvois environnée d'ouvriers et occupé à la faire meubler.

Lorsque je pense à ce qui m'est cher, ma pensé se transporte subitement avec eux là où seuls nous demeureront veritablement, et aussi tôt que ce ton d'ame m'abandonne, les pertes que j'ai faites, celles dont je suis menacés, ma triste santé et ma destiné avec celles de mes enfans si prodigieusement incertaine et indeterminée sur notre terre me dispose à une noir hypochondrie.

Voila cher Socrate, plainte contre plainte, pourquoi nous refuserions nous à la douceur de les repondre dans le sein de l'amitié? On peut sentir ses meaux, sans en murmurer et se debattre. L'huitre s'il ne s'agissoit pour etre philosophe que de ne rien sentir seroit le plus grand philosophe de la terre. Pour moi, je n'ai honte de rien de ce qui est naturel, et je trouve plus de petitesse à cacher qu'à montrer à l'amitié, | ce qui nous affecte, je vous jure que je vous trouve infiniment plus grand lorsque vous me dites: j'ai du mal, j'en souffre, que si vous me diriez: j'ai du mal, mais je le sens avec volupté! A moins que vous n'ajoutez: puisque Dieu me l'envoyant je suis sure qu'il m'annonce une felicite proportion.

Adieu, cherissime Socrate, mon ame embrasse la vôtre et tend avec elle du vers le grand centre de reunion de tous ce qui le reconnoit pour tel.



*Lettre I.99 – Diotime, 25 mai 1789*¹⁰ = Kp 17 no 99

Angelmodde, le 25 may 1789

Copie d'une lettre à M. Hemsterhuys.

Mon cher Socrate! Votre lettre m'a tiré d'une grande inquietude, qui n'etoit moderé que par le silence du Prince sur votre sujet dans la lettre que j'en reçu ce jour là; elle etoit d'ailleurs rempli de plaisanteries que je supposai qu'il n'eut pu se resoudre à m'ecrire s'il avoit scu quelque chose de sinistre à m'annoncer. De grace procuré moi de maniere ou d'autre, fut-ce en hollandois par votre gouvernante, un mot de votre part en l'absence du Prince. Le depart du ballot

10 = Lettre III.191; Gallitzin-Nachlaß Band 5.135-138.

me fait plaisir, plus encore parcequ'il m'annonce votre pouvoir que parcequ'il contient des marques de votre vouloir, dont je suis d'ailleurs assez convaincue.

A propos de vouloir, il me vient à l'esprit que vous avez bien voulu promettre quelque secours à votre exdomestique Jacob et à sa dame. Lorsqu'ils seroient établis dans sa patrie ils m'écrivent qu'ils le sont actuellement, me priant de vous rappeler cette gracieuse promesse, dont les nécessités d'un premier établissement les rendent tres avides. | Je crois bien, cher Socrate, que theoretiquement parlant, mes consolations etoient superflues, mais je ne crois pas toujours superflu de rappeler en certains moments, meme au plus sage des hommes, titre que vous avez modestement decliné auprès de Mde de la Fite, ses propres maximes et principes de consolation, car la tristesse et l'hypochondrie, sa mère et sa fille, consiste dans cet etat appessenti de l'ame, soit par les causes externes ou internes qui met des entraves à la reproduction libre et facile de nos idées, nous clouant à quelques unes, qui ne sont toujours ni les plus sages ni les plus consolantes.

Je tombe d'accord que le germe du bonheur repose dans le sein de l'etre libre, et dans l'aseurance que le Dieu Createur est partout où nous sommes et où nous serons jamais. Mais l'etre libre appellé homme, ne l'est encore que bien peu ici à proportion de l'immensité de ses desirs, jouissances dont les plus vehemens sont tournés d'une maniere vague d'un coté pour le quel il n'a ici bas que les yeux d'un certain pressentiment composé de ses jouissances passées, de certains elans obscurs, | auxquels s'ajoutent chez quelques uns ceux de la Foi, qui determinent un peu plus clairement ses expectations par un mot de St. Paul qui m'a toujours ravi puisqu'il s'accorde si parfaitement à tous ce que mon ame peut se former de germes d'idées de la seule sorte de jouissance infinie et non sujetté au degout:

Charitas nunquam excidit: sive prophetiae evacuabuntur, sive linguae cessabunt, sive scientia destruetur. Ex parte enim cognoscimus et ex parte prophetamus. Cum autem venerit quod perfectum est, evacuabatur quod ex parte est. ... Videmus nunc per speculum in aenigmate, tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte, tunc autem cognoscam sicut et cognitus

sum. Nunc maneat fides, spes, charitas: tria haec major antem horum est charitas. ... Ubi est mors, victoria tua? ubi est mors, stimulus tuus? ¹¹

Pour ce que vous me dites de feu Camper, je n'en suis nullement ettonné. Je vous avoue que j'ai dû souvent rire sous cap lorsque que vous me parliez de cette amitié parfaite. J'ai un assez bon nez en fait d'amitiés pour taxer celle ci depuis longtems. Parlez moi de celle entre lui et le Corps, voila du parfait et du convenant. Ce n'est pas tant | la distance intellectuelle et la difference des systèmes, que celle du tact et de l'elevation d'ame qui eleve des barrieres entre les hommes.

Adieu, cher Socrate, votre ...



Lettre I.100 – Diotime, 30 octobre 1789 ¹² = *Kp 17 no 100*

Le 30 8bre 1789

Je prefere les sujets philos moraux de beaucoup à la politique qui certainement y tient, mais se rapportant beaucoup plus cependant à l'homme, considéré comme cheville ouvriere ou roue d'une gde machine, qu'à l'homme considéré comme individu; et je trouve q cette derniere façon de voir l'homme outre quelle est plus essentielle, nous est plus necessaire dans un siecle où l'on semble avoir oublié q l'homme est autre chose q cette surface mince qui ne contient de lui que ce qui s'en manifeste sous la forme sociale.

Vous avez commencé un Dialogue l'Alexis second, qui meriteroit bien d'être achevé sans cela. Le sujet q j'aimerois moi le mieux voir traité par vs c'est le Tact, sa prodigieuse influence sur toutes les autres facultés, et son grand rapport avec ce principe de perfectibilité, cette insatiable et divine tendance qui fait le bonheur et le malheur de notre vie, vers une jouissance toujours plus intime avec la Beauté par excellence, beauté disseminée dans toute la nature et surtout dans son chef d'oeuvre l'homme, qui nous en presente partout des profils plus ou

11 *Première épître aux Corinthiens*, ch. 13 v. 8-10, 12-13, ch. 15 v. 55.

12 = Lettre III.227; Gallitzin-Nachlaß Band 5.283-286.

moins saillants, quelque fois meme des $\frac{3}{4}$ dans tous ce qui nous attire comme beau. Cette tendance est | proprement la meme chose que ce que nous nommons aussi amour en general, et je crois fermement, que l'énergie, la vehemence, de ce principe de perfectibilité, de cette insatiable tendence, de cet amour (qui bien employé inscrit aparament la mesure de notre felicité en Dieu, puisqu'il est la mesure de notre attractibilité et receptivité au bonheur) est proportionné dans chaque homme à son tact, ou peutetre vice verse, ce que je crois plutot. Si je n'avois à faire à vous, mon cher S., po. qui ce langage est simple, je serois en peine de la brieveté dans la quelle le tems m'oblige de renfermer un tout, qui est trop profondément logé pour etre transportable sans un gr. appareil en ce peu de mots, clairs po.vs. aparament, et plus peutetre q po moi meme, dans ce moment pourroit paroître très composé et compliqué à d'autres. Et cela prouve bien combien ce q les hommes nomment simplicité est une chose relative, car enfin un homme dont le treffe seroit à peu près 80 ou 90 partout, auroit une simplicité bien riche, bien élevée et bien touchante p.c. pour ses pareils, et pouvoit cependant sembler fort composé à un treffe d'à peu près 20 ou 30. | Vrai est il, que pour pouvoir paroître simple à quelqu'un, il faut une harmonie quelconque, pauvre ou riche, mais non vice verse. Mais toute harmonie ne paroitra pas simple à tout oeil en general; je crois qu'on peu dire qu'une harmonie quelconque ne paroitra simple qu'à ses semblables, à ses superieurs, et encore à ceux qui la suivent immediatement quant à la richesse du treffe, mais non à une grande distance au dessous d'elle.

La belle harmonie du Tableau des Batailles d'Alexandre par Le Brun¹³ n'est surement que desordre pour un gr. nombre d'hommes, et je vois ici la raison pourquoi un tres pauvre genie dont le treffe passeroit 20, mais 20 en harmonie, est ordinairement un de ces etres aimé de tout le monde, car en tant que harmonie il doit plaire à tous, au plus haute classes au moins, comme une de ces belles fleurs des champs qui repose la vue; et comme il ne sauroit y avoir que très peu de classes assez au dessous d'elle pour ne plus l'atteindre, il est clair qu'elle plaira à tout le monde, | mais sans inspirer enthousiasme d'amour, cette chaleur divine qui selon Platon fait croître les ailes de l'ame et avance sa maturité.

13 Charles Le Brun (1619-1690).

Au lieu qu'une ame energique, riche et harmonieuse ne sauroit être bien senti que d'un très petit nombre. Mais aussi à elle seule appartient de comuniquer ce saint enthousiasme de vivifier ainsi ce petit nombre directement et par eux indirectement et invisiblement à l'instar de Dieu une infinité d'autres. Aussi le proverbe dit qu'il vaut mieux peser que compter les suffrages. Et puis, gardez vous d'un homme qui plaît à tout le monde.

Jésus-Christ et Socrate, aimé avec cet enthousiasme sainte par quelque peu d'hommes et meconnus du reste des homes, agissent par le moyen de ce peu d'aimants de cette force bien plus efficacement sur le reste des hommes que n'a jamais fait Henri 4, le tant aimé de toute la terre où il etoit connu. Generalement parlant les hommes inertes la plupart cherchent plus l'exemplaire de la douleur que la jouissance. Il y en sont plus de negatifs que de positifs. Or rien ne cause une douleur plus vive que le grand et le beau. Platon l'exprime admirablement par la bouche d'Alcibiade et dans son Phedre, c'est un mal affreux pour quiconque n'est heureux que parcequ'il porte sur ses yeux une croute qui l'empêche de voir un horizon qui feroit bientot disparoitre son mince bonheur car tout aparition du beau tend à nous {arracher} cette croute qui se renouvelle, mais, o Dieux, que cette douleur est {detruï} pour qui ne merite qui a jetter peu à peu toutes ses croutes.



Lettre I.101 – Diotime, sans date = Kp 17 no 101

Lundi matin

Si je me suis trouvée par malheur dans cet etat, ah vous le savez bien, et à force d'en etre humiliée dans le tems, j'ai cessé de l'etre, parceque j'ai pensé qu'il valoit mieux agir q partir lachement. Ce n'est pas la source de cet etat qui m'a humilié parceq rien de ce qui est naturel ne doit faire cet effet, et j'ai trouvée assez naturel que l'ame patisse lorsque la sphere de son activité a été ebranlée. Mais c'est des longs et penibles effets de cet ebranlement dont j'ai rougi, dont je ne me suis consolée qu'en reprenant ma place, et je l'ai reprise, Socrate. J'espere que ce sera pour ne plus la quitter.

Quant à vous, je suis persuadée q dans vos recherches vous trouverez q l'antidote le plus sure contre le desordre dont vous vous plaignez repose dans la nécessité absolue de donner plus de nourriture à l'activité de votre ame et de vos riches facultés. Il me semble que vous ne consacrez pas assez de moments à un travail digne de vous, et que la nature, qui vous a si richement pourvû d'instrumens, a droit d'exiger de vous comme une juste retribution. Je puis me tromper, mais il me paroît qu'avec un si grand | fond, vous ne payez pas assez d'interets qu'un homme comme vous se doit aux autres hommes et se rend comptables envers la Societé et la Nature lorsqu'il refuse de comuniquer les lumiers et de detruire autant qu'il est en lui des erreurs pernicieuses. D'ailleurs, une si belle, une si douce occupation qui exige le concours de toutes les facultés les mettroit forcément plus en equilibre, empêcheroit l'imagination ou telle autre faculté de prédominer en travaillant séparément, et épargneroit ainsi bien des meaux! En laissant après elle la satisfaction si digne d'une ame elevée, d'avoir arrêté le tems qui fuit en marquant ses rapides instans par des maniemens utiles et imperissables, sans compter q le soin de travailler à la perfection des autres emporte {nécessairement} celui de sa propre perfection. Po moi, j'ai resolu de travailler sans relache et avec plus d'ardeur que jamais à me {recliner} et à me conduire afin de me mettre en etat d'éclairer ceux q sont confié à ma conscience et ceux qui m'entourent, non seulement par mes discours, mais par l'exemple le plus energique des discours. |

Je suis charmée de ce q dans l'etat où se trouve votre ame, vous ayez consacré la journée à la solitude. C'est là où un ame energique par elle meme se retrouve et se trempe, et il n'est point de situation dans la vie où je ne la considerasse comme le plus gr. des biens. On en soit plus digne de soi et de ses amis, on s'en aime mieux les uns les autres, on s'y prepare des doutes à resoudre des sujets de dissertation propres à excersser l'esprit, je dirai meme qu'on en sent mieux le prix les uns des autres, car enfin comme la perfection n'est pas de notre nature, il se trouve lorsqu'on est toujours ensemble, que la pointe des defaults accidentels et exterieur blesse tandis que les vertus dont on jouit de trop pres dissparoissent sous l'habitude, au lieu q dans la solitude les ames deviennent les objets uniques des contemplations, des jouissances, des sensations les uns des autres; les déffauts en sont abstraits avec la frêle machine à laquelle ils tiennent (au moins chez les

hommes non vicieux), et mieux en etat d'analyser nos possessions; {nous nous} | revoit avec la sensation delicieuse qu'on eprouve en revoyant le printems qui bien que toujours le meme, bien qu'il ait ses deffauts aussi, nous semble toujours nouveau et n'offre à nos sens enchantés que ses beautés foncieres.

Adieu, mon cher S. Vs avez les voeux ardants de Diotime.



Lettre I.102 – Diotime, sans date = Kp 17 no 102

Il a bonnes esperances du retabl de la Rel. et meme des {B. il appliq... ennemi de la R.}

BvB La fable du rat et de la lime.

Le Roi sincerement revenu, ce qu'il a dit à lui meme en presence de l'Archeveque de Reims, l'ayant fait venir alors de son avenement: je sens la pesanteur de {ce scordum}, mais je me croirois responsable devant Dieu. En le recusant, si vs croyez que la gloire de D. la Rel. le requiert. Parlant du caractere hypocrite des ennemis de la Rel. il montra que la persecution d'auj a le meme caractere que du tems de Jullien. Celui là diroit aux siens: imitez les Chretien dans leur vertus exterieures, faites du bien au pauvre, soignez les malades et protegez la veuve et l'orphelin, afin d'écraser plus surement cette secte.

Les cas Irrlandois ne pouvoient reussir outre leur declanchement philosophiques. Il n'y a à leur tete, dans la petition ni eveque ni prêtre, ainsi point d'ensemble.

L'Histoire de Frederic le Grand et de son General Fr. a dit avoir vainement travaillé 13 ans à en effacer l'impression, apres avoir lu mes papiers. Il juge le retablissent des Jesuites solide, voulu de Dieu (avant il en doutoit), et il en resuma fort clairement les raisons.

Succes ettonnant en Russie, les 10 mis de Saraloff, leur nombre a Dunebourg polaski, l'affluence des allant. N.B. il en part 20 actuellement de Paderborn, parmi les quels Mr. Malore, Ledergab et Smidson d'ici, tant du Brabant, la ferveur, la charité et le gr esprit des Anciens, qui brille dans les lettres escrit de

Dunebourg. Le prompt et brillant succes au Scicile Naples, les demandes des differants point de l'Italie pour en avoir aussi peu. |

Ils sont necessaires auj. à l'Eglise de Dieu. Il disoit gr. bien de l'Evêque d'Amiens, sa soumission si j'ose le dire trop grande au St Pere seule l'a égaré, le St. Pere est extremement malheureux auj. un St. home.

Il est tres curieux du Consistoire qu'il sera obligé de tenir à son retour à Rome pour rendre compte de ce que son voyage lui a produit, puisqu'en parlant il a déclaré que ce n'est pas pour couronner seulement, mais pour les grands avantages à obtenir par cette demarche pour la Rel. Jusqu'ici il n'a rien obtenu de connu que le relachement du Fr. au service de Russie. On ne saura qu'apres que le Conseil à tenir sera connu s'il a obtenu autre chose. (N.B. Beunaparte recevant en presence de l'Archichances la lettre de Rome qui lui annonça son arrivé s'ecria, Ha le Pape vient. Je savois bien que je l'y fourrois ceci, je le scais de Berol. sous secret, à qui un intime ami de Dalberg l'a dit.) Berol. dit encore avoir une lettre de l'Archiveque que {d'ol à Paris pourroit} bien faire un mauvais {Ptoneandal ferois que jamais l'Imperatrice n'y doneroit ses ...}.

L'Eveque et les siens rendent justice aux Anglois, c'est la seule nation auj. Ils se comportent tres noblement envers les Em. et la Rel. Cat. y fait gr. progres. On ne peut nier qu'au {Comenceral} ils ont trop sacrifié à la politique, mais à tout prendre c'est la seule nation qui agit à des {vues mu...les} moralement et genereuses.



Lettre I.103 – Diotime, ... mai ... = Kp 17 no 103

Rep. à celle du 8 mai

Voila une assertion gl qui si je ne me trompe a 3 choses differants. Primo, ... {de sci toi}, d'une ph. pratique, qui n'ait {qu'}un brin de théorie pour baze! Une telle ph. ne meriteroit pas ce nom s'il est vrai q ph. comprend amour de la sagesse et de la vérité, car on ne peut aimer ce qu'on ne connoit pas. Or, pratique sans theorie suppose ignorance. Donc une telle pratique seroit fille du hazard et des tenebres, donc incertaine, inconstante, dépendante des circonstances, c.à.d.

du hazard, car dans ce mot vuide de sens par lui meme et qu'on emploie trop souvent come signe d'une realité, je ne vois que l'enchainement des circonstances exterieures qui toutes ont leur causes subsistantes. Ergo une telle philosophie n'en est point une. Secundo. La pratique dépend de chaque objet hors de nous, oui lorsqu'il est sans theorie, c.à.d. sans ph. c.à.d. fille du hazard, compagne de l'ignorance | concédé, mais lorsqu'elle marche escortée du flambeau de la ph. Nego. Car c'est à cela precisement qu'elle est bonne, qu'elle ns rend independante des objets hors de ns. Et c'est ce qui me mène tout naturellement au Terzio. La theorie est fille de l'Univers entier. Cela est vrai, mais si elle m'engendre à son tour la pratique, elle demeure fille sterile, qui ne devient mere de rien, car un ph. theoricien en est d'autant plus coupable de {suite} pas {praticien} que par là, il décrie davantage sa profession qu'il ne lui fait de bien à peu pres comme un medium, qui ne pratiquant jamais le regime qu'il prescrit aux auteurs décrie son art. Resumons: une philosophie po être philosophie ne peut, ne doit pas plus se passer de pratique que de theorie; s'il manque l'un ou l'autre, c'est un corps tronqué | qu'on ne reconnoit pas avec cette différence pourtant q la theorie est plus coupable de l'être pas prat., q ne l'est celui ci de n'être pas theorie, le dernier n'est q malheureux d'ignorant l'autre est criminel, de leze sainteté, l'ignorant est semblable à un homme q par routine et par des dispositions heureuses eût appris à lire un livres par les mots sans conoitre les lettres; il liroit dans un autre livre les mots qu'il auroit rencontré dans celle-ci. Rien de plus, mais enfin il liroit un et q q fois par hazard une partie d'un autre livre. Le theorie feroit celui q'ayant étudié à fond les elements s'y {tiendoit} par negligence ou paresse, et il ne {feroit} rien. |



Lettre I.104 – Diotime, au nom de Hemsterhuis, sans date = Kp 17 no 104

projet de lettre pour Socrate au Prince Metscherski

Mon idée en doux parlant hier de mes occupations, mon Prince, etoit moins de m'excuser envers vous, que de vous témoigner combien il m'est penible de voir que je ne puis vous être d'aucune utilité. En vain l'organe moral veut-il

déterminer ma velleïté vague à se vouer soit entierement, ou seulement en parti à votre service, et lorsque de passif qu'il est en me donnant ce conseil, il devient actif et s'érige en juge, il me crie avec véhémence: vas où ton devoir t'appelle. Dès que j'entens cette voix sacrée (et sans cesse je l'entens) je quitte tout, et cours au conseil. Je vous connois mal, mon Prince, ou c'est précisément lorsque je sacrifie à mon devoir le dessein si agréable pour moi, de contribuer à votre perfection, que vous m'estimez le plus ... et que vous me voyez plus près de ce divin Socrate, auquel je ne suis comparable que du côté de mon disciple.

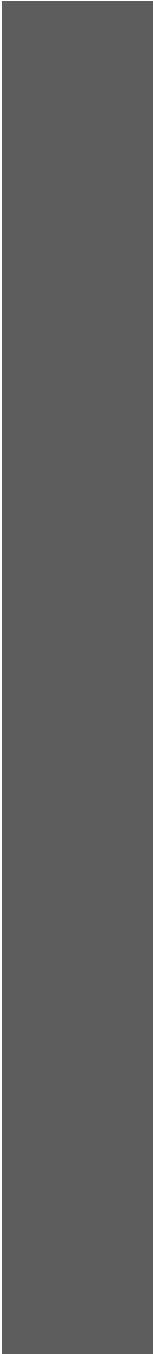
Par tout ce que je viens de vous dire, mon Prince, vous concluez aisément que je dois savoir bien mauvais gré aux obstacles qui accélèrent les circonstances qui servent de véhicule à votre influence sur ma velleïté, et que je n'éprouve qu'à regret, que sans pouvoir me livrer à mon inclination, les sentimens que vous m'avez inspirés depuis une connoissance plus intime se fortifient et s'accroissent de plus en plus dans l'ame de votre T.H.S.

Hemsterhuis

J'espère, Monsieur, que vous ne tarderez pas à réjouir votre disciple et ami par ce petit poulet, qui surement lui plaira, parcequ'il lui rappellera quelques traits confus d'homogeneïté. Vous m'avez chargé de cette.







Lettre I.105 – Diotime, sans date = Bd 1.1-4

Je me suis flattée jusqu'à ce moment ci du plaisir de vous recevoir chez moi cet après-midi, mais depuis huit jours et plus mon mauvais genie me persécute de tous les côtés, l'inoculation du jeune Prince ayant séparé Mde sa mère de ses amies, qui sont toutes des meres qui craignent pour leurs enfans. Elle m'a demandé ma compagnie et mes soins pour ce tems là. C'est un devoir de société dont je ne puis ni ne peux me dispenser. Mais j'avoue cependant que je ne puis jamais regarder le sacrifice de mon tems comme un sacrifice léger ou indifférent, surtout lorsqu'il entraîne après lui la nécessité de me priver des leçons philosophiques, que je puise auprès | de vous, Monsieur. En un mot, j'ai passé presque ma journée d'hier à la Cour, j'y dois aller encore cet après-dîner et le soir, faire les honneurs d'un souper à mes parents, qui {decouvres} plus que jamais par ces devotions qui ont entraînés la cessation des spectacles et assemblés, sont aussi entierement à ma charge. Enfin, depuis 8 jours je n'ai pas vécu deux minutes à ma fantaisie, et j'ai la perspective agréable de voir durer encore quelque tems cette situation.

Mr. Préville jouera ce soir des proverbes ici, si cela pouvoit vous engager à venir passer la soirée avec nous, j'aurois du moins le plaisir de vous voir; ce petit spectacle comencera je crois | à huit heures et demi, et je serai de retour chez moi vers ce tems là.

Mr. Robert m'a dit ce matin qu'il trouvoit d'une nécessité absolue que vous preniez une medecine demain; ainsi j'espere que vous y consentirez, Monsieur, pour l'intérêt de votre santé, pour la satisfaction de ce bon Robert, et pour celle de votre très humble servante,

Adelaide de Gallitzin |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.106 – Diotime, sans date, 1775 = Bd 1.5-8

1775

Je suis d'autant plus fâchée que vous ne puissiez venir dîner chez moi, Monsieur, que j'aurai Mde de la Fite que j'ai invité particulièrement pour vous mettre à même de juger par vous-même de sa tournure d'esprit; je voulois vous en faire la surprise et me faisois une fête de vous voir avec elle.

Ne seroit-il pas possible de vaincre les obstacles qui me privent du plaisir de vous voir ce midi? Si cela se pouvoit, vous obligeriez sensiblement celle qui est tous les jours davantage et avec plus d'attachement v.t.h. et dévouée servante

Adelaide de Gallitzin

Ma santé est un peu meilleur, recevez mes remerciements pour les deux pieces curieuses. J'espere pouvoir vous en {astrie} les pendants. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys

*Lettre I.107 – Diotime, sans date, 1775 = Bd 1.9-12*

∞ – 1775

Vendredi à sept heures du soir

Je vous remercie, Monsieur, de l'agréable lecture que vous m'avez envoyé ce matin. Elle ajoute encore à l'agrément de ma journée, que j'ai passée le plus doucement possible, à l'exception d'un quart-heure environ que le bourg-maitre m'en a enlevé. J'ai employée (malgré la résolution que j'avois prise de ne pas détourner un instant mon esprit de l'étude d'Euclide que je ne le sache par coeur), j'ai employée dis-je une partie de ce tems de liberté à lire dans l'Homme et ses Rapports, et je me suis confirmée encore davantage que je ne dois pas le reprendre que je n'aie achevée mon Euclide, car il est bien difficile de penser à

autre chose quand on est une fois entrée dans la serie immense d'idées où la meditation de cet | ouvrage conduit necessairement.

Ce qu'il y a de sure, c'est que je vais me hâter encore davantage de m'identifier avec cet Euclide, sans lequel il me semble que je ne puis pas plus penser ou faire quelque chose qui vaille que je ne puis vivre sans pain. Après cela je tâcherai de regenerer mon esprit engourdi par la meditation de vos oeuvres, afin d'être un peu moins indigne de votre conversation; pourvu cependant que vous me passiez enfin mes chenilles et mes chrisalides, car enfin je ne vis pas toujours avec Socrate. Vous savez qu'il entre dans la composition du bonheur de l'home de bien se remplir tous ces devoirs, et il entre | dans les miens de faire de la phisique et de l'histoire naturelle.

Ainsi, bien loin de vous mocquer de mon ameublement de chenilles etc. vous devriez m'encourager, me fortifier, et m'aider ainsi à porter ce qu'il y a quelque fois de peu agréable dans ce qui s'appelle remplir tous ses devoirs, quoi qu'en dise Mr. d'Avrincour qui répondoit à quelqu'un qui le plaignit d'avoir fait 2 ou 300 visites de nouvel an: quand on fait son devoir, Monsieur, on ne s'ennuie jamais.

Quel merite y auroit-il à les remplir s'ils ressembloit tous à ceux que m'impose l'amitié que vous m'avez permis de vous vouer, Monsieur, pour toute eternité avec {...}. N'aurai-je pas le plaisir de vous voir demain {...}. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.108 – Diotime, sans date, 1775 = Bd 1.13-16

1775

Lorsque je vous ai comuniqué le desire que j'avois de vous voir, je n'ai fait de plus qu'à l'ordinaire que de vous le dire. Je ne souffrirois certainement pas que vous vous exposiez en sortant de chez vous, il seroit bien plus simple et plus aisée que j'aïlle vous voir, puisque vous me le permettez. Mais tout bien considéré, j'aime mieux assurer votre santé en y sacrifiant ce plaisir que d'avoir à me reprocher avec Robert d'y avoir nui. Il m'assure ce Robert que vous aurez grand

tort de sortir demain comme vous vous le proposez, et que j'aurois tort aussi de vous faire parler ce soir; je voudrais bien que nous n'eussions tort ni l'un ni l'autre, mais je ne puis disposer que de ma volonté et cela très décidément n'en veut jamais avoir à votre egard. | Je me priverai donc du plaisir de vous voir jusqu'à ce que la faculté m'assure que je le puis sans nuire à votre poitrine.

Je vous assure que j'ai eu bien de regret de ne pouvoir vs transporter chez moi hier. Si j'ai de la vanité, c'est lorsqu'il s'agit de votre aprobation, mais je me trompe, ce n'est pas là de la vanité, car je rougirois de l'usurper, encore plus vis-à-vis de vous et de ceux qui vous ressemblent, que vis-à-vis des autres; c'est donc de l'amour propre, et un amour propre dont je ne suis pas tenté de me corriger, puisqu'il me donne la satisfaction de sentir aussi vivement que je le fais l'attachement que vous meritez de la part de v. t. h. s.

Adelaide de Gallitzin.

Je vous supplie de me pardonner si je vous ai ecrit tout de travers, j'ecris dans une chambre où se trouve 4 | enfans, une demoiselle bavarde, un docteur, une chanteuse, un musicien, deux conseillers privez et un poëte. Tous parlent, chacun selon son metier, jugez quel effet cela doit produire sur une tete foible. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.109 – Diotime, sans date, 1775 = Bd 1.17-20

1775

Robert, avec lequel j'ai parlé ce matin fort en detail de votre santé, Monsieur, m'a dit qu'il lui paroissoit fort essentiel que vous ne reculassiez pas jusqu'au samedi l'usage de la medcine et du visicatoir qu'il vous a conseillé. Vous jugez, Monsieur, que je m'interesse trop essentiellement à cette santé pour voir avec indifférence un retard qui peut lui devenir prejudiciable; vous m'avez permis de me flatter que j'ai quelque droits à votre bienveillance, je vous avoue qu'il n'est

point d'occation où il me soit plus doux de me prévaloir de ces droits que celle-ci, et vous m'en donneriez une preuve qui exiteroit ma plus vive reconnoissance en vous soumettant aux conseils du bon Robert au plutot. Est il quelqu'affaire qui ne doive ceder aux soins de votre santé lorsqu'elle en demande d'aussi pressans? Ah, Monsieur, je vous en conjure, fixez à demain | le comencement de ces soins, permettez moi d'annoncer à Robert que c'est demain matin qu'il doit aller chez pour y pourvoir; je vous proteste que je ne veux point contribuer à un instant de retard, et quelque plaisir que j'aie à vous recevoir chez moi. Je ne veux vous voir que chez vous, si vous me le permettez, jusqu'à ce que vous ayez pris les moyens de vous retablir en entier.

Songez, Monsieur, à combien de personnes la conservation de cette bonne tete est précieuse, et si mon bonheur peut entrer en quelque consideration pour vous, songez combien elle y est essentielle. Robert n'est point charlatan, cependant il trouve vos meaux serieux, et les prompts remedes necessaires. Jugez si votre refus | ne doit pas allarmer celle qui vous a voué un attachement aussi vrai que durable.

De grace, faites moi dire un mot de votre santé, et veuillez me faire savoir aussi si vous consentez à ce que je vous demande avec de vives instances pour demain matin.

Je n'irai surement pas voir les jardins en question de main, à moins que me permettant de vous aller voir le matin, lorsque vous aurez votre visicatoir; vous ne me donniez ensuite un de vos gens pour m'y conduire.

Un mot de reponse obligera sensiblement

Adelaide de Gallitzin. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.110 – Diotime, sans date, 1775 = Bd 1.21-24

1775

En songeant à mon agréable hermitage que je dois à vos soins empressés (et j'y songe souvent), je trouve que je ne vous ai pas assez témoignée la reconnoissance

que je sens au fond de mon ame; je pense bien que vous la sentez ma reconnaissance pour vous, mais cela ne me suffit pas dans ce moment ci, et mécanisme à part, mon coeur a besoin de s'épancher lorsqu'il est bien pénétré. Je n'ai pas perdue le plus petit détail de l'interet de la chaleur affectueuse que vous avez mise à la composition de mon bonheur pour cet été, vos inquietudes, vos soins, rien n'a été perdue pour ce coeur, que je vous assure n'est pas tout à fait indigne de votre amitié, et qui sent à votre egard ce qu'il ne sent pas comunément, c'est à dire qu'il aime à vous devoir | beaucoup parcequ'il se sent en état de vous payer le prix du sentiment est, et ne peut être que le sentiment et ceux que vous me témoignez, Monsieur, se trouvent et se trouveront toujours acquittés au fond de mon ame, que j'espere que vous voudrez bien m'aider à rendre de jour en jour plus votre homogène, come vous m'avez flattée qu'elle l'étoit déjà, uniquement sans doute parceque vous savez combien j'ai besoin d'encouragement. Quoiqu'il en soit, ce sera là de toutes les obligations la plus energiquement sentie.

Je grave avec ardeur vers tous ce qui est beau et bon, mais souvent encore je me sens arrettée dans ma course, témoin ma colere d'aujourd'hui, dont je suis veritablement indignée | contre moi-même. Vous m'avez dit à cette occasion quelque chose qui m'a frappé, c.à.d. que vouloir trop vaincre ses passions c'est risquer d'entamer le fond de son caractère. Je vous avoue que j'avois cru jusqu'ici que cette divine philosophie dont je suis un si zélé et encore si foible disciple, doit surtout déployer son energique pouvoir lorsqu'il s'agit de combattre et de vaincre des passions nuisibles à notre avancement dans le chemin de la perfection qu'à la vérité on ne sauroit se flatter d'atteindre en entier, mais dans lequel cependant on ne se lasse de marcher lorsqu'une fois on a eu le desir d'y entrer qu'à la fin de sa carrière. Voila ce que j'attendois {de la} philosophie divine. {Vous ...} | ce que j'en attens encore, cependant votre discours, je le repette, m'a entierement frappée, parceque j'en sens la verité. Je vous supplie de m'accorder demain si vous le pouvez une heure de votre tems, parceque ce n'est que chez vous que je puis éclaircir mes doutes; vous me rendrez un vrai service, car une idée qui n'est pas clair dans ma tête, surtout sur un objet aussi important, est pire pour moi que la fièvre, c'est une maladie de l'ame, et vous seul pouvez en être le medecin; veuillez donc me faire savoir à quelle heure de la journée je puis

me rendre chez vous, souffrez que je vous {demande cette} nouvelle obligation {et comptez} sur un coeur plein de gratitude.



Lettre I.111 – Diotime, sans date, 1775 = Bd 1.25-28

1775

On vient de me renvoyer l'ouvrage sur les Phisionomies, et je me hâte de vous le comuniquer, Monsieur, vous suppliant de le lire le plutôt qu'il vous sera possible, attendu qu'on ne me l'a pretté que pour un tems limité.

Je serai très curieuse d'en savoir votre sentiment, et me flatte qu'il vous fournira encore quelque idée nouvelle sur cette matiere interessante, que votre plume sçait manier avec tant de finesse et de claretté. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.112 – Diotime, sans date, 1775¹⁴ = Bd 1.29-32

1775

Je m'apperçois aujourd'hui plus que jamais, Monsieur, que pour oser juger les grandes ames et les genies supérieures ou leurs productions, il faut joindre à l'avantage de connoitre particulièrement les localités (si je puis m'exprimer ainsi) de leurs esprits, celui d'avoir au moins quelques degrés d'homogenité avec eux.

J'ose me flatter en effet que j'ai quelques uns de ces degrés d'homogenité (quand à ce qui concerne les propriétés de l'âme) avec celui qui est assez modeste. Pour les etendre plus loin, et en appeler à mon jugement, c'est un défi que je n'eusse jamais accepté si je ne savois avoir quelque chose à mettre à la place de cette homogenité de genie et d'esprit dont je suis si éloignée. J'ai la qualité d'un excellent chien de chasse, avec un nez exquis pour le mérite, je sais

14 = Gallitzin-Nachlaß Kapsel 17 no 3.

comprendre et priser un genie qui m'est infiniment superieure, et m'élever ainsi par sentiment jusqu'à l'orgueilleuse liberté de juger, ce que je serois incapable de produire. En m'initiant quelque-fois come vous voulez bien le faire dans le secret de vos pensées et de vos vues, vous m'avez attaché des ailes pour m'élever à votre hauteur et vous mieux comprendre. C'est à vous à juger, Monsieur, si ces ailes m'ont portés assez haut, et je vais come à mon ordinaire vous exposer avec franchise mes veritables sentimens sur le caractère {de} votre ami. |

J'ai dit que pour juger il falloit que le juge eut quelque degré d'homogénéité au moins avec le jugé. Cela est, ce me semble, plus vrai, plus essentiel encore pour juger des ames, par la raison qu'un être immateriel qui ne tombe pas sous les sens et de l'activité duquel les effets même restent pour l'ordinaire voillés aux yeux des autres homes, n'offre pas les memes facilités que l'activité de l'esprit et du genie qui se traduit toujours par les signes d'institution, dont chacun est plus à porté de juger; il s'en suit que lorsqu'un ame come la vôtre en peint une qui lui est semblable, le portrait qui en resultera ne sera bien intelligible que pour ceux qui seront placés à la même hauteur où à peu près. Les autres secretaires come s'ecrivent les moines lorsqu'Erasmus dans le seizième siecle rétablit la latinité tombée dans le barbarisme. Non intellegimus, ergo, hereticus.

Votre ami, Monsieur, avec cette ame élevée et à genie superieur planoit infiniment au dessus de la plus grande partie de ses concitoyens, auxquels la place qu'il tenoit dans la société l'appelloit à être utile; et joignant à ses grandes qualités une connoissance fort étendue et des homes et de l'home, il sentoit qu'il n'en seroit supporté, qu'il ne leur inspiroit cette confiance necessaire pour leur devenir utile, qu'en leur déroband et sa superiorité à tous egards, et les modifications particuliers aux ames exhaltées. Il savoit très bien que les ames comunes, qui forment la multitude et par conséquent l'opinion, jugent extravagant, chimerique, romanesque etc. etc. toute modification, toute sensation, en un mot | toute maniere d'être, de penser et de sentir, qui soit de la sphere étroite de leurs idées ou dont ils n'ont jamais été susceptibles d'éprouvés l'étendu; que lui restoit-il à faire? Ce qu'il a fait s'envelopper come l'ange de Milton d'un nuage epais pour moderer par l'éclat fait pour blesser des yeux trop foible, et de ne se montrer à nue que lorsqu'il rencontroit une vue assez forte pour supporter une lumiere considerable. Vous l'avez vu, Monsieur, plus que

personne et mieux que personne dans ces deux différens états et en le peignant d'un côté avec une ame grande, simple, forte, jamais sensible jusqu'à l'esperance de foiblesse franc rempli de candeur et de bonhommie etc. etc. Vous le peignez tel qu'il étoit par essence, tel qu'il se montra toujours dans le cabinet de Mr. Hemsterhuys; et du très petit nombre de personnes qui pouvoient lui être analogue. En le peignant d'un autre côté, habile à penetrer le secret des autres sans que jamais on put lui arracher le sien. D'un esprit souple, renfermé au point que jamais on ne lisoit en sa physionomie ce qui se passoit dans son ame. Subtilement vous le peignez tel qu'il s'étoit fait paroître dans {la spectre} si noble, le rendre plus utile et à sa patrie et à ses concitoyens le talent particulier ou bien de la connoissance du monde qu'il possédoit dans un si éminent degré lui a fait voir la société sous la forme d'un bal masqué, où à la faveur du déguisement on dit ou fait mille bonnes choses jusqu'à ce qu'enfin mécontent son ami qui vous crie {de} loin, je vous reconnois en travers de la guenille. {Le} masque {tombe}, et l'homme paroît. |

Dans ce tableau, en apparence compliqué, je vous suis, Monsieur, je comprends votre ami, j'y vois un tout, je le vois d'autant mieux que connoissant un peu le monde. Je sçais combien une ame un peu extraordinaire a besoin d'enveloppes pour être toléré du vulgaire, qui crie anathème contre tous ce qu'il ne conçoit pas. C'est ainsi que son tribunal Curtius se devoit pour sa patrie par vanité, Scevola supporta la flamme par opiniâtreté, Regulus se fit le martyr de sa parole par un enthousiasme ridicule, dont il fut la dupe. Alexandre n'est qu'un vagabond, un voleur de grand chemin, Brutus un ambitieux maniaque, celui qui suit volontairement ce qu'il aimoit au tombeau, un fol qui a le cerveau blessé, celui qui sacrifie sa fortune à son honneur, une tête romanesque qui veut se faire un nom, ainsi du reste.

Et si lorsque vous et moi nous quittons le masque pour considérer ensemble philosophiquement et sans préjugés la grandeur, la noblesse de notre être immatériel, lorsque homogènes à quelques égards (j'ose le dire après vous), nous nous confions les mouvemens exaltés, les sentimens extraordinaires qui nous agitent quelquefois, on nous écoutoit à la porte, il y en auroit 99 sur cent qui nous enverroient (pardonnez) tout deux aux petites maisons. Il suit de tous cela qu'il étoit presq impossible de faire un portrait clair et en même tems véritable

de votre ami, sans blesser la vanité de ses concitoyens ou leur paroître obscur. Vous avez pri le dernier parti, parceque vous ne pouviez représenter autrement Mr. Fagel et tel qu'il étoit par essence et tel qu'il se monroit aux autres. Ceux qui n'ont pu saisir le grand toute dans les details épars [...].



Lettre I.113 – Diotime, 10 septembre 1776 = Bd 1.33-41

10 sept 1776 à 10 h. du matin

Echantillon des scenes qui se repettoit souvent

Je n'ai peut-être qu'un moment à ma disposition dans toute cette journée. Je veux l'employer, Monsieur, à vous répondre. Pour cet effet il faut que je commence par abattre un monstre que votre imagination active s'est plu à créer d'un bout à l'autre. Oui Monsieur, d'un bout à l'autre, il n'y a pas une ligne de votre lettre, ou pour mieux dire, il n'y a pas une idée qui ne vous doive uniquement son existence. Je n'ai point eu l'esprit caustique, {...}, outre que ce genre ne fut jamais le mien, que je laborre dans les autres, j'aurois honte surtout de m'en servir contre mon ami, et pour discuter des choses graves, en un mot, je ne l'eus ni ne l'aurai jamais. Je n'ai pas songée davantage à vous accuser de preferer les facultés intellectuelles à l'énergie de l'ame, je n'ai songé qu'à vous demander des éclaircissemens sur un article qui n'étoit pas parfaitement intelligible pour moi et non à disputer en aucune façon, car ne le comprenant pas, je n'avois proprement aucun | sentiment sur cet article, ni pour ni contre. P.c. ce qui vous a paru dispute, et causticité, n'étoit chez moi tout simplement et purement que des efforts pour vous faire comprendre que je n'entendois pas bien votre idée.

Je n'ai pas eu non plus des dispositions peu favorables, provenant des impressions que m'avoient fait ce que vous nomez le triste, et ce que j'appelle l'intéressant écrit en question; cet écrit m'a fait un plaisir infini, sans aucun mélange de peine, en un mot je ne sais point du tout, ni ce qui a donné naissance à votre fantôme, ni ce qui pourra le detruire, si vous ne daigné pas me croire. Si, pour eclaircire davantage vos douttes, l'histoire de mes plus secrettes

pensées d'hier peut y faire quelque chose, je suis prêt à vous la donner. Lorsque vous êtes arrivé, le calme et le repos le plus parfait étoit dans mon ame, aucun nuage ne troubloit la sérénité de mon esprit, si ce n'est peut-être le sentiment bien bas, bien bas, de la perte prochaine de ma liberté. Je dis bien bas, non que je voulusse vous le cacher, | mais parcequ'en général j'étouffe le plus que possible le sentiment des peines que je puis éviter, persuadée qu'il est des choses qui (semblable à une medecine qu'il ne faut pas flairer longtems si on veut avoir la force de l'avalier) ne doivent pas être considerés avec trop d'attention, si on veut les supporter avec dignité et constance.

Ce sentiment sourd a donc pu repandre comme malgré moi une teinte de melancolie sur mon esprit, mais surement pas l'ombre d'humeur. J'avois lu et relue l'écrit en question 4 fois avec un plaisir toujours nouveau, pesant autant que possible sur les articles qui auroit pu me faire naître quelques doutes, afin d'être en etat de vous écrire (coe vs l'aviez exigé) avec vérité et sans reserve toutes les reflexions qu'il me feroit naître. Ces reflexions malgré tous mes soins et mon attention se sont bornés à l'article en question; il étoit donc naturel que n'ayant pas le tems d'achever ma lettre, je desirasse en parler avec vous. J'entamai deux fois cette conversation, vous y fites des reponses laconiques et generales qui ne me donnerent aucun | coin où je puisse m'accrocher pour étendre cette conversation; enfin vous voulutes voir le {comencement} de ma lettre, et je n'hésitai à vous la faire voir que parceque vos reponses general et breve m'avoient fait penser que peut-être vous ne vous souciez pas de discuter de vive voix sur cet écrit, et que la lecture de mon bout de lettre qui finit précisément à l'article de la seule objection que j'eusse à faire, feroit travailler votre trop riche imagination. Enfin vous insistates et je ne pus vous la refuser davantage, effectivement ce que j'avois prévu arriva. Vous me dites: je vois bien, Mad. que vous avez envie de critiquer cet écrit, critiquez le donc. Cela me confirma sans l'idée que ce n'étoit pas le moment de vous parler, parceque votre imagination déjà montée ne manqueroit pas de travailler à tort et travers sur les choses le plus innocentes, je me defendai en effet d'en parler et vs proposai d'écrire, vous prîtes ce malheureux air factice, moitié amer, moitié riant, qui précéda ci devant les grands | orages entre nous. Cette perspective (je vous l'avoue) me fit trembler, et bien resoluë d'opposer de mon côté toute la resistance pour empecher l'orage de

se former entierement. Et ne me sentant aucune disposition quelconque à l'affronter, je resolut de faire absolument tous ce qui me seroit possible pour vous faire rentrer dans votre état naturel, et entre autre choses je cassai ma resolution de ne pas parler alors de cet écrit, et je vous en parlai tout au long et vous en dis me souvenant du remede indiqué par vous-même dans le susdit écrit. Je vous dis sans reserve ni restriction tous ce que j'en pensai, c'est-à-dire, ce que l'article des confidences avoit pour moi d'obscur. Votre imagination trop pleine et trop en effervescence dans ce moment là n'étoit pas assez tranquille pour éclaircir mes objections ou plutot mes douttes, du moins je dois le croire, si j'en juge sur vos reponses, | qui ressembloient plutot à une déffense amère contre quelqu'un qui nous attaque qu'à des eclaircissements et des instructions tels que vous daignez m'en donner lorsque je vous en demande, surtout au sujet de vos propres productions. J'avois beau recomencer sans explications, j'avois beau faire des efforts pour vous faire comprendre que celle des lumieres et non une déffense dont il s'agissoit pour moi, je vous vis à la fin vous opiniatrant à finir cette conversation sans me les donner ces lumieres, chose rare parmi nous, que l'un ou l'autre puisse vouloir rompre la conversation avant d'avoir éclairci le point qui en fait le sujet. Enfin voyant qu'il étoit inutile d'insister, je tâchai de tourner du moins la conversation sur quelqu'autre sujet philosophique afin de vous tirer de cet etat fardé dans lequel je vous sentoisi si clairement. Je mis sur le tapis differants sujets, c p. ex. le parallele entre les differantes | classes de la societé, celle délicatesse morale et de celle de la societé, la Cour et ses moeurs, etc. etc. Vous ne prîtes interêt à aucune. A la fin après m'être assurée par tous ces essais qu'il n'y avoit pas moyen de vous remettre dans cet etat naturel, je cru qu'il étoit tems de vous demander ce que vous aviez, je m'y determinai d'autant plus aisément que dans vos propres idées, dans votre maniere d'envisager notre situation reciproque, et dans nos promesses reciproques entroit celle de nous dire sur le champ ce qui nous affecte. Ou bien de nous quitter aussitôt vous ne fites ni l'un ni l'autre, et je vous avoue (que comptant entierement sur ces promesses precedantes) je començai à me dire: Me serois-je trompé? Cependant le sentiment intime, conviction bien au dessus de tout raisonnement, me dit bientôt (pardon), me dit bientôt que c'étoit vous q me trompiez dans votre reponse, et pour lors ne voyant plus aucun {...} | jour d'obvier à cet état au quel

je me dois la justice de n'avoir contribué en rien, je pris le parti de n'en plus faire mention, et d'attendre de votre justice le retour de celle qui m'est due. Je l'attens encore, Monsieur. Je vous ai juré hier sur mon honneur et sur mon ame, que je n'avois rien de plus à dire contre cet écrit que ce que je vous en ai dit alors. Je devois donc {...lument... être crue}, j'ai honte déjà d'avoir besoin d'un serment pour l'être, et je rougirois bien plus d'avoir à le regretter; ne l'attendez pas de moi, non plus qu'un apologie sur ce que vous imaginez que j'ai été choquée du style pretendu vain de votre écrit; en verité vous avez trop d'esprit, et trop de sentiment pour juger ainsi de sang froid votre amie; je m'en rapporte donc à vous-même pour ma deffense et me borne à vous remercier de m'avoir comuniqué le sujet de vos peines. Il n'est pas question de pardon, en verité vous n'avez offensé que vous-même, car je ne regarderai jamais come une offense le produit d'une imagination trop forte, à laquelle l'organe moral, ce siege auguste de {l'amitie} veritable, n'a aucune part. Depuis que vous rendez justice à mon ame, sachez qu'il vous est | impossible de m'offenser, aussi impossible qu'il l'est que l'essence de votre ame se corrompt. Vous ne pouvez que m'affliger, et encore cette affliction cessera-t-elle toujours quand il vous plaira. Je ne pense pas comme vous, que de me cacher votre mal phisque ne soit pas un crime, je le trouve seulement plus gracieable que celui de lâcher le mal moral, à proportion que je fais plus de cas de l'un que de l'autre. Je ne pourrais probablement plus vous écrire dès q le Prince y sera. C'est pourquoi je fermerai ma lettre sans y ajotter les idées sur les honeurs que je me reserve de vous comuniquer demain. Quand à Lysis, hélas, c'est à moi à vous prier de lui rappeler, je dis mal, de lui parler de son amie, car je n'ai aucune nouvelle de lui, et ne le verrai que samedi prochain. Je n'ai pas le tems de relire cette longue épitre, ainsi je charge votre coeur d'y mettre les corrections necessaire pour vous laisser hors de tout doute sur les sentimens inaltérables de Diotime pour Socrate. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Lettre I.114 – Diotime, 11 octobre 1776 = Bd 1.43-46

Ce vendredi 11 d'oct 1776

Je ne la vois que trop, Monsieur, la tempête qui s'élève au dessus de ma tête, et qui s'apprête à troubler ma tranquille et heureuse retraite. Le Prince paroît plein du projet de m'y enlever, Lysis a essayé hier come vous une très longue conversation à cet egard, à ce qu'il vient de m'écrire, le Prince lui-même m'a fortement entrepris hier. Je me suis déffendue de même, et le ferai constamment tant que ma fermeté ne demandera pas des grifs et des dents, et qu'elle pourra s'accorder avec la douceur, et avec les egards que je dois à mon mari. Ce qui m'afflige le plus, c'est qu'il paroît que le Prince agisse si vivement par l'instigation d'une feme qui semble née pour être mon tourment; je l'ai reconnu au genre de reflexions et oppositions que le Prince m'a manifesté hier, | come on reconnoit Hogarte dans ses caricatures.

Pour comble de malheur Dimitri a repris hier sa fievre qui l'avoit quitté, c.à.d. qu'elle avoit manqué une fois ce qui me donna l'espoir de l'en voir quitté entierement. Je suis honteuse de devoir vous avouer que toutes ces reflexions ensembles me donnerent ce matin une heure entiere d'humeur telle que j'ai grondé injustement mes enfans et Mariken. Heureusement l'injustice faite à la derniere etoit si forte que le ridicule m'en sauta aux yeux et me fit connoitre l'état où je me trouvai, de sorte que je m'en suis tôt débarassé, car c'est assez le propre de l'humeur de nous quitter des qu'il se manifeste à nous fortement et surtout du côté petit et ridicule. |

Pour la tristesse, il n'en est pas de même. Elle n'est pas si complaisante, et je crois qu'il ne faudra pas moins que l'academie pour la chasser ou la suspendre. Je l'avouerai, si le Prince me persécutoit sur ce sujet dans des vues de bonheur et de satisfaction pour lui, je n'aurois aucune plainte à lui opposer, mais ce qui me chagrine c'est de penser que l'on veuille m'enlever à mon bonheur pour faire tous les soirs les honneurs d'un souper à Mde H., qui s'ennuie chez elle et n'oseroit, actuellement que la Cour est en ville, aller souper chez un garçon sans feme. Pardon, Monsieur, si je suis bavarde, cela justifie le proverbe qui dit gardez vous d'un home | qui n'a qu'une affaire en tête. En verité, toutes mes affaires possibles dans ce bas monde, ainsi que tous mes desirs sont renfermés dans ma

chaumiere, lorsqu'il est jour d'academie, et ce jour si prochain me fait sentir encore plus vivement tous ce qu'on attaque en formant le projet de m'en tirer. Je vous rends grace, Monsieur, et du livre que vous m'avez envoyé, et des nouvelles que vous me donnez sur la maniere dont vous avez passé votre journée; elle n'a pas été perdue puisque vous l'avez employé à embellire la triste existence d'un home qui vous aime et vous honore beaucoup, quoiqu'infiniment moins que Diotime.

En relisant votre billet, j'y vois avec surprise un projet de voyage pour demain; de grace apprenez moi du moins quel sujet si pressant peut vous éloigner un jour d'academie? Ou plutôt, apprenez moi que vous ne serez hors de ville, parceque Niethuys n'est pas en ville. Voici le Prince qui arrive.



Lettre I.115 – Diotime, 11 décembre 1776? = Bd 1.49-52

Jeudi 11 dec à 2 h.

Votre Diotime se porte bien, mon cher maître, depuis qu'elle sait grace à vos bontés, que votre santé est mellieure, cette santé l'a beaucoup inquietté hier. Cependant elle vous a sçu gré de préférer lui faire partager vos meaux à la triste sagesse de souffrir loin d'elle, cette sagesse n'est pas celle de l'amitié où l'incertitude est le plus grand des meaux, si vous sentez come moi cette verité, ne me cachez jamais vos souffrances, et surtout ne me privez jamais de la douceur de les soulager.

J'espere toujours fortement pouvoir vous aider à arranger samedi votre binocle. Demain je vous dirai quelque chose de plus certain à cet egard. Que le ciel vous delivre en attendant des homes de pâte de cire, de fer, de ver, d'argent, de clinquant et surtout de ceux de phosphore; que la Venus celeste et la sainte philosophie soyent vos compagnes, et vous offrent quelque fois l'image de votre Diotime.

Vous avez oublié les feuilles philosophiques que vous m'avez promis hier. Je compte que vous me les enverrai demain matin par Charles avec la note sur la propriété des corps. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.116 – Diotime, sans date, 1776 = Bd 1.53-56

1776

Il faut, mon cher Socrate, qu'un génie malfaisant, jaloux de mon bonheur ait versé ses poisons sur nous, sans quoi il me paroitroit inexplicable comment tous ce que j'ai pu imaginer jusqu'ici pour vous donner des preuves plus intimes d'une confiance que vous avez tant paru ambitionner, et d'une amitié qui tient à mon essence, n'a tourné qu'au préjudice de mes vœux. Chaque fois que mon cœur s'est approché du vôtre davantage, qu'il s'est plus ouvert à vous, je me suis dit, pour le coup nous vivions ensemble dans ce calme heureux qui doit naître de cette certitude d'une amitié parfaite et réciproque, fondée sur une confiance entière. Et après chacun de ses pas, mon cœur fletri de douleur et de regrets s'est vu contraint à renoncer à cet espoir, en s'avouant que sans doute il devoit s'être trompé encore dans le choix des moyens. Quoiqu'il en soit, je vous avoue que je suis au bout de ces moyens, et qu'après vous avoir fait lire dans mes lettres comme dans mon cœur et dans ma tête (selon vos desirs) et que je vous ai vu expliquer cette parfaite soumission à vos desirs, comme si semblable | aux héroïnes des romans et tragédies, je vous considérerois comme mon confidant. Injustice d'autant plus cruelle que vous aviez exigé de moi ces confidences comme autant de sceaux qui vous convaincroient de ma parfaite amitié, et que (dans cet espoir seul) je n'ai pas même dû balancer à vous les accorder; enfin, après avoir dissimulé et guerrie autant que possible cette plaie par la force du raisonnement, et surtout par l'énergique désir de tout supporter dans l'espérance de vaincre enfin ma mauvaise étoile, et vous inspirer pour moi plus de confiance (je parle de cette confiance qui, sûre d'être aimé, rend les soupçons, les mauvaises interprétations, les défiances, les incertitudes etc. etc. impossibles) hélas! c'est vainement, votre court

billet de ce soir suffit pour m'en convaincre et renverser toutes les flatteuses idées que ma complaisante imagination, d'accord avec des vœux de mon cœur, s'étoit forgée. Je lis avec douleur que vous ne comptez importuner personne mercredi, que vs avez trop d'affaires pour me voir demain, etc. etc. | Ce soir encore, permettez moi de vous l'observer, parceque c'est un point qui ne va à rien moins qu'à devoir jeter des soupçons singuliers sur ma conduite, ce qui surement n'est pas votre intention; mais votre préoccupation, lorsque vous avez quelque idées en tête, vous rend quelque fois trop distrait. Ce soir dis-je, lorsque m'accompagnant dans ma chambre, où j'allois chercher des craions, vous vîtes Lysis nous suivre pour m'éclairer; dès que nous y somes tous trois, vous vous sauvez brusquement, et je n'eus que le tems de courir tout aussi brusquement après vous, afin que rentrant ensemble je scusse sauver le mauvais effet d'un air de discretion aussi marqué, et aussi singulier pour ceux qui n'ont que les yeux de la société,

Surement vous n'avez pû imaginer que j'avois dessein d'être seule avec lui, j'aurois assurément mal pris mon tems pour ma retraite, ainsi je ne puis comprendre quel malaise si grand vous empêchoit de demeurer meme un instant entre nous deux. Et vous êtes surpris après cela, que j'évite de vous voir en meme tems? Hélas, toute votre conduite ne me prouve-t-elle pas manifestement que je le dois plus q jamais, | que dis-je, elle me prouve? Je parlerois bien plus juste en avouant que je ne sçais plus où j'en suis, que je me vois au bout de mes ressources, et qu'avec un vif desir de jouir enfin en paix les douceurs de l'amitié que je vous porte, et d'en recueillir ainsi les fruits. Je ne vois plus de ressource qu'en vos bontés; daignez, cher Socrate, daignez me suggerer à votre tour quelque remede, hélas! vainement je regarde ce homme, ce gage précieux qui ... mais que servent de vains regrets, ah loin de moi toute reminiscence, loin de moi tous ce qui pourroit egarer derechef ma raison, qu'elle soutienne les forces d'une ame pure, trop vraie, trop aimante peut-être! C'est là son malheur sans doute ... J'aurois été charmé de vous voir demain à diner au moins, puisque vos affaires vous empêchent d'aller avec ns au petit Loo. Mais en verité je n'ose plus rien vous proposer. Mr. de Luc dine chez moi sans Mr. Dentan, le Prince dine dehors, j'aurois cru pouvoir dire à mon ami: venez diner ici, je serai charmé de donner une si bonne compagnie à cet home, mais dans l'état de contention et de défiance où nous somes sans cesse, Dieu sait à quelle nouvelle interpretation.

Lettre I.117 – Diotime, sans date, 1776 = Bd 1.57-60

1776 {am...}

Mon cher Socrate, je ne saurois vous dire au juste à quelle heure j'aurai le plaisir d'aller chez vous demain, parceque j'ignore encore quel sera le moment opportun pour voir le petit ambrion d'Altesse. Cependant je serai surement chez vous avant deux heures et j'ose vous demander à diner pour les 2 heures, parceque je desire être à Niethuys de bonne heure pour profiter encore de ce peu de soirées solitaires que j'ai à y passer. Bientôt hélas je ne serai plus maitresse de mes soirées précieuses.

Je vous supplie de ne me donner que trois plats demain, sans cela je n'oserai plus retourner prendre place à votre table. | Je me suis très bien trouvé sans doute de votre gouvernement hier, et si bien que j'en suis encore abbattue, après avoir dormi (chose qui ne m'arrive jamais) 9 heures de suite. Il me semble que nous etions heureux tous trois, et je me suis flatté voir sur votre phisionomie l'expression d'un bonheur qui ne residoit pas seulement dans l'aspect de celui dont je jouissois, mais en vous-même; c'est ce qui m'a surtout consolé d'avoir rompue en votre faveur ma resolution. J'ai dit come Agésilas:¹⁵ la loix dormira toute cette journée et demain elle reprendra sa vigueur. Celle qui m'attache à vous ne | dormira jamais. Elle est eternelle come l'essence de Diotime.

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys

*Lettre I.118 – Diotime, sans date, 1776 = Bd 1.61-62*

En me permettant de jouir de vos ouvrages, Monsieur, vous m'avez fait passer plusieurs jours bien agréables. Je ne connoissoit point du tout la Lettre sur la Sculpture, et n'eus jamais imaginé qu'en un espace aussi borné on pût reunir aux préceptes les plus justes des vues aussi philosophiques, aussi fines et aussi nouvelles. Vous analisez trop bien les desirs pour ne pas sentir que plus on vous

15 Une pièce de théâtre de Corneille.

lit et plus on a celui de vous voir souvent, vous devez donc être indulgent aux importuns à cet égard, Monsieur; et me pardonnez si je me mets de ce nombre en vous priant de me faire l'honneur de diner chez moi après demain.

Voudriez vous me faire la grace de m'indiquer le moyen d'avoir les ouvrages d'Huygens? Les libraires n'en ont pas même l'idée, du moins ceux de La Haye, | et je desirerois cependant fort le prendre d'après vos conseils) pour guide dans l'optique.

Agréez, Monsieur, l'estime et l'attachement vrai de votre très humble et obeïssante servante,

Adelaïde de Gallitzin

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuis

O mon instruction 1776



Lettre I.119 – Diotime, sans date, 1776 = Bd 1.63-66

La tempête de {Scheves} 1776

Jeudi matin

Mon cher Socrate. Je me porte très bien, quoique j'aie veillée cette nuit avec mon vieux tailleur à la sureté de ma maison. La tempête fut horrible à entendre, les hurlemens de la mer en courroux sembloient articuler tous les malheurs dont elle menaçoit ou peut être punissoit dans ces moments là ceux qui se sont confiés à elle. Ce sentiment avoit quelque chose de penible. Pour moi, je ne craignois que le feu ou la chute d'une poutre, c'est pourquoi je voulois rester levé et habillée auprès de mes enfans pour les sauver en cas d'accident. Ma chère cassette n'a pas été oubliée dans mes précautions; je l'avois fait transporter en bas, après quoi j'ai passée fort bien le reste de la nuit; je crois qu'il y avoit aussi quelque principe de | tremblement de terre, du moins celle sur laquelle pose mon château s'est ebranlée jusqu'à jeter mes porcelaines de l'armoire en bas.

Quoique je vous sache un gré infini de vous souvenir de mes plaisirs, je suis fâché que votre pauvre domestique se soit exposé à la fureur des vents, et le suis d'autant plus que vous n'avez pas daigné me dire un seul mot de vous, de votre santé etc. etc. J'ai feuilleté un quart heur Anacreon pour y trouver un mot de votre part, mais en vain, ce qui me prouve suffisamment que vous êtes fort occupé, le reste de la journée vous dedomagera par les agrémens.

Veillez dire à Lysis que je respire et me porte bien; dites lui surtout que s'il fait demain une tempeete pareille ou seulement approchante, je lui defend, | sous peine de mon courroux implacable de venir à Niethuys s'exposer.

Je vous fais la même priere à l'égard du samedi, mais j'espere bien que d'ici à ce jour le tems se calmera et que j'aurai le plaisir de passer avec vous la journée du samedi. Recevez en attendant la benediction de Diotime. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.120 – Diotime, 6 janvier 1777 = Bd 1.67-70

Mardi, 6 janvier 1777

Les lettres que je vous renvoie avec bien des remerciemens, mon cher Socrate, sont excellantes. Mais il me semble que ce seroit en manquer le but si vous la montriez au ... en lui laissant croire que vous me l'avez caché. D'ailleurs il ne sauroit lui paroître naturel qu'attendant depuis si long tems la reponse de Camper pour {nous} decider sur ce qu'il faut faire on vous seul l'ait derobé. Je suis donc d'avis, que demain en venant diner ici vous nous montriez la soi-disante reponse de Camper. |

Mon cher Socrate, hier je ne me suis couché que vers une heure, trop agréablement occupé à lire vos 2 dialogues, c'est-à-dire le premier et le demi-second, en y ajoutant les corrections de stile, les seuls qu'on puisse y trouver. Ce soir je continuerai, et laisserai mes 24 lettres que j'ai à ecrire encore pour quelques autres jours. On ne peut s'occuper de vous par sauts et par bond, il faut de la suite. L'attrait du plaisir et la profondeur des matiere le demandent également. Je n'ai donc garde de deranger le plan que vous vous êtes formé pour

cette journée. | Je l'approuve d'autant plus que c'est auj. pour moi un jour de medecine; cela veut dire passablement maussade. J'en avois besoin et l'ai prise auj., puisque le Prince ne vient pas y diner.

Tous cela fait que je n'acheverai de jouir de vos belles productions que lorsque ma tête sera tout à fait libre, ce qui arrivera j'espere vers le soir. Je vous conjure de consacrer quelques moments de cette journée au dialogue. Je vous en conjure par le genie de Socrate et l'amitié de

Διοτμην Φιλεταιση



Lettre I.121 – Diotime à Prince Gallitzin, 23 août 1777 = Bd 1.71-72

Samedi, ce 23 d'aout 1777

Après un voyage assez fatigant nous sommes arrivés ici très heureusement jeudi soir. Nous avons débarqué chez Mde de Serent au Loup où nous logons; Mr. Hemsterhuys dans la petite chambre que vous avez occupé, et moi dans mon ancien appartement avec mes enfans. Ma santé a été fort chancelante en route, mais le plaisir d'être sans cesse avec cet excellent ami, qui a bien voulu se faire mon compagnon de voyage, m'a plus que consolée de mes souffrances. Ce plaisir s'est multipliée depuis le moment que j'ai embrassé Mr. et Mde de Serent, que j'ai trouvé tous deux engrassés et jouissant de la mellieure santé. Leurs petites filles qui sont avec eux sont charmantes et font les délices de Mimi et de Mitri. Ma vie est très douce ici, et n'étoit-ce le bruit si différent de l'aimable silence qui regne dans mes dunes, et la satisfaction de me retrouver avec cette amie si chère, je croirois à peine avoir changée de maniere de vivre. Nous sommes toujours seuls à la maison, toujours ensemble. On dit qu'il y a un monde prodigieux à Spa, mais il n'existe pas pour nous. J'ai joui bien vivement de l'impression agréable que ce pays pittoresque a fait sur Mr. Hemsterhuys. Pour un Hollandois | ce coup d'oeil doit avoir en effet quelque chose de magique, puisque moi, après avoir vu de pareil à différente reprise, j'en suis frappé de nouveau chaque fois que je le revois.

Le Prince Meschefski est venu à Spa pour nous voir, et s'y arrettera quelque jours. Mde de Serent a eu la bonté de l'inviter de venir diner avec nous. Demain je compte mener mon ami H. à la Cascade de Loo, et après une petite course commencer mes bains, dont j'ai grand besoin, car je me sens très échauffée. Mimi et Mitri vous baisent les mains, et souhaitent que papa s'amuse beaucoup à la chasse et s'y porte bien. Ce sont aussi là les voeux sinceres de leur mere.

Santé et contentement sont deux grands biens. Le premier ne dépend pas de nous toujours, mais le second reside en depit des circonstances au fond de tout coeur honêt. Je le sens en desirant ardamment qu'il soit etabli à jamais dans le vôtre.



Lettre I.122 – Diotime, 11 janvier 1778 = Bd 1.73-74

Le 11 jan. 1778

Ma santé dont vous desirez savoir des nouvelles, mon cher Socrate, est très bonne. Je vous écris pendant que le Prince fait sa sieste; c'est Herodote qui a eu le talent de soporifique qui agit sur lui depuis plus d'une heure, jusqu'à le faire ronfler de maniere à faire trembler ma cabane. Vos Dialogues n'auoient pas mieux fait.

J'espere que vous y travaillerez ce soir, et s'il le faut, je vous en supplie, car j'ai la passion de les voir achever presqu'aussi vive que | l'est celle que je me sens pour son auteur.

Bonsoir Socrate, si vous craignez de ne pas dormir, lisez Herodote.



Lettre I.123 – Diotime, 29 janvier 1778 = Bd 1.75-76

Demonstr. du binome.

Jeudi matin à 1 h et demi après minuit.

29 janv. 1778

Mon cher Socrate, je ne saurois m'aller reposer en paix sans vous annoncer aparavant, que je viens d'accoucher heureusement d'un enfant mathematique,

dont j'étois fort incomodement enceinte depuis 4 jours. L'accouchement a été comme vous voyez laborieuse, et la joie que me cause ma delivrance proportionnée à mon labeur se multiplie par le plaisir de vous la faire partager.

Veuillez être le parain de ce premier né qui porte le nom du binome de Newton, et donnez à sa mere le plaisir de vous embrasser ce midi afin d'offrir avec moi une hecatombe aux muses.



Lettre I.124 – Diotime, 6 février 1778 = Bd 1.77-80

Jeudi, à 5 h. le 6 fev. 1778

Quoique j'aie eu l'air passablement imbecille hier soir, mon cher Socrate, je n'en ai pas moins passée une soirée d'autant plus agréable qu'elle avoit succedée à une journée qui m'a parû longue et fatigante come me le paroissent toutes celles où je suis obligée de faire des mouvemens contre nature à une partie de mon essence.

Je me porte bien auj. et j'aurois désirée que Charles vous eut trouvé chez vous ce matin pour me rapporter des nouvelles de votre rhume qui ne diminue pas au gré de mes desirs. Menagez vous, mon ami, menagez mon bien, c'est le devoir de l'ami qu'on en fait depositaire. |

Come je n'ai pas eu le plaisir de vous voir aujourd'hui, je me flatte que Minerve vous permit de travailler au Dialogue. Pardon si je repette souvent ce refrain. Si l'égoïsme est excusable, c'est assurément lorsqu'il s'établit sur l'objet de notre amour, et come dans ce cas ci, cet objet n'est rien moins que la St. Philosophie; et que cette passion nous est comune, mon empressement doit cesser de vous paroître egoïstique.

Si j'étois comme vous favorisée des muses, il me semble qu'il seroit plus necessaire de m'arracher à leur commerce que de m'y inviter, mais *ού παντος άνδρός ές Κόρινθον έσθ' ό πλούς*. |

Bon soir, mon cher Socrate, puissiez vous semblable à Appolon *ός θεσπιωδει* *τρίποδος εκ χρυσηλατου*¹⁶ nous préparer ce soir des jouissances qui ne périssent

16 Aristophanes, *Plutus*, v. 9.

point; l'attraction des âmes et la philosophie sont les seules de ce genre, come le Triangle comprend les seuls êtres à moi connu, qui savent faire usage de cette verité importante pour le bonheur.

Διοτιμη |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.125 – Diotime, 8 février 1778 = Bd 1.81-82

Dimanche, ce 8 fev. 78

Vous aviez très bien prévu, mon cher Socrate, que le Prince ne partiroit pas auj. Il a remis cette partie au mecredi prochain à cause qu'il est invité pour ce soir à la Cour et demain pour tous le jour le diner chez Mr. Tulemeier et le soir chez Ailva. Mardi il viendra dit-il diner ici pour prendre congé de moi. Mais je ne crois plus qu'il parte du tout. Pour moi, je compte me divertir demain à prendre de la rhubarbe, parceque je sens que mon estomac a besoin d'une evacuation.

Veillez me | dire des nouvelles de votre santé et du Dialogue.

Pour moi je compte passer ma soirée avec Diodore de Sicile, et au deffaut du plaisir de voir mon cher Socrate, je penserai avec satisfaction qu'il est occupé à eclairer la marche de ceux qui tendant au bonheur n'en manquent la route que faute de guide. Pour les aveugles né il n'est point de flambeau.

Adieu, mon cher Socrate, recevez toutes les benedictions de votre Diotime.



Lettre I.126 – Diotime, 11 mars 1778 = Bd 1.83-86

Mecredi soir à 9 h ½ 11 de mars 78

Lorsque j'ai envoyé ce matin savoir des nouvelles de Socrate, il etoit au Conseil, ce qui vu la différance que j'ai le droit de lui supposer pour mes sollicitudes, me donneroit celui de penser que sa santé est bonne. Cependant j'ai appris d'un

autre côté qu'il tousse plus que jamais. Il ne me reste donc qu'à lui repeter que decidament je ne serai pas la complice de ses meaux, et p.c. des miens. J'irai surement le voir demain matin pour l'en assurer moi-même. Après cela, je vous dirai à vous que je passai hier une des soirées des plus agréables. Je dirai mieux, des plus delicieuses | dont ma memoire me fournisse le souvenir. Et j'en remercie du fond de mon ame les deux êtres chers qui sont partie intégrante de mon existence.

Ma journée et surtout ma soirée d'auj., quoique dans un genre un peu différant, n'est pas indigne de figurer à côté de celle d'hier, et je jouis richement de la paix et de l'harmonie que j'ai retrouvée dans le séjour du silence, mon veritable élément. J'avois trop à jouir pour avoir le loisir de lire beaucoup. Cependant j'ai lue la moitié de la Vie de Démetrius, le reste de mon tems s'est partagé entre mes enfans et la contemplation | vraiment épicurienne de mon bien-être. Dans cet etat, en un mot que le Grand Du Luc exprime si richement en s'écriant: Je suis! ... oserai-je le dire!

Lysis que je vis un petit moment ce matin me parla avec beatitude de notre soirée d'hier; dites moi, cher Socrate, si vous en avez jouis come nous! Mais je sens l'inutilité de cette question aussi evidenment que je sentis toujours l'influence du moindre petit malaise dans l'un des côtés du Triangle sur le Triangle entier. Et d'après ce sentiment immanquablement sure, je prononce que vous etiez heureux! Puisse mon ame, qui s'approche de la vôtre, qui vous environne en depit des distance, vous porter dans cette soirée | l'influence de ses affections et si j'ai été trop longue à vous les decrire, punissez moi en me rendant la pareille. Demain vers une heure je serai chez vous. Bon soir Socrate, bon soir; je vais, pour achever de mettre ma tête en ordre, geometriser un couple d'heures, pendant que vous planez dans les hauteurs metaphisiques. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Lettre I.127 – Diotime, sans date, 1778 = Bd 1.87-90

1778

Vous prenez bien votre tems pour essayer d'exiter en moi une colere antiphilosophique, propre à deranger mes plans paisibles. Car mes vilaines douleurs d'estomacs m'ont tellement travaillés, qu'elles m'ont necessités à avaler quelques pilules propres à le pacifier, qui affoiblissent un peu ma bonne tête. Malgré cela cependant votre coup fourré portera à faux et je ne me facherai pas d'un voeu qui suppose l'absurde, c.a.d. que vous m'aimez plus que je ne vous aime.

Je n'ai qu'un mot à dire. Diotime aime et soigne le repos de Socrate, et le méchant cherche à troubler le sien. Or repos, tranquillité, paix de l'ame est bonheur, donc Diotime aime mieux Socrate que Socrate n'aime Diotime, C.Q.F.D. hélas, oui je suivrai | vos ordres. Car il ne seroit guere decent d'aller chez vous pour vous quitter à tout moment, et pour causes si contraires à la politesse. Mais je veux savoir coment vous vous portez et si vous êtes sage.

Je ne sais si je verrai Lysis ce soir, car il est pour tous les jours en fête chez Mr. Tavel avec Errata, Mdelles Hollard et Coning, etc. etc. Mais j'aurai le Prince et cela suffit à mon bonheur. Pourtant si par luxe vous voulez y ajouter un billet un peu moins laconique, détaillé surtout à l'article de votre santé. Je ne m'en facherai pas.

Adieu, méchant Socrate, je voudrois pour votre punition pouvoir vous faire avoir raison. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

*Lettre I.128 – Diotime, 24 juin 1778 = Bd 1.91-94*

Angelmode, le 24 de juin 78

Je vous écris derecheff, mon cher Socrate, avant d'avoir reçu votre lettre, parceque le courier qui arrive de La Haye ce jeudi est suivi dès le lendemain

matin du depart de celui pour La Haye, au lieu que celui qui arrive le dimanche ne repart que le mardi, et laisse p.c. un jour entre deux pour repondre.

Ma sciatique va un peu mieux, peut-être grace à un remede que le hazard me fit prendre interieurement, et qui etoit bien loin d'y être destiné. Hoffmann m'a prescrit des mouches cantharides infusés dans la liqueur du cochléaria pour frotter les hanches douloureuses. Hier je me mepris, et au lieu de prendre un autre medcine qui m'étoit prescrite, interieurement aussi pour le meme mal, j'avale un demi verre à vin de cette infusion qui une fois donna la gangrene dans les boyaux à une | servante de feu Robert. Pour moi j'eus soin d'avaler dès que je remarquois mon erreur une pinte de lait et je n'ai éprouvé d'autre mal (excepté un peu de brulure dans le gozier) que d'uriner (sauf votre respect) toute la nuit sans avoir le tems de m'endormir entre deux. Et ce matin je me portai mieux qu'hier. Je viens de faire une chasse de 7 heures avec mes enfans, et je me porte reellement mieux; pourtant je vous conseille d'attendre encore quelques autres experiances pour confirmer l'efficacité de ce remede, avant d'en faire l'essai, et de ne pas oublier surtout la pinte de lait.

Le Memoire du Duc paroît dans les gazettes, ainsi il est inutile de l'envoyer. Pour les crayons et les cachets, mon cher Socrate, comme ce sont des cadeaux qui feront | grand plaisir, je les attends avec impatience, vous suppliant en grace de me dire en gros la somme totale des dettes que j'ai derecheff contracté vis-à-vis de vous.

Le Corps m'ecrit de Cassel qu'il est charmé de son voyage et de la maniere dont il est reçu (notez que c'est de la part de mes amis) à Cassel par le general Schliffen. A Paderborn il l'a été chez le Grand Homme qui y etoit justement pour sa résidence annuelle de 10 jours. Il va l'être à Dusseldorff par les Jacobi.

Dieu veuille qu'il gagne le prix de Harlem (coe je le crois, car il est arrivé en son absence une lettre de l'academie de Harleem pour lui), cela l'encouragera à travailler. Et fut-ce sur les bonnets des dames qu'il gouverne, il est | essentiel qu'il soit occupé de quelque chose.

Je voudrois pouvoir lui ceder quelque peu des occupations que j'ai de trop. Cela seroit avantageux pour mes lettres entr'autres, qui en seroient plus courtes peut-être (car il est bien plus aisé d'ecrire longuement que courtement), mais surement moins pauvres.

Adieu, mon cher Socrate, que Dieu vous benisse et vous conserve à

Δ



Lettre I.129 – Diotime, sans date, 1779 = Bd 1.95-98

1779 raport à F.

Je vous suis obligée, mon cher Socrate, de m'avoir communiqué la lettre ci jointe; j'attendrai actuellement patiamant les avis de Mr. de Fürstenberg, et en lisant l'espece d'engagement que dans votre lettre vous avez pris pour moi, j'ajouterois que je desirerai presque sa reprobation, car je ne me sens nullement en etat de remplir les magnifiques promesses que vous avez fait pour moi. Ils achevent de me décourager, sans compter que toutes les idées que j'avois lorsque je vous confiai mon dessein, se sont dissipés. Au reste je ne vois pas pourquoi dans une ville où respire et où brille publiquement Mde Errata, l'ornement de notre sexe, les soupçons de Mr. | de Fürstenberg ne la regarderoit pas plutot que la Princesse d'Orange ou moi. Vos liaisons d'ailleurs avec elle sont assez connues puisque vous brillez dans son journal, tandis que je suis reduite à vous offrir mes hommages au fond de mon coeur.

Je vous prie d'excuser cette feuille barbouillée, je ne l'ai vu qu'en la retournant et n'ai pas le tems de recopier. Mon Mitri est mieux, mais j'ai suivie vos sages conseils en le laissant reposer son pied.

Bon soir, cher Socrate, je vous salue et veux vous embrasser demain. |

Au nom de Socrate et de la philosophie, ne vous laissez pas de travailler à relever et à soutenir leur gloire, si vous ne voulez que j'écrase de ma propre main le vil insecte qui vous contrarie.



Lettre I.130 – Diotime, 1 février 1778 = Bd 1.113-114

1 février 1778

binome

Mon cher Socrate, c'est insulter cruellement votre Diotime que de lui montrer que vous composiez à 4 ans, ce qu'elle ne sait pas à 28 ans encore; je vous remercie cependant de votre livre puisque tous ce qui tient à vous m'est précieux. Je fais des vœux pour que vous ayez ce soir une heure à donner à la métaphisique, si belle entre vos mains.

Je me porte assez bien au phisique et me trouve moins obturé, aussi au moral, qu'hier avant que vous eussiez aiguisée mon intelligence. |

J'ai fait au Prince ma démonstration du binome avec beaucoup de succes. J'espere que cela le détachera des cubes enfin.

Bon soir, mon ami, bonsoir. Veillent sur vous les celestes intelligence, et n'oubliez pas Diotime.



Lettre I.131 – Diotime, 9 février 1778 = Bd 1.117-118

9 fevr. 1778

Lundi soir à 6 h ½

Mon cher Socrate, je vous écris un mot dans la plus grande hâte en présence d'Errata et du Mystère, qui ont diné ici, pour vous demander des nouvelles de votre santé, du Dialogue, et de tous ce qui vous touche. Charle me rapportera votre reponse.

Ma santé est fort bonne, je suis seulement un peu oppressé de mes cochmars qui m'enlèvent une journée précieuse.

Bon soir, mon cher Socrate.



Lettre I.132 – Diotime, 11 février 1778 = Bd 1.119-121

12 février 1778

Mecredi 11 fev. 1778 à 5½

Vous voila furieusement en famille, mon cher Socrate, et plus que je ne vous y vis jamais. J'espere cependant que vous n'y enterrerai pas le Dialogue.

Je suis fâché de l'indisposition de votre ministre, surtout si elle augmente vos occupations. Ce n'est pas que je croie à votre inertie, ni à votre nullité, mais c'est au contraire parceque je vous crois dans les dispositions propres à mettre à bonne fin le Dialogue, et que je serois fâchée de vous en voir distrait. |

Votre vœu, mon cher Socrate, est bien rempli; je suis parfaitement contente, et le serai encore plus quand je vous verrai dans cet etat, où votre santé semble vous empêcher d'être. Mais je me flatte que Camper la remettra en bon ordre.

Veillez m'en faire savoir des nouvelles demain matin par Charles. La mienne est bonne, je vais payer ce soir un tribut de lettres qui me pèsent horriblement.

Demain j'espere bien avoir le plaisir de vous voir, si votre santé et vos occupations vous le permettent. En attendant je | recommande Diotime à votre souvenir et à vos bontés.

Bon soir, mon cher Socrate, philosophez si vous le pouvez et puis reposez en paix d'un sommeil rafraichissant et doux, tel est notre bon plaisir. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

***Lettre I.133 – Diotime, 25 février 1778 = Bd 1.123-126***

25 février 1778

examen de 2 especes de loix, l'une de la nature des essences, l'autre les loix imposées.

La reactivité ou l'inertie est un attribut essentiel de la matiere, qu'est ce que la reactivité? Il est difficile de l'exprimer en d'autres termes plus ou meme aussi propres que ceux que l'auteur a employé en disant: c'est la force avec laquelle

une chose est ce qu'elle est. Pour lui complaire j'essaierai vainement de l'exprimer encore d'une autre maniere, en disant (bien plus foiblement): c'est cette pente de la matiere à rester dans l'état où elle est. Je ne ferois que dire plus improprement qu'elle resiste à tout changement en raison de la force avec laquelle elle est ce qu'elle est. Il est clair par consequent qu'il faut une force vive, c.a.d. une force d'une | nature absolument differante, pour vaincre cette inertie de la matiere; et qu'en supposant cette force active détruite, l'Univers ne seroit qu'un seul bloc par l'attraction mutuelle de ses parties, qui n'est autre chose que l'effort de chacune de ces parties pour retourner à son etat naturel, dont elle a été tiré par une contrainte semblable à celle d'un ressort tendu, qui devient par la tention cause seconde et propagative d'action et de mouvement. L'attraction n'est donc pas differante de l'inertie. Si la matiere n'étoit dans un etat forcé, dont elle tend à se délivrer, il n'y auroit point d'attraction, et l'attraction n'est autre chose que le retour du ressort tendu à son etat naturel. Et l'inertie est la seule loi de l'Univers phisique qui derive directement de sa nature, ce qui detruit absolument la supposition absurde | d'une existance par essence dans cet Univers materiel, puisque toutes ses modifications dependent absolument de principes de nature differante. Il ne sauroit être cause de lui meme ni de {rien}.

Voyez, mon cher Socrate, si j'ai compris ou non cette partie de votre dialogue. Si je l'ai mal compris veuillez m'eclairer. Je verrai si je puis exprimer de meme les loix imposées que je sens autant que ceci. Mais il me paroît bien difficile d'exprimer, sans vous copier, des choses que vous avez p.a.d.

Je vous prie de me faire savoir des nouvelles de votre santé, et de m'envoyer un peu de tabac dans cette boette, que mes enfans ont vuïdé ce matin par maladresse en la laissant tomber.

Je vous | écris dans l'obscurité, et au millieu du babillage de mes enfans. Cela n'est pas propre à distiler cette sagesse dont vous m'avez demandé hier un echantillon. Je vous prie donc de m'en preter un peu si vous voulez que je vous en serve. Je la ferai valoir de mon mieux.

Adieu, mon cher Socrate et bon soir. N'oubliez pas d'aimer Diotime.

Lettre I.134 – Diotime, 28 février 1778 = Bd 1.127-130, 133-134

28 de fevrier 1778

Mon cher Socrate, je vous suis très obligé du livre que vous m'avez envoyé, et qui {de} beaucoup trop au dessus de la portée de ma science pour que je puisse le lire et encore moins pour décider de quel côté est son absurdité. Je vous en crois d'autant plus volontiers sur votre parole que votre système qui lui est contraire m'a frappé par sa belle simplicité.

Quant à la nation genevoise, permettez moi de ne pas voir ce Lysis (que je n'eusse jamais pu placer au centre de mes affections s'il étoit ou Bonnet ou De Luc) sous les traits avec les quels vous en dépeignez si éloquemment toute sa nation, | ou bien si avoir admiré Bonnet (qui cependant doit être incomparablement au dessous de Mr. le Sage) merite un tel arrêt. Il faut necessairement lancer votre anathème contre Diotime, qui je vous assure l'a admirée quelques moments de très bonne foi, et qui si elle avoit appris la phisique de Mr. le Sage eut probablement deffendu quelques moments les fluides ultramontins. En un mot, une des plus grande preuve de l'élevation d'ame de Lysis etant pour moi la sincere admiration qu'il n'a cessé de porter à Socrate qu'il sait bien ne lui pas rendre toujours justice, et l'ardant desir | qu'il a de s'instruire auprès de lui, je n'aurai garde de le traiter d'une maniere si contraire à l'amitié que j'ai pour lui, en le privant de vos lumieres sur un article qui peut tant contribuer à son instruction. Vous-même, mon cher Socrate, vous feriez un acte contraire à cette amitié, qu'en ma présence vous lui avez juré pour lui-même independamment de moi, en essayant serieusement de m'engager à lui taire un article, dont la contention vous semble de quelque importance dans les sciences et bien loin donc de contenter, et cette paix apparante; je veux armer moi-même vos griffes et vos dents, mais je doute | que Lysis en apporte d'autre que la reconnaissance si vous parvenez à le convaincre d'une erreur. Car je scais pour sure qu'il n'entre jamais en combat pour deffendre ni son maitre ni un autre, mais pour s'instruire et {apprendre} la verité. Car parceque je lui connois si parfaitement ses dispositions joint à une extreme clareté et netteté d'esprit, sans petitesse que je l'ai toujours cru et que je suis auj. convaincue qu'il est fait pour {secourir} ses préjugez d'enfance, et {d...} et puis apres tous cela, Socrate et Lysis sont faits pour se connoitre, se rendre justice, s'aimer serieusement pour

eux meme et pour comble enfin le bonheur de cette amitié qui les cherissant tous deux | de toutes les forces aimantes de son ame, ne pourra qu'être affligé toutes les fois qu'elle verra entr-eux des principes de méfiance, d'inimitié, d'injustices etc. etc. Sur ce, mon cher Socrate, mon ami, je vous salue, et vous embrasse du fond de mon coeur come je vous aime, que le Dieu de l'amitié en illuminant votre journée vous donne des pensées et des sentimens favorables au Δ pour votre propre bonheur et le nôtre reuni, car enfin le triangle ne peut à jamais être reduit à 2 côtés sans être déchiré dans son essence. Adieu.



Lettre I.135 – Diotime, 4 mars 1778 = Bd 1.131-132

4 mars 1778

Mon cher Socrate, je ne puis me resoudre à passer si près de vous sans vous faire au moins demander de vos nouvelles. J'aurois volontiers passé moi-même chez vous, si je n'avois voulu ne quitter mes enfans que le plus tard possible, afin de les laisser prêts à se coucher. Je vais passer ma soirée bien differenment de ce que je m'en promettois dans l'espoir de rester chez moi.

Je doute que la Cour me dedomage de ce que je perds; evrivez moi du | moins un mot de vous de votre santé et du Dialogue, afin que la perspective de recevoir cette consolation au sortir de la Cour par Charles, qui me la remettra m'aide à supporter mon inutilité pendant ces heures.

Adieu, cher Socrate, songez un peu à Diotime. |



Lettre I.136 – Diotime, 8 mars 1778 = Bd 1.135-138

8 mars 1778

Mon cher Socrate. Je vous rends veritablement grace de ce que vous voulez bien me promettre de soigner votre ruhme. Je ne saurai trop vous repetter qu'en ce faisant vous obligerez essentiellement Diotime, et que dans tous les cas j'ai resolu de ne plus participer à votre mal en vous recevant à Niethuys avant votre

guerison complete. La santé est pourtant à tout prendre un bien, et elle devient precieuse surtout alors et à proportion, qu'on a des amis qui s'y interessent | et des facultés pour faire du bien aux hommes. Vous savez, mon ami, si vous êtes dans l'un ou l'autre de ces cas, vous savez aussi que ces facultés ne se plient pas egallement malades come en santé aux ordres suprêmes de la volonté active. De cette verité seule (indépendament des loix plus sacrés que l'amitié vous prescrit) nait le devoir de se remettre dans l'état qui, nous laissant la libre disposition de nos facultés, vous impose celui d'ecarter autant qu'il est en nous tous les obstacles qui les entravent dans leur marche. |

Quand à se qui concerne vos devoirs sociaux, sans entrer ici dans la discussion de l'étendue de leurs droits, discussion inutile entre nous puisque nous connoissons suffisamment notre maniere reciproque de les envisager, je les placerai pour un moment à la tête de tous les devoirs, afin de vous oter toute replique, puisé dans leur fond. Mais que diriez vous d'un fermier qui, ayant reçu de vous sur sa convenu vos terres à faire valoir à votre plus grand avantage possible, la fatiguerait incessamment du poids de la charrue et des semailles si bien, qu'après en avoir | tiré pendant quelques années le double du produit comun, il l'eut rendu enfin sterile pour un nombre d'années bien plus considerable en epuisant ses sucs? Certes lui diriez vous, mon ami, tu as mal calculé tes devoirs et mes interets en oubliant dans ton calcul ce repos salutaire, qui prépare à la fecondité sa durée. Eh! à quoi me servent mes richesses passées si ce n'est à m'en faire sentir plus amerement la privation!

Sur ce, mon cher Socrate, je vous recomande à Minerve, aux Muses et au Dieu d'Epidaure. Pour moi, je n'ai rien à lui demander que votre santé parfaite.

Mon cuisinier, qui devoit vous porter ceci l'a oublié, je vous l'envoye donc par le petit Jean, en vous donant le bon soir et en vs remerciant de ce que vous avez fait aujourd.

Lettre I.137 – Diotime, 10 mars 1778 = Bd 1.139-142

10 mars 1778

Mon cher Socrate, je n'ai aucune part à tous les messages qu'on vous a fait. Voici mon histoire: ce matin à 9 h. je me suis mis en voiture avec mes enfans, Mde Fogt et Mariken. J'ai cheminé vers Niethuys, arrivé là Mde de Haan et mon tailleur m'ont appris que je ne pouvois y mettre pied à terre avant demain, vu qu'on avoit saisi cette occasion pour blanchir | toute ma maison, sans me consulter là-dessus. J'ai donc dû non seulement rebrousser chemin, mais le faire faire autant à mon cuisinier qui m'ayant dit qu'ayant passé selon mes ordres chez vous pour savoir et m'apporter des nouvelles de votre santé, vous aviez répondu que vous comptiez dîner à Niethuys. Je lui ai dit de retourner chez vous tout de suite, et d'aller vous dire la raison que contre attente me ramener en ville, et que | je comptois aller passer la soirée chez vous. Mon etat est si triste dans ma mesaventure, que n'ayant pas meme pris un bonnet avec moi, je suis obligé de me faire coeffer come si j'allois au bal, et le Prince saisit cette bonne occasion pour me faire faire une bordée de visites chez ses amies, ce qui n'empêche pas pourtant que je n'aie déjà avalé pour me fortifier un Dialogue de votre rival Platon; et je compte que vous me consolerez ce soir de tous mes maux. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.138 – Diotime, 22 mars 1778 = Bd 1.143-146

22 mars 1778

Mon cher Socrate! Je me serois bien surement rendue et avec grand plaisir à votre invitation pour ce soir si je l'avois pu, mais outre l'embarras où je me trouve le soir, n'ayant ni domestique ni voiture (car Joseph ne peut pas coucher meme ici comme je l'avois esperé, ayant l'importante administration des chiens du Prince), outre cela dis-je, j'ai ce soir une quantité de lettres à expedier, que je dois remettre demain au Prince pour la poste de Berlin et de Russie, qui part après demain. Et ces affaires sont cause aussi que j'ai été obligé de remettre Lysis, qui

vouloit venir passer auj. la soirée chez moi, à demain, dès qu'il m'a mandé qu'il ne parloit pas lundi come il l'avoit dit hier.

Je vous supplie donc, mon ami, de me consoler par un mot sur l'état de votre santé et de m'accorder une petite note des nouvelles politiques courante que je puisse inserer dans ma lettre à mon frère.

J'ai persuadée au Prince d'aller demain diner chez quelqu'un de ses amis, afin d'acquiescer par là la liberté d'aller diner chez vous si vous me voulez. J'ai aussi arrangé que Mde Vogt au lieu de venir le matin donner des leçons à mes enfans, viendrait diner avec eux ici et leur donner leçon après le diner, afin de ne pas vous embarrasser de mes enfans et que nous en soyons plus libres. Si cet arrangement vous convient, j'aurai le plaisir de vous aller embrasser demain à deux heures. En attendant je vous salue de tout mon coeur et vous recomande la continuation du précieux Dialogue.

Diotime |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.139 – Diotime, 25 mars 1778 = Bd 1.147-150

25 mars 1778

Mon cher Socrate. Come je desire ne vous apporter jamais aucun sentiment desagréable lorsque je ne suis pas assez heureuse que de pouvoir me flatter de vous egaiier par ma présence, je veux faire précéder mon arrivée chez vous par un petit mot propre à soulager votre imagination au cas qu'elle eut l'occcation de s'exercer sans que je puisse, en trouvant l'occcation de vous voir seule, lui en eviter la peine. 1° Le Prince s'est mis en tête de vous faire une agréable surprise, en portant son diner chez vous pour être des nôtres. Si j'avois pu prévoir ce contretems je ne me serois pas invitée chez vous, mais il etoit trop tard pour reculer lorsqu'il m'a déclarée son intention. 2° Si malgré la peine que je prens au-dedans de moi pour lutter contre les circonstances et les vaincre, vous apperceviez sur | ma phisionomie quelques nuages que le plaisir de vous voir

mieux portant ne detruisit pas entierement, je vous prierai ici d'avance de ne les attribuer ni à de l'humeur ni à quelque déplaisir auquel vous ayez d'autre part que la part très involontaire, que votre longue indisposition ajoute à une suite de contradictions que j'éprouve depuis un tems.

Lysis que j'esperois retrouver enfin hier soir depuis près de 3 semaines qu'il est come perdu pour moi, m'écrivit au moment où je comptai le voir dans ma chambre qu'il etoit au lit avec un accès de fièvre. Si bien qu'il semble que la destinée conjurant contre mon repos me l'enlevent bien avant le moment où la dure nécessité | nous sépara et m'approche ainsi par gradation de ce moment redoutable. Quoiqu'il en soit, come il est difficile que tout autre que notre propre coeur apprecie au juste la valeur de ce genre de peine, je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. Je vous dirai seulement que souffrant dans les deux amis qui l'emportent dans mon coeur sur tous ce qui existe, je souffre par le côté le plus sensible. Et que p.c. il est possible que ma phisionomie trahisse quelques sensations echappés à mes efforts, qui cependant ne se relachent point et me valent d'être au moins tranquille si je ne suis pas gaie, voilà mon cher Socrate, sur quoi je voulois vous | prevenir, pour ne pas ajouter, aux peines inevitables, celle de vous affliger ou de vous inquietter puisque je puis au moins eviter cella.

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.140 – Diotime, 26 mars 1778 = Bd 1.151-154

26 mars 1778

Mon cher Socrate, je ne puis bien finir cette journée sans y comprendre le plaisir de savoir de vos nouvelles; dites moi je vous supplie, coment vous vous portez. Je sortois de chez moi ce matin pour vous en demander, lorsque j'ai été rebroussée par la visite de Mr. Levade accompagné de Melle De Conings, laquelle est resté diner ici. Elle vient de me quitter et j'attens Lysis, non avec cette assurance qui accompagne la bonne fortune; la mauvaise m'a trop joué depuis un tems pour que je m'y fie, mais avec l'espoir qu'enfin les obstacles seront epuisez. Puisse votre rhume l'être | de meme et je ne m'en plait plus.

Permettez moi de vous rappeler le paquet pour les bonnes gens de Limbden. Voici une petite provision de nompareilles, des seuls couleurs dont j'en possède encore assez pour en faire un manchon, à quoi vous m'avez dit que l'a destinoit Melle Du Tour. Voici de {Mitri} les fruits d'un crime que vous m'avez ordonné, et le craion que vous avez oublié depuis longtems. Je profiterai du petit Jean de Lisis pour vous faire parvenir ceci, etant toujours mal en serviteurs. Ainsi | me voilà doublement {interrompue} à son arrivée. La voici en effet, sans obstacles. Donnez moi de vos nouvelles, afin que je me couche parfaitement contente. Lysis et Diotime vous embrassent. |

Διοτιμη τῷ Σωκρατη

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.141 – Diotime, 28 mars 1778 = Bd 1.155-156

28 mars 1778

Mon cher Socrate, j'irai chez vous à midi, mais permettez que ce soit à pied; je haïs les voiture également et par rapport à ma santé et par rapport à mon gout. Le froid ne fait de mal précisément que lorsqu'on le reçoit tranquillement en voiture, il s'enfuit si on lui resiste.

Je considere l'arrivée de Mr. Camper come un vrai bonheur pour moi, puisque je me persuade qu'il vous guerira de votre eternelle. Je voudrais pouvoir le guerir de quelque chose pour reconoitre l'interet qu'il m'a temoigné.



Lettre I.142 – Diotime, 29 mars 1778 = Bd 1.157-160

29 mars 1778

Mon cher Socrate. Si vous voulez que je viennes chez vous ce soir, je vous prie de m'envoyer un carosse de remise à 7 h et ½ ou 8 heures ici à Niethuys, car privé de Charles je ne puis en faire comander une sans exposer notre secret, ou

recomander le silence à celui de mes gens que j'en chargerois, ce que je n'ai jamais fait et que je ne ferai point.

J'ai pensé au cas où le Prince apprendrois demain que nous avons passé | la soirée à nous 4 sans lui en parler. Voici ce que je crois qu'il faut faire pour obvier à ce mal; il faut que vous ayez la bonté de m'écrire un billet (que vs me ferez parvenir par le cocher qui amenera ce soir une voiture pour moi) contenant à peu près en ces termes: Ma chère Diotime, dans ce moment Camper me fait dire qu'il sera libre de passer la soirée avec moi. Come vous desiriez | revoir encore ses operations sur la ligne faciale et que Dentan, qui ne les a point vus encore le desire encore plus, je viens de le faire prier de venir nous joindre dès qu'il aura couché les enfans, et je vous envoie une voiture au cas que vous veuillez venir être des nôtres. Peut être lirons nous après cela un peu de metaphisique come le Prince ne l'aime guere. Je n'ai garde de lui faire proposer d'être des nôtres. D'ailleurs il est trop tard et sans doute il sera allé souper en ville, etc. etc. |

Ce billet en cas de decouverte pourra lui ôter le soupçon que ns ns sommes rassemblés furtivement et de dessein prémédité pour parler de certaines choses.

Bonjour, cher Socrate, menagez vous contre cette vilaine tempête. Je ne sortirai de mon côté que pour aller vous embrasser. Adieu.



Lettre I.143 – Diotime, 13 avril 1778 = Bd 1.161-162

13 avril 1778

Cher Socrate, je devois voir Lysis ce soir; au lieu de cela je soupe à la Cour, et au moment où l'impatience alloit me gagner, je me suis dit: trompons le destin qui veut me contrarier, allons diner chez Socrate.

Aussi tôt dit, aussi tôt fait; j'écris au Prince que s'il veut aller diner chez ses amis, j'aurois quelque chose de metaphisique à vous lire, et que pour cet effet j'y dinerois. | Le Prince me repond affirmativement et me voilà libre de vous avertir que je serai chez vous après deux heures pour y partager le diner qui vous etoit destiné à vous seul; s'il y a un plat de plus, ceci est fait pour long tems. J'aurai reçu la leçon de ne pas revenir {desitat}.

Adieu donc, cher Socrate, jusqu'à tantôt.

Lettre I.144 – Diotime, 8 juin 1778 = Bd 1.167-168

8 jun. 1778

Cher Socrate! Votre Diotime se porte bien, et son érisipèle va mieux grace à vos bons conseils qu'elle a suivie. Je vais achever de relire votre second dialogue et demain matin je vous les enverrai tout deux.

Samedi il faut absolument que vous veniez dîner chez moi et y passer la journée. J'espere que vous n'y aurai point regret quand vous saurez quel plaisir metaphisique je vous prepare pour ce jour.

Demain le Prince m'amène du monde à dîner, ce qui egalement ne vous conviendrait | guere; au lieu que samedi sera une journée vraiment grecque, entendez vous, ne me demandez pas de quoi il s'agit, vous ne le saurez qu'en le voyant. Mais ne craignez point d'attrapper d'Errata, de Mystère ni d'Envie, je vous jure que vous serez content.

Adieu, Σοκρατες {Φιλω} Διοτιμω. Je vous aime, je vous honore, je vous admire et je suis votre mellieure amie.

Sans aucune comparaison.

**Lettre I.145 – Diotime, 9 juin 1778 = Bd 1.169-170**

9 jun. 1778

Mon cher Philosophe. Je pressens que la toison est conquise, dites? Me trompai-je dans cet espoir?

Je vous envoie vos 2 dialogues uniquement afin qu'examinant le petit nombre de corrections de stile que j'ai cru devoir y mettre d'après vos ordres, vous voyez si vous les trouvez justes ou non. Je vous prie de me les rendre le plutot possible, car je vous avertis que je m'en sépare à regret, et que je ne veux pas être privé longtems de mon bien.

Mes yeux vont un peu mieux. Ma santé est assez bonne, je compte vous voir demain à dîner pour sure.

Adieu, je vous salue et vous embrasse de tout mon coeur.



Lettre I.146 – Diotime, 15 juin 1778 = Bd 1.171-174

15 juni 1778

jeudi soir à 5 h.

Vous me faites un grand plaisir, mon cher Socrate, de me donner de vos nouvelles. Bien loin de trouver l'ame de Socrate avilie par des occupations surement très au dessous de son genie, je le respecte davantage lorsque je lui vois remplir les devoirs de la societé, tant qu'il en est membre, et lui comunique ainsi du moins une etincelle de son essence.

Je ne pense pas avoir personne demain, auj. j'ai eu Mr. de Larrey et Melle De Conings en la presence de qui je vous écris, ainsi qu'en celle du Prince, qui me prie de me dépêcher, afin de lui raconter quelque chose qui l'empêche de dormir. Lui parlerai-je | de Chiftonnelli et du Comte d'Obdam, qu'en dites-vous? Ne veillez pas trop avant dans la nuit, et pour ne pas trouver le soin de votre santé au depens de vous. Songez qu'elle interesse Diotime beaucoup. La mienne est fort bonne de toute façon. Hier je passai la journée vis-à-vis de Melle Bamberg à collationner les comptes de l'année 1777; cette occupation etoit assez analogue aux vôtres. Il est vrai que ma tête est mieux faite pour se plier aux petites choses que la vôtre, mais il est toujours plus doux de monter que de descendre.

Si mon billet est une rapsodie qui n'a guere de sens, attribuez | le moins à ma tête qu'aux propos jovial dont le Prince croise mes pensées, il est gai, et vous connoissez la maniere dont cela se manifeste; de peur de meler à ce qui s'adresse à vous quelque chose de semblable, je finis en vous embrassant de toute mon ame.

Διοτιμη |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys

Lettre I.147 – Diotime, 16 juin 1778 = Bd 1.175-176

16 juin 1778

Puisque vous voila que de la conclusion, permettez moi, cher Socrate, de vous faire observer que dans une piece si riche et si abstraite, et qui ne sera pas lue par des tetes faites comme la vôtre, il seroit bon de venir au secours de leur foiblesse et de leur memoire en resumant finalement tous les articles traités dans le courant du dialogue.

Je vous remercie, mon cher Socrate, d'être venu si {charitablement} au secours de mon ignorance, et prie sainte Minerve de présider à votre soirée.

J'ai encore une h. ½ à epeller, après quoi le faite de la | hauteur de mon genie et de ses voeux sera de trafiquer des mots avec toute la probité requise d'un traducteur.

Vous voyez du moins, mon amie, que j'ai une modestie proportionnée à mon indignité, en me tenant au niveau de mes facultés. Pourtant je vous dirai à l'oreil, que si l'idée de l'utilité et l'antipatie que j'ai pour les oeuvres {co...és} qui ne s'achevent pas, ne soutenoient mon courage, j'aurais deja jetée 20 fois ma traduction au feu, tant ce metier m'ennuie. Peut-être faudra-t-il le faire au bout, car en verité je me trouve honnetement obscure en plusieurs endroits, la lisibilité bien claire cependant {en que je vous aime ... le dite demain}.

*Lettre I.148 – Diotime, 3 juillet 1778 = Bd 1.177-180*

3 juillet 1778

Bien obligé, cher Socrate, de votre souvenir, et meme des nouvelles que vous me donnez de votre santé, quoiqu'elles soient honêtement mauvaises, je vous remercie bien tendrement aussi de vouloir bien vous occuper de ma Mimi. Pour votre avis d'hier de lui en parler dans quelque tems, j'en suis parfaitement d'accord. Mais pour ce qui est de précipiter ce moment, je puis, fondée sur l'intime connoissance que j'ai et du caractere et des idées de mes enfans vous assurer, que je manquerois mon but en le faisant, et cela sans aucune utilité quelconque, car les inconvenients que vous paroissez craindre pour sa santé ou la

composition de ses idées, je ne les crains point. Elle a dormi à merveille, et sans se lever de toute la nuit | et sans qu'il me soit possible d'entrer ici dans le détail de toutes les raisons qui me rendent absolument tranquille sur ces inconvenients et persister dans le dessein de ne lui en parler qu'en quelque tems, et lorsque l'occcation favorable (point très importante dans un caractere qui n'est pas absolument franc) se presentera. Je puis vous assurer que la composition de son ame demande absolument ces précautions; au surplus je vous demande pardon du desordre de ce billet. J'ai deux petites personnes à mes côtés qui, s'impatientant de me voir en écrivant interrompre nos occupations, me crient aux oreilles à tue-tête.

Adieu, cher Socrate, au plaisir | de vous embrasser demain, quand il vous plaira.

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.149 – Diotime, 6 juillet 1778 = Bd 1.181-184

6 juillet 1778

lundi à 1 h.

Vous l'avez deviné, mon cher Socrate, le spectacle majestueux d'hier m'a beaucoup occupé, j'ai passé près de 2 h. dans ma maisonnette des dunes, dans une contemplation que je n'oublierai jamais, et une grande partie du reste de la nuit à causer avec Lisis sur un sujet qui n'étoit pas propre à me faire sortir de la situation où m'avoit mis ce spectacle. Je veux dire le Phédon et toutes les reflexions qu'on puise dans cette riche source. Je ne lui ai parlé la dernière fois du retard de sa lettre que lorsque elle me fut parvenue avec la suivante, pour ne pas lui faire partager ma peine dans le tems qu'elle n'existeroit plus pour moi, ce qui est un des grands inconvenients de l'absence. J'en ferai de même cette fois ci. Je vous sçais gré, mon cher Socrate, des causes que votre bonté suppose come surs à ce retard, et je vous en sçais gré parceque je sens le motif de ce soin affectueux, mais pour y croire il eut fallu ajouter qu'on a fait à la poste de Genève cet établissement depuis son départ, car pendant les 4 années qu'il a passé dans ce pays ci, les lettres de ses parents ne lui ont pas manqués une seule

fois. | Quoi qu'il en soit, la peine est du ressort de l'ame come la douleur l'est du corps, avec la difference qu'elle affoiblie et détruit souvent celui-ci, tandis que la peine, lorsqu'on sait en faire un usage convenable, est pour l'ame un creuset merveilleux, où elle s'éprouve et se trempe; voila le seul langage à ma portée, celui qui m'imposeroit de ne pas la sentir seroit encore trop fort aparament pour mes foibles progrès, car je vous avouerai que je le comprendrois aussi peu que je conçois auj. les Stoïcien, si pourtant ils comprenoit eux meme à la lettre leur preceptes.

Je comprends mieux les 2 Socrates lorsque considerant le mal en quantité d'obstacles à la volonté, ils n'en voyent que de relatifs, et en concluant que ce qui est envisagé come penible par une ame comune et à peine digne du regard du philosophe, s'il n'est meme souvent pour lui un bien.

Adieu, mon cher Socrate, je ne vois que du bien dans l'Univers, lorsque je sens que Lysis et Socrate font parties de l'essence de *Διοτιμη*. |

J'oubliai de vous dire que je dine demain à La Haye. C'est le jour des pillules. J'attens Mr. Tavel dans ce moment-ci; il m'a promis de venir de bonne heure à cause de la lecture. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre Bd1.xx –8 juillet 1778 = Bd 1.185-186

8 juillet 1778

Cher Socrate! Comme le Prince insiste, et persiste dans ses desirs, j'irai demain à Sudvik et aurai du moins dans cette contrariété outre le plaisir de l'obliger, celui plus grand encore pour *Διοτιμη* de vous avoir une obligation de plus dans le sacrifice que vous voudrez bien faire à mes enfans d'une partie de votre tems.

Vous ajouterez encore à cette obligation si vous voulez bien les entretenir, surtout Mitri, de quelque chose relatif au calcul, parce qu'il m'importe qu'il ne se passe actuellement aucun jour sans qu'ils s'exerçissent dans cette espèce de logique. Si j'ai un moment de reste, j'irai vous le demander moi-même dans le courant | de

cette journée, car il m'est pénible de passer deux journées entières sans voir mon maitre et mon ami, celui qui tient si essentiellement et par tant de liens à la mellieure partie de mon essence.

Adieu, cher Socrate, je vous aime come j'aime la vertue, et suis à vous come je suis à elle.



Lettre I.150 – Diotime, 8 juillet 1778 = Bd 1.187-190

8 juillet 1778

Mecredi à 6 h du soir

Mon cher Socrate, je vous renvoie la lettre de Lysis et y ajoute celle qu'il m'adresse pour vous munir de l'indifferance cruelle que vous avez témoigné ce matin pour une lettre qui vous vient de quelqu'un que vous appelez notre ami et qui est si veritablement le vôtre. Cette punition vous expliquera ce qui me rendit taciturne; et elle vous l'expliquera parceque depuis que je vous appelle mon ami, je ne puis vous cacher aucune des affections de mon ame. Quand à ce que vous appelez mon billet beau de toutes les manieres, ce qui | pas autrement un eloge pour un billet, je me rappelle que ce qui lui merite peutêtre justement cette petite raillerie, c'est la phrase par la quelle il finit, et qui presente assez de faces pour en avoir un coup de ridicules. J'ajouterai donc en qualité de commentaire, qu'en vous disant que je vous aime comme j'aime la vertue. Cela vouloit dire dans ma tete que c'est d'une affection qui reunit l'amour, l'estime et l'admiration qu'on a pour elle et qu'en ajoutant que j'étois à vous come à elle, j'avois dans ma tete un tableau très riche et de l'éternite de notre union, et de {tout} ce qui me manque pour être votre homogene | à tous egards. La comparaison pourroit être poussé plus loin si je les étendois sur les esperances futures que je compte remplir dans votre familiarité et la sienne; mais je me contenterai de vous avoir montré tous ce que j'avois sur le coeur. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y reste ni taciturnité ni aucun modification seulement grisâtre. Le genre de punition que je vous inflige doit vous le prouver. Quand à vous, vous auriez tout de m'en vouloir. Ce seroit en vouloir au sentiment immortel que je vous ai voué, qui est cause que tout en vous est important pour

Διοτιμη

Lettre I.151 – Diotime, 10 juillet 1778 = Bd 1.191-192

10 juillet 1778

Votre laconique billet me dit que peut-être vous viendriez à Niethuys si vous en avez le tems; c'est pourquoi je vous avertis qu'à moins que Rome ne soit pour vous, partout où je suis. Il n'y aura point de Niethuys, je vais à La Haye faire compagnie au Prince. Vous ferez de cet avis l'usage qui vous conviendra. Celui qui me sera le plus agréable vous ne l'ignorez pas, mais depuis que vous êtes devenu spartiate, vous ne devez connoître que le bien public. J'offrirai cependant une hecatombe à Minerve, afin qu'elle vous rende au moins autant d'Atticisme qu'il vs en faudra pour me repondre, et me dire de vos | nouvelles; et puissiez vous ne conserver de laconisme que pour le Conseil d'Etat, les importuns et les indifferants. J'aime que mes amis soient diffus en me parlant d'eux et de leur amitié!

Je vous remercie, mon cher Socrate, des complaisances que vous avez eu pour mes enfans; les vôtres tous divins ne me mettront jamais dans le cas de vous rendre le pareil, mais qu'importe d'être le bienfaiteur ou l'obligé lorsqu'on est come je le suis

Votre Diotime

*Lettre I.152 – Diotime, 16 juillet 1778 = Bd 1.193-196*

16 July 1778

Je vous remercie, mon cher Socrate, et de la lettre que vous m'avez envoyé et de vos soins empressés pour me trouver un cocher. Je prendrai volontier celui de Marthe, mais come 1° le mien n'a point de tort assez saillant pour meriter d'être renvoïé hors de saison, ce qui come vous savez porte un grand préjudice à la reputation des domestique, il faut que je le previenne et lui donne le tems de chercher une condition; et 2° je crois qu'il convient de dire ou d'ecrire (selon l'usage de ce pays ci) un mot à Marthe pour savoir | le sujet de sa sortie, et la prévenir que c'est mon intention de le prendre à mon service. Si elle n'a rien à

dire contre lui, au surplus je laisse ce second point à votre décision, je scais seulement en gros que c'est l'usage dans ce pays ci.

Come il me semble que vous n'avez point de billet de Lysis cette fois ci, et que j'aime à penser qu'il vous interesse toujours, je vous envoie sa lettre qui vous fera voir que sa santé n'est pas très bonne et que probablement nous n'aurons pas de lettres dimanche. Veuillez me la renvoyer demain | matin. Le malheur de ce pauvre père m'a tellement frappé, que je suis moins que jamais tranquille quand je ne vois pas mes enfans à 10 pas de moi, je l'avois appris dès le matin.

Adieu, cher Socrate, que la Venus celeste vous protege et me conserve mon Socrate.



Lettre I.153 – Diotime, 19 juillet 1778 = Bd 1.197-200

19 juillet 1778

Mon cher Socrate, je prens la liberté de vous supplier de jeter sur cette traduction non l'oeil indulgent de l'amitié, mais celui d'une critique severe, afin que ce petit batard perde par vos soins les difformités qu'il peut avoir acquis avec sa nouvelle peau.

Voici l'imprimé original que je vous prie d'envoyer à Erratta à qui j'ai dit hier pour éviter tout soupçon que l'ayant pretté à d'autres: on ne vous l'avoit rendu qu'hier et que vous vous proposiez de le lui comuniquer tout de suite.

Je m'en vais songer à la préface; ce qui m'en embarasse le plus c'est le comencement, et je me sens à cet egard à peu près dans l'embaras où je me trouvois la 1ere fois qu'on m'ajusta d'un grand pagnier; je | ne savois jamais de quel côté me tourner pour passer une porte. Il est vrai, qu'une fois parvenu à entrer dans la chambre, j'y conservais encore une grande partie de mon embaras, soit qu'il etoit question de marcher ou de s'assoier.

Si contre attente il y a des lettres, je vous prie de les remettre au porteur, mais cette priere est bien inutile, puisque vous l'auriez fait sans elle, come il est inutile que je vous dise que je vous aime, parceque vous le savez bien sans que je le dise.

Diotime

Lettre I.154 – Diotime, 20 juillet 1778 = Bd 1.201-204

20 juillet 1778

Mon cher Socrate, je vais fondre à la Cour où je passe ma journée entière par cette chaleur; j'irai si cela m'est possible passer chez vous un instant avant de m'y rendre. Je me suis pourvu en attendant du plaisir de jouir du plus beau lever du soleil, à 3 h. j'étais levé et à 3 ½ sur mon banc. J'y pensai à Socrate et Lysis que j'aurais bien voulu associer à ma jouissance.

Adieu, cher Socrate, jusqu'à revoir. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys

**Lettre I.155 – Diotime, 2 août 1778 = Bd 1.205-206**

2 août 1778

Mon cher Socrate. Il faut que je sens vivement votre inertie, car j'en suis devenue inerte moi-même, accablé d'une migraine qui me tient depuis le matin les yeux remplis de larmes. Je n'y vois goutte. Il ne s'agit pas de dire si je ne suis pas chez vous demain à 2 h et ½ etc. etc., car si par impossible vous ne veniez pas, ceci seroit fait de votre vie, tablez la dessus.

Celui qui voit Platon si fort sous ses pieds me fait {soupçonner quelque} habitant des petites maisons, qui dansant sur la tête et voyant ainsi à l'envers, croyoit voir sous ses pieds tous ce | qui dans l'ordre naturel en plane sur sa tête. Si vous voulez, nous lirons quelque jour le Dialogue que vous dites qu'il a composé, lorsque la faculté nous aura ordonné d'épanouir notre rate, car je me figure qu'un tel ouvrage doit être extrêmement plaisant.

Adieu, *Σωκρατιδιων*, maitre de *Πλατιδιων*, votre disciple inerte vous embrasse de toutes ses forces, ce qui à dire vrai ne veut pas dire grand-chose, car mes forces ordinaires sont à mes forces d'aujourd'hui come 500 : 1/5. Si donc vous aimez mieux attendre à demain pour etre bien embrassé, venez charmer De Luc et Errata de votre présence.



Lettre I.156 – Diotime, 5 août 1778 = Bd 1.207-210

5 aout 1778

economique

Si vous vouliez, mon cher Socrate, honorer Diotime ce midi de votre présence, vous lui feriez grand plaisir, parceque je voudrois prendre la journée de demain pendant que Mitri charpente et que Mimi sera occupée avec une petite fille de Mde Vogt que je lui ai invitée, pour faire avant mon depart une affaire qui me pend de puis longtems à l'oreil avec la Bamberg pour l'avoir negligé dans son tems, savoir, que tous les six mois elle me livre toutes les quittances particulieres des livranciers de notre maison, que je dois comparer | ensuite avec mon livre de comptes et le sien etc., come aussi les registres de linges, meubles etc. pour remplacer le dechet qui s'est fait pendant ce tems. C'est une affaire que j'esperois faire avant-hier, mais que le plaisir d'aller jouir avec mon ami de la bonne nouvelle que j'avois reçu a interrompu, car je n'ai plus retrouvée Melle Bamberg à mon retour, parcequ'elle craint les courses nocturnes un peu plus que nous.

Ne me refusant pas votre présence auj., cher Socrate; je n'aime pas en être privé pendant 2 jours, d'ailleurs l'inertie, dont vous vous plaignez et qui me fait oublier la mienne, me donnant l'activité necessaire | pour vous distraire; vous ferez d'une pierre 2 coups, et verrez naitre une activité de 2 inerties reunis ensemble.

Bon jour, mon cher Socrate, faites moi dire coment vous vous portez, en attendant que je vous voie. Faites moi dire si vous venez, car dans ce cas je ferai dire à Grotie, que nous yrons voir la campagne du general Rape, si cela ne vous déplait point. |

[Couvert:] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.157 – Diotime, 6 août 1778 = Bd 1.211-212

6 aout 1778

Cher Socrate, je ne puis aller en ville que vendredi; c'est donc ce jour là que je dinerai chez vous, me reservant le plaisir de vous recevoir à Niethuys demain. Je

suis hébété à force de d'avoir travaillé mécaniquement. Pourquoi faut-il qu'avec si peu de besoins je sois condamné à faire de si long calculs? L'air de santé avec le quel vous m'avez quitté hier me console de tous mes ennuis, en me tranquillisant sur une des plus intéressantes parties de moi-même.

Adieu, cher Socrate, jusqu'au plaisir de vous embrasser demain.



Lettre I.158 – Diotime, 12 septembre 1779 = Bd 1.213-220

Munster, le 12 sept. 79

Je viens de recevoir votre lettre, mon cher ami, et fort heureusement un jour de repos, où je puis voler un petit moment heureux pour y répondre. Toute cette semaine-ci j'ai été si occupée de ces examens publics – je vous ai dit pourquoi ils me sont essentielles – que nos occupations journalières même en ont souffert, pour le moment s'entend, car j'ai profité et joui, et mes enfans ont joui au moins par le plaisir d'être assis au milieu de quelque centaine d'étudiants qui les traitoient de camarades.

Voici en abrégé, mais je me rappelle vous l'avoir déjà donné le courrier passé, et le tems est trop précieux pour le perdre en répétition. Ce qui m'intéresse davantage, mon ami, c'est que réellement je vis ici au sein des jouissances, qui avec l'amitié sont les plus analogues à mon âme. Je joui singulièrement | d'abord de l'activité d'esprit qui grâce à ces établissements uniques, je le dis {hardiesse} règne ici, de l'amélioration sensible déjà dans la génération présente, sortie depuis 6 ans que cela dure de ces écoles. Du zèle chaud et de l'esprit vraiment socratique qui règne parmi ces instituteurs où professeurs, uniques aussi des lumières réelles que j'acquiers chaque jour du profil prestigieux que mes enfans tiennent de ce que je puis être tout à eux, et me trouver dans une situation d'âme si sereine et si égale, de la paix domestique, de la simplicité de mon ménage, de ma séparation totale d'avec cette classe de la société si ennuyeuse et si vaine du sens, de ma liberté absolue de tout devoir de société, de n'avoir dans mon ménage si restreint aucun des embarras du luxe, de ne dépendre que de mes pieds quand je veux sortir, d'être aimée de tous ce avec quoi j'ai affaire sans être importuné de

personne, de ne donner de l'humeur ou des sensations des|agréables à personne, d'associer mes deux amis à toutes mes jouissances, de contempler en eux mes richesses sans me sentir comme hélas je ne l'ai que trop senti la cheville mobiliere de toutes leurs peines. De voir la gêne suivre mes pas, le sourire de l'affection et de la confiance reciproque s'envoler, et enfin la chicane perpetuelle prendre la place et s'emparer de toutes nos conversations, oh ciel! oh moi, ces souvenirs qui me font frémir encore et laisse moi sans melange la jouissance de mon doux repos, et la sensation delicieuse d'une vie active et utile sans melange de petitesses indignes de moi et de ceux que mon ame appelle mes amis. Oui, mon ami, mon ame tient essentiellement à la vôtre, à celle de Socrate; mais tant come j'osai vous ecrire et vous le dire dans des tems où un evenement malheureux qui ensuite a tourné à notre plus grand | bien reciproque pensa nous separer, mon ami, si pour demeurer ensemble il faut faire des bassesses, separons nous. Je vous dirois encore ici: si je pouvois prévoir que le ciel dans sa colere nous reserve encore un sort semblable, c.à.d. une menace d'être come celle qui a existé perisse à jamais, l'idée de nous reunir dans ce monde. Je meriterois la malédiction de mes enfans si je pouvois les exposer aux suites d'un enfer pareil après les avoir retiré pour cet effet hors de porté d'echaper aux impressions funestes et d'un tel exemple et des effets affreux que produiroient naturellement sur mon esprit, sur mon humeur un sort pareil.

Voila pourquoi je vous le repete, je le repetterai à Socrate, au nom du Ciel, examinez vous bien avant qu'il soit trop tard. Vous sentez vous libre de tout fiel relativement au passé, l'un vis-à-vis de l'autre. Je scais mon ame que le vôtre n'est né que du ton de mepris que vous avez cru apercevoir dans {d'....}. | Je scais aussi que depuis votre dernier sejour il a fait place à tous les sentimens qu'il merite. Mais êtes vous sûr que les sentimens sont durablement gravés dans votre ame en depit des épines qui dans le comerce journalier pourroit s'elever entre vous comme cela peut arriver entre personnes de caracteres differants. Mais lorsque chez tout deux la baze de leur caractere est une gr. elevation d'ame beaucoup d'amitié, et un gr. desir de repandre autour d'eux le bonheur ces epines disparaissent couvert par tant de fleurs, qu'on ne se doute à peine de leur présence. D'un autre côté, vous êtes vous bien sondé au sujet de mes enfans. Ne confondez vous jamais les droits de l'amitié avec ceux que mon coeur et toute la

conduite de ma vie me donne sur mes enfans, je m'explique; nous considerons avec raison tous ce qui nous appartient, nos volontés meme, come comunes, sans chercher laquelle s'assimile à l'autre. Ici la chose differe. Comme quant à mes enfans | je declare que ma volonté unique seule doit servir de regle à leur education, que moi seule en un mot je prétend les diriger, puisque moi seule je scais que je connois et puis connoitre à fond jusqu'au plus petite modification à eux convenables. Par c. mes amis me doivent que dussent ils trouver parmi mes principes d'éducation quelques uns inutiles, ridicules meme, de les suivre à la lettre s'ils ne peuvent parvenir à me convaincre, c.a.d. à faire que je me tienne convaincue de mon tort. Et meme dans l'instruction j'aurai peutêtre la foiblesse de preferer quant à mes enfans souvent mes lumieres à ceux de mes amis que je reconnois mes superieurs. Mais encore une fois, telle je suis, telle je serai, la plus chere partie de moi-même c'est mes amis sans aucun doute, mais come chere à moi même je m'accorde les jouissances les plus vives et les plus | continues possible. Or la seule chose qui puisse donner un prix à la vie c'est de la rendre utile à soi et aux autres, le seul moyen de remplir ce but qui m'ait été accordé à moi qui ne suis ni Zenobie ni Furstenberg ni reine ni ministres, c'est de faire ou de developper s'il est possible ces 2 ames au bonheur et de les faire valoir plus que je ne vaut faute d'avoir été soigné. C'est à cela que j'ai sacrifié tous les instans (helas non j'en ai trop perdus), mais au moins par la volonté tous les instans de mon existence.

Aimant mes amis come moi-même, ou les considerant p.m.d. comme des parties refractielles de moi-même, je les traite come moi-même aussi, en attendant d'eux qu'ils sacrifieront leurs passions s'ils s'en presentoit au bien de mes enfans, qui depend d'une continuation uniforme d'éducation semblable a celle, exactement qui les a conduit jusqu'ici. | Au reste ne me demandez plus de vous faire le recit de tous ce qui depuis votre dernier absence de La Haye a pu empoisonner ma vie, car j'ai resolu de plonger ce tems de ma vie dans le plus parfait oubli. Les causes qui ont travaillé sur moi etoit dailleurs si compliqués, qu'il me seroit difficile si non impossible de vous les bien detailler; mais encore une fois, j'ai resolu de passer l'éponge sur le passé ou de ne m'en rappeler que les scenes variés de delices. Et meme de peines qui par leur ton peuvent se confondre avec les 1eres qui ont precedés la derniere année et demie de ma vie,

et qui pourroient, qui doivent meme revenir avec une gr. teinte de perfection de plus, puisqu'une conoissance plus intime entre {S.} et vous doit en ôter absolument le ton de defiance, qui dans ce tems n'étoit suportable que parcequ'il étoit naturel et qui auj. ne pourroit qu'engendrer la haine, oui la haine, et avec elle notre malheur comun.

Adieu, mon très cher ami, songez toujours que preparer son ame au bonheur c'est la mediter elle meme.

Les Socrates ne se forment pas par la cosmologie ce sont des bribes qu'ils se negligent pour les livres, à une etude plus elevee pr les mathematiques meme grasses. Je vous parlerai dans ma prochaine d'une methode relativent une math. Ici qui inspire mon amours.



Lettre I.159 – Diotime, 11 novembre 1779 = Bd 1.221-224

Le 11 {nbre} 79

Cessez, mon cher Socrate, de mettre votre tête à la torture pour l'affaire en question sur un ton qui suit pas le vrai vous avez fait une faute qui a entraîné toutes les autres. Vous vous êtes précipité en prenant un engagement que vous ne pouviez remplir, mais que vous vites alors trop dans l'éloignement pour songer qu'il s'agiroit un jour de la remplir. Ce moment arrivé vous n'avez pas eu le courage d'avouer de bonne foi que vous vous etiez trompé. Ce default de courage a necessité la suite de détours qu'il a fallu pour éviter une explication nette et nous a jetté dans l'abime, où nous avons vecus trop longtems; mais enfin puisqu'il falloit un jour en sortir, felicitez vous d'avoir affaire à une amie assez juste pour faire pencher la balance du total du côté de vos bonnes qualités et n'abusez plus de ces dispositions. Je vous ai rendu votre liberté et j'ai repris la mienne. Tout detour est donc desormais superflu et seroit p.c. inexcusable. Assez et trop longtems j'ai assujetti mon sort; desormais je prétens le gouverner seule. Assez et trop longtems j'ai sacrifié mon tems, mes facultés et mon bonheur à nos tristes jeux, desormais je pretens les employer plus noblement me livrer au travail et à des devoirs serieux avec une tête libre, et rayer de l'amitié tous ce qui

ne favoriseroit pas ce {but}, tous ce qui ne rend pas reciproquement plus heureux et mellieur; je ne veux plus m'en fier qu'à moi seule du soin de modifier mon sort sur ce but. Ce dessein est si fermement pesé et resolu, qu'il n'est aucun effort humaine capable de m'en detourner d'un seul pas, et quelque precieux que ne cessera de me paroître votre commerce, je me verrois forcé pour notre bien commun de le rendre moins fréquent, si vous persistiez à vouloir le fonder sur une illusion dissipée, entierement dissipée.

Cette lettre ci, Socrate, est la dernière absolument où je repondrai sur cet article. Eussiez vous la foiblesse de vous servir de reproches ou d'imputation adroites pour chercher à exiter la partie passible de mon caractere qui s'est calmie par une longue et triste, mais utile experience, et surtout par [la] | lumiere douloureuse mais salutaire qui a brillé à mes yeux: le seul effet que vs obtiendriez de ces inutiles efforts c'est que les lettres dans ce gout resteroient dorénavant sans reponse aucune. Au lieu que si vous voulez mettre enfin de côté tout detour, et rayer ce sujet de notre commerce, notre correspondance pourra continuer sur tout autre sujet, et m'être precieuse encore. La tirade philosophique qui termine votre lettre contient de grandes verités. Il est certain qu'il semble qu'une providance m'ait conduit où, et au point où j'en suis, et je ne méconnoîtrez pas ces faveurs.

Mardi prochain vous aurez mes remarques sur le Simon, quelque lettre qui puisse m'arriver entre deux de votre part. Mais du moment où vous aurez reçu celle-ci, je ne reponds plus à aucune lettre qui contiendrait des choses relatives à notre affaire à moins que contre toute apparence vs vs déterminiez à un aveu, que je n'exige cependant pas. J'exige seulement dans le cas contraire un silence et un oubli qui doit vous être plus facile qu'à moi, qui m'y engage cependant. Au reste vs me verrez aussi fidele à remplir tout ce que je me propose dans cette lettre que je l'ai toujours été et tous ce à quoi je me suis engagé. J'y ai reflechie murement, de sens froid, et longtems. Ainsi tenter de m'en detourner ce sera arreter désormais ma plume tout court.

Adieu, mon cher Socrate, songez que je puis être encore pour vous tous ce que je fus avant nos engagemens civile. Mais vs savez à quelles conditions! Si notre liaison est necessaire à votre bonheur, ne repoussez pas les seuls moyens que je vous offre pour la rendre durable et utile à tous deux. Regardons come nuls les

3 dernieres années de notre commerce; dans notre liberté reciproque elle {puisse} tous les charmes dont elle est susceptible. Toute autre voie nous est fermée, et je ne puis en entendre parler. J'ose {laver} pour Lysis qu'il pensera come moi. S'il me dedit d'un seul mot, je l'aurai mal connu et je me corrigerai d'une erreur et d'une confiance qui n'est pas honteuse pour celui qui peut l'avoir. Mais je ne le crains pas, | il est inutile et impossible de vous depeindre au juste la maniere dont j'ai été affectée par votre lettre, mon cher Socrate. Vous pouvez le concevoir en part et en d'autre vs ne le concevrez jamais.

Le Prince etant ici m le repette souvent qu'il desireroit que je restasse ici; il me l'a meme escrit depuis, dans une lettre que j'ai fait voir à Camper pour lui prouver que je restasse pas ici malgré le Prince come il le croyoit, mais j'avois toujours pris ce desir pour un voeu obligeant à cause de notre proximité et rien de plus. Auj. il me parle positivement en ajoutant que vs sortiez de chez lui, convaincu que je ne saurois mieux faire. Cette circonstance jointe à votre silence au derniere effort que je fis dernièrement pour sûr vs en vous prevenant que votre silence seroit pour le coup pour moi une reponse aussi, me prouve assez qu'en effet il ne me reste rien de mieux à faire q d'accéder aux volontés du Prince. C'est en consequence de cela que je vais lui repondre. Pour vous, Socrate, vivez heureux, mais recevez un dernier conseil de Diotime. Pensez y deux fois avant de prendre desormais un engagement avec des personnes qui, ayant inclus la fermeté et la constance necessaire pour {...} les obstacles et suivre un plan fixe, et jugeant les autres par elle-même, s'y construit et appris en consequence | une autre chose, dont je dois vous prevenir, si les sentimens que je conserve pour vous ont le meme prix reel à vos yeux. C'est de vous bien garder de m'ecrire: j'allois vs ecire que je suis prêt à vous suivre lorsque cet obstacle s'est élevé pour vous, ou quelque chose de semblable. Vs devez sentir quel air auroit la 1ere reponse positive donné dans des circonstances où je n'en puis faire usage, et pour moi je ne puis repondre de suite, qu'elle auroit {...} l'effet ineffaçable qu'elle feroit sur mon ame et mes sentimens. Adieu.

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat,
à La Haye

Lettre I.160 – Diotime, 7 décembre 1779 = Bd 1.225-228

bonheur d'une vie modique

Munster, ce 7 dec. 79

J'ai reçu hier votre lettre, mon cher Socrate, et c'est aujourd'hui le jour de naissance de Mimi; ainsi vos bons souhaits sont venus très à propos. Dieu veuille qu'ils s'accomplissent. Vos feux d'artifices ne sont pas arrivés, mais nous tâcherons d'occuper la journée. Mitri joue avec tous ses camarades une comédie allemande, nous avons un petit théâtre dans la salle, et puis moyennant un violon et force gâteaux nous avons une fête pour le reste du jour, dont les personnes intéressées ne se lassent point.

Mr. de Furstenberg n'a pas suivi cette fois son Electeur à Bonne. Il est resté ici et me charge de le rappeler à votre souvenir.

Je suis très curieuse sur le peu que vous avez la bonté de me dire | de votre célèbre physicien, d'en apprendre davantage, et je vous prie de me faire part de l'extrait de Camper s'il est possible. S'il est en latin, il n'importe, j'en begaye assez pour épeller un ouvrage aussi intéressant qui a votre sanction et celle de Camper.

Il y a des inondations ici aux environs et sans les sages précautions du patron de Munster, la rivière qui est vis-à-vis de ma fenêtre menaçait la ville. La poste aux lettres souffre des retards mais peu, et cela sera de courte durée car le temps s'est remis au beau depuis hier.

Je suis persuadé que vous prendrez le parti le plus sage relativement à l'affaire dont il a plu à Mr. Vogt de vous embarrasser. Cependant je pense que le plus simple seroit de dire au Prince la chose comme elle est. Outre qu'il est toujours à propos qu'un homme sache ce qui se passe dans sa maison, il y a apparence que ce ne seroit ni Mr. Falconet ni le Prince, | mais très probablement quelque tiers en sous ordre seul qui gagneroient au silence, car je ne puis me persuader que Falconet ait connaissance de la chose.

Je me trouve très heureusement dédomagée de diner un peu moins délicatement, par le plaisir de n'avoir aucun embarras de cuisinier, etc. etc. A cet égard et de ne dépenser pour tout mon ménage qu'une quarantaine d'écus par mois pour toutes notre nourriture respective, j'avoue que je me suis toujours

senti une sorte d'avarice pour les depenses qui n'ont pour but que mon individu phisique, et plus encore de repugnance pour les embarras de menage que cela entraîne, de sorte que ma vie modique n'est pas une de mes moindres jouissances ici, et je ne conçois plus coment quelqu'un qui en a goûté le charme et la paix qui l'accompagne | peut se resoudre à vivre différenment.

Cur valle permutem sabina
divitias operosiores?¹⁷

Adieu, mon cher Socrate, je fais du fond de mon ame des voeux pour l'heureux succès de votre regime et pour recomander à vos bontés.

Διοτιμη

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat,
à La Haye
Franco Weesel



Lettre I.161 – Diotime, 2 janvier 1780 = Bd 1.229-232

Munster, ce 2 de janv. 1780.

Je vous souhaite de tout mon coeur aussi une heureuse année, mon cher Socrate, tous les jours de la vie, mais je n'aime pas à exprimer ces sortes de voeux précisément le seul jour où personne n'est obligé de les croire.

Je vous rends milles grace des agréables aventures dont vous voulez bien me regaler; il est toujours flatteur de ressembler à l'heroïne d'un roman, cependant je n'ai pu entrevoir sans douleur à travers de cette ressemblance dont vous me flattez, que Me Peron a 10 livres de corps de moins et une livre d'esprit de plus que vous ne m'en accordiez dans mes plus beaux jours.

La seule chose qui me console un peu c'est qu'en considérant que 100 a été le maximum de l'intellect chez vous jusqu'ici, je me flatte qu'il y a dans votre calcul un d'erreur en fait d'esprit. Dieu veuille qu'il en soit de même du corps. Vous | voyez bien, mon cher Socrate, qu'avec l'envie que me cause Me P. il y auroit du

17 Horatius, *Ode*, III 1.

danger à me l'envoyer. Sans compter que, vu le pressant ouvrage que j'ai dans mon atelier, je ne puis de toute impossibilité me charger de mettre la dernière main à cet ouvrage. Chargez vous en donc vous-même et la gardez avec vous encore de peur qu'on ne prenne à la fin Munster pour le tenace où vous exiliez l'une après l'autre vos héroïnes.

Je n'entends plus parler des affaires politiques de votre pays qui m'intéressent. Cependant, je vous prie de vouloir bien m'en dire quelque chose dans l'occasion. Ce qui doit remplacer les mamelles de Venus me paroît très bien, et je me rejouis infiniment de la lecture que vous me promettez.

Mr. de Furstenberg est parti hier pour Paderborn, appelé par une élection de Grand Doyen à faire, mais il sera de retour demain matin. Alors je lui communiquerai le cadeau que vous lui destinez. Je vous prie | de remettre le petit billet inclus à Camper pour le remercier de ses conseils amicales.

Le Prince m'écrit que Me Fagel, Melle Hollard et Me de la Fite sont chargés de revoir et de corriger l'ouvrage de Mr. de Luc. Assurément cela me donne grande opinion de ses succès prochains. Vous me demandez des nouvelles de la Hanna. J'en suis très contente et si cela continue, elle me vaudra 10 fois Mariken. Je vous prie de donner ces nouvelles à sa mère si par hasard vous la rencontriez, et de me rapeler au souvenir de Mr. Tavel si vous le voyez.

Adieu, mon cher Socrate, je vous salue et vous donne ma benediction de tout mon coeur. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat,
à La Haye

Franco Weesel



Lettre I.162 – Diotime, 7 janvier 1780 = Bd 1.233-234

Munster, ce 7 de janvier 1780

Se nourrir d'hypocacua n'est pas une occupation bien douce, et j'admire votre temperament de resister aux frequentes secousses de cette formidable medcine, surtout si vous l'entermez de boeure fondu et de pankouke.

Je savois l'histoire de Mr. de Stosch jusqu'à là et par lui et par le publique. Je voulois dire seulement qu'il ne paroît point s'en chagriner. Il m'écrit au contraire qu'il est content, à ses meaux de tête près, ce qui m'avoit fait penser qu'il l'etoit du parti qu'il a pris.

Les projets du professeur me font un très grand plaisir. Je crois qu'il n'aura pas de peine à persuader Stosch de retourner en Hollande, car c'étoit son dessein d'y revenir cet été, si Mars ne derange pas les projets des voyageurs come on pourroit le craindre, vu les changemens | qui se preparent dans les systemes politique et les preparatifs de la France contre ce nouvel orage. Mais vous parlez politique, mon cher Socrate; c'est jeter une goutte dans l'oceane. Vous êtes à la source, nous avons ici le plus beau froid et la plus belle neige pour les amateurs du traineau. Si vous êtes aussi heureux que nous, je suppose que vous êtes tous le jour en course, et que cet amusement vous tiendra lieu d'hypecacuana. Je le crois moins fatiguant au moins que la lecture que vous comptez mettre à la place.

Puissiez vous être delivré de l'un et l'autre. Adieu, mon cher Socrate, je vous salue de tout mon coeur.

Mes enfans vous remercient de votre souvenir.



Lettre I.163 – Diotime, 10 janvier 1780 = Bd 1.235-236

Munster, ce 10 janvier 1780

Je vous renvoie avec bien des remerciemens la lettre de Mylord Stanhope, mon cher Socrate. J'ai été fort aise de voir qu'il rend justice à tous vos merites.

Nous recevrons et lirons avec bien du plaisir le Simon. J'espere être vers ce tems gueri d'un rhume qui me rend trop bête pour être en etat de juger d'un tel ouvrage. Je me rejouie infiniment de l'espoir de voir paroître des nouveaux trésors de Platon sous vos auspices. J'espere que vous ne mettez pas autant de tems à faire ces vignettes que vous en avez mis à ne pas dessiner le cachet du feu Comte Obdam.

Pour ma traduction, vous savez mon cher Socrate, qu'il y a longtems qu'elle est achevée. Si je n'en fait pas usage c'est que j'espere être un jour en etat d'y mettre

un bout de preface digne de l'ouvrage, ce que je suis loin d'être encore; et une des mellieuses {...els} que je dois à Munster c'est de m'avoir | fait connoitre tous ce qui manquoit à ma tête pour en faire une tête passable. Quand à mes pieds ils s'y sont certainement perfectionnés, car je viens de faire 5 lieus. Aussi ne puis-je songer à mon lit sans plaisir. Je vous souhaite, mon cher Socrate, une nuit telle que je compte en passer une.

Mes enfans vous baisent les mains.



Lettre I.164 – Diotime, 18 janvier 1780 = Bd 1.237-238

Munster, le 18 janv.

Je ne veux vous écrire que 2 mots parceque je suis en colere contre vous. Le Prince m'écrit que votre rhume va mieux, que vous sortez, mais que vous ne songez pas encore à partir; vous savez que j'ai une forte antipatie contre les incertitudes. Si vous me diriez net: je n'aime pas voyager en hiver, ainsi je ne viendrai pas que le soleil ne soit revenu au tropique, j'en prendrai mon parti et dirai voilà au Socrate bien sybarite, mais me tenir ainsi dans l'attente et vous mocquer de tous cela, c'est ce qui excite mon courroux, aussi ne veux-je plus vous écrire du tout, entendez vous. Adieu Socratiscos.

Si vous avez un bon Dict. grec apportez le avec vous, car je voudrois bien que vous m'aprissez} un peu de grec ici.



Lettre I.165 – Diotime, 18 janvier 1780 = Bd 1.239-246

Munster, ce 18 janv. 1780

Que vous trouviez mon stile un peu geai, mon cher Socrate, c'est ce qui ne me surprend point, et coment ne le seroit-il pas puis que tous ce qui s'est passé entre nous a jetté des entraves sur presque tous les sujets dont je pourrois vous entretenir dans mes lettres, et il est impossible que cela puisse changer avant que

nous nous soyons parlé. Vous avez pris un mauvais biais en prenant le parti de vouloir absolument me persuader le contraire de ce que je scais et sens, au lieu de saisir la seule excuse valable de toute votre conduite passée que je vous ai fournie, savoir une precipitation à prendre un engagement, que vous ne vous sentiez pas de disposition ou de possibilité de remplir, mais que vous ne crutes rien risquer de prendre puisque vous etiez persuadé qu'il ne viendrait jamais à execution. Quoiqu'il | en soit, toutes les explications anciennes et renouvelées par escrit, fondé sur ce plan, ne peuvent produire que 2 effets: d'aigrir et d'embrouiller davantage la matière et de me fermer la bouche de plus en plus, n'ayant ni le tems ni la volonté d'écrire les dissertations mêmes qu'il faudroit écrire pour refuter vos propositions, ou p.m.d. pour éclaircir et debrouiller ce qui s'embrouille. Quand à la lettre où je nome Munster un exil, je vous crois trop de tact, mon cher Socrate, pour avoir besoin de vous dire que ce n'est qu'une plaisanterie d'un bout à l'autre, et que ce ton là même eut pu vous prouver que mon esprit ne doit pas être dans une situation melancholique. Car vous savez bien que ce n'est pas mon talent de savoir rire la larme à l'oeil. Il en est de meme du poids de Mad. du Perron, et je vous jure que | vous n'aviez pas besoin de me parler de mon merite. Pour me consoler de peser plus qu'elle en corps et moins en intellect, encore une fois toute cette lettre est une plaisanterie.

Si vous conjecturez que je suis mal ici, parceque je ne vous en parle pas, vous vous trompez encore de beaucoup, car c'est une raison bien differante qui me fait taire. Mais tous cela ne peut s'expliquer par escrit, je voulois seulement vous dire que toujours très charmée de vous voir. Si cependant la seule idée que je ne suis pas heureuse vous y conduisoit, il seroit inutile que vous prissiez cette peine.

Quand à la nouvelle clef que vous comptez me donner de votre conduite, en la fondant sur la présidence de votre intellect, permettez qu'outre une reflexion | de cette meme lettre, qui detruit cette idée, savoir (que me voyant prendre à la barbe du Prince: les arrangemens essentiels que j'ai pris, vous aviez été obligé de le croire sincere). Outre cela, meme en jugeant après coup vous vous trompez, et la millieme preuve que je puisse vous en donner, c'est 1° que Lavigni est à moi à l'heure qu'il est et que je suis en plein la maitresse de l'aller habiter quand il me plaira; 2° que meme cette année de retard, le Prince ne me l'a demandé que come une complaisance qui l'obligeroit beaucoup en me laissant la maitrise de n'y pas

consentir come je ne l'aurois pas fait, non plus sans les circonstances, mais par des raisons extremement différante et éloignées d'un malêtre ici. Come je vous l'expliquerai aussi un jour de bouche, si vous me mettez à meme de le pouvoir; encore une fois, jusqu'à là, il est impossible | que ma correspondance ne soit pas genée puisque tous les sujets qui m'interessent et m'occupent le plus vivement se refusent à ma plume, retenues par quelques considerations qui ont notre situation reciproque relative pour objet. D'ailleurs je suis reellement si prodigieusement occupée, qu'il me seroit impossible dans aucun cas d'ecrire de bien longue lettre. Mais il est vrai que j'en pourrois ecrire de plus interessantes. Il faut savoir, mon cher Socrate, qu'on m'éduque ici de fond en comble, qu'on est occupé sans cesse à faire de moi quelque chose. Et je ne me trouverois pas heureuse? Ah, s'il manque quelque chose à mon bonheur, si quelque souffle fletrit mon ame, ce n'est pas dans Munster qu'il s'eleve.

Lysis viendra me voir tout au comencement du printemps.

J'espere avoir repondu à toutes vos questions, | mon cher Socrate, autant du moins qu'il m'est possible. Je ne puis en dire davantage par ecrit, mais soyez du moins bien persuadé que rien de ce que je dis ou fais actuellement vis-à-vis de vous n'a pour but de vous offencer. {La ...terité} ne change pas de language. C'est pourquoi (je puis me taire), mais dès qu'on me fait parler, mon language est et restera le meme. Lorsque je ne puis le parler je suis à la gêne.

Je voudrois, je desire vivement depuis longtems que le pied de notre liaison renouvelé soit fixé; je vous en ai indiqué depuis longtems le seul moyen: c'est d'abandonner tous ces raisonnemens à perte de vu, fondés sur la fureur d'avoir raison, qui ne menent qu'à aigrir et embrouiller la matiere, car enfin les discours eloquents les {tems} | de dignité, de menace etc. etc. les grands mots. Tous cela peut servir lorsqu'il s'agit de traiter une affaire devant le public, puisqu'il ne s'agit là que de modifier l'esprit de la multitude de maniere que l'aparance momentanée soit pour la chose.

Mais ici il s'agit de realité, il s'agit de mon coeur n'est-ce pas, de sentimens qu'il peut avoir pour vous, du moins c'est ainsi que je comprends vos lettres. Mais à quoi sert que vous me disiez que personne au monde ne m'aime tant et ne m'en a donné de si grandes preuves que vous, si je ne le sens pas? C'est donc pourquoi je vous crois sincère dans le desir de resuciter notre liaison que je vous

en indique franchement le seul moyen. Soyons simple et vrai dans nos expressions, abandonnez le dessein de correspondre sur toute cette matière et tachez de venir ici, ne fut-ce que pour un couple de | jours ici au plutôt, afin que nous expliquions réciproquement de bouche ce que nous avons à nous dire, et que nous reprenions (moi du moins) l'habitude de parler sans gêne et sans entraves dans mes lettres des sujets qui pourront vous intéresser. Si cette proposition ne vous convient pas, permettez que je me borne à vous demander de temps en temps des nouvelles de votre santé, car notre correspondance deviendrait pénible et fatigante de plus en plus pour l'un et l'autre.

Adieu, mon cher Socrate, je suis à présent sans passion dans cette affaire, et guidé par l'unique désir d'arranger tout pour le mieux entre nous. Je vous jure que cela est à la lettre.

Je joui de la plus grande paix. Je voudrais la communiquer et je suis persuadé que cela se fera lorsque nous nous serons parlés.

Vous verrez à mon insupportable combien je me suis hâté pour vous écrire cette longue pancarte. Mr. de Fürstenberg vous fait ses amitiés.



Lettre I.166 – Diotime, 21 janvier 1780 = Bd 1.247-248

Munster, ce 21 janv. 80

J'apprens avec beaucoup de peine la continuation de vos indispositions, mon cher Socrate. Il n'est pas permis que des maux tiennent contre la présence toute puissante de Hypocrate en personne.

Je vous renvoie avec remerciement le petit trésor que vous m'avez confié; il est certain que si votre ami a parié de ne jamais rien nommer par son nom, il réussit parfaitement dans son style, mais plus encore dans l'art de s'exprimer avec tendresse. Il faut que vous soyez bien malade, mon cher Socrate, si cette lettre ne vous a pas guéri.

Je suis charmé d'apprendre que vous soyez si bien avec le Prince depuis quelque temps, mais il me semble que vous lui sacrifiez un peu trop le pauvre De Luc, à en juger par tous ce qu'il m'en écrit ce qu'il ajoute | toujours avoir appris de vous.

Ce n'est pas traiter loyalement des amis qui mettent leur confiance en vous. Vous avez déjà *Xiωω* l'ancien et un peu Calenberg sur votre conscience à cet egard, craignez que votre toux ne soit la juste punition de ces petites perfidies.

Mr. de Furstenberg n'a point demandé à Michel Rei vos ouvrages en agant de vous et sachant que j'en ai tant qu'il lui en plairoit à ses ordres il ne l'auroit pas fait, mais après s'être informé il a appris que c'est un sien neveu qui les a fait venir. Il vous facha bien ses compl.

Adieu, mon cher Socrate, apprenez moi bientôt que vous êtes en parfaite santé, il y a longtems que vous ne m'avez donné une si bone nouvelle.



Lettre I.167 – Diotime, 25 janvier 1780 = Bd 1.249-250

Munster, ce 25 janv. 1780

Madame du Perron a bien raison, mon cher Socrate, de vous conseiller de suivre exactement les avis de Camper. Je suis persuadé que vos meaux cederoient à une docilité un peu suivie, mais c'est un de vos anciens pêchés d'être revêche à cet egard quelques remontrances que votre santé puisse vous faire.

Je serai très contente de recevoir le Simon sans vignettes, pourvu que je le reçoive bientôt, car il y a déjà plusieurs semaines que vous exitez en moi l'espoir et le desir de le lire, sans le satisfaire.

Je vous demande pardon d'avoir oublié dernièrement la belle lettre de votre ami De Calenberg. Je vous renvoie aussi la lettre de votre belle Daphné dans laquelle j'ai lue effectivement et franchement les possibilités très grandes pour sa métempscose, ou du moins de fortes raisons pour ne pas la lui disputer.

J'ai la plus belle opinion possible d'elle sur de votre | parole, mon cher Socrate, mais malgré tous cela, et vous connoissez assez mon caractère indocile pour le savoir, j'estime et j'estimerai toute ma vie une chose plutot par ce qu'elle me paroît à moi que par ce qu'elle paroît aux yeux d'un autre, et p.c. je n'ai pas besoin d'être reveillé par d'autres sur vos merites pour les sentir; il est probable que malgré l'excellence de ses facultés que j'ai pu en 5 ans apprendre à connoître

ce qu'elle a pu apprendre à connoître en autant de semaines. Voilà pourquoi, mon cher Socrate, je suis et serai toujours votre admiratrice.

Mr. Camper voudra bien agréer mes compl. affectueux. Mes enfans vous baisent les mains, et moi aussi.



Lettre I.168 – Diotime, 1 février 1780 = Bd 1.251-252

Munster, ce 1er de février 80

Un lettre qui me porte de bonnes nouvelles de votre santé, mon cher Socrate, ne sauroit manquer de m'intéresser.

Je vous en souhaite du fond de mon ame la continuation. La mienne est fort bonne, ainsi que celle de mes enfans, qui vous sont bien obligés de votre souvenir.

Adieu, mon cher Socrate, je vous salue de tout mon coeur.



Lettre I.169 – Diotime, 3 février 1780 = Bd 1.253-256

Munster, ce 3 fev 1780

Votre lettre, mon cher Socrate m'a fait tour à tour plaisir et peine. D'abord par la nouvelle qui me dit esperer que vous etiez une fois quitte de votre eternel rhume et pour ainsi dire sur le chemin de Munster, et puis par le petit postscriptum qui dit le contraire.

J'attens avec bien de l'impatience les Simon, mais vous ne me dites pas par quelle voie vous les avez fait partir!

Voulez vous bien avoir la complaisance de diriger Me Vogt sur un envoie de boeurre fraix, semblable à celui que vous avez eu la bonté de me faire cet automne; celui d'ici n'est pas mangeable et je m'en suis fait envoyer d'Hollande, qui faute d'avoir été bien empaquetté ou salée s'est gaté en chemin, au lieu que le vôtre est arrivé ici dans le mellieure etat possible.

Si après le boeurre il est permis de nomer quelque chose de grec, | je vous demanderois s'il seroit possible d'acquérir la collection de livres grecs marqués dans la note ci-jointe de votre main (que je vous redemande).

N.B. Ce seroit peutêtre {autant} pour mon usage et celui de mes enfans que po celui du professeur auquel je les destinois; comme j'ai des raisons particulieres que je vous dirai, pour croire que dès que je serai au dessus de tout maitre en fait de latin, j'entreprendrai le grec et mes enfans aussi. A quel propos je m'accuse d'avoir encore une {grammaire} grecque et un Xenophon grec à vous appartenant. Item 2 volumes de Mariette¹⁸ et plusieurs autres liv. mathematiques ici sans compter ce qui peut se trouver à vous parmi mes livres en Suisse, et que j'ignore jusqu'ici. Je ne scais quand Lisis viendra ici; il dit simplement en printems, ce qui laisse à mon imagination une marge | de plusieurs mois.

Un livre, mon cher Socrate, que je vous aurois la plus grande obligation de me deterrer, et que je payerois bien cher, c'est Pappus; mais on le dit rare.

Adieu, mon cher Socrate, tâchez d'être bientôt quitte de vos {pendarets}.

Mr. de Furstenberg, qui vous salue, vous remercie d'avance du Simon, et mes enfans sont à vos pieds. Adieu.

N.B. Quand je dis que je payerois cher le livre de Pappus, cela veut dire que j'y sacrifierois jusqu'à 20 ducats, mais non au dela. Peut être se trouveroit il dans quelque vente, de meme que l'Hist. des Mathematiques par Montluc¹⁹ que j'ai deja chargé le Prince depuis longtems de m'acquérir comme une piece necessaire, mais qui cependant m'importe moins que Pappus à present, vu que Mr. de Furstenberg a Montluc. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

Franco Weesel



18 Pierre-Jean Mariette, *Traité des pierres gravées* (Paris 1750)?

19 = Jean-Étienne Montucla?

Lettre I.170– Diotime, sans date, 1780 = Bd 1.259-264

Lundi ou plutot mardi à une h. du matin

Come le papier que vous me demandez n'est pas lisible, mon cher Socrate, je m'en vais vous le copier. Sans penser come vous le supposez, que vous soyez assez fade pour me flatter en le demandant. Si je l'ai imaginé quelque fois, c'étoit lorsque vous vouliez me persuader dans certains momens, que je scais tout. Or quelqu'amour propre qu'on puisse supposer à quelqu'un, vous m'avoueraï que cette assertion est un peu difficile à digerer. Quand à ce dont il est question auj. il se pourroit sans miracle et sans absurde que j'eusse pu ecrire quelques lignes d'un stile elevé, come il vous plait le nomer. C'est un si petit merite que je puis aisément y croire sans m'enorgueillir, et me croire flattée.

Encore un mot, mon cher Socrate, relativement à votre voyage ici. Vous me dites que vu mes journées occupées, vous ne savez quand vous pourrez l'entreprendre avec decence. Je ne scais ce que vous appelléz ici decence. Mais si vous attendiez | que mes journées ne fussent pas occupées, je vous attendrois probablement toute ma vie en vain, car s'il plait aux Dieux je disparoitrai de dessus ce globe avant de cesser de l'être. Mais come je suppose que vous feriez peu de cas d'une Diotime vuide et desoeuvrée, je pense que mes occupations ne feront point obstacle à vos jouissances, si d'ailleurs vous croyez en rencontrer ici. Et je fais encore moins de doute que les heures que vous partagerez avec Mr. de Furstenberg qui est un des possesseurs les plus essentiels de mon tems ici, ne soient les plus agréables de toutes pour vous.

A propos de Mr. de Furstenberg, il me semble que vous oubliez qu'il conviendrait de repondre à une lettre qu'il vous a écrit, et je suppose que vous avez du tems, puisque vous vous proposez d'ecrire au Comte de Calenberg. Il est vrai que ce mechant Comte semble devoir être toujours le rival preferé de ceux que j'aime, lorsqu'il s'agit de recevoir de vos lettres precieuses. | Avouez que ce seroit une raison suffisante pour fonder la repugnance que vous m'avez reprochée; cependant je n'ai aucun grief contre lui dans le cas present, {car} si vous gardez le silence, je croirai plutot que vous voulez faire abstinence en amendement de quelque gros pêché à vous connu.

Passons au discours de Δ.

Mon cher Socrate, mon fils. L'ardeur que vous manifestés dans la poursuite de la verité vous acquiert ma confiance et mon interet, et m'impose le devoir d'être vrai avec vous. Vous me croyez avec le vulgaire un être d'une nature différante de la vôtre! Vous êtes dans l'erreur. Les Dieux plus justes dans la Distribution de leurs dons accorderent à tous les homes des facultés de meme nature et en meme quantité. C'est dans le plus ou moins d'intensité de ces facultés et dans l'usage qu'ils en font qu'il faut seul chercher la cause des distances prodigieuses que vous appercevez entr'eux. Quand à | nous autres Devins qui vous semblons plus distants encore du reste des mortels qu'ils ne le paroissent entr'eux, sachez que nous n'avons ni d'autres moyens, ni d'autre echelle pour monter à cette hauteur. Nous sommes montés plus vite, voilà peutetre tout notre avantage; mais cet avantage est grand ... pour l'obtenir il faut du courage et la volonté déterminée d'entreprendre un grand travail, de la constance pour le soutenir et de la force pour l'exécution. C'est avec des armes semblables que certains ames heureuses, s'élevant, se dégageant de bonne heure de tous ce qu'il y a autour d'elles de terrestre et de perissable, et se livrant tout entieres au soin de se perfectionner, de se purifier, acclerer leur developpement, se débarassent plutot de tous ce qui entrave leur vol immortel et parviennent enfin au degré de pureté necessaire pour qu'il puisse se manifester à eux des organes et des rapports nouveaux. C'est alors que nos rapports avec les Dieux deviennent | plus immédiates et que l'Univers se manifeste à nous de plusieurs côtés, qui sont encore dans le néant pour vous et les autres hommes. C'est alors que le brillant spectacle d'une grande partie des richesses de l'ame humaine se deploie devant nous, c'est alors enfin que perçant plus profondément les rapports des effets à leur cause nous penetrons dans l'avenir et obtenons le titre mystique de Devins de ceux qui nous sentent sans pouvoir nous comprendre. Cependant, nous ne devinons rien! Nous voyons, nous sentons immediatement.

Socrate,

au nom du Puissant Dieu de Delos Diotime, achevez votre ouvrage, expliquez moi etc. etc. etc. |

Voici tous ce que j'ai pu obtenir de Camper pour vous et moi.

Lettre I.171 – Diotime, 7 février 1780 = Bd 1.265-268

Munster, ce 7 fev. 1780

J'ai reçu et lu avec un plaisir tout nouveau le Simon que vous avez eu la bonté de m'envoyer, mon cher Socrate. Mais il est peu important et inutile de vous en dire mon sentiment, vous savez déjà tous ce que je pense de l'excellent systeme qui en fait l'objet, et je puis ajouter qui est si parfaitement executé. Mais une approbation bien plus interessante, et que j'ai la satisfaction de pouvoir vous assurer en plein, c'est celle de Mr. de Furstenberg, c'est presque celui de vos ouvrages dont il est le plus enchanté. Quant au françois je n'y vois que des corrections très légères à faire, et pour ce qui est de l'enrichir d'exemples (si tant il y a que vous le trouviez necessaire): qui mieux que vous-même possede les riches tresors de l'antiquité, qui mieux que vous sait y puiser à propos et avec gout, | et vous doutez encore si je voudrois (s'il dependoit de moi) que ce Dialogue fut imprimé? Vous avez donc oublié que s'il est de l'essence de Diotime de tendre avec ardeur à perpetuer et à étendre le beau et le bon de quelque source qu'il vienne. Cette passion acquiert une nouvelle degré d'énergie lorsque la source meme en est interessante pour elle.

Quand à ce qui concerne mon metier, si vous persistez à penser qu'on pourroit ou devoit ajouter quelques details y relatif, cela se feroit mieux en en causant ensemble, et puisqu'(egalement) vous croyez nous faire une visite à Munster, cela s'arrangera tout à notre aise.

Cependant j'ai quelques doutes sur cette visite. Vous m'en avez parlé come comptant la faire dans une dizaine de jours, vous parlez à Mr. de Furstenberg de 4 semaines. Il est vrai que la saison vers ce tems la sera plus avantageuse à votre santé, | et par conséquent il me conviendra le mieux. Mr. de Furstenberg me charge de vous faire ses remerciemens les plus vifs du beau cadeau dont il fait tout le cas qu'il merite en effet.

Je garderai mes 2 exemplaires jusqu'à ce que vous me disiez à qui vous aimeriez que l'un des 2 fut donné. S'il est imprimé come je l'espere, cela importera moins; si non, je ne vois que 2 places digne de lui: dans la biblioteque du College ici, ou ou chez le Prince de Darmestad. Voyez ce que vous en pensez?

Je vous demande pardon de vous avoir indoctriné relativement à Mr. De Luc. Je l'ai fait en bonne intention puisque je voiois et par les lettres du Prince et par celles de Lysis, qu'on ne faisoit pas un usage (à mon gré) convenable de tous ce qu'on disoit apprendre de vous | au sujet de De Luc. Au fond cela m'intresse fort peu si ce n'est que je suis quelque fois en société come lorsque j'entens mes enfans au clavecin prendre un mauvais accord, que cela me fait un mal passager à l'oreille.

Adieu, mon cher Socrate, guérissez vous, ne cessez d'exploiter la riche mine que la nature vous a accordé, et croyez que Diotime s'intressera toujours vivement à vos succès, come à votre vrai bonheur.

Je prens la liberté de vous adresser les 2 incluses, parceque d'après les lettres du Prince il seroit possible qu'il fut déjà en route, et que l'une, celle pour la Princesse m'importe. Ayez la bonté de la lui faire parvenir par le canal de Mr. de Larrey, si le Prince n'est plus à La Haye. S'il y est encore, il n'y a qu'à la lui remettre.



Lettre I.172 – Diotime, 11 février 1780 = Bd 1.269-276

Munster, ce 11 fev. 1780

Il est vrai à la lettre, mon cher Socrate, que je suis fort occupée; un coup d'oeil abrégé sur mon genre de vie journalier suffit pour en convaincre.

Je me leve à 5 h 5½ tous les matins et {entre} jusqu'à 7 h. mes seuls instans, soit pour me preparer aux leçons à donner à mes enfans, soit pour etudier autre chose ou ecrire (come je le fais dans ce moment ci) mes lettres. A 7 h. vient le maitre d'armes et ns somes au jardin jusqu'à 8. Ensuite nous faisons une demie h. de promenade, parceque c'est le seul tems qui nous reste pour cela pendant l'hyver, ou bien imediatement après le diner. Ensuite j'occupe mes enfans de geog. et de mathématique jusque onze. D'onze à midi vient le professeur Geritz; quelque fois j'ai pendant ce tems le prof. Zumkley pour le calcul differentiel etc. etc. A midi je fais avec mes enfans une lecture française; dans ce moment ci celle de l'Odysée. A midi et demi Mr. de Furstenberg vient nous prendre pour nous mener au manege, où il m'apprend à monter à cheval. | Vers 2 h. nous revenons

ici et le maitre d'armes revient pour nous tous. A 3 h 3½ Mr. de Furstenberg va chez lui vaquer à ses affaires. Nous dinons, à 5 h, et lorsque c'est jour de courrier à 6h 6½ Mr. de Furstenberg revient. 3 fois la semaine nous avons de 5 à 6½ un maitre anglois ensemble et nous lisons tour à tour devant lui pour nous former la prononciation. Les autres jours il assiste à ma lecture latine. De 6½ jusqu'à onze h. nous causons, souvent nous nous regalons en lisant dans le Platon ancien; nous avons lu aussi le Platon moderne, avec un plaisir tout nouveau. {hier} ce que je puis vous assuré ce que je me couche avec la tête aussi fatiguée (sans l'être trop), qu'il le faut pour dormir tout d'une {pièce} du moment où je me couche jusqu'à celui où je me fais reveiller par force. Et voilà come s'écoulent tous les jours. Vous en conclurez aisément que mon tems est un sacrifice que je ne puis et ne dois faire qu'à la condition qu'il tourne au profit du bonheur de quelqu'un, ce qui est bien loin d'être vrai lorsque je vous écris, mon cher Socrate, dans la situation | où nous somes.

Quelque peu que je vous écrive, ce peu est encore un stigmat continuel pour animer en vous une aigreur concentrée qui se repand sur vos lettres d'une maniere d'autant plus desagréable que vous me parlez tout à côté d'adoration, d'amour et de constance, et que {vi...} ce que j'ai supporté et fait. Je me trouverois ridicule de disputer en paroles une superiorité que j'ai acquise en action. Si j'étois entré avec vous dans les details de ce qui m'occupe ici, de ce qui m'interesse, de tous ce qui se passe en et avec moi, cela auroit été bien pis de l'humeur {soupçonné} dont vous êtes; et vu votre disposition actuelle à mon egard, vu encore ce que j'aurois eu à vous dire de moi et de mes circonst. Je n'aurois pu écrire 2 lignes sans vous faire penser que c'est pour vous choquer, piquer, offenser, etc. etc. etc., ce qui vous auroit modifié cent fois davantage et je l'aurois peutêtre suporté moins patiemment. Il etoit donc et est de la sagesse que j'abrège les occations de fortifier et d'accroître cette aigreur jusqu'à ce qu'il | vous plaise de maniere ou d'autre que cela change pour moi; je vous ai exprimé frequemment et assez clairement le seul moyen pour que cela change. Ce que 1° vous cessiez de vous modifier et de vouloir me modifier de meme, à me persuader que c'est moi qui suis coupable vis à vis de vous et que vous voulez bien me pardonner, 2° d' {... } que votre conduite relativement à tous mes plans detruits n'a pas été franche avec moi, et que la veritable, la seule excuse pour

vous, c'est qu'ayant pris trop precipitamment un engagement que vous ne crûtes jamais être sommé de remplir. Quand ce vint au fait et au prendre, vous ne pûtes vous resoudre à paroître reculer, vous preferates travailler à faire en sorte que la destruction du plan vint de notre côté, et ce plan necessite toutes vos modifications, toutes les vicissitudes et ce qu'il y eut en aparance d'oblique dans votre façon d'agir.

Mon cher Socrate, ne me refusé pas cet aveu, car si vous n'aviez pas cette excuse à mes yeux, je vous avoue que je crois que je vous haïrois d'avoir | pu me traiter si longtems come vous l'avez fait et d'avoir pu nous rendre si malheureux sans y être come forcé par une situation aussi embarassante que celle que je vous depeins, et qui explique tout jusqu'aux plus fortes contradictions. Mon cher Socrate, regardé ce nouvel effort come une marque de sentimen constan que je vous porte encore. Mais comptez aussi que constante et consequente dans tous mes sentimens, il est impossible qu'on me modifie. Le vrai seul est beau, et si beau à mes yeux, il touche mon ame d'une maniere dont (dans d'autres circons.) je vous convaincrois par des exemples frappants.

Enfin, mon cher Socrate, je fais cette tentative parceque tant que vous me parlez de venir ici et de ce que je dois regarder vos livres come mien, je dois supposer que vous avez l'envie de vous reconcilier sincerement, et je dois supposer que vous me connoissez assez pour savoir | que cela est impossible sans cette noble franchise, et que p.c. je suis jusqu'à là très éloigné de vouloir ou de pouvoir rien accepter de votre part. Peutetre aurai-je encore à regretter ces momens que je sacrifie à l'etincelle d'esperance (qui à mesure que le tems s'avance decroît et decro[ît]ra de plus en plus) de voir renaitre la paix, l'aisance et une vraie affection entre nous. Quand aux questions que vous m'avez repetté souvent et auxquelles j'avoue que je n'ai pas repondu, c.a.d. à deux, je vous prouverai lorsque vous viendrai ici, que j'avois de bonne raisons pour n'y pas repondre. Quand à celles qui concerne Mr. de Furstenberg plusieurs de vos reflexions et surtout la maniere dont vs vs êtes servie vis à vis de moi de Me Perrenot m'a degouté de vous en parler. Je vous en aurois parlé dans la profondeur du sentiment et come on aime à parler d'un gr. homme, et vous l'auriez pris come si je m'en servois pour vous piquer, humilier, etc. etc. ou bien pour faire monter de mes possessions, et je vous avoue qu'elles sont trop reelles

pour tirer leur prix de la montre, et que je les respecte trop pour en faire le pendant ou l'apparence | d'un pendant, ou bien un objet de nouvelles contentions et aigreurs.

Je vous ai répondu de rechef avec ma vérité ordinaire sur tous les articles sur lesquels vous vous plaignez de mon silence. Si cela n'est pas encore de saison, il m'est aisé de rentrer dans mon silence, mais non de me modifier et d'écrire des volumes insignifiants où une aigreur concentrée perceroit de toute part. Je vous proteste, mon cher Socrate, que je n'ai pas l'ombre d'aigreur dans mon ame. J'ai entièrement pris mon parti sur nos affaires. Il depend de vous que nous soyons dans le future toujours très bons amis. C'est mon vœu; si (vous ne le voulez point) je trouverai j'espere dans votre constance à vous refuser aux seuls moyens possibles que je propose, des raisons pour m'en consoler.

Adieu, jusqu'à là je vous embrasse cordialement.



Lettre I.173 – Diotime, 18 février 1780 = Bd 1.277-288

Munster, le 18 fév. 80

à 8 h. du matin

Mon cher Socrate, en reprenant encore une fois un sujet qui me pèse et me fatigue à l'excès, je ne pouvois avoir qu'une bonne intention: le desir de sortir l'un à l'égard de l'autre d'un etat que je croiois de voir nous deplaire egalement. Mais je comence à croire que vous pensez differenment, puisque vous n'avez pas saisi depuis longtems et que vous reculez sans cesse le moyen après tout le plus simple, qui etoit de venir mettre fin une bonne foi à tous ces mal entendus, à toutes ces explication qui embrouillent la matiere de plus en plus. Mais bien loin que vous paroissiez desirer en voir la fin, il semble que vous saisissiez avec empressement l'occaton de remettre tout à feu et sang, en {extragellant} les choses les plus simples. Car dites moi, je vous prie, où vous prendriez sans cela que je vous ai proposé une lacheté qui vous feroit meriter l'execration publique et pour prix de la quelle je vous offre mon amitié, | si j'étois dans les memes dispositions de guerre que vous. Dites moi, que ferai-je d'une accusation

semblable au bout de laquelle vous m'assurez cependant que je regne uniquement dans votre ame? Rien, mon cher Socrate, car je considere ces sortes d'injures come des excroissances momentanées d'une imagination en effervescence. Je considere uniquement ici ce qui peut mettre fin à notre très ennuyeuse et desagréable situation. Tous ce qui n'y mène pas tout droit je veux le laisser de côté.

Omne supervacuum pleno de pectore mana.²⁰

Ce qui me surprend le plus dans votre lettre, ce que vous parlez come d'une idée toute nouvellement et seulement possible, le soupçon que le Prince auroit pu directement ou indirectement vs faire passer dans mon esprit pour avoir conseillé dans l'affaire de Lavigny.

A cet egard je vous repondrai le mieux par vos propres lettres: 1° dans la seconde lettre que vs m'écrivîtes après m'avoir annoncé les desirs du Prince, vous tombâtes de vous-même sur l'idée qu'il vs feroit peutetre passer dans mon esprit pour consulter de la chose, et voici à cet egard vos propres mots souslignés sub nro. 1. Ensuite je vous ai marqué que le Prince | vous faisoit en effet et sans aucun mystère passer pour tel. J'ai plus fait: pour me convaincre entierement que le Prince n'avoit pas dit la verité, je lui ecrivis que puisque vous aviez décidé avec lui que je ne pouvois mieux faire etc. etc. et je mis en P.S. de cette lettre quelque chose qui lui laissa la liberté de vous comuniquer ou de ne pas vous comuniquer cette lettre, ce qui dans l'un ou l'autre cas decidoit s'il avoit dit vrai ou non sur votre sujet. Or il vous l'a comuniquée et nro. 2 sousligné vous convaincra que, m'ayant compris vous avez cependant pris la calomnie supposée du Prince fort doucement et qu'imediatement après vs vs êtes lié avec lui (selon vos propres lettres du moins) plus que jamais. Vous m'avouerez que ce n'est pas là come on sent ordinairement une accusation calomnieuse qui tend à nous faire passer aux yeux d'une amie pour lui avoir fait selon vos propres termes no. 1 une trahison affreuse. | Enfin, l'aveu que je vous fournissois et qui vous estomaque tant dans cette derniere lettre a des fondemens assez naturel encore dans vos propres lettres (il faut bien que j'y aie mon recours puisque vs me disputez tout le reste). Voici mot à mot un de vos passages: j'avoue que la consideration de nous 3 à Lavigny avec vos chers enfans auprès d'un petit village eloigné de tous ce qui

20 Horatius, *Ars poetica*, 337.

seroit necessaire à leur education me faisoit une peine horrible.²¹ Ainsi outre votre conduite votre silence, la repugnance que vous avez manifesté, voici un aveu formel que l'idée d'aller à Lavigny vous a toujours deplu. Mais tenez, mon cher Socrate, pour vous prouver encore mieux que tout excellant que vous soyez (et c'est sans ironie que je le dis ici), vous êtes home dans la passion, c'est à dire sujet à dire des choses que vous ne pesez pas toujours. Vous savez que le grand obstacle que vous me declarâtes lorsque tout à coup vous m'apprîtes que vous ne pouviez plus me suivre à Lavigny fut que vous n'aviez absolument rien | et que (ce furent vos termes) vous devriez partir come vous etiez là, à vos livres près. Hé bien, cet hiver pour me prouver qu'avant l'obstacle (que vous appelez je ne scais trop pourquoi invincible) que le Prince avoit mis à notre plan, vous etiez absolument resolu à me suivre au printems, vous m'écrivîtes que vous aviez deja vendu des effets en Angleterre.

Mettez ensemble tous ce que je mets ici sous vos yeux et prononcez vous-même ce que moi j'ai dû, ce que je dois eprouver quand je vois que c'est moi qu'on persecute, avec moi qu'on se met sur le qui vive, qu'on m'accuse, qu'on me pardonne et qu'avec milles belles protestations entredeux je suis traité come une folle qui n'auroit ni l'ombre du sens comun, ni l'ombre de sentiment, et de tact. Encore une fois, mon cher Socrate, lorsque je vous dis que l'aveu ou plutot l'excuse que mon coeur m'a suggeré pour vous, et que ma raison approuve, | {est} la seule voie pour nous rendre la paix, je dis une verité que je sens, sans exagerer et appeler ici cet aveu ni la chose à avouer une lacheté execrable. Je trouve très possible d'être un homme plein de probité et d'honneur et de s'être precipité en prenant un engagement qu'on croiroit n'être jamais appellé à remplir, et que p.c. on n'avoit pas jugé important de bien peser avant de le prendre. Coment ensuite d'une 1ere erreur il peut naitre une conduite difficile et compliquée surtout dans une composition come la vôtre, c'est ce que vous savez mieux que moi. J'aurois dû ajouter surtout: chez vous autres philosophes, car ce titre semble rendre plus difficile l'aveu d'un tort. Vous oubliez dans ces moments combien il est plus grand d'avouer une erreur qu'il n'est possible de faire croire qu'on n'en eut jamais. Pour moi, je hais tellement ces modifications externes que je ne veux pas meme modifier ma sensibilité, bien que je | la reconnoisse pour

21 *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.62, 14 novembre 1779.

beaucoup trop forte et nuisible à mon harmonie interne. Mais je tiens que ce n'est pas à se modifier de manière que les autres ne voient pas ce qui se passe en nous que consiste le perfectionnement, mais à perfectionner reellement (si on le peut) cet interne et cela se fait non en se cachant à l'extérieur, mais en occupant plus les facultés qu'on veut faire monter, et moins celles qu'on voudrait affaiblir, jusqu'à ce que l'équilibre (ou à peu près) en résulte. Mais si cet équilibre n'y est pas en effet, peu m'importe qu'on ne l'y croie pas; car c'est pour être jugé autre qu'on n'est, que naissent la plupart des disharmonies entre ceux qui vivent | ensemble un peu intimement.

Enfin, mon cher Socrate, ce que j'ai dans l'âme je vous l'ai dit, je vous le dis encore, non en l'air pour me venger, pour vous faire de la peine, mais en portant avec moi mes preuves, et dans le seul dessein de vous faire entrer dans la situation où je dois me sentir à votre égard. Aimez vous mieux que nous oublions absolument le passé, je le veux bien. Mais dans ce cas, épargnez moi du moins des réflexions piquantes; dites moi que décidément vous ne pouvez et voulez terminer par une explication franche, que vous ne voulez pas venir ici etc. ou qu'y venant vous ne voulez parler sur cet objet, etc. etc. Et je me conformerai à vos desirs, ne cherchant au bout du compte que la paix.

Je vous demande mille pardon de ce ridicule barbouillage. Je n'avois pas vu que le papier étoit barbouillé, et je n'ai pas un moment pour | crime.

Toute cette histoire, jointe peut-être à un peu trop d'application, me coûte de rechef ma santé. Je suis actuellement depuis 15 jours entre les mains de Hoffman, très sérieusement attaquée de meaux hypocondrique et de dereglemens de tout espèce. Il me donne l'acier et le campher, et veut m'envoyer au bain cet été. En attendant, l'application m'est défendue jusqu'à un certain point, et come il n'en est aucune, pas même le calcul infinitésimal qui me tende come nos querelles. Souffrez que je n'en parle plus.

Je vous écrirai peu d'ici au tems où vous vous résolviez soit à venir ici soit au contraire. Vous ne sauriez croire ce que cette lettre me coûte phisiquement et moralement. Ma tête est | come dans une bagarre quand je la remets sur le sujet.

Quand au compte de Me. de Hane, le Prince s'étant chargé de tous mes comptes à son départ, je vous prie de les lui remettre, car très décidément je ne puis ni ne veux les payer. Je sais que je suis dans vos dettes de 100 ducats et je l'aurois déjà

acquitté si Lysis ne s'en étoit chargé. Mais come il ne l'a pas fait encore, il est aparant que cela est tombé dans l'oubli, et je viens de lui en écrire.

Adieu, mon cher Socrate, je pense au moment où nous serons en paix et harmonie come on pense au moment où les meaux de dents cesseront pendant qu'on en souffre.

Renvoyez moi s.v.p. tout de suite vos lettres. |

Je fus interrompue tantôt par l'arrivée de Mr. de Furstenberg, qui me charge de vous dire milles choses.

Come il me reste encore quelques minutes avant le depart de la poste, souffrez que je vous represente encore qu'au bout du compte je serois bien folle d'interrompre sans cesse la paix et l'harmonie dans laquelle je vis ici pour m'occuper si desagréablement de nos querelles. Si je ne desirois très vivement notre paix, et ne nagerez pas au nom du Ciel mes accusations, c'est le vrai moyen d'éterniser notre guerre. S'il est vrai que mes sentimens pour vous peuvent malgré cela subsister, cela ne prouve autre chose, si non que je ne vois pas les chose d'un côté à beaucoup près aussi noir que vous vs le figurez, et 2° que je vous connois et sens une masse de merite qui ne peut être si aisément obscurci par des torts au | fond de circonstance et de relation qui ne me paroissent essentiels, que lorsque pour les eteindre on veut tâcher de les faire retomber sur les autres. Moi-même j'ai pu en quelque façon donner lieu à ces torts, je n'aurois pas dû vous presser come je l'ai fait dans le tems où vous me déclarâtes pour la 1ere fois que vous ne me suivriez pas à Lavigny. La sensibilité que je vous temoignai alors, joint à mon acharnement à vous faire changer ce que donna lieu à tous ce qui s'est passé dans la suite, en vous mettant dans une espece de gene et meme d'impossibilité de vous resoudre à persister dans votre 1ere declaration. Et de là a pu suivre le voeu secret que l'obstacle vint de notre côté etc. Enfin, mon cher Socrate, si je me mets à la torture pour excuser des faits, si mon coeur est votre mellieure avocat, vous ne sauriez au bout du compte m'en faire un.

Lettre I.174 – Diotime, 22 février 1780 = Bd 1.289-294

Munster, ce 22 fev. 80

Mon cher Socrate. Je vous ai envoyé et communiqué dernièrement tous ce qui pourroit vous donner une idée precise, ou pour mieux dire tous ce qui (si vous vous rappelez votre maniere d'être vis-à-vis de moi depuis 2 ans) peut completer l'idée de ce que je dois necessairement penser de tous ce qui s'est passé pendant et depuis ce tems là, me faire un crime de ce qu'ayant les idées (non exagerés comme vous les representez, mais plus douces et plus naturelles) que je dois avoir, je n'aie cependant pas cessé de vous affectionner et de me sentir lié avec vous. C'est une injustice, car enfin cela prouve tout au plus d'un côté que je n'envisage pas les choses d'un côté aussi noir que vous le supposez et de l'autre, qu'ayant plus besoin peutêtre d'indulgence que vous, je suis aussi moins disposé que vous à juger les autres avec rigueur. Otez donc une fois pour tout de votre esprit et de vos lettres que je vous soupçonne de quoique ce soit. Ma maniere de voir les choses qui nous sont relatives est le resultat | direct d'effets qui se sont suivis sans interruption depuis que Lavigni est achetée, come je vous l'ai montré plus d'une fois. Si à cause de cela vous voulez renoncer à mon amitié, vous en êtes le maitre; mais encore cela meme ne changera-t-il rien à mes sentimens pour vous, car ce dont je fais cas en vous est et restera dans tous les cas l'objet de mon admiration, qui est indépendante des sensations agréables ou desagréables que nos rapports reciproques et les circonstances produisent, ont produit ou produiront entre nous. Quand à ce que vous ne cessez d'appeler l'obstacle invincible que le Prince a mis à nos ou plutot à mes plans, vous voulez être dans l'erreur, car je vous ai deja dit qu'il n'en est rien, et si peu que dans sa lettre d'auj. il m'écrit de but en blanc qu'il me prie de ne pas vendre mes lits ici, mais de les lui envoyer l'année prochaine, quand j'irai à Lavigni.

D'un autre côté j'ai une lettre de Lysis, où il me | dit que le present travail avec lui à m'assurer de Lavigni. De plus, vous-même en m'annonçant la 2e fois que le Prince desiroit que je reste une année de plus ici, avez ajouté en 2 lettres qu'il s'etoit expliqué positivement que ce n'etoit que pour une année; et incessamment après vous avez pris sans cause nouvelle insensiblement le ton de l'appeler un obstacle invincible pour me dire que sans cet obstacle invincible vous etiez

fermement resolu, etc. etc. etc. Comment est il possible à present, mon cher Socrate, qu'avec un tact si fin et si delié que le vôtre vous ne sentiez pas ce que toute cette conduite prise ensemble a dû me faire éprouver, et combien des sentimens qui ont resisté à tous cela sont solidement fondé; mais encore une fois, en pesant votre merite, et la part que les circonstances et l'erreur d'un moment ont pu avoir à tous cela, il n'y a pas un ombre d'aigreur dans mon coeur, et je suis quel à vous embrasser aussi | cordialement que jamais, pourvu que vous ne pretendriez pas me modifier de maniere que je voie quarré ce qui est rond, ou du moins pourvu que vous me demontriez clairement où est l'apparence qui me trompe, car il est bien clair que ce n'est pas une erreur agréable que je puisse aimer à nourire, et qu'il faut que je sois ensorcelé si depuis deux ans, vis à vis de vous seul, j'ai vu et senti constamment faux. Il n'est pas moins clair que je vous donne tous les moiens de me l'ôter, {si il y est une etant il} ayant toujours été si vrai avec vous à cet egard de tous ce que je suis.

Ma santé comence à se remettre de rechef. Je serois fâché de ne pas reprendre avant votre arrivè (si vous venez) l'enbonpoint et les bonnes couleurs que j'ai pris et conservé ici jusqu'à il y a quelques semaines. Il est vrai que je suis heureuse ici, mais considerez, mon cher Socrate, que je l'étois déjà avant qu'une liaison plus intime avec Mr. de Furstenberg m'eut fait connoitre un degré de bonheur qui m'étoit inconnu encore, je l'étois déjà ici en aout et sept. ce qui prouve ce me semble que la paix et l'occupation sont 2 moyens analogues à mon caractere, et que p.c. tous nos meaux que | vous n'avez cessé d'attribuer à ma sensibilité et à mon imagination ne semble être des suites que de nos relations, puisque sans cela les memes phenomenes se reproduiroit dans mes autres liaisons, surtout dans une liaison qui a pour base et pour ton general une verité, une intimité de confiance et une naiveté peutêtre sans exemple. C'est dans ces cas où jamais l'on ne se cache, où l'on a pour 1er et unique principe de se livrer toujours et dans tous les moments l'un vis à vis de l'autre à son 1ere mouvement, de ne jamais rien faire l'un pour l'autre come marque d'amitié, c.à.d. rien de proposé, en un mot rien qui puisse lezer le moins du monde cette vue reciproque et plenièr de l'ame, cette simplicité p.a.d. De l'enfance. C'est dans une liaison pareil dis-je que des inconvenients de sensibilité et d'imagination devoit heurter le plus souvent,

et si cependant cela n'est point, comment voulez vous que je m'attribue nos meaux. |

Vous savez que vis à vis de Lysis des meaux semblables n'existoient pas non plus. Mais peut être objecteriez vous que c'est parce que son caractère est moins riche. Cependant, si la faute est en moi, cette objection seroit nulle. D'ailleurs cette objection ne pourroit assurément pas avoir lieu. Chez FURSTENBERG enfin, mon cher Socrate, si je raisonne la dessus, je le repete: mon intention ne sauroit paroître equivoque. Vous ne trouverez dans mon raisonnement ni aigreur ni passion quelconque. Mais le simple et pure desir de conserver avec vous une liaison fondée dans des rapports superieurs, ce me semble, aux causes qui cherchent à la detruire, du moins de votre côté puisque vous parlez d'y renover. Quand à moi, quelque parti que vous preniez à cet egard, je ne cesserai d'être une {...}, je puis bien dire hardiement la plus vraie admiratrice que vous avez, car je n'ai encore rencontré personne qui vous sente dans le total come vous sent Diotime.



Lettre I.175 – Diotime, 26 février 1780 = Bd 1.295-298

Munster, ce 26 fev.

Il y a longtems, mon cher Socrate, que je ne cesse d'être de l'avis de ne plus parler de nos miseres. Je suis fort aise que ce soit devenu le vôtre.

Ma santé malgré quelques petites interruption est pourtant en total infiniment mellieur ici qu'elle ne le fut jamais. Ma tête surtout est beaucoup plus libre. Or vous savez que j'étois extremement sujet aux meaux de tête, ce qui est entierement passé. Mes accidents hypocondrique vont infiniment mieux aussi, et mes medecins illustres me promettent un retablissement radical de tous mes meaux enraciné, moyennant que je suive leurs ordonances, auxquels je suis aussi fort docile, car je | je sens la differance de ce que c'est qu'un home sain ou un home maladif.

Par rapport au travail, nous avons beau mepriser le Corps, il nous prouve en se vengeant qu'il a son influence necessaire sur l'ame. Un grand politique dont j'ai

oubliée le nom ne demandoit jamais audience d'aucun ministre après le diner sans s'informer auparavant s'il avoit la digestion facile ou non.

Ces reflexions vous conviennent assez, mon cher Socrate, à vous qui negligez vos meaux, et qui payez sans cesse cette negligence par une absence de bonheur, resultant en grande partie de vos dispositions phisiques.

Mr. de Furstenberg vous fait ses compl. ainsi que mes enfans. C'est le moment de la diette, p.c. d'un redoublement de besogne et de tracasseries pour lui. Il m'importoit | donc doublement d'être quitte de mes meaux, afin d'être plus propre à le distraire, et à le reposer de ses travaux. Dans les intervals, pour les dx n'ayez pas peur que j'en fasse trop. Je n'aime pas les x naturellement, mais il est vrai qu'appliqués qui au calcul infinitésimal et par ce moyen à la methode de maximi et minimi je leur trouve plus de charmes.

Adieu, mon cher Socrate, je vous salue et vous embrasse.

Je vous prie d'avoir la complaisance de faire remettre l'incluse à la feme de Joseph. Je le renvoie avec le papier pour cause de repetition non interrompue de ce que je vous ecrivis l'automne passé. De Haane j'en suis fort contente. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat,
à La Haye
franco Weesel



Lettre I.176 – Diotime, 29 février 1780 = Bd 1.299-302

Munster, le 29 fev. 80

Mon cher Socrate, votre stile recomence à reprendre ce ton d'aisance et de gaieté qui me fait bien augurer de votre santé phisique et morale, et je nous en felicite tout deux, ne pretendant pas d'autre reponse ou explication que notre paix et votre bien etre. Le mien dès lors va sans dire, car depuis que j'ai pris mon parti sur ce qui me tenoit le plus à coeur, il ne manquoit à mon bonheur que ces 2 articles. Je comence à croire en partant de la meme source, que vous comptez venir ici tout de bon, mais cela etant, je serois pourtant charmé pour des raisons très bonnes, que vous fussiez ici dans le courant de mars. Si vous pouviez |

m'apporter un sac des monnoies anciennes les plus interessantes du cabinet du Prince, seulement pour voir et faire pendant votre sejour un petit cours de numismatique, vous me ferez plaisir. Et s'il falloit pour cela une permission du Prince d'Orange, dites le moi, je la demanderai; si cependant vous pouvez vous en passer, j'en serai d'autant plus aise. Je vous prie aussi de m'apporter votre Polybe de Follard, seulement pour quelques plans que je desire y voir et comparer, et les 2 derniers vol. de Guischarde²² si vous les avez; les 2 1ers je les ai, à vous appartenant. Si vous n'avez pas les 2 dernièrement sortis, demandez les s'il vous plait en mon nom à Marc Michel Rei avec les 2 premiers et le Polybe de Follard, | car egaleme[n]t c'est au livre de biblioteque qu'il faut avoir.

Mr. de Furstenberg me fait dessiner actuellement à l'ecole militaire une collection et suite complete de tactique ancienne et moderne avec un discours tiré des mellieurs originaux. Ce sera un ouvrage precieux pour mon fils et dont l'execution deja comencée est fort belle. Les avis de Camper ont fait grand bien à l'ecole du dessein ici.

Adieu, mon cher Socrate, je vous embrasse de tout mon coeur et mes enfans vous presentent leurs hommages. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat,
à La Haye

Franco Weesel



Lettre I.177 – Diotime, 28 avril 1780 = Bd 1.303-306

Munster, ce 28 avril 1780

Mon cher Socrate. Que vous n'avez plus besoin de livres, c'est ce que j'ai scu depuis longtems; malgré cela je sens quelque remords de vous depouiller de votre biblioteque. Il est certain au moins qu'ils respirent chez vous une atmosphere plus digne d'eux. Je vous promets au reste que dès que je cesserai d'être maitre d'ecole, je cesserai probablement de lire, quoique je n'aurais jamais

22 Charles Guischarde (= Karl Theophil Guichard), *Mémoires critiques et historiques sur plusieurs points d'antiquités militaires* (Berlin 1773-1174).

lue ce que vous aviez lu en cessant. Au reste, j'ai tort de dire je cesserai, car je n'ai pas encore comencé. Il seroit ridicule d'avoir lu aussi peu, si les bonnes ecoles, où je me suis successivement trouvé dans ma vie, ne m'en avoit en quelque façon dispensé. Je vous avoue aussi qu'il y a très peu de livres, en exceptant les livres scientifiques qu'il faut bien lire | pour etudier les sciences. Il est, dis je, très peu de livres qui exitent ma curiosité ou qui après l'avoir exité la satisfont, et cela diminue de jour en jour. Je fus singulierement frappé il y a quelques semaines lorsque me rappelant par hazard avoir entendu lire il y a 5 à 6 ans avec tant de plaisir Tancrede, tragedie de Voltaire, et L'eloge de Marc Aurele par Thomas,²³ et voulant me distraire absolument d'une matinée où j'avois furieusement fatigué ma tête dans une recherche psychologique. Je pris sucessivement ces 2 pieces pour les lire, et (entre nous) je les trouvai l'une après l'autre, surtout la derniere, si plattes, si manierés, d'une si petite maniere que je les jettai en rougissant interieurement d'avoir jamais pu leur accorder mon suffrage. Il est vrai que je les avois entendu lire toute deux en societé à quelqu'un qui les lisoit avec beaucoup d'emphase, sans les avoir lus moi-même. | Quoiqu'il en soit, je ne sçais si c'est un preuve d'un esprit deseché et devenu aride par l'usage des sciences exactes, mais le fait est exactement come je vous le dis, et me fit une singuliere sensation, car je pris ces pieces en main avec la confiance avec laquelle on prend quelque chose de decidament bon, qui va nous faire grand plaisir.

Pourtant je dois pour être tout à fait juste, avouer que dans Tancrede j'ai trouvé au moins une pensée noble qui m'a fait plaisir. La voici: Amenaïde, soupçonné d'un crime d'etat, est condamné à mort. Tout le monde la croit coupable, son père meme. D'abord Tancrede reste seul d'un sentiment differant. A la fin, entraîné par une prodigieuse apathie il comence à chanceler, à douter. Elle l'apprend. Jusque là elle avoit regretté la vie, actuellement elle desire la mort avec ardeur. | Elle est indigné contre Tancrede. Sa confidante veut l'excuser auprès d'elle et lui dit il ne vous connoissoit pas toute entiere. Elle repond: il devoit me connoitre, il devoit supposer etc. etc. etc. ... (le passage finit ainsi), enfin, quand l'Univers entier m'accuseroit d'un crime, sur son jugement seul un grand home appuyé à l'Univers seduit oppose son estime. J'ai trouvé cette pensé au dessus de Voltaire.

23 Antoine Léonard Thomas (1732-1785).

Adieu, mon cher Socrate, je vous remercierai j'espère bientôt de vive voix de tous ce que vous m'envoyez. Mr. de Furstenberg, qui depuis un siecle se propose de vous écrire pour vous remercier du Simon, et qui toujours croit que vous alliez arriver, me charge de milles choses pour vous, ainsi que mes enfans que je vous supplie de ne point louer du tout quand vous serez ici, exepté lorsque je vous en prierai.



Lettre I.178 – Diotime, 20 juillet 1780 = Bd 1.307-310

Munster, le 20 de julliet 1780 à minuit

Il est vrai, mon cher Socrate, que la France a déclarée à la Cour de Vienne, que non seulement elle ne s'opposeroit pas à l'élection de l'Archiduc, mais meme qu'elle la verroit avec grand plaisir, et il est vrai aussi qu'elle a déclaré dans le meme tems au Roi de Prusse qu'elle le verroit avec le plus grand déplaisir. Vous pouvez compter sur ces deux verités, toute contradictoires qu'elles sont.

Mon cher Socrate, lorsque vous m'avez parlé la 1ere fois des propositions qu'on vous fait, vous m'avez eu la bonté de me consulter come quelqu'un qui, disiez vous, vous connoissoit assez pour être en etat de juger s'il etoit de votre bonheur de l'accepter ou non; et sous ce point de vu seul je voiois deja des raisons suffisantes pour vous en detourner. Je les crois vrai encore, mes raisons, et suis convaincue qu'avec une activité fort inegale, rien n'est plus malheureux que de n'avoir | rien de réglé à faire. Cependant je vous ai prié de ne vous decider ulterieurement qu'après m'avoir comunique vos raisons. Les miennes, pour vous faire cette priere, etoient de savoir si par hazard j'extrois pour quelque chose dans votre plan, parceque dans ce cas je regardois come un devoir d'ajouter encore à mes premiere raisons celles qui relativement à moi pouvoient contribuer à vous decider d'une maniere conforme à votre bonheur, parcequ'en omettant de vous retracer ma façon de penser la dessus, je croirois vous doner le droit de me reprocher quelque jour d'avoir part à une situation dans laquelle vous regretteriez peutêtre de vous trouver. Or come votre derniere lettre me marque que les propositions en question sont une queue de vos travaux de l'année passée et qu'il

n'est pas impossible, quoique vous ne vous expliquiez pas bien clairement la dessus, que si vous vous decidez à l'accepter, ce soit dans les vues qui vous y firent travailler alors. |

Je crois qu'il est à propos que je vous représente coment je l'envisage. Malheureusement je n'ai ni le tems ni la santé necessaire pour le faire dans tous le detail; une telle lettre seroit penible, et par sa longueur et par les choses qu'il faudroit rapeler pour dire l'essentiel. Je vous rappellerai seulement que nous avons fait tout deux une longue experience coment 2 personnes peuvent s'aimer et s'estimer beaucoup sans parvenir à harmoniser assez entr'eux pour se trouver heureux en vivant incessamment ensemble sous le meme toit. Nous l'avons senti tout deux. Tout deux nous nous somes flattés souvent qu'à force d'orages. Toutes ces dissonnances devoit enfin disparoitre d'une maniere permanente. Moi plus encore que vous je m'en etois flatté souvent, et j'ai conservé mon espoir encore, lorsque toute votre conduite dans l'affaire de notre etablissement à Lavigny devenu serieuse prouvoit assez qu'il vous avoit abandonné. J'avoue que s'il s'etoit agi de nous y etablir seul vous et moi, j'aurois pensé de meme..., mais c'est à quoi j'aurois consenti tout aussi peu avec Lysis seul, quoique par des raisons bien differantes. Lysis n'a | pas la richesse qu'il eut fallu, ni pour nourrir un tel comerce dans une solitude absolue, ni pour tenir seul lieu de tous ce qui me manquoit pour elever mes enfans. Je croiois donc que le Δ subviendroit à tous ces inconvenients reciproques, soit en dedomagent l'un des peines momentaux que lui causeroit l'autre, soit en suppleant relat. à mes enfans chacun ce qui manqueroit à l'autre, soit meme pour nous perfectioner reciproquement. Ce plan n'a pas dû reussire et vous-même vous m'avez escrit dans deux lettres que cela etoit très heureux pour nous deux, c.à.d. pour vous et moi. Depuis ce tems j'en ai moins que jamais douté. Aussi vous rappellerez vous que je vous ecrivis cet hiver sur la fin de la corespond. la plus facheuse, que nous avions p.a.d. une amitié toute nouvelle à recomencer, qui n'eut rien de comun avec celle qui avoit pour base le Δ et ses plans, que cette amitié ayant pour unique base vos excellantes qualités pouvoit être de ma part plus solide que jamais, pourvu qu'aucune situation analogue au passé ne nous remit dans des rapports semblables, que je renonçai pour toujours à tout plan.

Lettre I.179 – Diotime, 8 août 1780 = Bd 4.445-446

Le 8 d'aout 1780

Je vous ecrivis dernièrement que je comptois quitter la campagne le lendemain. Mais depuis nous nous y sommes tant plu, nous y avons trouvé tant de moyens de distraction, et nos esprits étoit si engourdis de politique disagreeable qu'ils avoient besoin d'objets si différens et propres en meme tems et changer et secouer un peu les humeurs phisiques. C'est ce que nous faisons en nageant, tirant, courant à cheval tous le long du jour. Nos santés s'en trouve bien et nous sommes plus gais qu'on ne l'imagineroit, vu les circonstances qui sont au pire assurément.

Adieu, mon cher Socrate, portez vous bien. Je n'ai point encore reçu la montre, mais je suis occupé à faire mes remarques sur votre Simon.

***Lettre I.180 – Diotime, 11 août 1780 = Bd 4.447-450***

Le 11 d'aout 1780

J'ai reçu hier votre petite lettre de meme que la montre, mon cher Socrate. Je vous en suis fort obligé la trouvant tout à fait convenable au sujet, je la garderai.

Je suis toujours encore à la campagne, parceque c'est le lieu le plus propre pour nous distraire d'idées qui, si on les considere partiellement, ne sont pas faites pour attacher à la vie. Mr. de Furstenberg a depuis ces dernieres semaines un interim d'inaction (relativement à ces affaires) forcé, qui le met à meme de passer ici la plus grande partie du jour. Sa santé s'en trouve fort bien, il se porte reellement mieux que l'hiver passé, pendant les querelles des Etats. Ce que la querelle d'auj est plus | proportionelle à son ame que les petites querelles et tracasseries qui dans ce tems renaissoit et mourroit avec le jour.

Dites moi, mon cher Socrate, si le Prince vous a payé de ma part l'argent pour le post de mes caisses envoyés ici de Zwooll?

Lundi prochain le 14 je compte rentrer en ville, mais ne le dites pas au Prince qui dans l'inquietude qu'on lui a inspiré pour nous pour le 16 vouloit que je me

sauve moi, et meme mes meubles vers ce tems. Jugez comme cela me conviendrait.

Mr. de Stosch m'écrit une chose, qui ne ma fait pas plaisir, ce que Camper sans le consulter a demandé au Roi lui meme une place de membre de l'Academie de Berlin, et s'est fait donner un refus; mais cela reste entre nous, puisque | Camper ne vous l'écrit pas, et naturellement il ne se souciera pas qu'on le sache. Au reste il m'écrit que Camper a plu beaucoup à Berlin, et de l'inimitié avec Mujel il ne me dit rien, ce qui me feroit croire que Mujel n'a pas rendu la pareille à Camper.

Adieu, mon cher Socrate, je parle mal et avec degout de presque tous ce qui se passe sur la terre; la seule chose vraiment importante que j'y voie dans notre siecle pour le bonheur des hommes etoit l'ouvrage chaque jour se perfectionnant et craignant qu'on veut renverser. Enfans aveugles et ineptes qui mutilent leur propre corps dans l'espoir de faire quelqu'egratignures à d'autres. Et à quels autres! A ceux qui vouloient les forcer à être libre et heureux. Tous cela n'est pas nouveau. L'histoire en fourmille, mais malheureusement entre lire ou être acteur d'une telle peine la difference est grande. Adieu cher Socrate. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye



Lettre I.181 – Diotime, 19 août 1780 = Bd 1.311-314

Munster, le 19 d'aout 1780

Mon cher Socrate, je pars ce soir pour Geismar avec Mr. de Furstenberg et come je ne suis pas sure de pouvoir attraper en route la poste de mardi, je veux vous dire ces deux mots auj. par celle d'Amsterdam.

J'avois prié le Prince de vous comuniquer ma lettre détaillé sur les affaires, ainsi je ne vous en parle plus; je n'ai d'ailleurs que le tems de vous dire que nous nous portons bien, et que nous vous aimons. Adieu.

Je retourne par hazard la lettre, que je ne vous envoyai pas parce que nos esperances furent aneantis le meme jour la voici avec celle de Camper. |

Mon adresse comme toujours – et à Geismar, puis de Cassel



Lettre I.182 – Diotime, 28 août 1780 = Bd 1.315-318

Geismar, le 28 d'aout 80

Mon cher Socrate, nous menons ici la vie du monde la plus patriarchale. Nous regnons seul dans une campagne superbe, la saison des gens incomodés etant passé, Hoffman, le frère de Mr. de Furstenberg, un Comte Nesselrode et nous. Mr. Jacobi et sa soeur sont venu passer avec nous 5 jours, ils nous ont quitté avant-hier.

Eloigné de toute affaire nous jouissons l'un de l'autre dans toute notre valeur, et il est difficile de se faire une idée de l'intention de cette valeur relativement au Grand Homme, et moins d'être à meme de la peser d'aussi près. Nos santés respectives ne font que croitre et embellir.

Je compte que nous partirons le 11 sept, car le 12 Mr. de Furstenberg doit être à Paderborn (où il est chanoine aussi) à cause d'une | Fete d'ordre. De sorte que nous arriverons probablement à Munster le 13 ou 14 adresser en attendant vos lettres s.v.p. à Münster comme à l'ordinaire ou le professeur Geritz qui a la bonte de loger en attendant dans ma maison en aura soin. Auj. mes enfans me fetent et me laissent à peine le tems d'ecrire ces mots, ce qui m'a le plus amusé dans leurs plans ce qu'ils ont associé partout Furstenberg meme dans des lettres de felicitation par qu'ils m'ont fait trouver sur mon lit a mon reveil, ils l'ont obligé d'en ecrire une aussi en lui disant qu'ils ne devoit y avoir aucune fete pour moi dont il ne fut si ce n'est | par l'a du tact, je ne sçais a quoi donner ce nom. D'ailleurs les fleurs et les belles formes exteint dans toutes leurs petites entreprises. Cela me fait plaisir par l'influence prodigieux que j'accorde au gout et au tact sur toutes les facultés de l'ame.

Adieu cher Socrate, si je vous dis des folleries attribué le chretienement au {fruit} qu'on fait dans ma chambre ou tout dejeuner sous des arcs de fleur etc. et a la manière dont on me presse. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat,
à La Haye
franco Wesel



Lettre I.183 – Diotime, 26 septembre 1780 = Bd 1.319-322

Munster, le 26 sept. 1780

Vos reflexions sur ce qui s'appelle Consoler sont très vraies, mon cher Socrate. Je n'y en ajouterai qu'une seule; c'est qu'on ne peut pas meme dire à un autre: j'ai fait de ces pertes, je scais ce que c'est. Car meme en supposant que moi qui dis cela, et celui à qui je le dis, soient exactement de la meme composition, maniere de voir, de sentir, enfin que nous fussions en tout comme 2 gouttes d'eau, ce qui est jusqu'impossible dans le monde. Encore faudroit-il que le frere ou l'ami que j'ai perdu, et celui que l'autre a perdu, se fussent egalement ressemblés comme 2 gouttes d'eau, ni plus ni moins, et que les circonstances qui avoient etablis mon rapport avec ce frere ou cet ami, et ceux qui etablissoient | les rapports de l'autre avec son frere ou ami, fussent aussi exactement les mêmes. Vous voyez bien que la moindre différence dans un de ces 3 articles change absolument toutes les combinaisons de la masse totale de ma situation ou de celle de l'autre quand à la manière de sentir nos pertes.

Voila tous ce que j'avois à dire sur cette reflexion qu'on entend faire assez souvent. J'ai eprouvé une telle perte, p.c. je scais ce que vous sentez. La meme verité a lieu dans les meaux phisiques, quoique je sache ce que c'est que mes meaux de dents, ma fievre, ma sciatique etc. Je ne connois pas pour cela celle de l'autre, dont la modification peut dependre et être déterminée par une beaucoup plus | ou moins grande irritabilité et sensibilité nerveuse, une imagination beaucoup plus ou moins vive, et tout d'autres différences qui en doivent mettre une totale entre la situation où il se trouve, ou la manière dont il sent son mal de

dent, etc., ou dans la manière dont je le sens; c'est en faisant souvent cette reflexion que j'ai pris l'habitude aussi de compatir beaucoup plus en raison du ton dont les gens me content leur douleurs, qu'en raison de l'idée que j'ai pu acquerir de la douleur meme.

Le Prince vous aura dit, mon cher Socrate, que j'ai reçu directement de Berlin la nouvelle que mon frere etoit hors de danger, avant d'avoir reçu la | lettre du Prince qui m'apprenoit ou plutot qui me fit apprendre par Furstenberg la nouvelle de son accident. Malgré cela je ne suis pas sans inquietude, car il n'etoit encore sorti au depart de la poste de sa caisse que 12 grains de dragée, et la charge etoit d'environ 24.

Mon cher Socrate, si vous voulez guerir entierement de vos meaux, croyez moi, buvez pendant 3 mois chaque jour une bouteille ou deux de sap van {...}; c'est tous ce que vous pouvez faire du mieux.

Adieu, mes enfans vous baise les mains et moi de meme. Vous ferez très bien de donner Me P. {du pri...}



Lettre I.184 – Diotime, 28 septembre 1780 = Bd 1.323-324

Munster, le 28 7bre 1780

Mon cher Socrate, une lettre de Berlin, que j'ai comuniquée au Prince, vous prouvera que je n'ai point encore lieu de chanter victoire relativement à mon frère. La convulsion qu'il a eu peut quoiqu'on en dise revenir, et cela est dangereux.

Je vous serai fort obligé des platres, car c'est une des chose que je desire le plus de pouvoir leur faire voir ici de belles formes. Le gout forme le tact, et le tact a une influence plus grande qu'on ne le croit sur la perfectibilité de l'home.

Je veux beaucoup de bien à Mr. Sarsfield de vous faire passer des moments si agréables. Je me rappelle de l'avoir vu à Spa.

Rien de nouveau ici, si non que l'Archiduc | est attendu le 4 à Bonn, et qu'on est fort partagé sur le sentiment s'il viendra ou non ici.

Adieu, mon cher Socrate, je ne vauX rien auj., j'ai mon frere dans l'esprit. Ma santé et nos santéS respectives sont fort bonnes.



Lettre I.185 – Diotime, 12 octobre 1780 = Bd 1.325-328

M., le 12 8bre 80

Mon cher Socrate, voici une lettre du Prince qui m'embarasse beaucoup. Il me demande la copie d'un conte manuscrit de Diderot, et quoiqu'il m'assure qu'il n'en fera nul usage, je ne scais s'il faut la lui donner ou non. En attendant votre reponse, je ne lui ai rien répondu.

Je l'ai chargé de vous payer les 75 fl. pour la montre. Dites moi s'il l'a fait?

Vous dites que c'est votre bras qui vous empeche de venir. Jamais il ne vous fit plus mal que dans le tems que vous entreprîtes avec moi les voyages de Spa et de Munster, et ces voyages vous soulagèrent. D'ailleurs Hoffman est ici, ainsi je ne vois de tout côté que des raisons | pour venir, mais depuis longtems aussi je vois qu'entre dire et faire grande est la différence le plus souvent; les 3, 4 ou 5 fois par an, dont vous n'avez cessé de parler po. venir ici, se bornent selon la tournure que prennent les choses à une fois au printems, car si vous ne venez pas cet automne ce ne sera pas l'hiver que vous choisirez, et ce ne sera pas le bras qui vs en empêchera, car vous m'avez avoué vous-même que l'automne et l'hiver dernier il ne vs servit que de pretexte; quoiqu'il en soit, si vous ne vous sentez pas d'envie de nous voir, vous faites bien de rester là | où vous vous trouvez le mieux, pourvu que j'apprenne que vous êtes bien et content. Je tâcherai de l'être, de tous ce que vous aurez décidé.

Le système du Prince est aussi ancien que ma connoissance de lui, ainsi il ne l'a surement pas emprunté de vos arguments. Il ne m'a affligé que come on s'afflige en revoyant un objet desagréable qu'on n'avoit vu depuis longtems. Sur une lettre assez verte que je lui écrivis sur ce beau système, il semble en revoquer une partie dans l'incluse. Mais tous cela c'est comme du boeure, pas plus de tenue.

A propos de boeure, le vôtre est arrivé ici avant-hier tout gâté, les livres aussi, ainsi q le reste, dont je vous reitere mes remerciements.

Adieu, mon cher Socrate, le grand home vous salue avec amitié; j'en fais autant.

Votre Διοτιμη |

[Couvert:] fco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye



Lettre I.186 – Diotime, 17 octobre 1780 = Bd 1.329-332

Munster, le 17 8bre 1780

Mon cher Socrate, je me resoudrai difficilement à vous envoyer l'exemplaire du Simon, barbouillé de mes notes; 1° il est reellement tellement griffonné, qu'il s'y trouvera des passages impossibles à lire, et 2° come déjà ces notes par elles meme demanderoient quelque entretien, ce sera bien pis s'il s'y trouve des passages inlisibles. Et d'ecrire tous ce qu'il y faudroit à dire verbalement encore, je n'en ai pas le tems.

Mr. de Furstenberg, qui vous salue, se porte extremément bien, et son visage gagne chaque jour en serenité et santé. Il est mieux en tout qu'il ne fut depuis qu'il est dans les affaires. Nous somes beaucoup plus ensembles aussi que jamais. Le voyant d'aussi près et presque toute la journée je m'apperçois aussi qu'il | gagne presque journellement encore, soit dans l'harmonie de son totale, soit du coté de l'etendue et de la profondeur de sa vue. Depuis qu'il a la tête débarassé de cette prodigieuse quantité d'affaires de toute espece, et parmis les quels le plus grand nombre etoient d'espece à depecher la tête pour ce qui est du memoire sur la guerre de la Succession. J'aimerois beaucoup mieux que vous en fissiez le cadeau à la mère aprésent qu'au fils un jour, car s'il doit en faire usage quelque jour, ce ne sera pourtant qu'après que j'en aurai fait usage moi-même. Et après cela je le lui cederai de tout mon cœur.

Si je ne craignois d'être indiscrette je vous supplierois, mon cher Socrate, de m'envoyer ce que vous voulez bien m'envoyer en sculpture, le plutôt possible | avant que le canal gele. Je vous avoue que j'aime si passionement la sculpture

(coe le plus noble de tous les arts en comparaison du quel la peinture n'est pour moi que de la guenille) qu'elle me donne le courage d'être importune.

Adieu, mon cher Socrate, j'ai oublié de vous faire les {remerciemens} de mes enfans pour les feux d'artifices. |

[Couvert:] fco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye



Lettre I.187 – Diotime, 10 novembre 1780 = Bd 1.333-334

Le 10 de Nov. 1780

Mon cher Socrate, je suis encore au château des Montagnes; je viens de passer 8 jours délicieux avec Fürstenberg. Il est rentré en ville hier soir pour assister ce matin à un grand chapitre, et j'attends une lettre de lui pour savoir si je rentrerai aussi en ville, car s'il peut retourner ici demain, nous resterons encore quelque tems dans la grange des Montagnes.

Notre menage champêtre m'a donné des lumieres encore toutes nouvelles sur le degré de bonheur dont l'homme est susceptible, meme dans la face presente de l'Univers. Fürstenberg fit la reflexion que dans ces 8 jours nous n'avions pas parlé ou pensé une seule fois aux affaires de politique et de la coadj., qui d'ailleurs fait naturellement en ville l'occupation perpetuelle, et que les grands seigneurs ne croiroient jamais combien ce qu'ils peuvent nous ôter est peu de chose en comparaison de ce qu'ils ne sauroit nous ôter. |

Mon cher Socrate, si je ne vous entretenois de ce qu'a dit ou fait Fürstenberg, ou mes enfans, je ne vous ecrierois point du tout, car je n'ai vu que cela depuis 3 semaines. 2°. De philosophie je ne puis vous parler sans risquer de voir couler ma plume comme un torrent, car j'ai tant dû y penser depuis quelque tems, que mes idées sont dans ma tête come plusieurs pelottons auxquels je ne puis toucher sans qu'ils se devident come malgré moi; cela devient p.a.d. mechanique.

Nous nous portons très bien , mais je vois avec chagrin que vous ne faits point du remede que je vous ai envoyé l'usage que j'esperois.

Adieu, mon cher Socrate, je vous baise les mains.

Lettre I.188 – Diotime, 17 novembre 1780 = Bd 1.335-336

Munster, le 17 de 9bre 80

Je vous remercie, mon cher Socrate, de vos précautions, quoiqu'elles ait été vaines. Votre lettre dit des choses de la verité desquelles je suis fort convaincue, et depuis assez long tems je m'habitue à substituer à toute sensation triste la contemplation de ces grands objets, autant qu'il est en mon pouvoir. Mais, mon cher S., une ame un peu bien constituée, qui sent chaque chose selon son prix, doit précisément à cause de sa bonne constitution retrouver l'objet de ses regrets au moment meme qu'elle se detend d'une contemplation plus relevée. Or, quel est l'home capable de ne s'en detendre point, de la {confirmer} seulement longtems de suite sans interruption. Mon cher Socrate, le consolation est absurde pour quiconque sent et voit vrai; mais aussi le desespoir d'autant plus condamnable.

Adieu, je vous recomande à l'Etre Supreme.

***Lettre I.189 – Fürstenberg, 17 novembre 1780 = Bd 1.337-338, 343-344***

Munster, 1780, ce 17me 9bre

Monsieur,

Vous avez bien raison, Monsieur, de craindre l'effet de la mort de M. d'Entan. Me la Princesse fut profondement frappé de cette nouvelle, qu'elle apprit par hazard par une autre lettre. Sa douleur etoit muette, mais peu à peu sa douleur se deploia, elle en parloit quelque peu, et se supportait.

Mais votre lettre à moi qu'elle voulut lire, renouvelle presque la premiere impression, l'association des idées lui rappelloit naturellement le defunt avec toute la vivacité.

Je suis sûr que dès un certain tems votre presence | lui fera grand bien, mais dans ces premiers tems vous lui rappellerez trop vivement son ami defunt pour ne pas lui causer une secousse violente, ce qui prendroit toujours plus ou moins sur sa santé.

Avant que de avoir lu le contenu de la lettre dont vous m'avez honorée, la vue de votre écriture me causa une sensation bien agreable, et comme je suis à present le maitre de mon tems, et de mon séjour, l'espoir de vous revoir, de vous etudier, m'ait fait plus de plaisir encore qu'autrefois.

Je me flatte que vous voudrez rendre justice à mes sentimens d'admiration pour vous, Monsieur, votre très humble et très obéissant serv.

F. Furstenberg



Lettre I.190 – Diotime, 29 novembre 1780 = Bd 1.339-342

Munster, le 29 de 9bre 1780

Mon cher Socrate, votre lettre contient de fort bonnes choses, mais tous ce que vous pouviez dire à cet egard de plus vrai et de plus beau est dans votre Aristée, qui contient meme tous ce qui pouvoit se dire de plus probable sur la vie future, en tant que nous avons des data pour en juger. Et je ne crois pas que nous en ayons pour en aller plus avant (à cet egard particulier concernant l'état de l'humanité dans les mondes futurs). Nous sentons que nous devenons plus heureux à mesure que nous nous perfectionnons et epurons. Voila un fait positif dont les inductions le sont aussi, et ce fait est pour tout être capable d'en sentir l'extreme verité un motif et p.c. détermination plus que suffisante pour donner à sa marche la direction la plus analogue à sa vraie essence.

Quand à votre age d'or, je vous felicite de le voir deja se developper. C'est une jouissance que je n'ai qu'en esperance encore; en attendant | je tâche de le faire naitre chez moi autant que possible, en multipliant tant que je le puis les occations de me rendre utile, à moi et aux autres. Cette espece d'activité continuelle est la medecine la plus sure contre l'affliction, et produit tout naturellement sans effort des contemplations satisfaisantes et belles, car je suis convaincu que le bonheur le plus grand consiste à perfectionner autant que possible tous nos rapports avec tous les êtres créés, et je dois la plus grande partie [de] cette belle verité à votre Aristée et à la contemplation (poursuivie sous

tant de faces différentes) de l'être le plus approchant d'une riche perfection que je connoisse. Peut-être même mon âme auroit-elle été ouverte plus tard de cette contemplation, si je n'avois porté avec moi pour en recevoir subitement toute l'impression, les vérités sublimes contenu dans cet ouvrage.

Vous m'avez écrit dernièrement, que vous | trouviez que c'étoit bien tôt pour mener mes enfans à la connoissance de Dieu. J'ai oublié de vous répondre, 1° que j'étois allé à la campagne non pour les instruire la dessus, mais pour me préparer à les instruire, 2° en commençant même bientôt le chemin au travers duquel je compte les y mener est encore assez long, car cela ne peut se faire qu'à travers d'une doze de physique et de psychologie, nécessaire pour concevoir les démonstrations sur les propriétés de la matière, et la comparaison d'une matière inerte ou d'une matière vivifiée {par Lui}. Or c'est à cet ouvrage que je travaille très lentement, puisque je ne veux me servir d'aucun livre par la raison que pour convaincre des enfans il faut avoir trouvé pour chaque mot, chaque idée en soi même des motifs irrésistible de conviction. Voilà, mon cher Socrate, | un ouvrage que je me trouverai fort heureuse d'avoir mis à fin au bout de l'hiver. Je pense souvent 8 jours avant d'ajouter une page à mon ouvrage, auquel j'ai mis pour base les 2 premières pages d'une physique que vous avez une fois commencé pour moi, mis à leur portée autant que possible.

Adieu, mon cher Socrate, Dieu vous conserve.

Mes travaux pour mener mes enfans à la connoissance de Dieu,
{avant il ... assez heureux po. avoir la foi.}

[Couvert:] Franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.191 – Diotime, 15 décembre 1780 = Bd 1.345-346

Munster, le 15 dec. 1780

Mon cher Socrate, votre lettre politique nous a fait grandissime plaisir. Elle contient des réflexions admirables, je vous prie de les continuer et de nous

marquer sur tout avec precision si et quand le peuple se disposera à se fâcher; ce sera contre les Anglois, ou bien contre les auteurs du mal, leur bourgemettres. Cela est fort interessant pour la suite des affaires.

Je suis très contente que vous veniez dans le mois de janvier, puisque cela vous arrange mieux; alors je reparerai de vive voix le laconisme forcé de mes lettres.

Adieu, cher Socrate, milles choses de Mr. De Furstenberg, qui a beaucoup admiré votre lettre politique. Je vous embrasse de tout mon cœur.



Lettre I.192 – Diotime, 2 janvier 1781 = Bd 1.347-350

Le 2 janvier 1781

Mon cher Socrate, votre lettre nous a fait derechef un très grand plaisir. Vos reflexions sur votre Marine et sur les affaires presentes sont excellantes. Quant à ce que je vous ecrivis par ma derniere, que je vous prierai de donner comission po moi po. plusieurs livres dans la belle vente qui se fera à La Haye en fevrier, je reprens ma parole apres mes comptes de Nouvel an faites. Le Prince me met si fort à l'etroit, non seulement par ses desordres qui font que les marchand de vin etc. qui me fournissent en Hollande me redemandent incessamment des choses que je me fais toujours decompter | par lui chaque moi, mais encore par cette affaire de Lav., dont après qu'elle m'a été porté en compte parmi mes revenus, je ne retire pas un liard. Et à présent il en dispose (après m'avoir donné des reconnoissances ecrites comme quoi elle m'appartient) sans que je puisse seulement obtenir de lui une reponse sur les questions qu'il me semble que je suis en droit de faire la dessus et à titre de propriétaire, et parceque c'est là-dessu que repose une partie des revenus qu'il m'a assigné; tous cela me met fort à l'etroit et dans des embarras. C'est pourquoi je vous prie de ne rien faire acheter pour moi dans cette vente, et de m'apporter seulement | encore quelques craions.

Heureusement j'ai gardé toutes les lettres du Prince et je viens de lui en envoyer 2 qui temoignent pour le desordre dont j'ai parlé plus haut, et que sans elles il nie, c'est à d qui prouvent qu'il m'a deja porté en compte plusieurs compte qu'on me redemande. Je vous avoue que ces demelés d'interet me sont si insupportables,

que ma santé souffre chaque fois que j'ai une telle lettre à écrire, et sans mes enfans je prefererai vivre du travail de mes mains.

Je vous demande pardon, mon cher Socrate, de verser ce moment d'humeur dans votre sein. Je viens d'écrire une lettre semblable à celui dont je parlai, et l'impression | en étoit encore dans mon ame. 2 et 2 font 4 et 6 font 10 etc. etc. etc., que l'homme est beau de ce côté.

Adieu, mon cher Socrate, avec une tête ainsi meublée je suis peu digne de votre philosophie, et toute au plus digne de votre gouvernante. C'est donc à elle que je m'adresse pour lui dire que ma santé va mieux et qu'attendant avec gr. plaisir son maitre. Celle-ci sera prob. la dernière que je lui écrirai. Je la prie aussi de m'originer} un peu le savant St. Jean avant qu'il vienne ici.

[Couvert:] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuis, à La Haye



Lettre I.193 – Diotime, 26 mars 1781 = Bd 1.351-354

Le 26 mars 1781

Mon cher Socrate. Depuis 3 jours je ne fais du matin au soir que consoler des affligés. Il est morte une dame, fort aimé et fort considéré. Sa mellieure amie, qui après avoir désiré fort longtems ma connoissance s'est fort attaché à moi, ne me quitte pas depuis sa perte. Le Grand Homme regrette aussi la deffunte come une très honete et tres bonne personne, qui lui étoit particulièrement attachée.

Mon cher Socrate, il se fera à La Haye une vente de livres très considerable | depuis le 1er d'avril. J'ai donné comission pour avoir les N° 121, 226, 240, 255, 256, 313, 520 et 578 à un comissionnaire de Mr. Sprickmann, et je ne vous le dis que dans le cas que vous auriez donné comission pour un de ces No. Mais une comission que je n'ai pu donner à un autre puisqu'il faut que quelqu'un qui s'y connaisse voye la chose et sache ce qu'elle vaut avant que je puisse offrir, ce sont quantité de places de batailles et autres, surtout sous Maurice, sous le N° 137, 138, 139. Si j'osois vous prier de les voir et de faire offrir pour moi,

N.B. si le prix n'en va pas bien haut, je vous en serois infiniment obligé.

Vos affaires politiques nous impatientent à force d'incertitude.

Adieu, mon cher Socrate, soyez heureux et bien portant, et n'oubliez pas D. |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
fco Wesel



Lettre I.194 – Diotime, 28 mars 1781 = Bd 1.355-358

Munster, le 28 mars 1781

J'espère que c'est la saison seule qui est cause de tous vos malaises, mon cher Socrate. Ici personne n'est parfaitement bien, et beaucoup sont morte des maladies qui dans d'autres saisons ne paroissent pas meme dangereuses.

Jacobi, qui est malade aussi depuis bien longtems, me charge dans sa derniere lettre de le rappeler à votre souvenir.

Je suis très affligée de la maladie du Prince X ω v et je vous avoue que l'air capable avec lequel vous m'assurez que sa constitution est invulnerable ne me rassure pas, autant que si je tenois cette assurance de Hoffmann, car je vous crois plus ge anatomiste et connoisseur des facultés de l'ame que de celles des corps, avec les quels vous avez fait divorce de si bonne heure.

Ce matin, en rangeant des papiers, il m'est tombé sous la main l'incluse que je reçus vers la fin de janvier | et que j'oubliai de vous comuniquer alors come je l'aurois dû, vu la justice qu'on vous y est rendue par une home d'un très beau talent pour ecrire l'histoire. Il en a donné un echantillon dans un 1er volume de l'Histoire de la Suisse, dont bien des gens comparent le stile à celui de Tacite autant que le permettent les differants languages. Ce seroit beaucoup dire pour moi qui suis passionnée pour Tacite depuis que j'ai pu le lire en sa langue. Je n'en ai pas fait autant de l'Histoire Suisse qu'on lui compare, mais j'ai lu d'autres pieces du professeur en question, où j'ai trouvé son stile, tantôt d'une force et d'une eloquence singuliere, tantôt donnant dans le Phaebus à force | de l'elever vers les nuées. Il est vrai que cette remarque regarde particulièrement un discours academique, où il s'agissoit de louer un sujet peu louable, et où on voyoit partout la pauvre verité embarquée mettre l'emphase à sa place.

Votre stoïcisme politique m'impatiente et je ne suis pas la seule. Je conçois que M. n'est pas fort à son aise, pour le Corps il l'est beaucoup moins. Il m'écrit de comander à M. un tas de choses qu'il seroit fort ridicule de lui recomander, come p.ex de n'écrire à sa Cour que ce qu'écrit le Corps et choses semblables. Il veut que je lui dise que le Corps regarde come le plus gd malheur, de quitter La Haye et que moi | aussi j'en serois fâchée, c'est ce que j'ai dit et écrit assez.

Adieu, que le Ciel vous conduise. Le beau tems guerisse j'espere votre corps et ma tête qui est sottte, vue plusieurs brouillards, mais aussi peu hypochondre cependant qu'on peut l'être lorsqu'on a le malheur de se trouver sot et vuide.

Adieu, je vous embrasse.

Le Grand Homme vous embrasse. Mes enfants vous embrassent.



Lettre I.195 – Diotime, sans date, avril 1781? = Bd 1.359-362

Mon cherissime Socrate, voici un petit billet de votre Diotime, l'autre longue epître est de Me de Gallitzin, et vous jugerez bientôt dans quel dessein elle est écrit. Tous ce qu'elle contient est de toute verité, et dans le but qu'elle serve soit à vous instruire à fond soit si vous le jugez utile à la comuniquer au Prince; mais dans tous les cas je vous prie de la bruler après en avoir fait usage, car je ne veux pas que ce chiffon, ce reservoir d'interets sociaux et de miserables {demelés} tienne une place dans votre collection.

En l'écrivant il me fit mal au coeur de degoût, jugez si je veux qu'il reste dans votre collection.

Mon cher Socrate, malgré le besoin urgeant que j'ai de solitude, votre depart m'a été plus sensible qu'il me le fut jamais; je sens si vivement les tendres soins que vous donnez en tout sens à mon bonheur. Quoique je ne vous en dise rien, en verité j'en | ai l'ame imbibée, et en pareil cas les paroles sont si vuides, qu'on aime mieux se taire tout court. Mais je veux cependant que vous sachiez que hypochondre, c'est-à-dire bête noire ou non, je les sens toujours egalement. N'attribuez aussi qu'à ma vilaine hypochondrie ma sottte sensibilité de l'avant-veille de votre depart; je suis insupportable et me sens tel lorsque je gemis sous ce

spectre noir, et cela augmente alors encore en moi le desir et le besoin d'être seule. Cela me soulage imediatement car alors j'ai de moins tout le fardeau du poids que je me sens peser sur ceux que j'aime.

Je pense à votre conseil sur les arts, et je le suivrai, mais c'est mon phisique qui est bien bas, car pour peu qui me laisse en paix je sens mon ame heureuse. | Mais ce {chrin} de phisique pèse sur moi et me tourmente presque sans relache; quelque fois je pense que Dieu a attaché cette furie à l'homme, pensant de peur qu'il ne s'élève et ne s'enorgueillisse trop en se comparant à ceux qui sont au dessous de lui, et cette idée me console parceque je l'envisage dès lors come un nouveau moyen de perfectionnement. Il est certain que sans cette furie le bienfaire devient trop aisé.

Dans ce moment je reçois votre lettre. Cher Socrate, je vous en remercie. Elle a versé du baume dans mon ame, quoique dans mon hypochondrie j'ai plus de peine à concevoir qu'on puisse me quitter à regret. Je conçois que vous me sentez sous le nuage et je vous en scais gré. Les 3 points que vous me recomandez seront soignés. | Ecrivez moi beaucoup, c.à.d. tant que vous pourrez. Pensez s.v.p. à l'astronomie; votre leçon derniere m'a fait un grandissime plaisir. Dès que j'aurai deblaié un peu toutes les affaires que j'ai sur le dos, tant pour l'arrangement de mes affaires domestique que pour mes enfans, je me mettrai fortement à cette etude.

Adieu, mon cher Socrate, il me semble que je vous aime plus que jamais.

Votre Diotime

Dites quelque chose de ma part à Mr. et Me Perrenot. Quand je ne les aimerois pas sur votre parole, je les aimerai pour vous tenir lieu de moi.



Lettre I.196 – Diotime, 12 avril 1781 = Bd 1.363-374

Munster, le 12 d'avril 1781

Vous voulez, mon très cher Socrate, que je vous donne des nouvelles de ma santé. Je ramasse toutes mes forces, qui ne sont en verité pas grandes, pour vous

satisfaire. Votre depart me fut fort sensible. Malgré cela le repos me fit du bien et vers le soir je me portai un peu mieux. Hier matin le mieux augmenta, mais à midi je reçus l'incluse qui me navra, et depuis ce moment ma santé empira. J'ai des douleurs violente dans tous les os et surtout à la tête.

Le Prince dit assez clairement dans cette lettre qu'il veut être le propriétaire du produit de ma terre, et que j'en ai l'ususfruit; que la garantie de Mr. de Furstenberg meme ne lui suffit pas, puisque celui-là peut mourire. Grand Dieu, quelle idée a-t-il donc de moi, puisqu'il ne craint pas de me traiter ainsi, tandis qu'il paroît fort ettonné que je ne considere pas mon | capital est entre ses mains come aussi sure que s'il etoit entre les miens propres. Il se fonde, dit-il, sur la perte que feu D^{entan} lui a occationné, pour se mefier de moi. S'en suit-il donc que c'est moi qui, d'accord avec D^{entan} ai voulu le tromper, et quand cela seroit, n'est-ce pas depuis cet achat l'année passée qu'il m'a donné lui-même le billet authentique par le quel il reconnoit sans parler ni de surtés ni de garanties que le produit de cette terre m'appartient en propre sans que personne puisse me le disputer, pour être payé à mon ordre, et en faire tous ce qu'il me plaira. Etoit-il seulement en droit d'ajouter la moindre condition, une année après? Malgré cela je lui offre (uniquement pour lui prouver ma bonne foi et le desir que j'ai d'agir noblement avec lui, et de le | satisfaire en tous ce qui depend de moi) la garantie d'un home come Furstenberg. Où est donc sa bonne foi lorsque sous patente qu'il peut mourire il pretend qu'il doit rester proprietaire ou depositaire d'un bien qui m'appartient par un droit qu'un home d'honneur ne sauroit recurer par son propre seign, où il dit en detaillé que ce capital m'appartient en propre pour en faire tous ce qu'il me plaira et qu'il doit être paye de Suisse à mon ordre.

Furstenberg peut mourir sans doute, mais le Prince, qui n'a que 3 ans de moins que Furstenberg, est-il immortel, et s'il meurt, quelle sera ma situation et celle de mes enfans quoiqu'il en dise. J'ignore absolument ses affaires en Russie, où je n'ai ni amis ni parents. Ceux du Prince (il le sait bien) m'ont bien | prouvé leur haine, jamais leur amitié. Ceux qui ne m'ont point temoigné de haine, je leur suis au moins indifférente et ne les connois guère. S'il venoit à mourire auj., quel abime à débrouiller avant seulement que je puisse me mettre au fait de ce qui nous resteroit en infini. Si j'ai entre les mains d'un ami le capital en question, j'ai au moins en tout cas un peu de pain. Je veux donc avoir mon capital à moi et

sous aucun autre nom que le mien. A la bonne heure je m'engagerai à n'y pas toucher et à le laisser net à mes enfans. D'abord par la garantie de Mr. de Furstenberg, et s'il venoit à mourir et que le Prince continuoit à me meconnoître, je veux bien choisir en | tel cas quelqu'autre garantie, quelque deshonorant que cela puisse me paroître après les preuves que je pense avoir donné si et coment je suis la mère de mes enfans. N'étois-ce mes enfans pour qui je me sens capable de tout souffrir, je gagnerois mon pain à tricoter avant de me résoudre à être traitée come je le suis.

J'ai dit plus haut que quand j'aurois reellement trompée le Prince d'accord avec Dentan en homme d'honneur, il ne seroit pas en droit d'agir contre sa signature. Mais l'ai-je donc trompé? Je proteste devant Dieu qui m'entend que je n'ai jamais entrevue seulement la lettre où Mr. de Lormes pretend m'avoir fait avertir que la terre valoit {26.000} livre au dessous | de son prix, et quand meme le Prince, capable de ne me supposer que des motifs bas, peut bien pensé que puisque cette terre m'étoit assigné sur le pied de 100.000 livres, je n'aurois pas été assez folle pour me faire ce tact et me causer un tel embarras à moi-même si je l'avois sue. Si le Prince conclut que je l'ai sue de ce qu'après l'avoir appris je n'ai pas aidé à tonner contre l'étourderie de Dentan, qu'il sache donc ce qu'il auroit pu deviner, c.à.d. que je préfèrai de me faire croire complice d'une étourderie à me plaindre, et à accuser inutilement un ami qui pour | avoir été étourdi à mes dépens n'en a pas moins eu toute la bonne volonté de nous servir, et à qui cette étourderie avoit déjà assez couté. Mais si le Prince se croit en droit de se mefier de moi parceque j'ai souffert de l'étourderie d'un autre, à plus forte raison pourrois-je me mefier de lui puisque c'est par sa faute directe et en se fiant à un compatriote qu'il ne connoissoit point, qu'il a perdu 3000 fl., puisque c'est pour n'avoir pas conservé une quittance importante qu'il en a perdu 3000 autres que l'imperatrice lui a decomppté.

Mais assurément je suis bien loin de lui reprocher (et de m'en croire le droit) des fautes dont la premiere peut être consideré come la suite d'un cœur | bienfaisant et la derniere come un trait de jeunesse et d'inexperiance, quoique le Prince avoit lorsqu'il {le con...} une 10aine d'année de plus que je n'en avois en me fiant à Dentan, ou plutot à la sagesse de son oncle. En un mot, mon cher Socrate, je vous prie de dire au Prince que je compte du moins sur mon capital

de 76.000 et 400 livres que Mr de Lormes a écrit qu'on avoit offert, en ajoutant que l'offre pouvoit bien monter encore à 2000 livres de plus, come vous l'avez lue vous-même dans sa lettre.

Quand à ce que le Prince dit que je devrai vous avouer moi-même que j'ai reçu la 1ere année 10.000 fl., je ne sçais que de 200 ducats que le Prince m'avois promis et donné le | printems passé, ce qui fait 1000 fl. en outre des 8000. Il est vrai que cet été j'ai reçu outre cela 100 louis, mais il sait bien que ces 100 louis tenoit à son billet où il m'avoit promis de me les payer pour les fraix de mes caisses de Suisse ici, et c'est aussi à cela qu'ils ont servi. Quand à mes dettes qu'il dit avoir à payer de ses 16.000 fl., je ne me souviens pas d'avoir laissé d'autres dette que quelques cent fl à Oldecop et les comptes de Mr. de Haan du jardinier et de quelques miseres de sorte que je ne pense pas qu'en total cette dette ait pu monter au de là de 7 à 800 fl., some qui une fois | payé ne sauroit charger les revenus annuels du Prince. Les pensions de mes tantes ne montent pas tout à fait à 600 fl, celle de la Bamberg 20 ducats.

Le Prince a de l'Imperatrice avec les port des lettres 8400 roubles à 50 sols, fait 21.000 fl. Il a, dit-il, de lui 4000 fl., je l'ignore, mais dès qu'il le dit je le crois. Il a ou aura dans un an de son propre aveu environ 1000 fl. de rente de plus de l'heritage de sa mère, voilà donc de son propre aveu 25.000 fl. à présent et bientôt 26.000 fl., desquels il me donne 8 000, reste 18.000 fl. bientôt et pour le présent du moins 17.000 fl., dont en | decompant encore 700 fl. de la pension de mes tantes et de Bamberg en reste à présent 16.300 fl. Supposons qu'il en paye 300 aux enfans, trouvé de Moscou, il lui reste encore actuellement 16.000 fl., c'est-à-dire le double de ce que nous avons clair et net et sans compter l'heritage de Me sa mère.

Je suis bien triste d'être dans l'obligation de me mettre en compromis d'interets et de calculs semblables, mais je ne puis m'empêcher de me justifier lorsque le Prince semble me donner le dementi par tout et jeter sur moi le soupçon intolerable d'inventer à sa charge. Je suis loin aussi de lui reprocher d'avoir le double. Je voudrois qu'il eut le quadruple et qu'il ne me chagrina | pas par des demelés tels que son écrit et plus encore le sentiment de mon propre cœur et du {Suisse} m'auroit jamais fait soupçonner d'en avoir avec lui.

Quand au desordre dans mes affaires dont il n'a cessé de m'acuser, vous venez de voir mon menage, je vous ai montré dans le plus grand detail son arrangement, ainsi vous êtes à même de juger s'il y regne de l'ordre ou non.

Je ne vous fais pas d'excuses, mon cher Socrate, d'avoir ouvert une lettre à votre adresse come elle etoit du Prince et que par la quittance qu'on m'obligea d'en donner. Je vis qu'elle contenoit ma lettre de change, je cru devoir ouvrir.

Adieu, portez vous bien. Je ne veux penser qu'au plaisir de vous revoir. En attendant donnez moi souvent de vos nouvelles, et de celles du Prince, en attendant que son cœur lui dise quelque chose de plus directe pour moi.

Adieu, je vous embrasse de tout mon ame.



Lettre I.197 – Diotime, 16 avril 1781 = Bd 1.375-378

Munster, le 16 d'avril

Voici, mon cher Socrate, une lettre qui m'est arrivée hier pour vous. J'y ajouterai un mot sur ma santé, puisque ce mot vous interesse. Depuis hier mon hypochondrie a presqu'entierement disparu, et vous ne devinez guere ce qui m'en a si promptement délivrée (tant il est vrai que l'hypochondrie tient plus de l'ame que du corps). J'avois hier Sprickmann et Van der Beck²⁴ le secretaire de Furstenberg que j'aime tous deux, à diner chez moi. Après le diner nous causames du monument, parceque ne pouvant presider moi-même à Altdorff à son exhibition je voulois en charger Van der Beck. Nous allames par la plus belle soirée possible à Altdorff pour prendre des mesures. A notre retour toute la contrée etoit illuminée par ce que les paysans appellent les feux de Pâques. Ils allument chacun quantité de choses combustibles, qui forment des flames hautes come une tour et figurez vous | une quarantaine de feux pareilles à l'entour de l'horison qu'on decouvre sur le chemin d'Altdorff ici, et un ciel tout couvert de feux celestes. Chemin faisant nous causames de Platon. Sprickmann ni Van der Beck ne connoissent le Banquet. Je leur dis que je le possedois entierement traduit; ils temoignent une grande ardeur de l'entendre. A notre retour je fis

24 Johann Peter von der Beck.

illuminer mon cabinet, placer le Coriolan sur une table, je les plaçai autour, leur lus le Banquet tout entier, et eus la satisfaction de jouir des transports avec lesquels ils l'écouterent, en devorant le Coriolan. Je vous jure, mon cher Socrate, que cette jouissance a donné un choc heureux à ma santé.

Votre 1ere lettre n'y fera pas de mal. Furstenberg veut que j'aille à Siten, mais j'ai encore besoin de solitude, tant parceque | j'ai encore un petit mot à dire à mon ame que parceque j'ai bien des affaires. Combien j'ai pensé à vous en lisant {prie} le Banquet; je suis amoureuse de cette piece à un point que je ne puis vous exprimer, et toujours de plus en plus.

Adieu, cher Socrate, portez vous bien tout à fait, et aimez toujours Diotime.



Lettre I.198 – Diotime, 22 avril 1781 = Bd 1.379-380, 385-386

Münster, le 22 d'avril 1781

Mon cher Socrate, je n'ai reçu votre lettre qu'après le depart de la poste derniere, parceque j'ai été passer quelques jours à Siten, d'où je ne suis revenue que hier. Voila ce qui m'a mis dans l'impossibilité de repondre aussi vite que je l'aurois désirée.

Je vous fais mon compl. sur les heureux succes de votre negotiation; si cela s'execute come cela s'est promis, vous aurez le plaisir de m'avoir oté un sujet d'inquietude et de degout. J'écrirai au Prince, mais non sur cet objet car je n'ai rien à lui dire la dessus. Le remercier d'avoir enfin consenti à faire du moins en parti honneur à sa signature, c'est ce que je ne puis en conscience; je lui écrirai donc simplement come s'il n'avoit été question d'aucune interruption de correspondance entre nous. |

Pour ce qui est de mon bracelet, je vous supplie en grâce d'en faire usage et meme le plutot possible, ayant un besoin pressant de la some en question, et vous jugerez vous-même que la guerison du Prince ne porte aucun changement à ce besoin. Si vous considerez que de ce capital de Lavigny, que je ne possederai en entier qu'en 8 à 10 mois, je ne puis encore en tirer de revenu qu'un an après l'avoir reçue et placée. Or l'arangement de mes affaires, dettes, etc. et le

payement du monument qui va être achevé à la fin de cette semaine, sont choses qui pressent. Je n'ai actuellement déjà plus un sol ayant payé Furst. de la lettre de change qui m'est rentré le 12; enfin il me faut absolument cette somme pour me mettre une fois pour tout au courant, et je vous serai | fort obligé, mon cher Socrate, de me la procurer au plutot.

Mon pécheur n'est pas en trop bon train encore, il s'est decouvert de nouveaux crimes depuis le repentir, ce qui laisse peu d'espoir. Cependant comme le père est furieux contre lui et très déterminé, si je l'abandonne, à en faire un manœuvre, je n'ai pu me resoudre encore à l'abandonner sans y faire tous mes efforts encore.

Pour la pécheresse, je ne veux rien decider sur elle que je ne sois quitte de ma Sibille qui l'a gâté; je ne vous en parlerai donc que lorsque je verrai ce qu'elle deviendra sous une garde plus raisonnable et plus vigilante. L'extrait de la lettre que vous m'avez envoyé me rend plus curieuse que jamais sur vos affaires.

Je vous prie | si vous pouvez en attrapper encore quelques unes de me les envoyer. Furstenberg, à qui j'ai conté tout le bien que vous m'avez fait encore le dernier jour, et meme la derniere matinée, m'a dit de vous en remercier aussi de sa part.

Je vous ecris 2 jour avant le départ de la poste parceque j'ai un moment de reste, et que j'aurai beaucoup d'affaires demain et après demain. Ma santé va beaucoup mieux depuis le changement que Hoffmann a fait à ma cure. Il m'a fait interrompre le vin d'acier, à la place du quel je prens tous les jours 2 pintes de lait melé avec un thé de sauge et d'antimoine froid, et 3 poudres de campher. J'espere et vous exhorte fort à continuer votre thé.

Adieu, mon cher Socrate, je vous embrasse de toute mon ame.

Jacobi ne vient chez moi qu'à la fin de may. Je vous en avertis afin que vous ayez la bonté de comuniquer vos lumieres sur les voyages du {pis} au cas que vous appreniez qu'il se disposa vers ce tems. |

Mon cher Socrate, j'ai reçu votre lettre avec un tres grand plaisir. Elle contient mille choses excellantes auxquelles je tacherai de repondre le courier prochain; auj. cela m'est impossible. Je ne porte bien.

Voici une lettre au cas que vous soyez obligé d'en montrer une, ou que vs trouviez bon de faire voir celle-ci.

Lettre I.199 – Diotime, 23 avril 1781 = Bd 1.381-384

Münster, le 23 d'avril

Je vous suis fort obligé, mon cher Socrate, de la nouvelle que vous m'annoncez relativement aux démêlés qui m'ont causez tant de chagrin. J'aurois à la verité préféré devoir le retour du Prince (à ses premiers engagements en egard à la terre de Lavigny) à sa confiance et à son estime pour moi que de le devoir à son desire de paix, mais n'importe, je me flatte qu'une fois cette paix faite, elle sera suivie de sentimens plus flatteurs pour moi. Certainement je ne compte point presser le Prince relativ. au | surplus il me suffira qu'il ait la bonté de me promettre qu'il me le payera dès {qu'il} sera mis en etat, soit par le faire soit par l'Imperatrice, qui lui doit 10.000 fl. d'extraordinaire, ou autrement, et que je ne perde pas encore sur la some qu'on paiera de la terre come il y paroît, puisque vous me marquez qu'on n'en paie que 75.000 et quelques cent livres, tandis que vous avez vu vous-même dans la lettre de Suisse que le Prince vous a comuniqué, | qu'on offroit 76.000 et 4 ou 6 cents, et q Mr. de Lorme ajoutoit qu'on iroit tout au plus encore à 2000 au-delà, ce qui sembloit prouver qu'au moins on n'iroit pas en diminuant.

Je suis fort aise d'apprendre que le Prince est mieux.

Suivez avec diligence les prescriptions de Hofmann, mon cher Socrate, vous ferez du bien à votre santé, et par là à la mienne.

Adieu, je vous embrasse de toute mon ame.

***Lettre I.200 – Diotime, 27 avril 1781 = Bd 1.387-390***

Münster, le 27 avril

A 7 h. du matin

Je vous conjure, mon cher Socrate, d'attendre au moins toujours un second courier avant de conclure d'un jour de silence des choses desagréables pour moi et pour vous. Cette crainte ne peut manquer de donner à notre corespondance une sorte de gêne, occationné par ce: je dois ecrire tel jour et tant sous peine de

flêtrir pour quelques moments notre rapport. Gêne, dont assurément elle peut se passer pour se soutenir entre nous. Gêne, dont Fürstenberg et moi qui nous aimons cependant un peu, sommes et fumes tellement ennemis que chaque fois que nous nous quittons nous nous supplions l'un l'autre de n'écrire que lorsque nous ne pouvons absolument nous en empêcher, mais jamais sans l'idée de faire plaisir à l'autre etc. hormis lorsqu'un de nous est malade. Cela fait aussi que notre correspondance est la correspondance du monde la plus irrégulière; il se passe quelque fois plusieurs | jours où, occupés, nous ne nous écrivons point du tout, d'autres fois nous nous écrivons tous les jours, d'autres fois c'est 2 fois par jour. Cela a un double avantage, 1° d'accroître de beaucoup le prix de chaque lettre puisque chacune est inattendue et renferme l'idée: il ne pouvoit se passer d'écrire, et 2° de ne {peindre (d'ailleurs pour l'un envers l'autre)} ni humeur ni inquiétude lorsqu'il n'arrive point de lettre un tel jour à une telle heure etc. etc.

Cette manière de correspondre est à la manière de correspondre lorsqu'on s'impose une loi, et qu'on se gronde d'y faillir, comme l'amour platonique libre aux mariages bien assorti. Je ne puis le comparer à un mariage ordinaire, puisque 2 personnes qui correspondent tellement de quelque manière que ce soit, doivent | y être portés par un charme libre sans quoi ils seroient bien foux de le faire.

Cette petite dissertation, mon cher Socrate, sur les correspondances, je ne vous l'ai fait que pour ôter la seule épine que je trouve à la nôtre qui m'est d'ailleurs si précieuse; mais réellement cette idée: Mon Dieu, ma lettre est trop courte, ou bien, lorsque par cas fortuit j'ai dû manquer un courier, la crainte de la lettre qui va ne suivre et dont l'impression (lorsque ce sont des reproches ou soupçons dont une connaissance de 5 à 6 ans devoit nous mettre une fois pour tout à l'abri) reste encore plusieurs jours dans ma tête. C'est une petite épine que nous devrions ôter de notre commerce, afin d'en faire un de ces objets rares, une rose sans épines.

Voilà que cette dissertation | m'a ôté tout mon temps; mes enfans arrivent, la poste part avant que j'aurai fini avec eux. Voyez je vous prie, si on ne pourroit trouver à La Haye une carte du ciel, et me l'envoyer par la poste le plutôt possible, car je vais après demain habiter la campagne, que nous avons été voir de loin au bord de cette jolie rivière près du village d'Angelmodde, et je serois bien

aise d'en pouvoir faire usage là. Jetez aussi s.v.p. un coup d'oeil dans La Lande si vous pouvez l'avoir, et me mandez quels chapitres je dois y lire, pour n'en pas lire sans nécessité, j'ai trop peu de tems pour cela.

Dieu vous benisse, mon très cher Socrate; ma santé est à tout prendre mellieure, mais j'ai encore des bourasques de hypochondrie qui empoisonnent de bien beaux jours, et un rien qui m'affecte est capable de me les ramener pour 2, 3 jours, tant mes nerfs sont irrités; il me cause de me baigner dans la riviere.

Mes enfans sont très bien; le pécheur me donne derechef de l'espérance. Furstenberg vous dis milles choses. Adieu, adieu.

Vous me demandez si je veux savoir vos reflexions au sujet de la religion du grand homme. Sans doute je le veux.



Lettre I.201 – Diotime, 28 avril 1781 = Bd 1.391-394

Munster, le 28 d'avril

Mon cher Socrate, je vous envoie une lettre du Prince que je ne comprends pas, au moins je l'espère, car je ne puis croire que je vous ai mal compris dernièrement lorsque vous m'avez assuré, dans la lettre qui m'annonçoit un espoir de paix que l'offre que j'avois fait de perdre, au moins pour le présent, ce qui manqueroit aux cent mille livres promis de sa main, et que les 76 ou 77.000 livres de vente au moins me seroit payés en entier. Mais dans l'incluse le Prince me parle tout à coup de 62.000, en en decompant les lods et ventes qu'il doit encore à Mr. Tronchin. | Or, vous m'avouerez qu'il seroit trop fort d'imaginer qu'après avoir consenti de moi-même et de bonne grace à perdre 24 à 25.000 livres, le Prince voulu m'en ôter 40.000. Pour que je puisse me livrer à cette idée, aussi je ne vous comunique celle-ci que pour vous prier de m'expliquer pourquoi le Prince s'écrie: la paix! mon cher ami. Ne lui avez-vous pas dit combien je suis loin de toute rancune, et qu'après avoir une fois consenti à la perte (meme totale s'il le faut) du capital de 24 à 25.000 livres, que je n'ai meme disputé que parceque la maniere dont on vouloit m'ôter | le tout m'étoit fort sensible, qu'après nos arrangemens terminés la dessus je ne penserai plus à nos demelés

que pour me rejouir d'en être quitte sans en aimer moins le Prince. Le ton froid et mesuré de sa lettre m'empêche de le lui écrire moi même.

Ma santé est si foible et si necessaire à mes enfans, que je crains d'écrire le moindre mot qui pourroit me procurer une reponse facheuse, qui achevroit de renverser ma pauvre santé.

Adieu, mon cher Socrate, je suis come vous savez

Votre D.



Lettre I.202 – Diotime, 29 avril 1781 = Bd 4.313-316

Münster, le 29 avril 1781

Comme je ne suis pas sure de pouvoir vous écrire demain, ni de recevoir votre lettre assez tot à la campagne où je vais cet après midi pour pouvoir y repondre et renvoyer ici ma reponse à tems, je veux, mon cher Socrate, vous dire un petit mot avant mon départ. Ma santé, mais surtout mon hypochondrie va.

Vous m'avez demandé dans une de vos lettres si le dernier Chant du Banquier etoit encore le meme que nous lumes un soir à *Χίω* ou un autre. Ceci est un autre copié par Mr. Schultz, revu et corrigé par Diotime. Vous pourriez me rendre un grand service à propos de ce banquet, mon cher Socrate. Je vous enverrai la partie imprimée de ce banquet; ayez la bonté de le confronter avec l'original et de le corriger en mettant pour cet effet une feuille blanche entre chaque feuille imprimée, mais de le corriger mot pour mot de maniere que cette partie | se trouva traduit mot à mot com^{me} la derniere le fut d'abord aussi avant que nous lui donnames ce ton d'uniformité. Je refondrois ensuite cette traduction com^{me} l'autre et ferois de tous cela un total, que je voudrois faire imprimer avec un petit avant-propos.

Voyez, mon cher Socrate, si vous voulez me faire ce plaisir. Dans ce cas je vous enverrai par la 1ere poste le volume qui contient les Chants du banquet, traduits par Racine et Madame je ne sçais qui.²⁵

25 *Les Œuvres de Platon* (Paris 1771).

Dans ce moment, avant de partir, je reçois l'incluse du Prince. Comment trouvez-vous cette nouvelle; me voilà tout à coup réduit à 62.000 livres de la manière du monde la inattendue. Mais il est vrai que d'un autre côté le Prince va se faire une belle réputation de générosité qui doit me consoler. Dites moi, | je vous conjure, quel parti je dois prendre, et dites moi aussi ce que c'est que cette parole d'honneur dont le Prince me parle. Il m'en parle comme si je ne savais que cela, adieu.

Je veux aller oublier toutes ces vilainies dans une atmosphère pure.
P.S. Mon cher Socrate, vous voyez j'espère clair la nouvelle tricherie que le Prince me médite, en s'écriant tartuffeusement La paix! mon cher ami! Il ne fait monter la vente qu'à 62.000 livres, parcequ'il en décompte les lods et ventes, qu'il devoit encore à Mr. Tronchin, c'est à dire sa dette, c'est à dire que s'il devoit encore 20.000 livres de plus sur la terre il me les décomperoit encore. Jugez je vous prie de l'homme et tachez d'achever votre ouvrage. Je vous écris ci joint une lettre de montre. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Wesel



Lettre I.203 – Diotime, sans date, 1781? = Bd 4.317-320

Mon cher Socrate, un bien ce ne l'est sûrement pas pour moi, car la dette n'auroit jamais pu être à ma charge, à moins que je ne le souscrive. Que cela lui fait autant de peine qu'à nous c'est tout aussi impossible, car il savoit très bien qu'il avoit cette dette à payer. Toute la terre il l'a payé en 3 termes, le 1er d'abord, le 2 entre le printemps dernier, et le 3e qui étoient donc ces 14.000 ££, il devoit les payer ce printemps. Il auroit bien fallu qu'il trouve l'argent pour ce paiement, comme il l'a trouvé pour les autres, s'il n'avoit trouvé plus comode d'essayer de me porter ce coup, de sorte que voilà 40.000 ££ de perdu pour moi et mes enfans. | Je dis perdu, car sûrement vous n'y avez pas bien murement réfléchi, mon cher S., lorsque vous voulez que je me fisis sur votre ascendant pour lui faire payer

dans l'occaton et lorsqu'il aura de quoi le surplus. De grace, coment saviez vous ces occations quand vous dira-t-il qu'il a de quoi. C'est parceque je [...] trop bien entrevu cela, que je voulois en renoncer de bonne grace au surplus sur les 76.000 de la vente m'assurer de ces 76.000 au moins. Mais voila qui en fait et je ne vous en reparle que pour vous assurer que si je me rends parfaitement à vos conseils, mon cher Socrate, en me desistant de cœur et d'ame de toute poursuite ulterieure; ce n'est pas faute d'en | sentir les consequences, mais uniquement parceque c'est vous qui me le conseillez et que j'aimerois mieux me nourir du travail de mes mains un jour que de retrecir mon ame et ma tete par des combats directes semblables avec le Prince. Ainsi n'en parlons plus desormais.

Comme si tous cela n'existat pas. Le monument est posé, tout Munster court en pelerinage le voir, on copie l'inscription, on la comente, les uns disent qu'elle est tiré de Platon, d'autres autre chose. Le Dieu à qui l'autel appartient est le seul qui ne l'ait ni vu ni soupçonné encore; depuis son retour il a été ici tous les moments qu'il n'a pas dû | donner aux affaires en ville, et comme ceux qui sont du secret le gardent très bien et que le public ne sait ni qui a posé le monument ni ne se doute que Furstenberg l'ignore, on n'ose ou ne songe pas à lui en parler, et moi je me fais une fete qu'il le decouvre quelque jour par hazard.

Mon cher Socrate, vous ne me parlez pas de mes 200 ducats. Je suis fâché et très fâché d'avoir à vous en ennuyer, mais comme j'en ai un besoin essentiel pour ranger nos affaires que plus que jamais je dois mettre au net, et q vs avez bien voulu vs en charger, il faut que je vous supplie de me les procurer bientot, ou de me dire si cela ne se peut, afin que je prenne ici des arrangements avec mon bracelet restant.

J'ai le manuscrit de {Mint}, milles remerciements pour le bout d'astronomie, je travaille beaucoup ici à mes enfans et pour eux, et suis extremement sereine, bien et contente.

La Campagne n'a jamais manqué de me rendre à mon bonheur interne naturel. Les crampes seuls obscurcissent de tems en tems {un fois sur ... à moi} pas. Adieu cher Socrate, je vs embrasse.

Lettre I.204 – Diotime, 1 mai 1781 = Bd 4.321-322

De la campagne, ce mardi 1er de may

Je vous ecris encore un mot par une occation qui se présente, mon cher Socrate, pour vous prier de ne montrer ma lettre de montre que dans le cas que vous seriez sure de pouvoir me sauver par là, car si vous n'avez pas cet espoir il vaut mieux que je me resolvable à me laisser piller que d'aigrir l'homme en pure perte. Mais dans tous les cas il sera ce me semble necessaire que vous lui fassiez sentir la vileine de son procédé jusqu'au bout. Je prevois que le Prince fera de tous cela une belle histoire à Kamper. Taché de le prévenir et de lui faire connoitre un peu serieusement et le Prince et moi. Je n'ai aucun autre raison de le desir que parceque je connois Camper pour prendre souvent violamment un parti, avec prejugué et de le soutenir ensuite par une sorte d'entetement, et si le Prince parvient à lui persuader, ou montrer les procedés relat. à l'affaire en question vis à vis de moi sous un faux jour à lui | avantageux, et qu'il achiere l'aprobation de Camper, elle sera plus que suffisante pour vaincre votre opinion comme vous le savez vous meme, et le Prince ne se conduit comme vous le savez aussi, que par l'opinion des autres, c.à.d. de leur des autres qu'il croit pouvoir lui faire le plus d'honneur dans le grand monde, preuve sa noble generosité au sujet du {préavis} des Etats, dans le tems qu'il refuse un livre à ses enfans.

Adieu, mon cher Socrate, excepté cette sottte affaire (qui pourtant ne trouble pas mon bonheur jusqu'à un certain point) je suis très contente sans hypochondrie, jouissant de la plus belle nature de toutes mes facultes, et vous aimant de tout mon cœur.

*Lettre I.205 – Diotime, 3 mai 1781 = Bd 4.323-326*

A mon chateau de Campagne, ce 3 de may [1781 ?]

Mon cher Socrate, mon beau chateau a l'inconvenient de deranger un peu l'ordre de la reception de mes lettres.

La poste part demain midi de Munster, Diane paroît déjà à l'orizon, et je n'ai point encore vos lettres, et probablement ne les aurai je que demain, lorsqu'il sera trop tard pour y repondre. C'est pourquoi je vous dirai pendant que j'en ai le loisir que je suis merveilleusement | bien heureuse et contente ici avec tous mes enfans. Ma santé s'y remet à vue de l'œil, ma gayité, ma serenité est telle que je ne me souviens plus de quelle couleur est ce qu'on appelle l'hypochondrie.

Je me baigne et ne me nourrit que de la rosée du ciel et du nectar des Dieux immortels, mes oreilles ne retentissent que des doux accents du rossignol, ou d'accents plus doux encore de mes enfans que j'ai tous le tems et la liberté de tete de bien gouverner | se conduisent en consequence. Tous ce qui m'environne me sourit et semble ne respirer que pour me faire plaisir. Je ne crains que la poste de La Haye d'un certain coté, mais elle m'apportent vos lettres, de quoi ne me dedomageroient elles pas.

Vous revoyez en un mot, mon cher Socrate, la Diotime naturelle, dégagée du monstre, jouissant avec volupté de tout le bien que le ciel lui fait et vous aimant de tout son cœur. |

N.B. Ce qui ne contribue pas peu à mon contentement, c'est que je puis recomencer à travailler et à penser, ou plutôt à penser et à travailler. Je suis extrêmement avide d'apprendre de quoi vous avez accouché, vos grossesses me font autant de plaisir que si elles etoient de mon fait.



Lettre I.206 – Fürstenberg, 8 mai 1781 = Bd 4.327-330

Munster, 1781, ce 8me mai

Monsieur,

D'abord à mon retour de Siten, ayant été voir Me La Princesse, je lui demandai des nouvelles de la vente de Lavigni. Elle me fit lire la lettre du Prince (où il la previent sur une deduction de 15.000 m£, d'un ton si aisé, comme si c'etoit la chose la plus claire et la plus naturelle du monde). Elle me communiqua aussi l'article de votre lettre qui y est relatif.

J'eus de la peine, Monsieur, à la faire entrer dans quelque detail qui me mit au fait, tant elle est degoutée de cette affaire. Elle refusa absolument d'écrire, elle ne vouloit pas même que moi j'en ecrivisse, mais il m'a paru que je ne pouvois pas manquer de mettre sous vos yeux les reflexions qui se presenterent à moi.

Les raisons que le Corps paroît vouloir insinuer sont absolument nulles. Il n'est pas plus fondé à deduire du prix de Lavigni 15.000 m£ que de garder la somme toute entiere. Le Prince dit qu'il les doit sur les lods. Si la terre n'avoit pas été vendue, n'auroit-il pas falu payer cette dette, prendre des arrangemens? A present que les argens de la Princesse se trouvent à la mains, on prendroit les 15.000 m£ sur ceux-là. C'est une etrange logique quoique l'expedient soit commode.

Quand même la Princesse devoit perdre la somme, il paroît qu'elle ne doit pas y consentir, pas s'y prêter, car si elle accorde une fois une telle force et etendue aux Principe de convenance, les consequences pourroient en être fort ruineuses pour elle. Avec l'insouciance qu'elle a pour l'argens, elle auroit facilement consenti à recevoir cette somme quelques mois plus tard, mais un terme fixe, sûr et pas d'assurance vague.

La manière dont le Prince annonce cette deduction me persuade, sans même faire aucune autre reflexion, que le Prince n'y a pas pensé serieusement, ou qu'il ne s'est pas definitivement expliqué. Toutes les raisons qui l'ont déterminé à se declarer sur la somme entiere comme il a fait, doivent naturellement le determiner, et le determineront aussi sur cet article. Sa parole, sa probité, son honneur y sont engagés sur cet article comme sur le premier.

Je ne connois assez ni le Prince ni les circonstances pour vous proposer quelque ouverture, je n'y connois, Monsieur, que la superiorité avec la quelle vous scavez traiter des affaires difficiles; mais il me paroît que comme la Princesse n'a pas repondu à cet article, que son silence pourroit vous fournir l'occasion de [lier] quelque entretien là-dessus. Mais j'ai tort, Monsieur, de vouloir vous conseiller, qui y voyez infiniment mieux que moi.

La santé de la Princesse va certainement mieux, quoique ces petits incidens n'y fassent jamais du bien, Monsieur, comme vous le scavez mieux encor que moi.

J'ai rien de nouveau. L'Electeur vient d'abord après la Pentecôte suivant toute probabilité.

Je vous prie, Monsieur, d'être persuadé des sentimens les plus distingués et de l'admiration que votre genie m'a inspiré {...} premiere connoissance, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant serviteur,

F. Furstenberg

La lettre part une poste plus tard, parceque la poste etoit partie.



Lettre I.207 – Diotime, 10 mai 1781 = Bd 4.331-334

Le 10 de may 1781

Il est tard deja, mon cher Socrate, et je n'ai pas encore mes lettres. Dans l'incertitude donc si je les aurai demain matin assez à tems pour y repondre et envoyer ma reponse en ville, je veux vite vous dire un petit mot.

Je me porte toujours incomparablement mieux ici, et dès lors, mon bonheur n'est que du plus au moins. Il y en a toujours un bon fond, quelque soient les circonstances, pourvu qu'elles ne sont pas tels à produire des crampes dans le bas ventre et le cerveau, qui ont | pour suite les horribles hypochondries et accidants de toute espece qui m'ont affligés tous l'hiver.

J'ai commencé ce matin la trigonometrie avec mes enfans. Je ne comence jamais avec eux quelque nouvelle partie de science sans trouver que ses elements ne sont pas encore à beaucoup près assez elements pour la maniere dont moi je desire qu'un enfant sache. Ici p.e. je me trouverai dans le cas de leur parler de la nature des mesures. Pourquoi tout l'espace doit se mesurer par une surface c'est ce que nous avons deja lu; mais pourquoi le tems se mesure par | le mouvement, ou la succession, ce qui me necessite d'entrer dans la recherche, coment nous sommes venus à l'idée du tems etc. S'il vous vient quelque bonne idée la dessus, comuniquez la moi s.v.p.

Adieu, cher Socrate, Dieu vous benisse et vous conserve, milles choses du Grand Homme.

Je serois fort aise si vous voulez me communiquer les idées sur Religion etc., dont vous m'avez parlé dernièrement, et vous savez bien qu'il suffit que vous desiriez,

qu'elles ne voient pas le jour pour que cela se fasse; j'excepte de cette loi Furstenberg, vis à vis duquel je croirai manquer | à la base la plus sacrée de notre union si je m'engageai d'avancer à lui cacher des choses sur un sujet si importantes, que (si elles me paroissent des verités) je croirai toujours mon premier devoir de les lui comuniquer, puisque le soin reciproque de nous perfectionner l'un l'autre est et sera à jamais le fruit, le but et la fin de notre union.

Voila, mon cher Socrate, de quoi j'ai cru de mon devoir de vous avertir après y avoir bien reflechie, et c'est pour y reflechir que je n'ai pas repondu la derniere poste à cet article, pour qu'un engagement quelconque est un acte qui me lie, ce qu'il ne faut faire qu'avec toutes les precautions et la clareté possible.

Encore adieu, mon cher Socrate, je vous embrasse de tout mon cœur.



Lettre I.208 – Diotime, 14 mai 1781 = Bd 4.335-340

Ce 14 may 1781

Votre nouvelle, mon cher Socrate, relative à la Grande Comtesse et à son Epoux nous a extremément effrayé, et je vous supplie de ma part aussi bien que de la part de Mr. de Furstenberg de travailler de toutes vos forces à detourner de nous cet orage, qui surement porteroit coup à notre cure, car nous allons si tard à Geismar tout exprès pour y être seul et à notre aise. Or il vous sera facile de nous rendre ce service, si sans paroître avoir de dessein vous lui persuadez une chose très vraie: c'est que la saison veritable pour la santé, et que tout le monde choisit aussi, c'est les mois de juin et julliet, que nous n'y avons été l'année derniere si tard | que parceque les affaires d'ici n'avoit pas permis à Furstenberg de partir plutot, et que cette année ci nous nous etions proposé d'aller beaucoup plus tot (ce qui etoit vrai). Si vous parvenez à persuader la Grande Comtesse d'aller plutot, nous vous en aurons de grandissimes obligations. Je la verrai ici en passant à la bonne heure, pour 2 jours j'en serai bien aise, mais pour 4 semaines sous le meme toit, dans un lieu où pour le bien de la cure tous les moments que les bains n'enlevent pas doivent être consacrés au repos, au bienêtre, et où j'en ai

encore necessairement à donner à mes enfans. Dans ce bain, | où nous somes une petite société composé de Furstenberg, Hoffmann, Nesselrode, Mikel, Sprickmann, Van der Beck, tous gens qui avons nos especes d'entretien, d'amusements et de genre de vie, dont aucun n'est fait ni pour la Grande Comtesse ni son epoux. Cela, vue la tendresse pour moi seroit d'une gene reciproque pour tous le monde, car naturellement tous mes compagnons m'aidroient à porter ma charge.

J'ai envoyé à Dusseldorff les portraits du Grand Homme et de Diotime, mais Jacobi et Nesselrode ont decidé que le dernier seul devoit être gravé, y ressemblant assez, mais que celui de Furstenberg etoit d'une ressemblance trop caricature pour pouvoir l'être. Des gravures de celui de Jacobi j'en ai reçu depuis peu | il vous enverrai différens exemplaires dès que je retournerai pour quelque jours à Munster. Jacobi vient à la fin de ce mois, son adresse est Mr. le Conseiller privé Jacobi, à Dusseldorff ou à Munster.

Le Grand Homme a vu et senti le Monument. Je suis toujours fort aise de voir Socrate, mais j'aime encore mieux le voir l'hiver que l'été; en été je ne suis bonne ni pour accoucher les autres ni pour disserter, penser et sentir tour à tour, m'{all...} moi meme, me lancer, me rectifier, travailler beaucoup plus au moral qu'à l'intellect de mes enfans, et p tous cela un gr. besoin de beaucoup de solitude. En hiver au contraire je puis mieux disserter, donner et recevoir, comencer, en un mot j'ai un besoin moins puissant de solitude. Tous les dimanches nous donnons ici un bal de paysans, qui à peu de frais fait la felicité de toute la contrée et de mes enfans; figurez vous que chaque bal me coute ici à peu pres, illumination et tout compris 3 ducats ou 3½ au plus. A ces fêtes champêtres je vous desire ardamment, et surement si j'avois des ailes, j'irai tous les samedis au soir vous prendre, vous poser sur une de mes ailes, vous porter ici {et ne} vous rapporter chez vous que lundi.

Mon cher Socrate, votre politique est une miserable chose, et votre philosophie une belle chose. Je suis donc fort aise que | la derniere vous deffende de vous meler de la 1ere, afin que vous ayez tout le tems de vous livrer à votre libertinage avec les Dieux de l'Olympe.

Adieu, recevez les embrassemens de Diotime, quoiqu'elle ne tienne à l'Olympe que mediatement. |

Le Prince que j'ai prié encore de {rendre} la quittance de mon marchand de vin me dit que depuis bien long tems il vous l'a remis, je vous prie, mon cher Socrate, de me l'envoyer et de dire bien des choses de ma part à {Camper}.

Vous pourriez dire aussi avec verité à la Grande Comtesse qu'avant de se decider pour les bains des Geismar, elle doit consulter Hoffman le seul qui en connoit bien les effets et qui pour le consulter il faut parler et voir à Munster avant le 15 de juin vu que Hoffiman part deja le 15 pour Geismar etant le medecin de ces bains et le moïn de juin et juillet etant la vraie saison.

Encore un mot. Je viens de comencer la traduction du Sophile, et comme j'ai appris avec une gr. frayeur qu'un anti anti grec, nommé le professeur Hissman²⁶ se dispoit à traduire vos œuvres, j'en compte faire public vers la foire de Leipsic, qu'on traduira peu à peu à Münster tous vos œuvres, afin de faire rentrer les Hissmann et leur absurdes traductions dans leur coquille.

N.B. Cette avertissement ne se fera que dans le cas (que Dieu veuille) où à la foire de Leipsic prochain ces traductions n'auroient | pas encore parus, car sans cela elles seroit inutiles. Pardon de ce chiffon à la guerre, comme à la guerre le papier me manque. Il faut que j'en fasse venir de Munster.



Lettre I.209 – Diotime, 15 mai 1781 = Bd 4.341-342

Le 15 may

De la part de Mr. de Furstenberg et de la part de Diotime, j'ai à vous demander, mon cher Socrate, si vous pouviez nous faire faire (dans le plus grand secret) une centaine de petites plaques de telle figure que vous dicteroit votre gout (mais je croiroit l'ovale la plus belle) d'email blanc avec une feuille de chêne verte dessus

26 Michael Hissmann (1752-1784).

comme par exemple ceci avec un anneau d'oré seulement, afin que cela soit le moins cher possible. Mais il faudroit quoique simple que cela fut fait bien vite et avec gout. Cela doit servir d'ordre. Je vous expliquerai cela un jour, mais de grace dessinez moi cette idée le mieux possible, tachez de parler tout de suite à un emailleur pour faire le prix et fixer le tems dans le quel il pourra l'achever. La feuille de chêne est le simbole de la liberté des anciens | Germains. On pourroit mettre peutêtre quelque chose sur le revers. La Déesse de l'amitié dans le mytologie germaine s'appelloit-il Klyn, le temple de l'amitié s'appelloit Wingolf. Le ton de l'ordre fondé par nous doit être l'union peutetre des vrais et anciens Germains, c.à.d. de ceux qui se sentent dignes non-exprimés, de maniere que son vrai sens ne puisse être meconnu et pris pour quelque complot si cela venoit à transpirer, car il n'est et ne doit être que le simbole de ceux qui par leur energie se sentent encore dignes de descendre de ces anciens Germains, sans se laisser entrainer par ce miserable ton moderne, qui fait toujours être quelqu'autre chose que ce qui est; en un mot c'est une petite fantaisie de societé dont le but n'est pas ignoble. Et je crois que la feuille de chêne toute seule sera le mellieure embleme, à moins q vous ne sussiez ajouter quelque chose sur le revers.



Lettre I.210 – Diotime, 22 mai 1781 = Bd 4.343-346

Le 22 de may

Mon cher Socrate, je n'ai point eu de vos nouvelles le courier dernier, mais bien de celles du Prince qui ne me parle point de vous, et j'en augure bien pour votre santé. J'ai vu que Mr. de Fürstenberg vous a écrit par votre reponse, et j'avois déjà suivi votre conseil, mon cher, de ne point parler au Prince de son nouveau vol. Je me suis contenté de lui écrire toujours poliment et assez affectueusement, meme sur des choses indifferantes pour lui. Il m'écrit très froidement tous les 8 jours, mais aussi sans parler de cela.

Il y a déjà 3 aunes de votre Sophile de traduit. J'ai ici sous mes ordres Van der Beek, le secretaire | de Fürstenberg, et Sprickmann. Le 1er je lui fais mettre mot à

mot votre Sophile en allemand pour m'épargner de l'écriture. Ensuite Diotime donne à cela le sens et la forme que cela doit avoir, et puis enfin Sprickmann, qui est excellent auteur dans la langue, lime ce qui sort d'entre les mains de Diotime et y donne le vrai habit majestueux allemand, que je revois pourtant encore afin d'être sûre que l'habit ne cache rien de la figure. Vous voyez bien p.c., mon cher Socrate, qu'on a soin de vos enfans.

Nous avons donné ordre qu'on publie encore avant la foire de Leipsik, dans le Mercure où le Museum allemand qu'on travaille à Munster à vous traduire, pour refrener si est possible les profanes | qui voudroient y toucher.

Adieu, mon cher S., portez vous bien comme moi; à propos, combien me donnerez vous par aune? Soyez Chretien et songez que je dois partager mon gain avec deux accolites.

Mille graces du commencement de votre {sentiment}. L'idée me plait beaucoup, comme je vous l'ai déjà dit cet hiver, et j'attens impatiemment la suite d'un plan si beau. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.211 – Diotime, 25 mai 1781 = Bd 4.347-348

Le 25 may 1781

Je n'ai point encore mes lettres d'Hollande, si j'en dois avoir. Ainsi j'ignore, mon cher Socrate, si j'ai de vos nouvelles ou non, mais je m'en vais dans une h. d'ici entrer en ville, où j'ai affaire, et ce sera le moment du depart de la poste. Ainsi il faut que je ferme ma lettre ici, et que je la porte directement à la poste.

Ma santé est bonne. Jacobi et ses sœurs arrivent après demain. Votre Sophile avance. Nous travaillons actuellement à la psychologie pour les ecoles tout de bon, sans quoi il avanceroit plus vite.

Adieu, mon cher Socrate, recevez les embrassemens de votre Δ.

Milles choses de la part du Grand Homme.

Lettre I.212 – Fürstenberg, 28 mai 1781 = Bd 4.349-352

Munster 1781, ce 28me may

Monsieur,

J'ai reçu la reponse que vous m'avez fait l'honneur, Monsieur, de me faire en date du 13 de ce courant. Je n'aurais pas manqué d'y repondre par le dernier ordinaire, mais lorsque j'entrai en ville il me survint un empechement qui me prit toute la matinée.

Il seroit superflu, Monsieur, de vous dire la confiance que Me la Princesse a en votre zèle et amitié, mais c'est aussi à quoi les instructions qu'elle m'a données pour repondre, se reduisent. Car cette affaire la rend pour ainsi dire malade, tant elle en est lasse. Ainsi il ne me reste que mon petit avis à dire, très petit dans une situation dont je ne suis pas bien au fait. Dans la position où l'affaire est, et avec les mesures que le Prince a prises, il me paroît de même le plus convenable de saisir quelque | opportunité pour le presser. Il me paroît très necessaire en même tems de le presser aussi-tôt et aussi vivement qu'on peut, sans exposer le succès de l'affaire. Il y a là un maximum que vous avez vu y etre, et que votre sagacité et votre tact vous mettent à même de determiner. Je serois bien charmé de pouvoir vous fournir quelques données pour une solution si interessante. Je ne manquerai pas vous marquer tout de suite, si quelque fait, ou quelque reflexion viennent à ma connoissance, ce qui me paroît pourtant difficile.

Je m'imagine que l'Electeur viendra au commencement du juin ici, si le voyage de l'Empereur n'y change rien. Je suis persuadé que le parti à la Cour se tourmente pour faire abdiquer l'Electeur, et que peut-être l'Electeur n'est pas dans leur confiance. Ils ont leurs raisons. | Le Duc de Brunswic sera le 1er de juin à Ham, et dans cette partie jusqu'au 9. De là il ira à Wesel. Je lui ferai quelque part ma Cour, je m'imagine à la revue de {Liststal}.

Je viens dans cet instant d'Angelmodde, la santé de la Princesse se fortifie un peu.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir me donner quelque rang parmi ceux qui vous admirent, car je mon amour propre ma flatte que je ne suis pas des derniers, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant servit.

F. Furstenberg

Lettre I.213 – Diotime, 8 juin 1781 = Bd 4.353-354

Voici un projet coment à peu près votre déclaration devrait être faite. N.B. il faut la signer de votre main.

Comme je sçais que plusieurs bonnes têtes en Allemagne m'ont attribué des sentimens et une philosophie, que je suis bien éloigné d'avouer mes entendus ou erreurs, occasionnées peutêtre par quelques expressions equivoques, qui peuvent s'être glissées dans mes ouvrages philosophiques. Ce mesentendu je crains que dans une traduction de mes ouvrages on ne retienne le même système si contraire au mien. Voila ce qui m'oblige de déclarer, que la traduction qui se fait à Munster se fait à mon sçu, et que je ne reconnois que celle là pour mon ouvrage.

Je suis encore occupé à l'édition d'un ouvrage nouveau, dont la traduction paroitra en même tems avec l'original. On commence par le Sophyle qui va paroitre dans peu.

Du 8 jun. 1781

***Lettre I.214 – Fürstenberg & Diotime, sans date, 1781 = Bd 4.355-358***

[Franz v. Fürstenberg 1781 ?]

Monsieur,

Les evenemens qui arrivent, arriverons ou devoient arriver chez vous m'ont fait naitre une idée, Monsieur, laquelle me persecute trop obstinement pour ne pas l'attribuer à quelque Demon.

Votre situation actuelle est si compliquée, si singuliere, les forces qui agissent et leurs directions s'éloignent tellement des formules de la dynamique commune des politiques, le tout tient si intimement à tout ce que le système de l'univers politique a jamais connu de plus vaste, tant pour les combinaisons actuelles que pour les suites, que ce seroit une perte irreparable pour l'homme si cette epoque ne trouvoit pas quelque genie qui put la faire servir à l'instruction de la politique la plus reculée. Ni Herodote, ni Thucydide, ni Salluste, ni Tacite ni Machiavel, ni personne n'ont | eu des sujets si magnifique à traiter.

Mais d'un autre côté, Monsieur, je ne connois que vous, qui soyez fait pour travailler un morceau qui seroit probablement le plus interessant de tout ce que nous avons en histoire politique. Vous sçavez que je ne suis rien moins que flatteur, mais si je ne vous connoissois pas, je douterois s'il existe un homme qui reunit toutes les connoissances necessaires au philosophe politique, et qui les possède en homme de genie. Je ne vous propose aucun modele, si je devois travailler moi même un sujet de cette nature je deviendrois original, en peu de negligence philosophique dans le style vous epargnera beaucoup, et n'y gêtera rien, quoique l'ouvrage seroit plus parfait | si vous l'achevez avec cette elegance grecque, mais encore elle vous est si naturelle, que même en vous negligant on vous y reconnoitra. Votre paresse philosophique, votre penchant pour la contemplation ne peut pas passer pour excuse en ceci. Vous le devez même à votre nation, à laquelle l'Europe impute ce qui ne devrait être mis qu'à la charge de la constitution ou de l'administration. Vous le devez à l'homme, quand ce ne seroit que pour faire connoitre ce que c'est que philosophie politique, pour donner un contrepoids contre toutes les erreurs et fausses hypotheses d'une foule d'écrivains qui va rendre la philosophie politique ridicule, pour ainsi dire dès sa renaissance. Mais si des raisons de prudences ou d'occupations importantes ne vous le permettent pas, de grace faites en une esquisse, ne fut elle qu'en charbon | ou des cartons des principales parties, afin que je puisse un jour leur parcourir avec vous. Je vous demande pardon, Monsieur, de la liberté que je prens avec un homme de votre genie. Mon empressement est l'effet d'admiration que votre genie et vos lumieres m'ont inspiré dès notre premiere connoissance.

La Princesse est mieux que je ne l'ai jamais connue, on peut dire qu'elle se porte bien.

[Fürstin Gallitzin :]

Mon cher Socrate, je crois que je ferois mieux de ne rien ajouter à cette belle lettre, de peur de gater notre jouissance, et de desaccorder votre instrument, qui sans doute se sera monté encore plus haut que de coutume; et je me flatte que nous en verrons bientôt les fruits, vous sentez ce qu'on attend de vous. J'espere qu'un tel intercesseur ne recevra point un refus, passe pour moi, mais Epaminondas à ce me semble des droits incontestables sur un genie tel que le

vôtre, tandis que les miens ne repond tout au plus que sur mon admiration pour ce genie.

Adieu, mon cher Socrate, que le Dieu de la paresse frayé loin de vous pour quelque tems. Nous sommes fort ettonnez de la justification de Leurs Hautes Puissances, je le serois davantage si elle venoit du Conseil d'Etat. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.



Lettre I.215 – Diotime, 1 juin 1781 = Bd 4.359-360

1er de juin

Mon cher Socrate. Soit negligence de mes gens, soit qu'il n'y ait point de lettre d'Hollande pour moi, mais je n'en ai point ce courier ci. Neamoins je veux, quoique je n'aie qu'un instant, vous dire que je me porte bien. Jacobi n'est pas bien portant, il me charge de vous dire mille choses, ainsi que le Grand Homme.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.



Lettre I.216 – Diotime, 5 juin 1781 = Bd 4.361-364

Le 5 juin 1781

Mon cher Socrate. Quand vos lettres sont longues, c'est benediction, quand elle ne le sont pas cependant, je ne m'en plains pas, car il n'est pas dit, que vous devez avoir toujours 2 fois par semaine les memes jours le tems ou la disposition d'ecrire une meme quantité de pages.

N.B. Vous oubliez, mon cher, ma feuille de chaine, qui nous interesse nous autres. Si vous ne pouvez pas trouver quelqu'un qui execute cela tot et bien, mandez le moi, afin que je me tourne de quelqu'autre coté. Cependant je me plais le plus de votre coté, parceque je ne connois personne qui ait plus | le vrai gout de ces choses. Je ne voudrois aucune inscription grecque, mais quelque idée d'inscription simple que nous ferions mettre en langue germanique ancienne.

Nous avons aussi une mytologie germanique bien au dessus de la grecque de plusieurs coté, n'en deplaise à votre sainteté grecque.

De manque de l'argent en question me met dans un gr. embarras depuis un certain tems, et à | moins que la poste prochaine vs ne puissiez m'envoyer les lettre de change de L^{avigny}, je suis obligé de vous prier de me procurer mes 200 ducats.

Adieu, mon cher Socrate, je vous embrasse tendrement, ainsi pour mes enfans.
Mr. de Furstenberg vous salue. |

[Couvert] fco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.217 – Diotime, 8 juin 1781 = Bd 4.365-370

Le 8 juin 1781

Mon cher Socrate, j'ai reçu le lendemain du jour que je vous ecrivis dernièrement votre lettre. Ma campagne actuelle etant un peu plus loin de Munster que les autres, cela derange un peu mes couriers.

Jacobi a reçu tout à coup ici la nouvelles de l'arrivée d'un frere qui ne pouvoit rester à Dusseldorf que 6 jours; il y etoit venu exprès pour terminer des affaires importantes, ce qui l'a obligé de partir avant hier, c.à.d. beaucoup plutot qu'il ne croyoit. J'étois bien contente de les voir, mais pourtant puisque | cet empechement imprevu me fait esperer qu'il m'en dedomageroit dans un autre tems, je ne suis pas fâché de me retrouver derechef dans ma liberté. En été j'aime fort la solitude et de n'être qu'avec des personnes qui sont de mon gout comme l'est Furstenberg, Sprickmann et ceux que j'ai avec moi. Pendant le sejour des Jacobi nous etions ensemble dès la petite pointe du jour jusqu'à son coucher, ce qui m'a fatiguée aussi bien que Furstenberg l'esprit et le corps, d'autant plus qu'à nous disputions metaphisique. Figurez vous entre nous, qu'il vous a | tenu jusqu'ici ferme et fort pour un spinosiste déterminé, et qu'il vouloit traduire votre Sophile sous ce point de vu. Je m'y suis opposé en lui disant qu'il etoit à moitié traduit par nous ici. A propos de cela, il a paru une annonce dans le

catalogue de Leipsic, comme quoi la traduction de vos œuvres s'y imprime. Nous connoissons à peu près le traducteur, et comme je crois déjà vous l'avoir dit, c'est principalement ce qui m'a décidé à entamer (par tendresse pour vos enfans) une traduction vraie. Cela et la reputation de Spinosiste qu'on | vous avez fait et qui s'est generalisé en Almagne par rapport à quelques expressions louches dans l'Homme et ses Rapports, et surtout par rapport à l'esprit preoccupé de certains lecteurs. Il s'agit donc à présent sur tout de discrediter la traduction qu'on vient d'annoncer, et de le faire sans personnalité. Pour cet effet Furstenberg, Jacobi et moi, nous avons conclu que vous deviez nous envoyer une déclaration comme quoi il se fait à Munster une traduction de vos ouvrages, la seule que vous puissiez avouer (sachent plusieurs sentimens erronés qu'on vous attribuoit en Allmagne aparament sur quelques expressions vagues ou equivagues, qui s'étoient glissés dans vos ouvrages, etc. Il seroit meme bon d'ajouter (pour degouter entierement de l'achat de la 1ere) que dans la trad fait à Munster paroitra aussi quelques uns de vos ouvrages, qui ne sont pas encore imprimés. | Cette declaration polie, et que vous arrangerez comme vous voudrez, pourvu qu'elle contienne à peu près la valeur de cela, et qu'elle ne puisse choquer personne. Nous l'en ferons imprimer dans les gazettes periodiques, et par là nous comptions prévenir l'achat et la lecture de cette 1ere traduction, car comme elle paroitra avant la nôtre, si une fois elle est achetée et lue, le mauvais effet sera qu'elle | repandra sans retour l'erreur sur vous et votre philosophie, car bien peu de personnes voudront acheter et lire une seconde traduction.

Adieu, mon cher S. Je vous embrasse, de l'urgence à l'argent! J'en suis fort pressé.



Lettre I.218 – Diotime, 10 juin 1781 = Bd 4.371-378

Le 10 de juin 1781

Mon cher Socrate. J'ai reçu toutes vos lettres, seulement un peu plus tard à cause de la distance qu'il y a de mon Chateau à la ville.

Je suis obligée de vous entretenir auj d'un objet un peu vulgaire, et de quelques tons au dessous de votre belle philosophie que vous avez la complaisance d'appeler nôtre, comme si j'avois l'honneur d'en être mere, tandis que je ne suis tout au plus (l'organe moral excepté) que son très humble serviteur.

Mais passons de là aux belles choses que j'ai à vous dire, et qui concernent Melle Hanna.

Mon cher Socrate, ma dernière complaisance pour elle me coute cher, elle a tellement | empirée depuis qu'elle est parvenu au plus haut point de mensonge, de calomnie etc. et qu'elle m'a meme volée pour se mettre en etat de seduire par des cadeaux des personnes qui devoit veiller sur sa conduite. Je l'avois mis en pension, mais personne ne verra plus me la garder. Je suis obligée actuellement de la faire garder à vue à Munster dans ma maison par le professeur et d'autres qui le releve pour l'empêcher seulement de se plonger dans des vices publiques. Elle dit ouvertement qu'elle ne veut plus être empêchée de vivre avec des hommes, que si je la renvoie, | elle ira tout de suite à la maison du Prince raconter que je vis avec Mr. de Furstenberg comme une feme vit avec son mari. Vous jugez bien que je ne descends pas jusqu'à craindre ses propos; au contraire j'ai écrit au Prince, non pas ce propos ci (il ne me convient pas à moi de l'ecrire), mais tout le reste de la conduite de Hanna, en le priant de l'emmener avec lui lorsqu'il viendra ici, n'ayant plus d'autre ressource pour en être quitte avant d'aller à Geismar; et etant forcé de garder exprès jusqu'à ce que j'en sois quitte, la {Libenauin} à Munster pour la garder lorsque le professeur n'est pas là. Cette meme creature m'a aussi tenu, à moi et à la {Libenauin} des propos sur le Prince fort singulier. D'un autre coté j'ai | appris que Mr. Vogt, etant ici la dernière fois que le Prince etoit à Munster, que Mr. Vogt dis-je a sondé mes gens pour savoir si je n'avois pas quelque galanterie à Munster, par ex. avec Mr. de Furstenberg, ajoutant qu'il lui paroissoit impossible qu'une feme n'ayant pas son mari ne cherche à se dedomager avec un autre. Je ne vous conte cette insolance que parcequ'ajoutée avec la froideur de Me Vogt, et des choses que vous et Camper avez remarqué dans ce menage, cela pourroit vous mettre sur la voie de decouvrir si en effet il est possible que les Vogt fussent des gens si ingrats et si noir envers moi. | Car si cela etoit, ils ne pourroit s'y être déterminé que par quelque interet, et une telle bassesse decidée pourroit aisément faire conclure qu'ils sont capables

aussi de ruiner le Prince pour s'enrichir à ses dépens. Mais comme Hanna va retourner en Hollande, la maniere dont elle sera reçue des Vogt decideroit beaucoup, surtout si vous voyez jour à les prevenir de son horrible conduite, en consequence de la quelle, s'ils ont encore un grain d'honeteté, ils ne doivent pas permettre à cette fille de mettre les pieds dans la maison du Prince. | Leur conduite à son egard decidra ce me semble beaucoup à cet egard, mais bref je remets toutes les vilainies à votre sagesse, ainsi que la lettre que j'ai ecrit au Prince pour le prevenir sur la conduite de Hanna, et sur le desir que j'ai qu'il l'emmene. Je vous envoie ma lettre à lui, afin que vous soyez parfaitement au fait de tous ce que sait ou ne sait pas le Prince etc. etc. dans cette affaire. Lorsque vous l'aurez lu, cachetté la avec quelque presse et envoyez la au Prince s'il vous plait, et mandez moi votre idée et vos decouvertes sur tous cela.

Je serois fort contente de votre idée au sujet de la medaille, si je ne craignois que cela me | couta au dessus de mes facultés, qui sont très très petites, surtout dans ce moment ci.

Vour verrez par ma lettre au Prince, que Mariken est retournée chez moi; ce m'est un vraï bonheur domestique, car depuis qu'elle m'avoit quitté pour aller soigner sa mere, j'ai été toujours mal servie. Sa mere morte, elle n'a désirée qu'à retourner chez moi, quoique mon frere me mande qu'elle a pu se marier à Berlin, et qu'elle auroit pu aussi entrer en service à la Cour où il est, mais qu'elle n'a voulu servir que moi. Elle m'a ecrit là dessus une lettre excellante comme quoi | elle sent plus que jamais tous ce que je vau, qu'elle rend grace à Dieu de l'avoir éloignée de moi pour quelque tems, afin qu'elle sentit mieux ce que j'avois été pour elle, qu'elle reconnaît que sur la fin sa maladie l'avoit rendue pleine d'humeur et combien elle m'avoit manqué par là, qu'actuellement sa santé etant entierement restituée elle se propose de passer toute sa vie auprès de moi à reconnoitre mes bontés, renonçant à tout mariage, pour vivre et mourir chez moi. Si je voulois la reprendre repondrez qu'elle me seroit plus utile et qu'elle etoit devenu plus raisonnable que jamais.

Sur cela je l'ai fait venir comme vs pensez bien tout de suite, et actuellement elle est avec moi, et je trouve en elle outre ses anciens merites tous les changements avantageux qu'elle m'a predict.

Adieu, mon cher Socrate, je vous embrasse de tout mon cœur.

Lettre I.219 – Diotime, 18 juin 1781 = Bd 4.379-388

Le 18 de juin 1781

Mon cher Socrate! Je viens de recevoir votre lettre avec celle de change de 200 ducats et vous en suis fort obligée, car j'étois dans un grand embarras. Mais puisqu'il est question d'affaires d'interet, permettez 1° que je vous presse de faire venir d'Angleterre ma bague, qui doit servir à vous payer de ma vieille dette, car comme ce sont vos ordres qu'on y attend pour l'envoyer, je crains pour peu que cela dure, de la perdre tout à fait si le depositaire venoit à mourir.

2° dites moi de grace que deviennent mes lettres de change de Lavigny, que vous m'avez annoncé | il y a 15 jours, comme devant arriver à Munster la 1ere poste. Sur cette annonce j'ai fait mes dispositions pour les faire payer et placer tout de suite (N.B. chez un beaufriere de Jacobi, qui est un gr. comercant et dont Jacobi me repond). Actuellement il me presse de lui envoyer ces lettres de change, ayant pris ses arrangements pour les recevoir, et je ne scais que lui repondre, car il n'en est plus question dans vos lettres, et n'en a jamais été question dans celles du Prince.

3° Quand à Hanna, j'ai remis à votre sagesse de remettre, ou de ne pas remettre au Prince ma lettre au cas que vous y trouviez des choses inconveniantes, | mais je n'ai pu vous remettre la decision si je dois la renvoyer à ses parents ou non, car je dois savoir le mieux, s'il est en mon pouvoir de faire autrement, et necessite ni souffre point de loi. Or vous parlez comme d'un mal que la Libenauin est encore chez moi, et je suis obligée de vous dire que je ne puis la quitter que lorsque Hanna sera loin. Car d'avoir Hanna dans la meme maison que mes enfans, c'est ce dont le Prince meme qui n'a pas l'ombre d'idée de ce que c'est qu'éducation entrevoit l'impossibilité et c'est ce que vous, qui connoissez mes principes, qui savez que j'ai passé ma vie plutot à en eloigner jusqu'au souffle du vice qu'à leur donner des vertus, convaincu que c'est là le droit chemin, devriez | concevoir bien plus aisément, tandis donc que je suis à la campagne. Je dois la tenir dans ma maison à Munster et la faire garder à vue. C'est ce que le professeur quand il y est, et la Libenau le reste du tems font avec beaucoup d'exactitude. Hanna est enfermée dans une chambre à part, où elle est obligée de travailler pour avoir à manger et où personne ne lui parle, et je scais aussi positivement que la Libenau

s'aquitte très exactement de cela que je sçais que j'existe. Dispensez moi de vous dire comment j'en suis si sure, cela seroit trop long et trop puerile. Mais à la fin de julliet nous allons à Geismar, et la Libenau ne peut rester davantage. |

J'ai vainement prié et supplié differants paijsans de s'en charger, personne ne veut la prendre, et à Munster encore moins, car là elle est connue comme la peste dans un endroit pestiféré. Vous parlé de la marier à un jeune paijsan, mais les croyez vous assez foux pour epouser une telle creature estrangere qui n'a rien que ses vices, qui ne sait rien du travail qu'il faut à un paysan, qui joue tellement la grande dame, qu'à nos bals ici elle refusait net de danser avec un païsan, et qui n'est qu'une petite morveuse de 13 ans. |

Pour ce qui est de votre delicatesse vis à vis des parents, mon cher Socrate, 1° vous ne pretendez surement pas que j'y sacrifie mes enfans, et 2° parlez à Me. de Hane, elle m'a dit cent fois que sa mere etoit une coquine aussi, et enfin si le sont ses propos que vous craignez pour moi, il faut savoir 1° qu'elle en a tenu de si vilains du Prince encore depuis ma derniere comme quoi il n'avoit cessé de la persecuter d'aller avec lui dans des lieux obscurs le satisfaire etc. etc., et 2° que depuis lors que nous nous sommes rassemblés il y a quelque | jours pour la confondre et lui dire en face chacun en presence de tous les autres les horreurs qu'elle a dit aux uns des autres, elle etoit si abasourdie lorsque je lui dis qu'on diroit au Prince, lorsqu'il viendra ici, en sa présence ses accusations, qu'elle s'est trainé à terre aux pieds de tous ceux qui etoit là, criant et suppliant qu'on lui dise tout, preuve assez fort qu'elle en a menti encore en cette occation, et moyen assez sure pour annuler s'il en etoit besoin tous ses propos à mon sujet ou au sujet d'autres | s'il en etoit besoin, sans compter qu'une si miserable creature ne sauroit faire tort, quoiqu'elle se permette à ma reputation, ou que s'il etoit possible qu'il se trouva quelqu'un vis à vis duquelle elle eut du poid contre moi. Je le mepriseraï assez pour m'en peu soucier. Ainsi, mon cher Socrate, je suppose que, satisfait de mes raisons vous approuverez que sans me soucier des suites, je la remette au Prince s'il arrive ici avant mon départ pour Geismar. Ayez la bonté d'en avertir les parents avec tous les motifs qui m'y obligent de la menager; cela ne peut se faire qu'à mes depens. Dites en meme tems aux parents que si le Prince n'arrive pas ici pour s'en charger, je serois obligé de l'envoyer seul par vaisseau ou chariot de poste, à moins qu'un d'eux n'aime mieux la venir

prendre. Cela etant je leur promets 10 ducats, et en verité c'est tous ce que je puis faire pour la ramener comme ils pourront. |

Actuellement souffrez encore une question, pour terminer tous les articles d'interet. Le Prince, qu'a-t-il fait de son cadeau de 14.000 fl? Et pourquoi ne lui proposiez vous pas de me les donner pour m'indemniser en quelque façon de 40.000 livres de dechet dont cette occasion perdue je n'aurois jamais rien, quoique vous ayez cru pouvoir m'en repondre, car enfin vous n'aviez aucune arme pour le forcer que le moment de la pain à faire entre nous, et je les aurois volontier accepté, a condition de les prendre pour les 40.000 ££ et de renoncer au reste | absolument. Je vous prie en grace de me repondre sur tous ces articles, afin que je n'aie plus besoin d'y revenir.

Votre Sophile est prêt à la politure près, et j'espere que vous en serez content.

Adieu, mon cher Socrate, je vous donne ma benediction, Mimi et Mitri vous saluent, miles choses du Grand Homme et je vous embrasse de tout mon cœur.

Voila la reponse du Prince à ma lettre que vous lui avez remis.



Lettre I.220 – Diotime, 22 juin 1781 = Bd 4.389-390

Le 22 de juin

Un seul mot accompagnera auj les portraits inclus. Il n'y avoit encore que peu d'exemplairs du mien, montré celui ci si vous voulez au Prince pour voir s'il le reconnoitra, et s'il en veut avoir un qu'il m'en demande un, car je ne scais pas offrir mon portrait, lorsque je scais qu'on ne s'en soucie que par convenance.

Il me semble que la gravure en est extremement belle.

Votre paysanne je l'ai reçue et la garde précieusement comme un dessein charmant, sorti de votre main. Mais quant à la physionomie, elle ne me plait pas. Mais vous savez que souvent un seul | faux trait fait dire à une phisionomie dessinée un mot que l'original n'eut jamais dit. Ainsi je n'en crois pas moins (connoissant votre gout véritablement grec) tous ce que vous m'avez dit de l'original. Je n'approuve pas que vous signez avec enumeration. Personne ne peut et ne doit douter que vous êtes auteur de tous ce qui pourroit être (quant à la

ressemblance) pris pour grec. Il est bon qu'on sache qu'il n'est pas impossible au genie de transporter le ton d'un siecle passé depuis des milliers d'années dans les ecrits d'un siecle si opposé.

Adieu, mon cher Socrate, je vous salue et vous embrasse.



Lettre I.221 – Diotime, 23 juin 1781 = Bd 4.391-394

Angelmodde, le 23 de juin 1781

Mon cher Socrate, je suis bien flattée d'avoir déjà prevenu votre conseil au sujet de la maniere d'enseigner l'astronomie à mes enfans, et vous le verrez peutêtre par un petit echantillon que Gervinus, qui au moment que je m'y attendais le moins est entré ce matin chez moi avec Henri Fagel, a volé à toute force à Mitri, qui etoit justement occupé ainsi que mes 2 autres enfans à mettre comme de coutume sur le papier notre leçon de ce matin. Comme Gervinus etoit pressé de partir, et en homme de tact charmé d'emporter une piece de Mitri, qui n'avoit encore été corrigé ni meme revue par moi, il l'a emporté à demie faite. Nous nous etions | justement occupé du mouvement propre du soleil, et des moyens de tracer la route de l'ecliptique dans la voute celeste.

Je suis de meme si fort de votre avis au sujet des Orreri, qu'après l'avoir vu (N.B. cet Orreri au reste n'etait pas un Orreri veritable, mais une machine de metal où les planetes tournoit sur leur axe chacun dans une orbite {moyenant} qu'on les tourna). Je l'ai renvoyé tout de suite sans meme le montrer aux enfans. Je leur montre tant que possible la theorie des cercles de la sphere dans le vraï ciel, et sur la vraie terre nous observons tous les soirs et matin les phenomenes que nous avons trouvés. Nous prenons des hauteurs d'astres et moyennant cela et nos globes mes enfans se familiarisent avec tous cela, comme il n'y avoit rien | du tout d'abstrait.

J'ai vu Henry et Gervinus avec beaucoup de plaisir; ils me cachent (je ne scais pourquoi), je crois par tact pour ne pas m'embarrasser de l'obligation de les entretenir, ou d'une chose triste, ou de m'epargner l'embarras de n'oser par

discretion les entretiens de choses etrangeres) la mort de Me Fagel.²⁷ Gervinus la apprit en secret à Mr. de Furstenberg, le chargent de me l'apprendre après leur depart, et je lui scais gré de cette attention. Je vous prie de le leur dire en leur faisant bien mes compl. J'ai été au reste extremement contente du bon sens de Gervinus, et je ne tiens pas la mort de Me Fagel comme une grande perte pour les enfans. Cette pauvre feme mettoit plus d'obstacles à leur education qu'elle ne contribuoit à | les perfectionner.

Vos gazettes sont charmantes. Je serois curieuse du contenu des pieces annoncés. Si vous en lisez quelque chose, parlez m'en un mot s.v.p.? Je vous pris de dire au Prince sans que vous ne m'avez rien ecrit au sujet de la quittance, car vous sentez que s'il croit que vous m'en avez ecrit, je ne puis plus passer pour avoir omis l'article de ma dotte sans dessein, ce qui est contraire à mon plan de paix, et surement il vous importe plus que lui et moi soyons ensemble en paix qu'il ne peut pour importer qu'il croie que vous avez exécuté sa comission; mais quelque parti que vous prenez, avertissez moi pour que je ne fusse pas un faux pas en lui ecrivant.

Adieu, cher Socrate, je vous embrasse.



Lettre I.222 – Diotime, 25 juin 1781 = Bd 4.395-398

Le 25 de juin

Je trouve fort naturel et fort bon, qu'on vous occupe, mon cher Socrate. Il y a longtems qu'on auroit dû le faire. Nous l'avons dit cent fois, Mr. de Furstenberg et moi. Cependant, ne comptez pas que je verrai longtems d'un œil tranquile votre paresse à payer les aunes de dialogue et d'astronomie que vous me devez pour le Sophile entier, qui est achevé à un peu de polieure pres, que Mr. Sprickmann, qui vous salue, lui donne. Les changemens que j'ai fait, ne sont que des mots. J'en ai ajouté ou modifié quelques uns pour eclaircir le texte. Dans vos autres | autres ouvrages j'en proposerai peutêtre quelques uns de plus essentiel. En

27 Anna Maria Boreel (1739-1781), la veuve de François Fagel (1740-1773) et la mère de Henri Fagel (1765-1838).

attendant, songez je vous prie à faire pour l'Homme et ses Rapports ce que je vous ai proposé, et que vous avez goûté relative à la suite manuscrite à intercaler, ou à placer en note. J'ai proposé au Prince, qui me presse de renvoyer Hanna avec quelqu'un d'ici, de la faire chercher par un de ses parents. Cela sera plus sure et plus convenable, et ne coutera pas davantage.

Adieu, mon cher Socrate, je vous salue de tout mon cœur. La caisse que vous m'avez annoncé | n'arrive point. Marquez moi combien à peu près vous avez besoin de choux aigre pour votre menage de l'année, et si vous avez encore du vin du Rhin rouge. Et veuillez me comander deux petite ton de beurre d'Hollande pour garder pendant l'hiver; le beurre de cuisine est trop detestable ici. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.223 – Diotime, 27 juin 1781 = Bd 4.399-402

Le 27 de juin

Mon cher Socrate, je comprends d'autant mieux votre beau bois de chêne que j'en suis toute environnée ici.

Les Jacobi sont arrivéz samedi dernier; je les ai reçus à la campagne, et les ai logé dans une maison à un quart de lieu d'ici, 1° parceque je n'avois pas de place ici et 2° parcequ'il me faut indispensablement au moins dans les 1eres heures de la matinée quelques heures de repos, et avec mes enfans dont je ne pourrois pas meme me passer pendant 8 jours.

Je suis fâché, mon cher Socrate, d'être obligée de vous ennuyer si souvent de mes affaire, mais pourtant il faut, puisque vous | avez voulu vous en charger que je vous rappelle mon bracelet et que je vous prie d'être attentif à l'arrivée des remises de la vente de Lavigny pour qu'au moins après avoir été volé impuniment de 40.000 £ et maltraitée par dessus le marché, je ne sois pas entierement dupée meme de ce reste.

On vient d'annoncer à la foire de Leipsic que la traduction de vos ouvrages est sous presse. Mais comme nous connoissons à peu pres le traducteur, nous allons faire faire une contre annonce avec souscription pour discrediter cella qui me | fache horriblement parcequ'ell ne peut que vous avoir massacré, d'autant plus que plusieurs vous ont deja jugé Spinosiste par vos œuvres, ce qui prouve combien on vous a deja mesentendu; et en verité il y a eu des bonne tetes dans cette erreur, que j'ai soigneusement dissipée en Allmagne depuis qu'elle est venu à ma connoissance. Et ce sont tous ces mesentendus qui m'ont surtout decidée à arranger si est possible une traduction vraie.

Je vous supplie, songez à la feuille de chêne l'esprit de la chevalerie, c'est de travailler à remettre l'humanité degradée à sa place, | de rendre à la nation, à l'homme son nerf, la sensation de sa dignité, eteint à l'heure qu'il est.

Voila à peu près sur quoi la devise doit rouler.

Adieu, mon cher Socrate, que le ciel vous benisse. Je n'ai encore nulle reponse de la Princesse d'Orange.

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.224 – Diotime, 29 juin 1781 = Bd 4.403-406

Le 29 de juin 1781

Vous savez bien, mon cher Socrate, que j'ai toujours fort à cœur d'executer vos ordres et comissions, toujours tres heureuse quand vous voulez bien m'en donner. Vous n'avez pas plutot temoigné un desir un peu vif de voir vos ouvrages traduits par mes indignes mains que je me suis mis après; et quand à la reponse de la Princesse, quoique je ne vous en aie point parlé n'en ayant point reçue, je n'ai pas moins travaillé à m'en procurer une comme vous pouvez le voir par l'incluse que j'ai reçue hier et qui vous dira que j'ai fait des reproches que je n'eusse certes point faite si ce n'avoit été pour presser une reponse à ce qui vous interessoit, bref essayez moi la dessus tant qu'il vous plaira. Vous me trouverez toujours l'{emp...} | de remplir vos desirs quand cela depend de moi, et je

trouverai mes obligations bien accrus envers vous si vous voulez me procurer souvent cette jouissance.

Ayez la bonté de répondre à ma requisition de m'envoyer 3 exemplaires de votre déclaration. Il faut vous hâter si vous voulez que l'annonce fasse son effet, c'est à dire de détruire avant sa naissance une traduction qui à parier mille contre un défigurera son auteur, si elle ne le falsifie, à quoi pourtant il y a grande apparence.

Je suis fâché que Me Perrenot souffre. Elle souffre deux meaux qui ont été les fidels compagnons de ma vie pendant 6 à 8 ans, c.à.d. jusqu'à | ce que je sois venu à Münster. Depuis que je suis ici j'en suis pourtant radicalement guérie. Je voudrais l'être aussi parfaitement du reste et qu'elle le fut de meme.

Il n'y a jusqu'ici pas un seul exempl. de mon portrait à avoir. Le graveur n'en a fait que 25 ex., parcequ'il en coutoit tant de peine, et ceux là ont été distribués. J'ai eu de la peine à sauver celui que je vous ai envoyé, et cela etoit naturelle parceque la famille de Jacobi, Nesselrode etc. Elle fait deja un bon nombre qui, ne fut-ce que par politesse, devoit s'empresse d'en garder. Mais Mr. de Furstenberg a acheté la planche, ainsi il y en aura bientôt de quoi en offrir au Prince.

Adieu, mon cher Socrate. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.225 – Diotime, ... juin 1781 = Bd 4.407-410

Le ... de juin 1781

Mon cher Socrate, j'ai été occupée toute la matinée à mettre en ordre les matériaux, c'est à dire la traduction informelle faite par mon garçon, traducteur de votre Sophie, qui en très peu de jours aura acquis toute la perfection. Je vous garantis l'exactitude si j'ai jamais scu quelque chose de votre philosophie. J'ai fait quelques changemens et en médité quelques autres, que je vous soumettrai auparavant, en vous envoyant un exemplaire françois dans lequel je marque en marge en françois tous ce que je voudrais changer, coment et pourquoi.

Car dans la traduction de chaque ouvrage particulier je ne perds pas de vue toute votre philosophie en | gros.

J'ai des projets dont je vous parlerez. Lorsque nous traduirons L'Homme et ses rapports, je voudrais fonder la dedans votre suite ou éclaircissement à L'Homme et ses rapports que j'ai en manuscrit, et faire plusieurs corrections auxquels je voudrais que vous meme vous vouliez dès à present travailler, comme aussi me dire votre avis sur la maniere d'annexer ou d'intercaler la suite ou les éclaircissemens manuscrits en question en tout ou en parti.

Quand à l'ouvrage sur les Desirs, j'y voudrais bien aussi quelque correction, | peutêtre avez vous encore des anciennes remarques la dessus. Je le relirai dans son tems et y marquerai ce qui me passe par la tete; faites en autant quand vous aurez terminé au sujet de l'Homme et ses rapports.

Adieu, mon cher Socrate, pardonnez ce mauvais papier; je n'en avois plus d'autre. Mandez moi si vous pouvez comprendre et voudriez lire notre traduction almande avant qu'elle paroisse.

Adieu, je vous embrasse.

Après le Sophile nous traduirons l'Aristée.

Ajoutez je vous supplie sur le papier inclus que la traduction sera augmentée de quelques eclaissemens, | et faites nous en deux copies de votre main, afin que nous en ayons 3 en plus, que nous devons envoyer dans 3 endroits differants, pour le faire imprimer dans 3 ouvrages periodiques. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Wesel



Lettre I.226 – Diotime, 3 juillet 1781 = Bd 4.411-414

Le 3 de julliet 1781

Mon cher Socrate, votre lettre politique fait aparament plus de plaisir à lire qu'à ecrire, car elle m'en a faite beaucoup. Vos raisonnemens sur toutes ces

choses sont admirables, et je vous supplie en grace de ne m'en priver que le moins possible.

J'ai oublié de vous envoyer dernièrement l'incluse. Je vous prie de me dire reponse par la 1re poste sur l'article au sujet duquel on me consulte, car elle paroit se figurer que je connois Mr. P. comme cela n'est pas {ignoré} s'il a les qualités requise pour instruire ces enfans, car on peut être très savant sans avoir précisément le talent de comuniquer son savoir. D'ailleurs j'ignore si d'un autre cela convient à Mr. P. Sur tous cela | je vous supplie de me dire promptement reponse. Le Prince m'a ecrit qu'il vous a remis 6 vestes que j'avois chargé Me. Vogt de m'acheter. Je vous prie, puisque la caisse en question n'est pas partie, de m'envoyer ces vestes par le 1er chariot de poste. J'en ai besoin en etant absolument destituée, et je ne voudrois en acheter ici puisque j'ai celles là.

Mon cher Socrate, vous oubliez toujours les 3 exemplaires de votre Declaration que je vous ai demandé deja en 2 lettres, en vous renvoyant dans la 1ere votre premiere Declaration pour model. Ayez la bonté de vous hater sans quoi il sera trop tard pour le but qu'elles doivent | remplir, et p.c. nous prendrions assez inutilement la peine de traduire, puisque chacun s'étant fourni à la 1ere qui paroitra bientôt ne se soucira pas d'en acheter une seconde. Je les attends donc sans faute la poste prochaine.

L'Electeur est à Munster depuis la semaine passée. Tout va bien. Le Grand Homme vous salue, et Δ vous embrasse.

Il fait une chaleur de jour qui m'ôte le peu de bon sens que j'ai, mais les nuits sont superbes; je pourrois être un peu plus eloquente si je vous faisais la discription de nos plaisirs champêtres, mais ce detail seroit si heterogène avec vos sensations actuels, que ce seroit manque de tact que de vous en parler. D'ailleurs la chaleur excessive me permet à peine de faire mon travail indispensable, nous passons presque | tout le reste du tems soit dans la riviere, soit couchée à l'ombre.

Adieu, mon cher Socrate, je vous recomande aux Muses.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Wesel

Lettre I.227 – Diotime, 6 juillet 1781 = Bd 4.415-418

Le 6 de julliet 1781

Je viens de recevoir de la part du Prince une lettre de change de 23.100 livres de France, mais admirez je vous prie la nouvelle tournure que prend le Prince pour me tricher en me demandant legerement (et sans faire semblant de rien), de mettre dans ma quittance que c'est un à compte sur ma dote que j'ai apporté. Vous sentez la finesse, c'est à fin qu'en cas d'accident entre nous, je n'aie plus de pretention à faire sur lui, mais je ferai semblant de n'avoir pas compris cette belle finesse. C'est pourquoi j'écris simplement que je reconnois avoir reçu cette somme du Prince comme un à compte sur les 100.000 livres qu'il me doit, relative à Lavigni. Comme dans son billet il n'a point mis que c'est ma | dote, je ne scais pourquoi je serois assez dupe pour pretter les mains à ce nouvelle moyen de ruiner moi et mes enfans; d'ailleurs j'aurois dans ce cas encore à perdre l'argent provenu de la vente de mes diaments dont je n'ai rien pretendu, parcequ'une partie en a été employée à l'achat de Lavigni. Je vous envoie cette quittance afin de n'avoir rien à demeler, vous pour lui dire que ma lettre à lui (et cela est vrai) etant fermé quand je reçus la sienne ce matin. Je vous ai adressé cette quittance, d'autant plus que vous avez été jusqu'ici le mediateur de cette affaire. Si le Prince ne fait aucune reflexion sur l'omission du mot dote, tant mieux; | s'il en fait, ayez la bonté de l'empêcher de m'en écrire, en tachant d'exiter sa honte sur cette nouvelle chicane et finesse. Traitez mon omission comme si aparament je n'avois fait d'autre reflexion que de quittance en consequence de son billet qui ne fait point mention de dote. Enfin tachez du moins de me delivrer de cette nouvelle finasserie.

Sur l'instant je vous dirai la poste prochaine ce que je pense, je ne scai plus un mot de ce que j'ai écrit là dessus sur l'autre tres curieuse question. Je doute qu'il me vienne quelque bonne pensée, ne voyant jusqu'ici dans ma tete aucun data auquel m'accrocher. Si cette fortune m'advient, je vous l'écrirai aussitot. Dès qu'un jour j'entrerais en ville je vous enverrai les 3 sermons en question.

Pour vos deux | jeunes gens de gl {Grenier} etc. ils pourroient quoique reformés participer aux instructions que reçoivent ici les jeunes militaires; on ne le fait pas couramment, mais on le fera pour ceux là.

Ecrivez moi je vous prie bientôt quelque chose au sujet de votre 2e question sur l'engendrement d'un être actif par deux sexes. Je suis extrêmement curieuse de vos réflexions à ce sujet.

Adieu, mon cher Socrate, le Grand Homme vous dit mille choses, votre politique l'intéresse extrêmement, surtout vos réflexions admirables sur ce sujet. Donnez nous en, tant que vous pourrez. Adieu, mes enfans vous baisent les mains.



Lettre I.228 – Diotime, 13 juillet 1781 = Bd 4.419-420

Le 13 juillet 1781

A midi et demie

Comme on m'attendoit ce matin en ville, on a manqué de m'envoyer mes lettres d'Hollande hier à la campagne; cela fait que je ne reçois la vôtre que dans ce moment, et comme nous avons été plus longtems en chemin que je ne le croïois et que j'au dû répondre au Prince, il ne me reste que le tems de vous accuser la reception de votre | lettre et de la feuille de chêne que j'examinerai à loisir.

Adieu, mon cher Socrate, mes plus beaux remerciements à Mr. et Me Perrenot, et mes benedictions sur vous.



Lettre I.229 – Diotime, 17 juillet 1781 = Bd 4.421-424

Le 17 de juillet 1781

Mon cher Socrate, votre lettre nous a fait un plaisir véritable et extraordinaire (car qu'elles fassent plaisir, cela n'est pas nouveau), puisque vous promettez sérieusement de mettre la main à l'œuvre le plus intéressant (relativement aux affaires de la société) que je connoisse, et sur un sujet dont vous êtes si fort le maître.

Je suis en pleine astronomie avec mes enfans, et suis très contente de La Lande, dont je me sers comme d'aide de camp à ce que vous m'avez laissé d'astronomie. Il y a à Munster un assez bon Orreri qu'on me prettera, qui a au moins un pied de diametre, et la terre pas plus grande qu'une tête d'épingle. Pour l'Astronomie de La Caille, j'ai cru l'avoir, mais je ne l'ai pas. J'ai encore | celle de Keil de vos graces. J'ai achetté plusieurs bon livre antiques dans les 2 gr. ventes qui se sont faites à La Haye, plusieurs livres grecs, entre autre un volume de poetes grecs où le grec et le latin se trouve parallement. Callimaque, Tirtée et plusieurs autres s'y trouvent.

J'ai eu aussi la geographie et le cartes de Ptolomé, 3 ou 4 Euclides, plusieurs bons livres de matematique, et entr'autre celui [de] l'auteur hollandois j'oublie dans ce moment ci son nom, que vous m'avez dit avoir mis la 1ere baze au calcul infinitesimal. Enfin, je suis bien contente de ma recolte qui ne m'a couté qu'une 60taine de florins environ. Si jamais on vend quelque part un Montecuculi, je me recomande. |

Vos Selecti Exercitii de Simpson, que vous m'avez donné l'année derniere, m'amusement infiniment. Je fais beaucoup dans les mathematique que j'aime de plus en plus, mais je relie à côté Platon pour la 4eme fois, je crois je ne puis parvenir à lire pas autre chose et resterai je je crois toue ma vie une ignorante. Je viens de relire votre excellant memoire sur la Hollande, et vais le donner à Furstenberg. Je me rejouie d'avance du plaisir qu'il aura de cette lecture dans les circonstances presentes, et cela le preparera à l'esquisse que vous nous promettez.

Ma santé est melieure qu'elle ne le fut de puis longtems. | La vie delicieuse de la campagne, la tranquillité et l'exercisse, le plaisir de jouir de la tranquillité et du bien être de Furstenberg, qui est ici aussi les trois quarts de son tems, tout cela me met en harmonie phisique et morale. Mon petit Jacobi est fort changé à son avantage, aussi sa tete est incomparablement amelioré et plus mathématique, et sa grosse masse de matiere s'etherise de plus en plus. Mes enfans vont assez bien, peutêtre un autre droit-il très bien, mais je suis dificile à contenter sur leur compte, et c'est assez naturel.

L'Electeur se conduit avec Furstenberg comme avec un homme qu'il craint par respect et qui respecte par crainte.

Adieu, cher Socrate, votre Diotime vous embrasse et vous donne sa benediction.



Lettre I.230 – Diotime, 20 juillet 1781 = Bd 4.425-428

Angelmodde, le 20 de julliet 1781

Le plan de votre ouvrage dites vous est fait. J'espere et attends que vous me direz le courier prochain, ou le suivant qu'il y en a tant d'aunes d'achevés. Voila, mon cher Socrate, ce que j'attends de vous, ne trompez pas mon attente.

Je suis dans une autre attente encore, sachant Mr. Kindsbergen en présence. Je m'intresse assez à lui personnellement et à votre Republique, et à l'humiliation de certaine gens, pour être très partiale dans cette attente, quoique d'ailleurs j'eusse toujours une preference assez decidée pour les Anglois. |

Mon cher Socrate, il y a quelque jours en me promenant j'ai rencontré dans la nature un objet qui meriteroit d'être conservé dans le plus beau cabinet d'antiquité, et dont jamais je ne rencontrais la pareille. Que ne puis-je le dessiner. Figurez vous un chêne antique d'une hauteur que l'oeil atteint à peine, d'un corps droit et vigoureux, d'une ecorse plus rembrunie encore que de coutume par sa vétusté, et rempli de ces rides males et respectables que vous connoissez. Figurez vous sur le même tronc et ayant une comune racine (c.a.d. que les racines aparament se sont jointes dans la crue) un belle frene aussi grand et vigoureux dans son espece que le chêne dans la sienne; ce frene à ecorse aussi lisse et blanche que celle du chêne est ridée et noir, on ne distingue 2 arbres differants qu'au bout de la | racine, là où comencent les troncs, et on les distingue que par la differance de leur couleur et ecorse; sans cela on les prendroit pour 2 immenses troncs de la meme racine.



Le frêne est beaucoup plus grand à proportion dans l'original. Ce sont chacun dans leur espèce les 2 arbres les plus grands et vigoureux.

Là donc où les 2 troncs comencent à se distinguer, le frene se courbe sur le chêne (qui par un petite courbe en avant semble venir à sa rencontre) et l’embrasse de 2 rameaux qui semblent des bras vigoureux. Or l’espece de cet embrassement ne se decrit point. On sent à la vue le serrement, le pressement reciproque d’une maniere si singuliere que je serois peu surpris que du tems des Grecs un tel objet n’ait été la source de toute leurs metamorphoses. Le frene en embrassant le chêne repand en etendant une quantité d’autres rameaux moindres que ceux qui forment ses 2 bras un ombre très lointain et tres considerable sur une quantité d’arbrisseaux qui se nourrissent au jus de cette curieuse racine comune.

Mon cher S., au nom du ciel ne vous faites pas une idée de | cette belle piece sur mon sacrilege griffonage. 1° Je ne scais pas dessiner et 2° surtout pas par coeur pas du tout des arbres. Mais j’irai un 1er jour passer là une heure seule, et je ferai mon possible pour en copier un esquisse, car je vous assure que l’objet est si beau qu’il me fait fremir. Vous qui dessinez d’un craion divin les arbres et tout qui respire le sacré grequissime, que n’êtes vous là pour depeindre ce bel objet?



Lettre I.231 – Diotime, 26 juillet 1781 = Bd 4.429-432

Le 26 de julliet 1781

Mon cher Socrate, j’ai passé deux jours dans mon lit avec des crampes si violantes dans le cerveau, que ma tete en est auj. comme une plaie quoi que les crampes soyent passé. Elles s’étendirent cette fois ci jusqu’aux oreilles et aux dents. Mais ce qu’il y a de singulier c’est que, hors d’état pendant tout ce tems, de voir, d’entendre ou de parler. Mes facultés intellectuelles en souffrirent si peu qu’au contraire je voudrois qu’elles fussent dans l’état où je les senti surtout pendant les 4 heures des plus fortes douleurs, entr’autre.

Je m’étois occupé | deja depuis plusieurs jours et non pour la 1ere fois d’une recherche qui m’interesse beaucoup, et dans ces heures là tout le système de cette recherche se trouva tout à coup comme rassemblée en un corps d’idées avec un

tel ordre d'une netteté dans ma tete que si j'avois pu parler j'eusse pu dicter mes dissertations d'un bout à l'autre, tel à peu pres qu'elle eut pu rester et elle n'eut pas sorti encore de ma tete. C'est une chose assez singuliere, il semble que le mouvement extraordinaire qui se fait dans ces moments là dans le cerveau facilite la reproduction et la liaison des idées les plus reculées de notre reservoir et, en rendant les sens externes plus obturés, facilite aussi davantage la concentration | des idées qui sont en nous, parceque l'ame est moins exposée aux distractions occasionnés par les sensations qui l'environnent.

J'ai reçu, mon cher S., vos medailles et les vestes et votre lettre hier. Je vous remercie de tous cela et mes enfans auxquels vos medailles ont fait grand plaisir. Adieu, je ne puis ecrire davantage auj., ayant la tete très fatiguée. Demain je fais partir Hanna pour Amsterdam, où je charge Oldecop de vous l'envoyer à La Haye, d'où je vous prie de la faire passer à sa mere. Je lui ai donné une caisse cachetée où j'ai mis pour elle ses hardes, des chemises neufs, une etoffe neuve pour un habit, des robes de Mimi pour lui faire (à Hanna s'entend) des bonnets | etc. un ducat en or, de sorte que la voila pourvue pour le 1er tems. Je vous l'écris parcequ'il seroit possible que chemin faisant elle eut ouvert la caisse et dépensé ou perdu ses hardes, ce qu'elle n'avoit pas besoin puisque j'ai payé d'avance tout son voyage et lui ai donné argent comptant ce qu'elle avoit (selon le calcul du maitre de poste) besoin pour payer sa nourriture jusqu'à La Haye.

Adieu, je vs embrasse.

Diotime



Lettre I.232 – Diotime, 30 juillet 1781 = Bd 4.433-440

Le 30 de juilliet 1781

Mon cher Socrate! Le contenu de votre dernier paquet nous a fait un plaisir très grand. Vous jugez s'il a eu mon approbation, etant entamé dans ce grand gout qui, reunissant la profondeur à l'étendue du coup d'œil, sait renfermer le tout dans le moindre espace possible, maniere qui vous est toute particuliere.

Que ne pouvez vous, mon cher Socrate, m'en communiquer quelques onces, comme on comunique un remede contre le mal au dents.

Il est certain que le plan complet d'un ouvrage sur l'education avec toutes les dissertations de détail est dans ma tete, parfaitement clair dans ses masses. Et que s'il n'est pas encore sorti de ma plume, c'est parceque je suis dans des querelles perpetuelle avec ma muse qui tantot pour être clair devient trop diffuse, et tantot pour être serrée devient trop obscure. J'enverrai un peu | cette mechante muse dans votre ecole, soyez son Appollon, inspirez lui de grace ce juste millieu avec lequel elle est brouillée jusqu'ici.

Mon cher Socrate, nous partons vendredi ou samedi prochain pour Geismar. Ainsi ne m'adressez plus vos lettres que post restante à Cassel, mais n'interrompez point le fil de {nos} pour moi très agreables lettres dans l'idée qu'en voyage je ne la recevrai pas. Votre premiere arrivera presqu'en meme tems que moi à Cassel et dès que je serai arrivé je vous repondrai. Continuez aussi à nous donner des nouvelles politiques, mais surtout continuez nous votre ouvrage précieux. Mr. de Furstenberg vous en conjure avec moi. |

J'ai beaucoup souffert de douleur dans la tete, les dents et le bas ventre depuis 8 jours, occationnés par les hemeroïdes.

Hier soir me promenant à clair de la lune, la nuit etoit superbe, l'air tranquile et doux. Je souffrois, mais surtout de lassitude d'avoir tant souffert 8 jours de suite, et il me vint à l'esprit une idée qui me fit un très gr. plaisir; et comme elle est plus courte à ecrire que maintes autres qui me passent par la tete, et par faute de tems et parceque je ne veux pas vous ennuyer si longtems je ne vous communique pas, je m'en vais vous la dire. Il me vint à l'esprit que Dieu indépendamment de ce qu'il avoit accordé à quelques hommes des facultés assez considerables et dans des circonstances assez favorables à leur developpement, pour fournir aux hommes en gl. quelques uns de ces genis vraiment philosophiques propres à decouvrir et | demontrer aux autres par theorie, que l'harmonie est le seul chemin de bonheur pour l'ame humaine. Il a organisé chaque homme en particulier de maniere que s'il n'abuse pas de ses facultés pour deraisonner, c'est à dire s'il s'abandonne tout doucement à sa nature, il ne s'agrandira pas beaucoup à la verité. Mais pauvre, il restera dans l'harmonie à très peu près, comme nous le voyons tous les jours aussi dans la partie la plus

considerable du genre humain, dans l'homme des champs. Car nos organes phisiques, notre corps etant constitué de maniere que chaque fibre, chaque nerf, chaque vaisseau ne peut supporter chaque tention et mouvement que jusqu'à un certain degrés et pendant un certain tems donné; il suit comme l'expérience nous le montre aussi tous | les jours, que lorsque l'homme a été quelques tems en activité, son corps se fatigue, ne fournit plus à l'ame des impressions assez vigoureuses pour exiter son activité, et le desir du repos suit. L'ame s'est elle livré quelque tems à des sentimens forts vifs ou fort touchants, ses organes se fatiguent, peu à peu ils ne lui livrent plus l'impression de l'objet avec la meme vivacité. Elle desire encore, mais le corps lui refuse son secours comme s'il avoit reçu ordre de la nature de garder l'ame contre l'intemperance, la disharmonie, comme s'il vouloit lui dire: tu t'est assez etendu de ce coté ci, avant d'aller plus loin dis à ton intellect qui est resté en arriere de se travailler au niveau. Il trouvera encore des fibre des organes fraix prêts à lui obeir. Mais l'intellect a-t il derechef travaillé | un certain tems, toutes nos fibres sont elus fatigués. Il y a des fibres vierges qui s'annoncent, qui ne demandent qu'à être fecondés, que l'imagination s'ouvre et qu'elle laisse entrer ce qui se presente. Voila une faculté qui ne demanderoit ni fatigue ni activité pour être portée au niveau des autres, mais par là precisément, et parcequ'elle laisse tout l'homme dans une passivité presqu'absolue. Lorsqu'elle a joué son role un certain tems, l'homme reve, il s'endort, de sorte que Dieu a revelé reellement à chacun que l'harmonie entre ses facultés peut le mener au bonheur, et que ce n'est que travaillant p.a.d. contre les loix de la nature que la classe moyenne des hommes (celle qui se trouve entre le vraï philosophe et l'homme tout à fait simple) se disharmonise sans cesse, et en est puni aussi sur le champ. | Avec vous, mon cher Socrate, qui savez tous cela beaucoup mieus que moi, je n'ai pas besoin de m'étendre pour me faire comprendre.

Ce qui m'y fit penser proprement, c'est un examen où j'assistai avant hier à Steinfort dans l'école de campagne de Mr. de Landsberg qui continue à prosperer très bien, mais où je fus très mecontente de l'instruction ou de la maniere dont on traite les instructions morales, où ils prennent pour baze la volonté de Dieu, volonté assurément très respectable, mais il me semble que ce motif (pour des êtres bornés et qui dans leur nature meme ont la source du bien et du

mal, sans y avoir la révélation positive de cette volonté) n'est pas assez fructifiant, assez efficient. Il est trop abstrait et fragile, p.c. jamais à propos sur la volonté; il est trop loin de l'homme simple ignorant comme le paysan. | Il me semble que toute la morale se traiterait plus simplement et du maniere plus efficiente pour toutes les classes d'hommes, si on leur montrait reellement cette volonté de Dieu dans la maniere dont il a organisé leur corps et leur ame. Si on leur montrait ensuite en realité coment chaque sensation desagréable derive directement d'une disharmonie quelconque, et par là l'admiration, l'amour pour ce Dieu (qu'ils sentiroit avoir créé exprès l'homme tel qu'il est, ayant en lui tous les moyens de se rendre heureux pour qu'il fut forcé p.a.d. à travailler à fond) derivroit plus naturellement, ainsi que l'idée (sans cela purement abstraite pour eux) de la perfection de la bonté, comme la sagesse eternelle de l'être supreme, qu'on ne leur traduit qu'en paroles et seulement comme une chose revelée, ainsi que tous le reste. Mon cher Socrate, tous ceci est fort confus, mais je me confie en votre penetration, qui me devine toujours si bien, et vous salue en vous embrassant de tout mon cœur.



Lettre I.233 – Furstenberg, 3 aout 1781 = Bd 4.441-442, 451-452

Munster, 1781 ce 3me aout

Monsieur,

Une indisposition survenue à Me la Princesse, et des details domestiques qui l'occupent au point de son depart pour Geismar, l'empeche de repondre. Elle m'a chargé, Monsieur, de vous rendre compte de l'Etat de sa santé. C'est une attaque de sciatique probablement causé par un rafraichissement. Elle est beaucoup mieux, et je compte que nous pourrons partir demain au soir ou après demain.

Je vous avoue, Monsieur, que je me felicite d'avoir osé vous proposer mon idée d'un commentaire philosophique sur l'Etat actuel de vos affaires. Il est tems que le public voie sur cette matiere quelque ouvrage écrit avec cette simplicité et ces vues claires et transcendantes qui caracterisent le peu de morceaux que des hommes de genies nous ont laissé sur cet objet. A mesure que la sphere

s'étendent, les têtes paroissent se retrecir, l'esprit y repand des faux jours, tout s'offusque par des declamations, dont | la plupart de lecteurs, qui prennent des suppositions pour des vérités, sont assez édifiés. Enfin cette belle philosophie politique, la plus sublime après la Theosophie, devient un chaos, ne produit que du bavardage et des inconsequences, qui doivent mener la plupart des lecteurs au Scepticisme et à l'apathie politique, un des plus grands maux de l'humanité.

Nos nouvelles ne sont pas assez importantes pour vous en entretenir, mes etablissements se soutiennent, je suis content du plan de conduite que je me suis fait et auquel les suites ont repondu. Je suis sûr que vous en serez content lorsque j'aurai l'honneur de vous en entretenir un jour.

Je {v...s} de me croire toujours avec la consideration, et l'admiration qu'aucun genie ne m'a inspiré, Monsieur, votre très humble et très obéissant serv.

F. Furstenberg



Lettre I.234 – Diotime, 8 aout 1781 = Bd 4.443-444

Geismar, le 8 d'aout 81

Nous sommes arrivés ici fort heureusement avant hier au soir, mon cher Socrate, mais ce n'est que demain le depart de la poste d'Hollande. Je suis venu ici malade et ne suis pas tout à fait mieux encore, jusqu'ici je n'avois eu que des douleurs et pour ceux là il est possible de les eviter en se plaçant dans quelque planete, et en plantant un peu là son corps. Mais depuis quelques jours il s'y est joint mon aimable hypochondrie qui m'avoit fait une heureuse infidelité depuis quelques mois, et pour cella elle a grand soin de me tenir par les cheveux | bien fort pour m'empêcher de suivre ma course vers l'empirée. Aussi de peur de vous la comuniquer je vous quitte et n'ose qu'à peine vous embrasser.

Adieu, cher Socrate, que le ciel vous benisse. Mr. de Furstenberg et mes enfans vous disent beaucoup de bonnes et belles choses. Nous soupirons après la continuation de vos travaux politiques.



Lettre I.235 – Diotime, 13 août 1781 = Bd 4.453-454

Geismar, le 13 d'aout

Tout en arrivant, mon cher Socrate, je reçus 2 lettres de vous, mais depuis rien. Je suis toujours malade encore et trop pour ecrire. Les bains ajoutent à ma foiblesse. On dit que c'est ce qu'il faut pour qu'il fassent leur effet; à la bonne heure, mais pour peu que cela dure je brouterai, car à force de vuide et de foiblesse de tete, je suis jour et nuit enseveli dans le someil.

Adieu, mon cher Socrate, ne me traitez | pas selon mon merite présent, mais plutot selon votre indulgence.

Mr. de Fürstenberg vous salue, ainsi que mes enfans.

*Lettre I.236 – Diotime, 18 août 1781 = Bd 4.455-458*

Geismar, le 18 d'aout

Mon cher Socrate, je trouve que c'est me traiter avec bien de la rigueur que de m'ecrire des lettres aussi maigres. Ce n'est pas ma faute si les postes entre ici et La Haye sont si irregulieres. Le Prince vous en dira la raison, ainsi par economie de tems je ne la repette pas.

Je me porte depuis que je me baigne de jour en jour mieux.

Votre bataille, que nous avons lu (le lendemain de la reception de votre lettre) dans Lusac, nous a fait beaucoup de plaisir par la maniere dont vs vs en êtes tiré contre des forces superieures, mais la perte de Bentinck m'afflige. Il me semble que c'etoit un homme de merite. N'est ce pas Rudolph, celui qui a dû être | mangé par les cannibals?

J'ai appris par Mr. Forster, qui est venu me voir ici pour 3 jours, et ensuite par une lettre du Prince, que Camper va passer ici; je me fais une grande fête de le revoir, quoique je me vois entierement frustrée de son souvenir.

Mon cher Socrate, une maudite curiosité pour tous ce qui est grec, m'a engagé ici à entamer la lecture d'un gros livre allmand, ecrit par un professeur de Gottingue, fort scavant, qui annonçoit avoir lui tous ce qui existoit d'auteurs

grecques, en grec 3 ou 4 fois, et de nous doner apres une mure digestion une histoire complete de leurs arts et sciences. Cela promettoit comme vous voyez. Mais il me dit tant de sottises | de mes favoris que j'ai recours à vous, le plus Grec des modernes, pour vous supplier de me dire par ex., s'il est vrai par exemple qu'avant ils n'ont eu aucune espece d'arts bien [plus] qu'un siecle avant Pericles, deja leur arts ayent été porté à un si haut degré de perfection, et que p.c. Homere a aparament inventé tous les arts, puisqu'il nous donne des discriptions si pompeuses de pieces d'arts dans ses poemes. Une autre fois je vous implorerai sur d'autres articles.

5 h que je passe par jour à baigner, transpirer et boire de l'eau minerale, outre mes occupations avec mes enfans me defendant d'entamer une nouvelle page. Je vous embrasse, ne pouvant finir mieux. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Emmerich



Lettre I.237 – Diotime, 22 août 1781 = Bd 4.461-462

Geismar, le 22 d'aout

Mes amusemens, mon très cher Socrate, ne m'empêcheront jamais de vous écrire, ils sont les memes par tout au millieu du monde. Je suis dans ma solitude en bonne et grande compagnie, parmi la quelle se trouve des morts et des vivants des Anciens, peu de Modernes mais vous un des premiers.

Je vous ai ecrit 3 ou 4 lettres d'ici, mais il est vrai que vu les 5 heures par jours que me prennent mes eaux et bains, je dois être courte dans mes ecritures.

Votre superbe discription de l'affaire digne des anciens qui vient de se passer a fait | nos delices. Je l'ai lu deux fois à mes enfans et elles nous a servi de cannevas pour d'excellentes conversations avec eux. Mr. de Furstenberg en a été tout aussi enchanté que moi.

Votre fièvre lente ne sera j'espere qu'une fièvre de fluxion, donnez m'en des nouvelles assidument et continuez de m'adresser encore vos lettres à Cassel post

restante. Forster, qui vous presente ses respects tres sentis, a soin de me les faire parvenir.

Les bains font des merveilles à ma santé. Mr. de Furstenberg et Hoffmann vous salue, et moi je vous embrasse de tout mon coeur.



Lettre I.238 – Diotime, 26 août 1781 = Bd 4.463-466

Geismar, le 26 d'aout 1781

Mon cher Socrate, je suis toute eprise de vos capitaines et de tous les marins en general, qui ont assistés à cet affaire interessante. Dites moi je vous prie si les vaisseaux de 40 pieces, qui ont été si maltraités, etoient de ceux de nouvelle invention? Mettez moi de grace soigneusement au fait de tous ce qui suivra cette affaire. L'enrolement volontaire des matlots est un chose tres interessante et qui prouve combien peu est vrai ce principe destructeur de la nouvelle philosophie que les hommes ne sont que des automates, | mues par l'interet pecunier ou la force. Ceci et surtout les details de cette affaire nous dit autre chose de cent manieres differantes.

Les bains ont dissipé mon nouvel accès d'hypochondrie, mais quand je l'ai, mon idée dominante est la crainte que mes enfans deviendront malheureux et peu de chose.

Notre cure sera fini à la fin de cette semaine, et puis nous allons par Cassel et Gottingue à Munster. Mais nous nous arreterons quelques jours à ces | deux endroits. Adressez moi s.v.p. encore vos lettres à Cassel chez S.E. le general de Schlifen jusqu'au 8 de sept. Je les recevrez là ou bien il me les fera parvenir où je serai. Apres le 8 je vous prie de me les adresser à Munster.

Milles choses de Furstenberg. N'oubliez pas la continuation de votre belle ouvrage sur la republique. Jacobi n'est pas ici, il n'a rien fait du Simon. Nesselrode n'est pas ici non plus, il se marie pour se guerir.

Adieu, je vous embrasse d'ame.

Votre Diotime. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Emrich



Lettre I.239 – Fürstenberg & Diotime, 8 sept. 1781 = Bd 4.467-468, 473-474

Göttingen, ce 8me 7bre 1781.

Monsieur,

J'ai reçu à mon depart de Cassel la lettre dont il vous a plu de m'honorer en date du 24 d'aout. La certitude morale que vous deviez avoir reçu depuis les differentes lettres de Me la Princesse, m'a un peu tranquillisé sur l'inquietude que leur retardement vous avoit causé. Car vous pouvez être assuré, Monsieur, que la Princesse vous ecrit avec beaucoup d'exactitude, et que les lettres furent exactement envoiées à {Westteffeln} (maison de poste à la campagne), mais par je ne scai quel guignon, cette année comme les precedentes, j'ai remarqué la plus grande irregularité dans ces postes.

Hoffman avoit promis à la Princesse que pendant l'été sa santé se retablirait. Aussi est il vrai que malgré quelques rechûtes, sa santé alloit beaucoup mieux, mais immediatement avant votre depart elle se trouva encor tres incommodée (la cause en etoit peut-être principalement externe, et qui ne tenoit pas à son hypochondrie; mais tout mal physique agit sur cette disposition precedente et fait revivre les sensations et les idées qui lui sont associées).

J'aurois²⁸ bien des choses à vous dire sur cet Olympe et sur milles autres choses, mais le tems le tems. Je me reserve d'en causer avec vous cet hiver. Vos Hollandais m'enchantent et meme la conduite du Prince d'Orange enduree bien. Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur. |

Elle soutint très bien le voyage. Cependant les premiers jours à Geismar, elle ne se portoit pas bien. La doute si les bains lui feront un plus grand effet que l'année precedente, et la crainte d'un autre hyver qui la mettroit dans une espèce

28 Alinéa dans la main de la princesse.

d'inaction, lui donnerent beaucoup d'hypochondrie. Mais depuis Hoffman et les bains ont bien fait leur devoir, je ne l'ai jamais vu si bien qu'à Geismar. Et la grande preuve en est, qu'elle a fait dans ce terrible chaud une furieuse fatigue pour tout voir, s'instruire de tout, sans en être incommodée.

Pendant que ce séjour m'a mis sur les dents, ce que j'ai vu se rapporter plutôt à l'idée que j'en avois qu'à celles qu'on m'en avoit généralement donné. Peu de personnes paroissent avoir étudié cette université. Elle fournit d'excellens moyens pour étendre ses connoissances à quiconque en a beaucoup. La bibliothèque historique en general et l'histoire allemande en particulier sont très riches. En tout genre c'est une grande bibliothèque. Quoiqu'il me paroisse qu'il y auroit bien des reflexions à faire sur la maniere d'enseigner et sur la liaison des colleges, je la re- | garde pourtant comme l'Université, où un jeune homme qui y apporte quelques connoissances peut le plus profiter. A la medecine près, que je ne connois que par leur livres ou par oui dire, Richter comme chirurgien, et oculiste jouit d'une grande reputation.²⁹

Pour jouir de toute la sensation que la bataille sur les cotes de Norwège doit vous avoir causé j'aurois voulu être Hollandois. Vos reflexions m'ont fait un plaisir extrême, d'autant plus que d'après nos entretiens de cet hyver je ne doutois pas que le premier exploit de votre flotte, le premier essai de ses forces repondroit à votre ancienne gloire. Ce que j'y ai remarqué, c'est que tout le monde a bien fait, satisfaction dont vos anciens amiraux n'ont pas toujours joui. Aussi cette flotte n'étoit elle pas si nombreuse. Si on peut se mettre au dessus des principes de parti, qui retrecissent et offusquent la vue, votre situation me paroit fort belle, mais laquelle demande autant de précision et de justesse dans les regimes que de grandeur et courage. La premiere me paroit la plus difficile dans la position des affaires chez vous, qui paroit rendre impossible la direction la plus sage de vos forces; et aut vulnera dentur ad mensuram.

Après³⁰ lui ce que je pourrois vous dire, mon cher Socrate, paroitroit peu interessant. J'ajouterois seulement que nous avons fréquenté à Cassel, et ici les observatoires avec grand plaisir. Mais

29 August Gottlieb Richter (1742-1812).

30 Les alinéas suivants dans la main de la princesse.

que je n'ai vu nulle part des instrumens d'optique comparables aux vôtres. Des binocles il n'en est point question, on ne connoit que les Anciens | qu'avec raison (car je les ai vus) on ne prise guere. J'ai parlé des vôtres, et ettonné en {engracler}. J'ai bien parlé de vous avec un gr. admirateur et connoisseur de l'antiquité et de vous, et qui desire beaucoup faire votre connoissance; c'est le professeur Heine,³¹ qui a donné d'excellantes editions et comentairs d'auteurs anciens. C'est le professeur Heine, un excellent homme, et celui de tous les professeurs ici dont à la longue je ferois le plus de cas. Ce que j'ai vu avec envie ici, ce sont des quarts de cercle de toutes les tailles, entr'autres un de 6 pieds de raion, des secteurs et d'autres instrumens pour observer. Il y a meme un ouvrier ici qui les fait très bien et pas bien cher. Mais mes facultés pour le present ne m'ont pas permis d'en acquerir un.

Une autre decouverte que j'ai fait, c'est qu'on a fait une nouvelle edition in 4to de l'atlas de Flamsted à Paris, et pour celui j'écrirai pour l'acquerir.

Adieu, mon cher Socrate, demain matin nous quittons l'Olympe germanique pour retourner à Munster.



Lettre I.240 – Mimi de Gallitzin, 20 juillet 1781 = Bd 4.469-472

Göttingen, ce 4 septembre 1781

Monsieur,

Je vous demandes pardon de ne pas plutot vous remercier de vos belles medailles qui m'ont fait beaucoup de plaisir, mais nous avons été pendant ce temp à Geismar, et le temp que j'avois de reste je devoit ecrire à Georg et au Professeur Gertz, qui sont resté à Munster. |

31 Christian Gottlob Heyne (1729-1812).

Maman nous a lu votre lettre contenant la relation de la dernière bataille que les Hollandois et Anglois ont eu. Nous aurions bien souhaité d'être entre ou avec les 15 enfants qui étoit présent.

Exhortez Papa à venir à Munster; il y a plus d'un an que nous ne l'avons vus. |
Adieu Monsieur.

M. d. G.

P.S. n'oubliez pas votre promesse de m'écrire. Mitri attend avec impatience les boules et les canons, dont il vous prie de nous donner quelques nouvelles.

Il fait excessivement chaud, à étouffé uuuuuf |

[Couvert] Pour Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande



Lettre I.241 – Diotime, 12 septembre 1781 = Bd 4.475-478

Paderborn, le 12 de septembre

Mon cher Socrate, nous sommes ici depuis avant-hier, autant pour nous reposer de la tension d'esprit continuelle dans laquelle nous avons vécu 8 jours à Göttingen, que parce que Mr. de Furstenberg en qualité de chanoine d'ici doit assister ce matin à un chapitre général. Demain nous partons d'ici pour retourner à Munster, où nous serons sans faute après demain.

Une des choses dont j'ai joui le plus dans la superbe bibliothèque de Göttinge, où nous avons passé chaque jour quelques heures, c'est de l'immense collection des livres sur les antiquités restantes qui s'y trouvent. J'ai vu quantités des livres de numismatique, une sphere qui m'étoit absolument inconnue, et entr'autre les médailles et monnoies de la Sicile qui m'ont frappés par leur beauté; chacune d'elle semble une pierre gravée, la collection | de Dorville, un cabinet (j'ai oublié lequel, mais qui ne contient aussi que des médailles de la Sicile etc. etc.). Il faut avouer que les ressources d'instruction sont immenses à Göttingue, surtout parce que ceci peut être la seule bibliothèque au monde où on a la complaisance de

permettre, que chacun (pourvu qu'il soit connu pour un être raisonnable des bibliothèques) ose emporter et garder chez lui les livres dont il a besoin.

Le mois prochain nous avons une éclipse du soleil. Donnez moi je vous prie quelques instructions sur la meilleure manière de l'observer et de la faire observer aux enfans. Donnez moi aussi je vous un bon avis sur une petite affaire qui m'embarasse un professeur de Cassel qui est en même temps opticien ouvrier d'assez de réputation. Ayant ouï parler avec beaucoup d'admiration par le professeur Matsko,³² le mathématicien de nos petites lunettes de Vandeuil, Matsko, ayant vu la mienne, m'écrit pour me prier en grâce de lui prêter pour qu'il tache de l'imiter. Je serois fâché de lui refuser ce service puisqu'il est possible qu'il réussisse et se fasse une réputation par là, mais comme je n'en possède que cette unique, je ne voudrois pas non plus risquer qu'il me la gâte en la démontant peut-être. Je voudrois donc avant de lui accorder sa demande que vous me disiez s'il peut me la gater au cas qu'il la démonte, etc. |

Adieu, mon cher Socrate. Fürstürstenberg vous salue et nous attendons impatiemment vos nouvelles et idées ultérieures sur votre nation. Je vous embrasse avec tendresse. Je vous prie de me dire si j'ai des billets dans la lotterie présente.

[Couvert] de Paderborn

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Cologne



Lettre I.242 – Diotime, 16 septembre 1781 = Bd 4.479-482

Munster, le 16 de sept. 1781

Je ne puis vous exprimer, mon cher Socrate, combien la suite de votre écrit politicophilosophique que je viens de recevoir me plaît. Cela est grandement et profondément vu, et ressemble aux Cartons de Raphaël, dans lesquels il y a non seulement des études pour tous les arts et artistes, mais qu'on ne voit jamais la 1^{ère} et 2^e fois sans la sensation obscure mais distincte, qu'on pourra les revoir

32 Johann Matthias Matsko (1717/1721-1796).

souvent avant d'y avoir tout vu. C'est en un mot un de ces écrits rares, qui en peu d'espace contient une grande quantité d'étoffe pour faire pincer. Votre comparaison des philosophes anciens et modernes est admirable. J'en ai vu encore depuis peu de ces vastes sensoria qu'une pompe pneumatique rempliroit tout entier. |

La Grande Comtesse a passé à Munster la veille du jour que j'y suis arrivée, et m'a laissé un billet lamentable avec 3 livres, 2 exemplaires d'un ouvrage de Camper sur les chaussures³³ et les vues de Balbeck de la part du Prince, mais tellement remplis de taches d'humidité et de poussières qu'on peut bien le nomer les Ruines des Ruines; c'est ce que je vous prie de dire au Prince en le remerciant cependant de ses bones intentions, si c'est à moi qu'elles sont destinés, ce que la Grande Comtesse ne me dit pas dans son billet.

Mais elle me dit bien qu'elle ne veut rester à Geismar qu'une 10aine de jours et puis revenir me voir, et qu'elle me prie de l'attendre ici, ce qui me gêne parceque je compte aller avec Furstenberg à la campagne. | Mais enfin, son billet est si tendre, qu'il merite bien quelque sacrifice.

J'ai reçu une autre billet, plus inattendu: un caractere que je n'ai vu depuis 2 ans, celui de l'Envie. Elle m'écrit que son fils va passer par ici, me prie de lui donner force, bon conseil, de faire son éloge à S.A.R. et de le recommander au Prince et à vous, et à Mr. Rozendal, afin qu'il debute bien protégé dans le monde. Je lui ai répondu que je n'étois pas assez vaine pour penser que mes recommandations pouvoient être nécessaires ou même utiles à son fils, dans un lieu qu'elle habitoit et où sa présence et le merite de son fils devoit naturellement l'emporter de beaucoup sur les recommandations d'une absente. Je ne savois comment me tirer autrement d'affaire, par rapport à vous surtout, | puisque je ne voulois pas en m'engageant de vous faire cette recommandation vous mettre dans l'embarras d'avoir à la décliner au cas que vous ne fussiez pas disposé à l'accepter. Et si vous y êtes disposé, ma réponse ne vous empêche pas de vous livrer à votre disposition.

Mr. de Furstenberg vous salue et vous remercie beaucoup de la suite aussi. Nos santés sont incomparablement meilleures depuis notre purification de Geismar.

33 *Verhandeling over den besten schoen* (1781), trad. *Disertation sur la meilleure forme des souliers* (1781).

Si vous aviez pris le remede de Hoffman un peu plus regulierement, mon cher Socrate, il vous eut fait plus de bien encore.

La Princesse m'écrit par rapport à P. qu'elle l'emploiroit à l'instruction de ses enfans, mais seulement dans quelques années, puisqu'elle trouve ses enfans trop jeunes encore pour être en etat d'en profiter.

Adieu, mon cher Socrate, je vous accorde ma benediction pleniere.

le 17 sept.

P.S. c'est une lettre de Jacobi qui m'a fait ajouter ce post script

Mon cher Socrate, c'est à mon corps desendant que je cede aux importunité de Jacobi qui veut absolument savoir de moi si vous êtes mort, absent de La Haye, ou d'où vient sans cela que vous ne repondez, ni à son frere (dont il m'envoye une lettre dans laquelle il dit vous avoir ecrit un couple de fois), ni à Ploos van Amstel, qui dit toujours aux freres Jacobi qu'il ne peut obtenir de reponse de vous concernant mon portrait. Enfin, j'ai ecrit à Jacobi et je vous en dis autant, mon desir seroit que personne ne fut importuné de ma figure et je ne conçois pas | pourquoi on veut forcer qui que ce soit de la graver ou faire graver, tandis que Mr. de Furstenberg ne demande pas mieux que d'en prendre la planche pour lui et de la faire graver en son particulier. Je n'entends rien à ce que me dit Jacobi de Ploos, de vous, de son frere etc., mais autant que je puis comprendre ou plutot deviner, il a voulu engager Ploos qui grave si bien, à se charger d'en graver des exemplaires et s'est servi de votre autorité pour le persuader, c.à.d. qu'il lui aura dit que c'est votre intention et votre desir. Car la lettre dit positivement qu'il en a gravé 6 ou 12 exemplaires dont 4 je crois vous ont été envoyés {à ce qu'il [dit]}, mais que votre silence l'arrête actuelement. Je vous supplie de me dire ce qui en est de tous cela, et Mr. de Furstenberg surtout qui desireroit le savoir.

Adieu, je vous baise les mains.

Lettre I.243 – Diotime, 21 septembre 1781 = Bd 4.485-486

Munster, le 21 de sept.

Je prens une part fort vive, mon cher Socrate, au danger où se trouve Me. Perrenot, et je ne puis vous exprimer combien je serois affligé si vous la perdiez. Je sens intimement combien vous avez besoin de quelqu'un qui vous monte et vous occupe, et je conçois tout de meme qu'elle seroit difficile et peut-être impossible à remplacer pour vous.

Je n'en pretterai pas ma lunette, puisque vous me le deconseillés, elle m'est trop precieuse.

Milaydi Athlone, qui est arrivé hier soir au moment où je voulois vous ecrire, m'a pris tous le tems que je pouvois donner à cette occupation, et l'heure libre de la matinée. La poste va partir, il ne me laisse que positivement le tems de vous repeter ma devotion.

Adieu, je vous embrasse de cœur.

*Lettre I.244 – Diotime, 25 septembre 1781 = Bd 4.487-494*

Munster, le 25 sept. 1781

Je suis ravie, mon cher Socrate, d'apprendre que Me Perrenot est mieux; je vous en fais mon compliement de tout mon cœur, et vous serez fort obligé si vous voulez bien me comuniquer vos sensations singulieres et vos decouvertes sur vous meme pendant ses meaux. Vous savez combien chaque decouverte nouvelle dans cette science de nous meme qui m'interesse par dessus toutes les autres.

Voila ce que c'est que les projets de l'homme. Je m'étois proposé d'écrire cette lettre fort proprement, et me voila-t-il pas qu'en passant ma plume trop richement saturée de matiere, ma vanité et mon avarice sont punis en meme tems et mon beau plan evanoui par cet enorme pâtre.

Mais pour en revenir à la metaphisique, j'ai eprouvée moi une singuliere sensation | avant l'arrivée du fils de l'Envie, dont la fin fut encore plus singuliere.

Il m'annonça son passage ici dans une lettre, dans laquelle il me parla sur le ton de confiance qu'il eut naturellement dans moi lorsqu'enfant. Je le menai à Berlin en meme tems. Je reçois une lettre de l'Envie, dont je n'ai parlé, la 1ere depuis 2 ans. Quand je pensai à l'arrivée du fils en faisant abstraction de cette lettre et seulement en rapport avec la sienne propre, je sentois qu'en arrivant je serois en etat de lui donner des conseils avec la chaleur et l'interet qui m'anime toujours quand je puis être de ce genre d'utilité à quelqu'un; et meme avec cette en sorte d'interet qui tient au penchant naturel, qu'on a pour tous ce qu'on a pu aider à mettre en avant, ou à prendre. Mais quand je pensai à son arrivée sans l'association de l'idée de la | lettre de sa mere, je m'effraia de son arrivée, je craignoïs d'être injuste, de ne pouvoir me resoudre à me meler de cela si cela me demandoit des avis etc. etc. N.B. d'abord je sentois seulement ces varietés perpetuels sans sentir directement à quelle occation le bon paroxisme et à quelle occation le mauvais me venoit, c.à.d. que tantot sa lettre à lui seul me rappelloit son arrivée ici, et que tantot elle m'etoit rapellée par le souvenir de la lettre de sa mere. (Mais voici le singulier qui va venir). C'est que la crainte d'être injuste fit aparament tant d'impression sur mon organe moral que je le vis non seulement sans peine tout le tems qu'il fut chez moi et en m'en occupant de toutes les manieres qui pouvoient lui devenir utiles, mais que ses defauts meme changerent toutes | à mes yeux en bonnes qualités ou du moins en bonnes dispositions, de sorte qu'il me fallut le secours de Furstenberg pour sentir clairement toute la suffisance par exemple, et ses airs qu'il se donna ici. Mais encore est il vrai, qu'il a, à ce qu'il me paroît très reellement d'excellentes dispositions, et que sa suffisance extrême vient en grande partie de la mere qui lui escrit sans cesse (il m'a montré ses lettres): Mon fils, ayez sur tout soin d'avoir un bel exterieur, de belles manieres de l'usage du monde, afin d'y plaire etc. etc. Songez que chacun va vous considerer avec curiosité, et attendre de l'extraordinaire poli etc. etc. de vous, chacun vous regardant comme l'education du Prince Henri et de la Princesse d'Orange.

Voila les betises qu'elle lui mit | en tête. Mais ce qui m'a donné bonne opinion du jeune homme, c'est que de tous cela il craint, ou paroît craindre, horriblement que sa mere ne le force de perdre son tems dans le grand monde, un tems qu'il voudroit (dit-il) employer à etudier et se former l'esprit encore, et c'est ce qu'il a

grand besoin, car entre-nous et pour son malheur il sait les rubriques et quelques superficies de toutes les sciences, et n'en sait bien ou meme passablement bien du moins ce que moi j'appelle savoir, aucune. Mais cette science des rubriques le rend encore plus suffisant et fort important, puisque voulant en faire montre à chaque instant, il le mele dans tous les propos possibles. | Je me souviens qu'entre autre il nous disputa à Furstenberg et à moi le système de la force centrifuge et centripete et plusieurs decouvertes de Newton, sans avoir une idée de mecanique, de trigonometrie, des courbes geometriques, en un mot sans avoir dépassé la géométrie rectiligne. Et cela sur un livre qu'il a lu d'un certain Kant qui a donné une hypothese nouvelle qu'il, Mr. de Hogendorp c.a.d., trouve convaincante.

Il nous a disputé sur l'architecture, sur les beaux arts, en gl des choses detonnantes sans en avoir jamais vu plus loin que Cassel, d'où il vient et où il a trouvé sublime un batiment qui fait horreur par | le mauvais gout et l'ineptie.

Voilà à peu près les dispositions du jeune homme, dans lequel il me paroît que le mal n'est que celui de son age et le bien lui est propre, car par ex. ce desir de ne pas se livrer au monde, me paroît sincere par la raison qu'il m'a prié de le recomander à la Princesse d'Orange, non pour avoir une place car il dit qu'il n'en veut devoir qu'à son merite, mais pour prier la Princesse de vouloir engager sa mere à le dispenser de se trainer aux assemblées et de perdre son tems à tacher de plaire dans le monde. Si cela est sincere, il me semble que cela prouve du caractere, une autre bonne marque pour lui. |

C'est en partant, n'ayant pu suffire avec l'argent que sa mere lui a envoyé pour pouvoir terminer son voyage, il fut forcé de s'adresser à moi. Mais 1° il attend jusqu'au dernier moment, calculant toujours encore pour voir s'il n'y auroit pas moyen de s'en passer, 2° il m'en demanda enfin avec une très bonne espee de honte et 3° il m'en demanda si peu, que je dus le forcer d'accepter au moins le double, afin qu'il ne se trouva pas dans l'embarras. Enfin, il s'agira de voir coment on le traitera, il me semble assez probable qu'on puisse en faire un Falconet?, mais plus probable de beaucoup qu'on puisse en faire quelque chose de très bon.

Adieu, mon cher Socrate, j'au cru devoir vous donner ce detail, puisque vous serez surement mis en pourparlé au | sujet de ce jeune homme par Me sa mère,

afin que vous sachiez autant au juste au moins que je suis capable de juger un homme en si peu de tems. Ce qui en est je vous embrasse du fond de mon coeur.

Voici la dernière lettre que la Princesse m'a écrit au sujet de Mr. P. Je ne vous l'ai pas envoyée plutôt parce que j'en avois besoin encore pour y répondre.



Lettre I.245 – Diotime, 28 septembre 1781 = Bd 4.495-498

Munster, le 28 de septembre 1781

Je vous rends des graces infinies, mon cher Socrate, de vos instructions précises; je ferai mon possible pour en tirer parti. Votre non plus ultra est toujours enfermé hors les moments où il sert, et dans le même ordre que lorsque vous me l'avez prêté. Si les médailles que d'Orville a donné au public dans son ouvrage, c.à.d. si les originaux qu'elles doivent représenter ne valent rien, cela me donne une grande idée de son goût grecque, car chacune de ses médailles est ou semble être une pierre gravée, tant elles m'ont paru belles. Au reste, mon cher Socrate, lorsque vous vous mêlez de dessiner, surtout de copier, vous faites comme d'Orville, vous savez mettre et vous mettez l'élegance grecque partout, même là où il ne s'en trouve | pas l'ombre dans l'original, car je me souviens encore qu'un jour vous faites un Apollon de l'Envie que sûrement vous n'aviez (d'ordinaire) pas de disposition à flatter. Je voudrais bien voir le portrait de Me De la Fite de votre main!

La Comtesse Golofskin ne me trouvant point la 1^{ere} fois qu'elle avoit passé Munster, est partie pour Geismar comme je vous l'ai dit je crois la veille du jour de notre retour. Eh bien, après avoir été là 10 jours, elle est revenue droit ici mardi, a passé ici 3 jours, et est repartie ce matin. En vérité, quoiqu'elle ne m'ait pas quitté du matin au soir, quoi elle n'ait cessé malgré cela de me dire à tous moments: Mon Dieu, je vous gêne sûrement, je suis ennuyante pour vous, vous êtes accoutumé à mieux, etc. etc., toutes ces belles choses qui genent et embarrassent cent fois | plus que la gêne de sa présence fut elle genante au possible.

Selon son ancienne coutume elle se soit plaint de l'univers entier et N.B. surtout DE VOUS, malgré mon éloquence à vous défendre, dont Mr. de Furstenberg a été 3 fois le témoin. Enfin, malgré qu'elle m'a raconté l'histoire détaillée de 13 femmes de chambres qu'elle a prises et quittées depuis que je ne l'avois vue, de tous les meubles qu'elle a achetés et dont elle a meublée sa maison depuis ce tems, et celle de toute la generation de sa gale de pere en fils, venant d'une femme de chambre qui l'a pris d'un perruquier, qui l'a pris d'une comedienne, qui l'a pris d'une garde malade, qui l'a pris ...! Mais je me vois forcée d'interrompre cette narration interessante, faute de tems | et afin de pouvoir vous dire encore, qu'enfin, malgré tous cela et mille autres histoires dans ce genre, j'ai été charmée de revoir la Comtesse, et touchée de l'extreme amitié et interet avec le quelle elle m'a revue, moi et mes enfans; elle a meme sentie à sa façon autant que possible la grandeur de Furstenberg et m'a repettée à vingt fois qu'elle l'admiroit beaucoup. Pour vous, mon cher Socrate, je n'oserois vous repetter tous ce que (dans la colere la plus flatteuse pour vous) elle nous a dit, en ajoutant cependant toujours qu'il etoit vrai que vous etiez un homme de beaucoup d'esprit, qu'elle auroit si si grande envie de voir souvent, mais que vous etiez subjugué par une femme actuellement, et qu'à cause de cela elle vous pardonne vos pechés, ne pouvant rien pretendre de vous etc. etc. Pour moi, je me suis retranchée à assurer que vous m'aviez dit et écrit souvent que vous la consideriez particulierement et que la mauvaise conscience seule vous avoit empêché de l'aller voir, que meme vous m'aviez demandé une comission pour elle afin d'avoir une occasion, un pretexte pour vs presenter chez elle.

Adieu, mon cher Socrate, voila 12 h qui sonne; dans une demie h le courier part. Je vous embrasse.



Lettre I.246 – Diotime, 1 octobre 1781 = Bd 4.499-502

Munster, le 1er d'8bre 1781

Mon cher Socrate. Je ne puis vous dire qu'un seul mot auj., le jeune Bentink m'ayant enlevé (en passant par ici pour aller à La Haye) ma soirée d'hier, et ma matinée etant prise par mes enfans.

Ma santé se soutient assez bien, quoique pourtant elle ait reçu un echec par le sejour de la Comtesse Golofkin, 1° parce qu'à son honneur j'ai voulu puisqu'elle restoit si peu diner avec elle, et que mon estomac ne supporte absolument pas les repas en forme, et 2° parceque pendant ces 3 jours je ne fis rien de ce que je suis dans l'habitude de faire, ce qui me donne immediatement des attaques d'hypochondrie. | C'est singulier jusqu'à quel point le rien faire, ou meme le moins agir que de coutume agit desagréablement sur mon ame, et par contrecoup sur mon corps. Je vous jure que je ne me rapelle pas d'avoir seulement été par complaisance pour mes enfans à la Comédie, sans revenir avec un certain degrés de transpiration arretté et de spleen.

Adieu, mon cher Socrate, vous ferez fort bien de prendre le jeune Hogendorp pour disciple, s'il en vaut la peine. Car rien n'est plus absurde et plus petit que ces haines de famille. Il me semble que si un homme est d'un mauvais sang, c'est une raison de plus pour tacher de le | rendre mellieur afin de corriger et purifier la race.

Et si chose m'a deplu dans la Bible, c'est ce conte que Dieu nous auroit rendu si foibles et si assujettis aux souffrances par punition du peché d'Eve et d'Adam, nos ayeux. Je me {...ration} chaque fois que je pense à ce manque du respect qu'on doit à la Divinité. Puis-t-elle vous benir et vous proteger. Adieu. |

[Couvert] franco Wesel |

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye



Lettre I.247 – Diotime, 5 octobre 1781 = Bd 4.505-508

Munster, le 5 8bre 1781

Mon cher Socrate, je n'ai point parlé des medailles originales que je n'ai point vus, mais de la collection gravée de Dorville qui m'a frappé par sa beauté, ayant vue d'autres livres numismatiques, de medailles grecques, romains etc., mais jamais d'aussi belles que le sont celles qu'on attribue dans cet ouvrage à la Scicile. Je suis très contente de les avoir vus, mais je serois tres fâchée de le

posséder à vos depends. Ainsi, mon cher Socrate, je vous rends des graces infinies de votre bonne volonté.

J'ai été sur le point de venir pour 8 jours vous voir, mais des considerations préponderantes, et entr'autre (mais pourtant, c'étoit une des moindres difficultés) le manque d'argent, m'a fait remettre ce plan à quelqu'autre tems plus favorable.

Je suis fort peu edifié du changement de J., s'il | n'y etoit poussé que par les raisons que vous dites. Il est vraï que cela n'est pas rare.

Je me trouve sur le point de faire une gr. perte. Mon hôte qui veut revenir habiter la ville m'annonce qu'il faut que j'achette ou quitte sa maison en un an. Je ne balancerois pas à choisir le 1er parti, mais à cause de la beauté de la situation il en demande à peu pres entre 1000 et 1500 florins de plus qu'on n'est, sur quelle ne valut au cas qu'on voulut la revendre, ce que je risquerois bien de meme sans balancer, si je n'avois des enfans, pour l'extreme agrément de la position etc. de cette maison. Mais ayant des enfans, et tant perdus de ce qui m'appartient en propre, c.à.d. peutêtre de mon unique ressource avec le tems, par les beaux arrangements de l'hiver | dernier je n'oserois hasarder cette perte. Trouvez vous que j'ai tort ou raison, c'est ce que je vous prie de me dire le plutot possible, car on me presse de me decider.

Ma sante va bien à présent; de la vôtre vous ne m'en dites rien, j'espere que c'est bon signe.

Adieu, cher Socrate, je vous embrasse de tout mon cœur

Votre Diotime |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Wesel



Lettre I.248 – Diotime, 9 octobre 1781 = Bd 4.509-510, 503-504

Munster, le 9 d'8bre 1781

Si Me. Perenot souffre d'une maladie de nerfs, les mellieurs remedes sans aucune comparaison pour elle sont les bains froids et l'acier, et pour sa tete le

fréquent usage du camphre. C'est de quoi je suis aussi convaincue que du théorème de Pitagore. Si elle est sujet au constipation ou aux selles dures le souffre, car cela prouveroit que ses maux de têtes sont l'effet des hémorroïdes internes. Mais Me Perenot a comme vous dites plusieurs médecins, et voilà une maladie contre laquelle je ne sçais point de remède.

Je suis extrêmement contente de ma santé et de ma tête, et cela me fait doublement plaisir dans cette saison qui est pour moi assez riche en fruits pour l'âme qu'elle l'est pour tous les hommes en fruits pour le corps, plus riche que les 3 autres prises ensemble. Aussi ne me sens-je jamais moins disposée à la conversation. Trop de pensées qui naissent, croissent et se lient insensiblement au fond de l'âme. Le reste de l'année semble se découvrir et se montrer au grand jour sans l'auguste silence de celle ci, de sorte que tout ce qui peut s'en dire dans une lettre paroît pauvre et méprisable en comparaison.

J'ai passé quelques jours délicieux dans mes bois, et compte bien y en passer d'autres encore avant que la nature acheve de se dépouiller.

Mr. de Furstenberg vous dit mille choses et nous attendons impatiemment la suite de votre animal politique.

Adieu, mon cher Socrate, Dieu vous benisse.

Je vous prie de faire remettre la carte incluse à Mr. de Hogendorp.

Je voulois adresser cette lettre à *Xiων*, mais pour plus de sûreté je vous l'adresse, mon cher Socrate, vous priant de la lui parvenir. |

[Couvert] A la Haye

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys



Lettre I.249 – Diotime, 15 octobre 1781 = Bd 4.511-518

Munster, le 15 d'octobre

Mon cher Socrate! L'incluse que je vous renvoie, contient si je l'ai bien comprise le désir que Mde Perrenot soit proposée pour lire l'Histoire avec la jeune Princesse pendant la 1ere année, afin que Mr. ait le tems de se préparer à

continuer ensuite cette etude avec elle à la comences avec ses freres. Ainsi le principal but de Mr. Perrenot dans ceci me paroît de gagner une année de liberté afin d'avoir le tems de ramasser et de placer dans un ordre convenable les materiaux qu'il voudra employer auprès des enfans jeunissimes, ce qui ne me paroît pas difficile à obtenir; mais pour l'autre article, savoir de mettre Me Perrenot. en fonction, je dois avant qu'il se hazarde à cet egard un pas qui puisse la compromettre, vous faire une couple de reflexions, 1° c'est que j'ai deja parlé à la Princesse de Me Perrenot l'année derniere de la maniere dont vous l'avez lu, et elle ne m'a | rien repondue à son sujet, ce qui ne prouve rien autre chose si non qu'elle ne s'est arreté qu'au mari, que parcequ'elle n'avoit ou ne croioit du moins avoir aucun besoin d'une feme ayant Melle Hollard, 2° ce que je scais pour sure, et cela parceque je me suis trouvée maint fois presente à des propres consultations à cet egard, c'est qu'à moins de se defaire totalement de Mdelle Hollard, elle ne voudroit pas lui faire l'espece d'affront de lui associer une autre feme pour lire l'Histoire. Passe encore si c'étoit pour instruire la Princesse Louise dans quelque science, car comme celles-ci n'entrent pas ordinairement dans l'education d'une feme on pourroit sans blesser Mdelle Hollard lui associer à cet egard une feme si par hazard celle là les savoit. Mais quant à l'histoire, aux elements, c.à.d. de l'histoire, qui est ce qui (parmis les gens mediocre de ce bas monde) ne croit pas en etat de la lire, aussi bien que tout autre? Et je dis meme malgré l'excellante opinion | que j'ai lieu d'avoir de la tete de la chere comme tete de Princesse, qu'elle meme prefere un savant à la Hollard pour enseigner l'histoire aux enfans par une autre raison (ou du moins par d'autres raisons bien claires dans sa tete), que parcequ'un savant est plus savant, sait beaucoup, plus de faits d'histoire en gl que n'en peut savoir la Hollard.

Pour ce qui est de mettre Me Perrenot entierement à la place de l'autre dont à mon avis elle s'acquitteroit aisément beaucoup mieux que l'autre, quoique malgré la haute opinion que j'ai de Me Perrenot d'après la vôtre, je n'oserois à moins de la connoitre particulierement par moi meme, assurer qu'elle eut precisément les talents et l'espece d'ame qu'il faut pour educquer. Ce qui ne changeroit rien à mon opinion, puisque ce n'est pas un talent dont | on puisse juger sans l'experiance qui sert en meme tems à son developpement. Quoiqu'il en soit, si c'étoit là son desir ou le vôtre, je vous prie de me le marquer tout de suite, et

sans pouvoir me flatter de réussir, puisqu'on paroît (malgré moi) contente de l'autre, je promets de sonder la dessus sans compromettre en aucune façon Me ni Mr Perrenot. Cependant je voudrois pour son propre bonheur qu'elle comprenne bien avant de se resoudre à rien, la foiblesse de son corps et de ses nerfs, avec les forces qu'il faut pour remplir ces fonctions, et avaler les desagrémens attachés inévitablement à ce poste.

Mon tems s'est écoulé, mon cher Socrate, à causer avec vous sur ce point. Ainsi je ne puis rien ajouter, mais vous me pardonnerez aisément, car je n'aurois pu vous parler de rien qui vous interesse davantage.

Adieu, portez vous bien. Je vous embrasse.

Je pense comme vous relativement à l'achat de la maison; mon embarras ne derivoit que de ce que je craignois que le Prince ne put me reprocher d'avoir fait perdre à mes enfans une parti de ce capital, en le plaçant mal, et qu'il ne parut par là que j'ai justifié la mauvaise opinion de mon economie qu'il prit l'hiver dernier pour pretexte des chicanes relatives à l'affaire des capitaux provenant de la vente de Lavigni.

Nous avons fait ce matin tous les preparatifs indiquer pour l'eclipse d'apres demain, nous ne l'avons pu plutot puisqu'à {polair} s'est montré à nous ce matin pour la 1ere fois depuis 8 jours. Mon {...} observatoire



Lettre I.250 – Diotime, 19 octobre 1781 = Bd 4.459-460

Munster, le 19 d'oct.

Mon cher Socrate, nous avons suivis ponctuellement vos ordres pour l'eclipse, mais en vain, car vous aviez oublié d'ordonner à Apollon de nous montrer la face radieuse, et honteux aparament d'être obscurci par une {fente} il s'est tenu soigneusement caché sous les nuages, excepté 2 moments à 8 h. à son comencement, et vers la fin, chaque fois un instant, de sorte que nous avons vus

moins, non observé. Quoique ces 2 moments d'apparition [à la] peripherie de son image et à celle de nos cercles adaptés au telescop étoient exactement l'une sur l'autre.

Le Prince repart demain, il nous a | dit que vous ne saviez pas si vous pouviez nous venir voir cet hiver. Je me flatte que vous ne l'avez dit que pour éviter comme vous l'avez fait souvent de venir avec lui. Si non, il faut que vous soyez si bien à La Haye que vous n'avez plus besoin de consolation, et cette certitude m'en servira.

La Comtesse Golofkin m'a écrit l'incluse que je vous envoie, parcequ'elle vous fera voir que sa timidité seule l'empêche de vous faire savoir son retour.

Le Prince est assis là, ainsi j'abrege ma lettre. Mr. de Furstenberg et lui vous font leurs compl.

Adieu, mon cher Socrate, je vous salue et vous souhaite toutes les benedictions du ciel et de la terre. Adieu. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Emmerich



Lettre I.251 – Diotime, 26 octobre 1781 = Bd 4.519-522

Munster, le 26 d'8bre 1781

J'étois trop malade le dernier jour de poste pour vous écrire, et ne suis pas assez bien auj., meme pour vs écrire longtems. Mr. de Furstenberg me dit vous avoir mandé dernièrement de vous {resouvenir} une conversation definitive avec le Prince, afin d'ailleurs que je puisse vous écrire en détail coment les 3 jours qu'il a passé ici se sont passé entre nous et {qu'impossible} gouverner la dessus en consequence de mes intentions. Mais je vous avoue, mon cher Socrate, que je n'accomplirai point une promesse dans laquelle Mr. de Furstenberg a plus consulté son cœur que la discretion. C'est un role si pauvre et si humiliant d'importuner de ses plaintes quelqu'un qui ne voit plus le jour à nous servir. Vous avez le bonheur d'être actuellement lié avec des gens plus heureux (c.à.d. en consideration le bonheur relatif de ce petit point de duré dans notre monde) qui

ne vous donnent pour leurs interets aucune de ces occupations qui sont toujours desagréables à la longue à moins d'une unité parfaite et (non de parole mais), effective, d'interets. J'ai joué quelque tems ce role important vis à vis de vous, mais depuis la derniere affaire pecuniere entre le Prince | et moi, j'ai bien resolu de plutot tout risquer que de le jouer desormais encore, dussai-je être reduit à gagner mon pain un jour par le travail de mes mains, ce qui me sembleroit un fort petit malheur de la maniere dont je sens bonheur et malheur. Meme je n'eusse pas fait tous les pas que j'ai fait, et surtout je ne vous en aurai pas ennuiée avec si peu de tact si longtems, si mes enfans et la necessité de quelqu'espece d'indépendance de ce coté n'avoient été intimement liés au soin d'obtenir sur ce qui m'est dû, le plus que possible, et de ne pas lui ceder lachement des choses de droits. J'ai vu plus que jamais dans ce dernier voyage combien l'aparance de la lacheté et de ce qui s'appelle ceder augmente le courage du foible et du poltron. Je l'ai bien toujours sûe à priori et c'est pourquoi et voyant que cela seroit aisé que je desirois de le gouverner par mes | amis, surtout par ceux qui lui ayent rendu des services qu'il n'aimeroit pas qu'on sut, ont en main le mellieure gouvernail pour un être de ce caractere. Voila ce que j'ai dis-je toujours scue, mais il me l'a evidament prouvé dans ce voyage ci, car il m'a ettonné par l'effronterie avec la quelle il s'est montré sans aucun des voiles accoutumés; et l'assurance avec la quelle il a fait briller sa mauvaise foi de tout coté.

Je vous remercie des nouvelles observations que vous m'indiquez et que je tacherai de suivre. Mes enfans ont achevé et bien dans leur tete le 1er livre de La Lande. Que me conseillez vous actuellement en fait d'astronomie?

Mr. de Furstenberg, qui vous fait ses compl., vous prie de lui renvoyer copie de la lettre qu'il vous a ecrit, n'en ayant pu garder et il lui seroit cependant interessant d'en avoir une, d'autant qu'il voudroit me la faire lire.

Adieu, mon cher Socrate, je pourrai, et meme cette aparance croit de plus | en plus, être pour l'exterieur un jour fort malheureux, sujet à des eclats facheux où (dont pauvre et sans defense parmi les gens du gr. monde) le tort paroitra de mon coté enfin à milles importantes miseres de ce genre, car les interets plus importants de la culture de la 1ere et mellieure partie de moi qui je le sens seroit absolument opprimée dans cette atmosphere, m'ont bien duement determiné à m'apaiser à toute espece d'extremité plutot que de vivre encore, en comunauté de

bien et dans une dependance quelconque à côté du Prince. Mais quelque soit l'aparance de mon sort, compte que si je desire conserver ma consideration, c'est par le bien que je crois qu'il en resulteroit pour mes enfans et qui influeroit sur toute leur vie, mais que la paix la serenité et le vrai bonheur regnent au fond de mon ame d'une maniere qui n'est alterable, et alterée que par les moments de l'horrible maladie dont je ne suis pas encore tellement quitte qu'elle ne revienne lorsque quelque compression morale desagreable agissant sur mon phisique y occasionne des obstructions, et c'etoit le cas cette fois ci. J'ai souffert deux jours de mes ancienne convulsion et crampe dans le cervelle, et depuis ce jour j'en eus 4 terrible d'hypochondrie, accompagné de douleurs de tête et d'angoisse. La 1ere comence à se dissiper, les douleurs subsistent encore. Je suis, mon cher Socr.

Δ

❧

Lettre I.252 – Diotime, 30 octobre 1781 = Bd 4.523-524

Munster, le 30 d'8bre 1781

Depuis hier matin, mon cher Socrate, je me sens comme au ciel, puisque depuis ce moment je suis quitte d'un accès d'hypochondrie des plus noirs, qui cependant n'ayant que des sources physiques accidentelles (c.à.d. que precisement le voyage du Prince, qui m'a causé quelques genes et sensations desagreables, se trouva justement pendant mon tems critique, où toutes mes dispositions à ma maladie de l'hiver dernier sont beaucoup plus fortes et mes nerfs d'une sensibilité extreme) s'est passé avec le tems critique, qui en etoit la source principale et fonctiere. Et je me sens exactement comme une personne qui sort d'un desagréable et profond sommeil moral.

Je vous demande pardon si par hazard je vous ai fait participer à mon spleen, car j'ai la memoire si foible dans ce tems, que je ne me souviens pas 2 heures de suite de ce que j'ai fait. Tous ce que je puis faire de mieux pour reparer mes sottisis si j'en ai dit ou faite, c'est de vous assurer qu'actuellement je me sens derecheff parfaitement heureuse, non que je sente ce que mes rappports externes

ont de facheux, mais ce mal me paroît si petit en comparaison des biens veritables dont j'ai le bonheur de jouir, que cette combinaison devient une fraction infiniment petite entr'autres biens que je sens vivement.

Je dois vous dire que je comence à être extraordinairement contente de mes enfans. Leurs defauts essentiels | prennent une tournure si heureuse, leur caractere un fond de noblesse et d'elevation, je ne veux pas parler de l'intellectuel car de ce coté il y a longtems que j'étois assez contente, mais leur moral se developpe tellement, qu'en peu de tems je me considererai de ce coté là comme au port si cela continue. Ce qui leur fait faire des pas prodigieux de ce coté est une invention que je vous comuniquerai de bouche lorsque nous nous verrons, et dont je suis sure que vous serez content. Il me faudra plus de tems que je n'en ai pour pouvoir vous l'écrire, avec toutes les idées sur lesquelles elle se fonde et les succes que j'en ai éprouvé.

Mr. de Furstenberg a reçu de plusieurs coté une nouvelle qui à cause de sa durée semble acquérir un degrés de vraisemblance; c.à.d. qu'on attend à Bonne un Ministre de Russie qui doit aider à faire seculariser cet Electorat en consequence d'une convention entre l'Empereur et l'Imperatrice. Il vous prie de tacher de savoir ce qui en est. Nous ne comptions pas pouvoir l'apprendre du Corps, puisqu'il est aparant que la sachant meme il devoit ne pas la dire.

Adieu, mon cher Socrate, le ciel vous accorde toute la serenité dont je jouis, lorsque des crampes, le cerveau et le bas ventre ne me font pas voir autre chose que le fond de sensations vrais et inalterables, qui sont dans mon ame. Je crois que Dieu envoie l'hypochondrie à ceux qu'il aime, comme des especes | d'eperons pour les faire avancer avec d'autant plus d'activité dans le chemin de la perfection (car je crois que necessairement l'hyp. doit diminuer avec nos imperfections par cent milles raisons), et pour nous mieux faire sentir par la comparaison le prix de l'harmonie externe sans que nous ayons la peine de nous desharmoniser {ou pris finir ...}.

Lettre I.253 – Diotime, 6 novembre 1781 = Bd 4.525-528

Munster, le 6 de 9bre 1781

J'ai fort bien reçu vos 2 lettres, mon cher Socrate; celle qui étoit en papier d'Inde l'avant dernier courier et la dernière avant-hier. J'étois empêchée de vous écrire avec le dernier courier par une forte diarrhée, qui n'est pas tout à fait passée encore, quoique fort diminuée; et du reste je me porte incomparablement mieux puisque je ne me sens aucune hypoch.

Vous m'avez parlé dans une de vos dernières lettres d'une idée relative à vos troubles et au choix d'une mediateur. J'y ai pensé, et je trouve votre choix fort bon à cela près qu'il faudroit que la personne choisie fut avertie et bien soufflée sur la conduite à tenir, et qu'on en tira la promesse de ne pas consulter ulterieurement la dessus les femelles qui l'environne.

Mon cher Socrate, j'ai relue il y a quelque jours dans Simpson, en le parcourant pour faire des tablettes synchronistiques pour mes enfans des circonstances | sur la 2e guerre de Messenie et en particulier sur Aristomenes qui m'ont inspiré le plus vif desir d'en connoitre autant de details que l'antiquité nous en a transmise. Ayez donc la bonté de me dire si vous connoissez quelqu'autre lisible ou en latin ou en langue chretienne (car pour le grec hélas, Dominus non sum digna) qui donne la dessus des details, autre que Pausanias qui est le seul que Simpson cite, ce qui me fait craindre que cet excellent morceau d'histoire n'ait point eu d'historien particulier comme il l'eut si bien merité.

De là aux choux n'y a qu'un pas. Ne croyez pas, mon cher Socrate, que vos choux aigre pour tarder soyent oublié; leur fermentation ne vient que d'être par achevée. Ils partiront incessamment. Je voulois y joindre quelques anchres de votre vin favori, mais Mr. de Furstenberg ayant | trouvé une occasion d'en avoir de la mellieure espece veut m'enlever ce plaisir. Au bout du compte c'est la meme chose, pourvu que vous l'ayez et qu'en le buvant il ramene vos pensées à Munster.

Depuis que vous m'avez envoyé l'ordre d'observer le soleil et ses taches il n'a paru à mes yeux qu'un couple de fois sur la fin de sa course. On diroit qu'il veut se soustraire à nos regards profanes. Je le lui pardonne cependant

puisqu'également nos matinées sont trop remplies pour qu'il nous fut possible de suivre ces observations d'un jour à l'autre.

Connoissez vous mademoiselle Hypatie la platonicienne, qui fut tué à coup de pots cassés?

Bon jour, mon cher Socrate, j'aurois encore bien des questions à vous faire aujourd'hui, mais on se lasse de questionner un muet.

Adieu, vous ne parlez plus du jeune Hogendorp. Continuez vous à le gouter ou non? Dites lui de ma part sous secret que Mr. de Stosch se plaint amerement | de ce que depuis qu'il ne paroît plus avoir besoin de lui, il le neglige si absolument, ne lui ayant pas meme annoncé son arrivée à La Haye. Si Mr. de Stosch, qui est fort bien en Cour comuniquoit ses plaintes à Mdelle de Dankel^{man} comme à moi, cela pourroit y faire tort (à son caractere).

Adieu, mon cher Socrate, de ma part, de celle de Mr. de Furstenberg, de Mimi et de Mitri.

P.S. Le 10 de dec. il y aura une fort belle vente à La Haye chez Nicolai van Daalen d'un sculpteur nommé Wapperom, de livres en toute langue de desseins, antiquités etc. etc., et entr-autre le catalogue annonce article 392: twee en een half grootte en beeter stukken Ostindische ink.³⁴ Comme je suppose que cela ne se vendra pas bien cher je vous prie, mon cher Socrate, de prier Van der Aa de ma part de l'acheter pour moi, parceque je crain que ceux à qui je donne mes comissions par rapport aux livres, ne se connoissant pas en ancre de la Chine, ne l'estimassent au dessus ou dessous des prix.

Dans l'article 428 il y a Een kasje met vier antwoorden voor de magneet. Dites s'il vous plait à Van der Aa que si par hazard cela se vendoit le meme jour et à bon prix.

A propos d'argent, en effet le Corps, à qui j'avois conté qu'une tante à moi avoit tous perdue en un instant par le feu, ne me dit rien sur le champ, mais m'offrit ensuite (aparament croyant reparer sa belle conduite par là) par escrit de secourir ma tante d'une somme

34 *Book Sales Catalogues of the Dutch Republic, 1599-1800* (IDC) cat 416 mf 680-684.

d'argent, mais j'ai refusé aussi poliment que possible son aumone, ne voulant pas lui rendre le droit de me faire pour 20 ducats de reproche; et mon refus lui a fait gd plaisir comme je l'ai vu par sa lettre d'avant-hier.

Je vous pris insament de me faire avoir un billet de lotterie, j'écrirai au Prince qu'il vous en remette le payement le 1er decembre.



Lettre I.254 – Diotime, 12 novembre 1781 = Bd 4.529-532

Munster, le 12 de 9bre 1781

Mon cher Socrate, je suis assurément fort éloignée de la coupable indifférence que vous me reprochez au sujet des taches du soleil; au contraire, elles me consolent en quelques façon des miennes, puisqu'une objet si pure et si saint n'en est pas meme exempt, et je les examinerois avec toute l'avicité d'une vielle coquette qui examine la conduite de sa jeune et belle voisine si j'en avois le tems. Mais hélas, je ne puis trop repeter que cet ingrédient précieux me manque continuellement et de tout côté. J'en use je vous le jure comme un avaré de son argent. Malgré cela je ne puis parvenir à amasser le necessaire. Pourquoi dans ce siecle où l'on fait commerce de tant de choses n'a t-on pas encore songé à en etablir ceci entre les riches prodigues qui en ont trop et les pauvres qui en ont trop peu. Tant de milliers d'ames s'écrient tout le long de la journée: que faire! que devenir! que le tems est long! il faut le tuer! Tant d'autres: du tems! du tems! Où en prendre? Or rien ce me semble n'est plus favorable au commerce d'une chose que de voir tant | de gens qui voudroient en prendre et tant qui voudroient en vendre.

Je ne crois pas, mon cher Socrate, que ce que vous me dites de la petite Aylva soit un défaut d'imitation, 1° parceque je suis convaincue que la parole etant un signe naturel, sa rapidité ou lenteur suit la rapidité ou la lenteur de l'imagination chez l'être qui n'a pas encore pu faire usage de sa raison pour modifier cette analogie naturelle de maniere qu'elle se regle dans la suite plus sur l'occaton,

c.à.d. plus en rapport avec ceux à qui ces signes doivent communiquer des idées, ou sensations.

2° parceque j'ai vu beaucoup d'enfants et de bonnes dont les unes parloient fort lentement, les autres fort vites, sans que les enfants qu'elles soignoient prissent d'elle autre chose que les expressions meme. Pour les passions des nourrices et bonnes, je n'ai aucune doute qu'elle ne se comunique en partie à leur nouriciens par diverse raison très psychologiques. Mais je suis fondé à croire que pour les signes qui les expriment leur lenteur ou rapidité sera toujours en raison composé de la richesse vivante de leur imagination, de la vivacité de leurs desirs et du deliement de leur langue. Beaucoup d'enfants de cet age ont la langue pesante et les ligaments qui l'attachent trop roides; cela va souvent au point qu'il a fallu leur faire des operations. Les enfants des Hollandois parlent (generalement et aux exceptions très frequentes près) plutot lentement, ce qui (sans entrer ici dans les raisons phisiques) provient je crois principalement de leur 1ere education morale. On leur epargne trop souvent la peine de se faire comprendre, on le devine trop en un mot, on ne sait pas assez que l'education comence avec la vie, et ce qui est bien pire et bien plus general: les hommes ne savent pas assez qu'elle ne finit qu'avec la vie. Pour moi, je suis meme fort eloignée de croire qu'elle finisse là, mais ce qui va au delà n'est pas fait pour être le sujet | d'une lettre.

Je ne scais pourquoi vous dites du mal de votre bras relativement à votre stile epistolaire à moi, la plus ignorantissime creature qui existe en fait de stile epistolaire. Je ne scais lire dans une lettre que les pensées; quant à la forme je n'ai encore jamais pu trouver qu'elle etoit convenable. On me dit par exemple que Me Sevigné a la bonne. Il y a 10 ans que je l'ai lu, elle m'amusa, mais j'ai trop de raisons de me defier de mon jugement d'alors pour en conclure que ce fut à bon droit. D'ailleurs je n'en suis pas plus avancé pour savoir coment on ecrit bien une lettre pour moi, quand je songe seulement que c'est une lettre, que je dois ecire; mon imagination devient seche et sterile comme les sables de Palmyre. Tous ce que j'ecris me semble trop court et trop long, et je ne scais plus ni où comencer, ni où et coment finir, c'est comme s'il me falloit faire un rondeau ou un madrigal ou il y a des loix pour amener adroitement un commencement et une fin.

Adieu, mon cher Socrate, je fais au comencement comme je suis à la fin et comme j'espere l'être en toute eternité

votre Diotime



Lettre I.255 – Fürstenberg, 7 septembre 1781 = Bd 4.533-534, 537b-538

Monsieur

J'ai reçu en bon etat la reponse dont il vous a plu de m'honorer en date du 7 de ce mois. Je suis persuadé, Monsieur, que quelque chose se traine. Le système actuel et la maniere d'agir de votre Republique seroit inconcevable, si cet animal politique etoit une volonté determinée dans son etat actuel. La multiplicité des combinaisons facilite les moyens de se faire illusion à ceux qui n'ont pas le courage de regarder le danger en face. Elle fournit des expediens, des dédommagemens. Le Roi de Pologne pourroit bien ne pas la faire bien longue, les Turcs ... les Pays Ecclesiastiques, la Baviere. Quelque peu vraisemblable que ces bruits me paroissent en eux mêmes, j'ai assez mauvaise opinion du système politique pour commencer à croire à la possibilité d'un nouveau paysage. Peut-être ces revolutions doivent etre preceder et preparer une position plus heureuse pour l'humanité. J'embrasse avec plaisir votre grande idée. |

Elle a souvent influé sur mes mesures.

Me la Princesse etoit bien hier au soir, mais si occupée à quelques anciennes idées sur l'education qu'elle jette sur le papier, que je ne scai pas, si elle pourra, Monsieur, vous écrire aujourd'huy. Je ne l'ai pas encor vu. Mais elle m'a chargé de ses complimens en cas qu'elle n'crive pas aujourd'huy.

Je suis avec les sentimens les plus vrais et les plus distingués de estime et consideration particuliere, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant serv.

F. Furstenberg

Munster, 1781, ce 7me 9bre



Lettre I.256 – Fürstenberg, 2 novembre 1781 = Bd 4.535-537a

Munster, 1781, ce 2me 9bre

Monsieur,

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien recevoir mes remerciemens de la maniere dont vous avez fait operer ma lettre. J'aurois eté au desespoir que le Prince m'eut crû la moindre indecision sur les objets dont il avoit commencé à me parler. Notre premier entretien fut en revenant de la chasse, le second le jour après, la veille de son depart. J'aurois bien voulu reentamer le propos, mais cet empressement auroit eu un certain air d'inquietude, de justification d'une education qui n'est pas dans le cas d'en avoir besoin.

La Princesse ne me paroît pas être eloign e de venir à l'arriv e de la {P. d'Orange} si sa venue peut remplir quelque objet. Ainsi de ce coté il me paroît que le Prince n'a pas lieu d'être fort inquiet.

Au reste, Monsieur, je sens parfaitement bien que c'est une position où il faut tout votre scavoir faire, votre tact, pour prendre | avec precision le ton que les circonstances exigent.

Cependant je me flatte que {l'affaire ...} comme on a obvi  tout de suite aux consequence de cette demonstration d'amertume, qu'on pourra conserver le meilleur rapport qui est possible entre deux compositions aussi differentes.

On m'interrompt, c'est pourquoi je n'ai pas le tems d'achever la copie de ma lettre precedente, que j'aurai l'honneur de vous renvoyer par l'ordinaire prochain.

On debite dans ces pays non seulement la nouvelle que l'Electeur se demettrait, mais encor qu'on travaille à la secularisation des trois Electorats Eccl. Qu'il en avoit été parlé à la France, que la Russie en etoit d'accord, enverroit un ministre aux 3. Cours, | que même la Prusse y entroit. On debite des choses incroyables, mais ce que je conclus, c'est que comme rien n'est sans cause suffisante, ni ce bruit non plus. Il est question de quelque chose. Si on en scait quelque chose chez vous assez où ordinairement on scait tout, que sans indiscretion je puisse desirer et scavoir, je vous en aurai, Monsieur, une obligation egale, à l'interêt que j'ai d'etre un peu au fait, pour veiller à la Conservation de ce qui je peut encor conserver chez nous.

Je finis avec les sentimens les plus distingués et les plus particuliers d'une vraie estime et consideration, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant serv.,

F. Furstenberg



Lettre I.257 – Diotime, 16 novembre 1781 = Bd 4.539-542, 515-518

Munster, le 16 9bre 1781

Il est vrai, mon cher Socrate, que je me suis enfin resolu à vaincre la repugnance, que mon incapacité dans l'art d'ecrire et enoncer mes idées à ma satisfaction m'avoit toujours donné contre cette entreprise. Mais ce qui m'occupe actuellement n'a pas encore pour objet mon plan general d'education. La profonde douleur dont j'ai été saisie depuis que j'ai souvenir (c'est à dire bien avant que j'aie entrepris de m'eclairer) en songeant à l'avilissement de mon sexe, douleur qui s'est augmenté d'année en année à mesure que j'acquis et que j'acquiers une plus grande facilité de saisir et d'embrasser le sistème general de mon sexe sur le bonheur et la perfection du genre humain, est la 1ere qui exite mon attention et mes efforts. Que pourrois je dire d'ailleurs de raisonnable ou défficient au sujet de l'education en general si avant toute chose le vrai rapport naturel des | sexes n'est fixé et p.c. l'objet qu'on doit se proposer dans l'education de l'un et de l'autre? C'est là mon objet actuel. L'ordre que je me suis proposé de suivre et que j'ai comencé est le suivant.

D'abord je montre que de tout tems, anciens et modernes, notre sexe fut meprisé com^me d'une nature plus imparfaite que l'autre, et que par là son education fut toujours negligé, de maniere qu'on n'a jamais pu juger si cette opinion etoit fondé en raison ou devenue vraie en apparence précisément par le deffaut de culture necessaire; que ce point approfondie je montrerois aisément dans la suite d'où ce mepris etoit venu originellement (ce qui s'inplique aisément en ce que les 1ers hommes grossiers et sauvages uniquement occupés à se delivrer des betes sauvages, où d'autres troupes de voleurs devoit naturellement | sentir, priser et {devinier} avant toute chose le merite de la force du corps en quoi les

fèmes sont en parti inferieure en effet, et d'une autre côté le plus souvent inemployables à cause de leur grossesses, couches, soins et nourriture des petits enfans etc.).

Le 2e point est donc la recherche si le sexe feminin est par essence inferieur au masculin, ou seulement différant en gradations. Et si ces gradations différent tellement que la feme est dans toutes les facultés un espece d'homme, seulement de l'homme incapable de recevoir le meme degré de culture, ou si cette difference de gradation est telle que quelques facultés semblent tendre naturellement à une plus grande perfectibilité chez les uns et telles autres facultés chez les autres, ces recherches me menent enfin à trouver que le dernier cas a lieu.

Après quoi le droit de la femme à une malsaine culture est fixé, mais comme le | droit du plus fort est le plus efficace, et que p.c. il ne suffit pas de montrer notre droit pour obtenir ce à quoi nous avons droit, j'en viens à la recherche, si (supposé que nous n'ayons aucun droit à un mellieur sort) il n'est pas de l'interet de la societé et de l'être préponderant dans cette societé de l'homme, que la feme y joue un autre role qu'elle n'a fait jusqu'ici.

Pour cela il faut comparer les 2 sexes, rechercher leur vrai rapport reciproque pour concourir ensemble au plus ge bonheur social possible, et cette recherche me menera à faire voir que non seulement le bonheur social, mais le plus ge perfection de l'individu homme exige la culture de la feme; ensuite je montre psychologiquement en quoi consiste necessairement perfection, c.à.d. dans l'harmonie des facultés, et quelle espece de culture ce |

Fragment 16-IX-'81

but exige en gros traits, que la culture de l'intellect exige les sciences exactes comme celle de l'imagination, les sciences de fait comme la perfection des organes, les exercices etc. etc., que par consequent, il n'est pas plus ridicule d'enseigner aux femes et aux princes les sciences et les exercisse qu'il a lieu de vouloir les perfectionner, que ce but demande cependant une changement total dans la methode, puisqu'il est fort differant en enseignant une science ou quoique ce soit de se servir de cette science comme but, ou de s'en servir comme moyen. Mais je me reserverai de parler des methodes et details d'education des 2 sexes dans un ouvrage apart, me contentant d'en tracer ici l'esquisse necessaire à

mon but essentiel. De là je chercherai à fixer les nuances de différences de l'éducation des 2 | sexes en raison de leur rapports fixé plus haut, etc. etc.

Voilà, mon cher Socrate, à peu près mon plan general. Vous me feriez un vrai plaisir de me procurer s'il est possible la vie et les ouvrages de votre demoiselle Schurmann, et de m'indiquer le plutot et le plus souvent possible des femes extraordinaires en quelque genre ou talent que ce soit, surtout des femes grandes du côté de l'ame et de la force d'esprit, parceque dans mon 2e point auquel je suis j'ai besoin de citations de differants genre. J'en ai deja un bon nombre, mais puisque toutes anciennes et tant par les {obliger} les femmes modernes. l'Enobre, Hypatie, Theano Cornelia etc. etc., et pour le courage des villes entieres de feme, pour les sciences, la poesie et les arts | un assez ge nombre aussi.

Mais enfin dans cette quantité il s'agit de faire un choix irreprochable et accordant à l'objet. Je suis à cette fin dans la desagreable necessité aussi de lire toutes sortes de livre, parce que je n'aime pas à citer sur parole, il n'y a que sur la vôtre que je le ferois, si vous m'en citez en m'en donnant un tableau abregé mais exact, ce qui m'epargnera beaucoup de peine.

Adieu, cher Socrate, j'ai depuis quelques tems une crampe à la main droite qui augmente beaucoup ma difficulté d'ecrire et d'ecrire lisiblement.

Dites moi si vous approuvez mon plan, ou indiquez m'en les deffauts si vous en voyez, que je sois capable de changer.



Lettre I.258 – Diotime, 19 novembre 1781 = Bd 4.543-546

Münster, le 19e 9bre 1781

Mon cher Socrate, je sens de plus en plus que je vous aime beaucoup. Mais hier j'eus la douleur et le plaisir de m'en convaincre plus que jamais. Mr. de Fürstenberg reçut chez moi ses gazettes d'Hollande, et moi, je me couchai sans lettre, je me couchai fort inquiette et dormis mal, uniquement occupée de vous. Je ne scais toutes les possibles qui me passerent par la tete, point de lettre de vous, point de lettre du Corps dont c'etois le jour (car actuellement nous ne

nous ecrivons que tous les 8 jours). Mon imagination | ne manqua pas d'attribuer très complaisamment son silence à l'embarras de m'annoncer votre maladie ou peutetre meme votre trépas enfin.

Je reçus ce matin seulement mes 2 lettres avec la joie qu'on eprouve lorsqu'on se voit subitement sauvé d'un danger eminent. Conclusion, mon cher Socrate, vous me tenez au cœur plus que jamais, et j'en conclu presque que je deviens mellieure et à ce prix je rends grace à Dieu des meaux phisiques et moraux qu'il m'envoie. Car il est bien certain que ce qu'on appelle le mal purifie | l'ame et la porte avec plus de vehémence vers le souverain bien. Tous les jours on devient plus honteux de se sentir trop attaché à des biens perissables.

Mais l'amour, cet amour celeste et pure qui perd ses epines à mesure que l'ame se purifie, se perfectionne et approche davantage de cet Etre que je nommerai volontiers l'amour par essence et par excellance, ne perit point.

Adieu, mon cher Socrate, j'ai une crampe si singuliere à la main droite, qu'elle m'a meme forcé d'interrompre mon petit ouvrage. |

Je me suis cependant efforcée d'écrire à notre Prince, mais d'une maniere inlisible, excusez moi auprès de lui sur ma crampe. J'ai derechef beaucoup souffert du corps depuis 8 jours. Dieu me destine apparament à ne pas porter trop longtems ces miserables haillons, puisqu'il veut que je les rise si tot. Je crois que c'est la plus ge grace qu'il peut m'accorder que de m'en depouiller dès que mes enfans n'en auront plus besoin. Car je ne prevois pas pouvoir être utile au dela.

Serent vient de m'écrire une excellante lettre, dans laquelle il paroît fort inquiet sur mon sort future, et celui de mes enfans. Nous en parlerons j'espere bientôt. Et je me flatte bien que vous ne tarderez pas à venir m'embrasser.



Lettre I.259 – Diotime, 23 novembre 1781 = Bd 4.547-548

Munster, le 23 nov. 1781

L'idée que vous avez relativement à une triple alliance, mon cher Socrate, est la seule qui pourroit ce me semble sauver l'Europe politique de la plus horrible

disharmonie. Elle plait beaucoup aussi à Mr. de Furstenberg. Tachez de l'exécuter et vous ferez un grand bien.

Ma crampe est diminuée d'intension, mais comme elle s'est concentrée dans le pouce, elle a augmenté en intention.

Aussi vous n'avez de moi auj., mon cher Socrate, que mes vœux et les assurances de mes tendresses et de celles de tous ce qui m'appartient.



Lettre I.260 – Diotime, 28 novembre 1781 = Bd 4.549-552

Munster, le 28^e de nov. 1781

Mon cher Socrate, le plan de l'anonyme est beau, mais où prendra-t-il la suite respectable. 2^{do} Que dit l'Angleterre de la Demolition, est elle refroidie pr la Cour de de Vienne, n'a-t-elle pas voulu consentir à l'ouverture de l'Escaut?

La Hollande devrait avoir un peu plus de connexion sur le Continent dans ce moment ci. Vous souvient-il du plan de confederation que proposa un certain homme en Hollande qui y vint exprès pour cela? Ils y avoient consenti alors, il s'en trouveroient bien auj. Repondez moi je vous prie aux 2 1eres questions.

Ma crampe à la main droite est si forte que sans le secretaire du ministre auquel je dicte je ne pourrais pas vaquer à mes affaires, c'est à dire ecrire des choses importantes. Mes besoins actuels de mes enfans etant sur le point de les mener à la connoissance de Dieu, ce grand objet m'occupe tout entier. | Dès que cela sera fait (et cela sera fait je crois le 7 du mois prochain, jour de naissance de Mimi) je reprends, si ma crampe le veut bien, mon ouvrage sur les femes, mais vous me decouragez presque par la trop ge opinion que vous en avez, car je sens combien peu je pourrai la justifier.

Adieu, très cher Socrate, le courier prochain je vous ecrirai sur Mr. Marcoff, l'aide ministre qu'on envoie au Prince. Je l'ai toujours connu fort galant homme et fort attaché à moi. C'est pourquoi, s'il arrive à La Haye sans passer par ici, dites lui que je l'estime toujours et s'il se plaint que je n'ai pas repondu à ses lettres, meme s'il ne s'en plaint pas, dites lui un peu jusqu'à quel point je suis d'un coté accablé d'occupation et de l'autre de maladie, ce qui m'empeche absolument de

me livrer aux correspondances regulieres. | Tachez de gagner sa confiance, c'est un homme fin, mais honet et probablement si vous entretenez son amitié pour moi en lui assurant la continuation de mon estime ce qui est vrai et en lui faisant aimer Socrate, mon ami. Notre influence sur lui pourra être utile. Au reste, si le Prince vous en dit du mal, et que vous ne l'avez pas vu ce mal par vs meme, defiez vous de juger du Prince qui juge par passion et qui m'ecrit (deja prevenu d'avance) que surement Marcoff vient pour chercher à le deplacer.

Adieu cher Socrate, je vous embrasse du fond de mon cœur. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Wese



Lettre I.261 – Hemsterhuis, 26 octobre 1781 = Bd 4.553-554

Etymologicum magnum³⁵

Hesychius

Thesaurus linguae Graecae Stephani

Pollux

Ammonius

Homerus Clarkii ou Ernesti

Plato

Plato et Timaeus

Herodotus Wesselingii

Diodorus Siculus Wesselingii

Dion Cassius Ramari

Xenophon Stephani

Xenophon Hutchinsonson

Euripides Barnes

Aeschylus

Sophocles

Thucidides

35 Ce billet donne une liste de titres des livres, en main de Hemsterhuis.

Biblioth. Graec.

Theocritus Toup

Callimachus Spanheim ou Ernesti etc.

Je dois f : 9 - 10



Lettre I.262 – Diotime, 30 novembre 1781 = Bd 4.555-556, 561-562

Munster, le 30 9bre

Mon cher Socrate, je ne vous dirai qu'un mot auj., parcequ'il ne me reste pas assez de tems pour vous en dire davantage.

Ma santé est assez passable. Je me rejouis fort de l'idée de vous embrasser bientôt ici.

Je me flatte que les nouvelles du Prince n'aurons point les suites facheuses qu'il paroît en craindre, mais en tout cas, vous me connoissez et pouvez p.c. le tranquiliser avec surté sur mon sort et celui de mes enfans. Je ne suis inquiette que pour lui, et meme de ce coté je ne le suis que de son inquietude, car s'il m'en croit il pourra dans tous les cas vivre avec ce qu'il a et les ressources qu'il a dans l'esprit, content et independant d'une cour capricieuse. Tout depend des | rapports sous lesquels on se considere dans le monde. Un pauvre prince seroit un riche philosophe, livré aux lettres et aux sciences, et au bout du compte le rang est une chose si relative et si etrange à l'homme, qu'après être devenu pauvre comme prince, marquis ou comte, il n'a que ne se considerer que comme homme et vivre en consequence pour redevenir riche. Et de son propre bien le Prince gardera toujours de quoi n'avoir pas besoin de se priver des comodités de la vie et de quoi continuer ses etudes favorites. Et il n'en sera que plus reellement estimé. Voila le beau coté de la chose, et ce coté est le vraï. Pour mes enfans ce sont des, plutot ce seront des hommes justes et p.c. je suis peu en peine de leur futur et encore moins du mien.

Adieu, consolez et tranquilisez le Prince, je vous en prie. C'est tous ce que vous pouvez faire de mieux pour ma tranquillité.



Lettre I.263 – Diotime, 30 novembre 1781 = Bd 4.557-560, 563-564

Munster, le 30 de 9bre 81

Le Prince m'avoit deja donné la nouvelle en question la poste derniere, mon cher Socrate, et il me l'a repetté auj. avec des expressions qui me marquent plutot une ame foible, troublée, renversée par une apparence fort éloignée que cette ame courageuse et ferme que vous avez cru y voir. J'y vois bien du changement come vous mais une autre espece de changement, qui vous frapperoit particulièrement si vous aviez assisté à la conduite pleine d'arrogance et de dedain qu'il eut ici vis à vis de moi et de presque tous le monde. Ses lettres seches et peu tendres jusqu'à l'epoque de cette nouvelle, et si vous comparez cela à la tendresse, la douceur, le religieux meme (et c'est ce qui est le plus remarquable) qui regne dans les lettres depuis l'epoque (et dont je vous envoie pour en juger celle d'hier). Il me demande mille pardons de n'avoir pas envoyé la lettre de change plus tôt (et ce n'est pas encore la fin du mois); sans cela il me l'envoie sans excuse 8 ou 15 jours meme plus tard. Enfin, cela paroît de ce coté tout un autre homme.

Mais, mon cher Socrate, nous serions de pauvres psychologue tout 2, si précisément dans cette revolution subite nous ne voyons d'apres nature et plus que jamais notre viel homme, dans une ame où il regne quelque | hauteur, quelque vraie fermeté et energie. Le 1er effet des revers de fortune ou de son apparence est de se replier sur soi, et de nous donner la sensation de notre propre force ou valeur indépendante, et le second, de chercher et prévoir toutes les ressources contre, apres l'avoir bien regardé en face. Mais de tous les effets le plus impossible (là où sont les qualités susdites) c'est de nous faire flechir, de nous humilier et adoucir par cette voie. Il y a une espece d'impossibilité moral si forte de cet effet, que si on pouvoit supposer l'orgeuil puisse entrer veritablement dans une telle ame, il y entreroit, dans les cas de tels revers, du moins la fierté en est surement plus proche que l'humilité, et ce n'est pas à vous que j'ai besoin de detailler les dix milles raisons de cette marche de l'ame. Mais l'ame foible, l'ame qui a toujours plus ou moins la sensation obscure que sa consideration ses jouïssances de ce coté tiennent aux vans de la | fortune comme elle y tient elle meme, ne peut manquer d'être bouleversé par le risque de s'en voir dépouillé;

c'est une sensation horrible, dont je vous épargne également la discription. Peut-être suis-je pour quelque chose aussi et mes enfans dans les inquietudes du Prince, mais par rapport à leur sort future, que leur pere soit ministre ou ne le soit pas, j'ai de forte raison de croire que cela ne contribuera en rien à l'inspirer ou l'amelliorer, et pour notre sort présent je lui ai écrit à ce sujet de maniere à le tranquiliser j'espere. Et etant sure que moi je n'exigeai jamais rien de lui ni pour moi ni pour achever l'education de mes enfans dans un tel cas, il peut etre tranquil du moins de ce côté de la fortune. Car il aura toujours encore au moins entre 6 et 7000 florins de rente de son propre bien, sans compter son mobilier, ses instrumens, ses livres. Avec cela un homme qui aime la physique et les lettres peut vivre joliment, et pour moi qui ne me reserverois dans ce cas qu'a peu pres 1000 florins de rente, qui me proviendrois du capital ecorné de Lavigni. Je suis bien assuré de | n'en être pas moins heureuse et que l'education de mes enfans n'en souffrira pas un brin. Mon plan est tout fait dans un tel cas, et mon parti tout pris. Il pourra meme en resulter un bien pour ma santé par l'exercisse plus considerable au quel une telle situation m'obligeroit et à mes enfans aussi, par un petit accroissement de privations, qui sans nuire à leur santé et bonheur n'en tremperoit que mieux leur ame contre l'attaque des voluptés futures.

Avec tous cela je souhaite fort que la chose n'arrive pas et que Mr. Marcoff passe par ici. Je vous envoie la lettre que j'écris au Prince. Vous y verrez pourquoi je desire voir et parler Marcoff. Il a toujours eu en moi une confiance entiere. Je le connois beaucoup, ainsi si je peux lui parler, ses desseins ne m'échapperont pas. Cependant je crois la chose (vu comme un coup fourré de sa part), comme je l'ai écrit au Prince, impossible; mais ce que je ne crois pas impossible, c'est que la Cour mécontente depuis long tems du Prince. | du Prince ne cherche une occation de le rappeler, et que Marcoff, etant nommé à sa place sans l'avoir cherché, ne puisse penser sans être un fripon, puisqu'on veut envoyer également quelqu'un. A ce dessein il vaut mieux que ce soit moi qui suis l'ami de la famille (du moins pour l'amour de moi car pour le Prince il n'est jamais paru en faite un grand cas soit dit entre nous) que si c'étoit un autre qui fut envoyé dans le dessein de trouver des motifs de rappel auprès de lui.

Enfin j'espere que je verrai Marcoff; alors je vous en dirai des nouvelles à vous, et nous consulterons ensembles notre sagesse sublime pour voir ce qu'il y aura à

faire. Je vous écrirai une petite lettre de montre, au cas que vous voulussiez en remettant ma lettre au Prince pouvoir lui montrer la vôtre; dites moi, je vous prie sincèrement, quel effet ma lettre aura produite sur lui, si elle a contribué à le tranquiliser ou non.

Adieu, mon cher Socrate, votre beure est arrivé, votre vin et vos choux partis. Adieu, je vous embrasse de tout mon ame. La prise de Cornvallis³⁶ est un terrible choc pour la balance gl de l'Europe, mais je ne scais | si je dois desirer que la paix s'en suive. Ce me semble que les trois hommes sont dans le cas d'avoir besoin d'un peu de calomités pour reveiller leur energie surtout ici. Qu'est ce que c'est que la conversation de Rendorp avec le Stadthouder?

Adieu.

Renvoiez moi la lettre du Prince joint aux lettres precedante, elle m'est precieuse comme tableau partiel de l'Histoire de l'Homme.
Cachetez proprement la lettre au Prince.



Lettre I.264 – Diotime, 4 décembre 1781 = Bd 4.565-568

Munster, le 4 dec. 1781

Mon cher Socrate, je n'ai rien changée à mon plan pour le 7. Mes enfans sont mur pour ce plan que j'espere pouvoir mettre sous vos yeux et que vous l'honorera de votre approbation alors. Il comence à devenir essentiel pour eux d'avoir des motifs et un temoin plus elevé de leurs actions que ceux qui ont pu en être le mobile jusqu'ici. D'ailleurs quand je considere ma foible santé et la possibilité de me voir separée d'eux, plutot que le cours ordinaire de la nature ne semble le vouloir ou le demander, je suis (jalouse de leur laisser ce tresor, cette impression importante pour le reste de leur vie) plus pressée que je ne le seroit peut etre d'ailleurs, je les ai preparés de mon mieux. La partie de l'astronomie necessaire pour considerer le petit amas de poussiere que nous habitons pour ce

36 Charles Cornwallis (1738-1805), général britannique; il dut capituler devant les Américains à Yorktown (1781).

qu'il est, est bien et largement logée dans leur tete et l'abstraction leur est familiale. | Je vous en dirai j'espere bientôt des nouvelles.

Je n'ai aucun sentiment décidé sur Hogendorp, si non qu'il m'a paru rempli de vanité; à la verité zelé pour s'instruire, mais à cause de ce deffaut predominant en question, je n'oserois decider que ce desir est de la bonne espece. Lorsqu'il a la vanité seule pour baze, l'instruction s'en ressent, et le desir ne dit rien pour le caractere. Je l'ai plus protégée par vertue que par conviction, et j'y ai plus vu le beau parceque je craignoit de voir du laid, que parcequ'il ne m'éblouissoit. Enfin je serai charmée que l'air étranger ait purifié en lui le sang impur, qui par la nature couloit dans ses veines.

Je n'ai point de lettre de *Xiov*.

Ma santé est fort bonne; les jours critiques sont passé. |

Adieu, très cher Socrate, que Dieu vous benisse ainsi que votre Diotime. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Wesel |



Lettre I.265 – Diotime, 7 décembre 1781 = Bd 4.571-583, 569-570

Munster, le 7 dec. 1781

Mon cher Socrate. Un mot de votre lettre m'a ôté de dessus les epaules un poids immense, que je portois depuis longtems. C'est l'aveu du Corps au sujet de l'impossibilité qu'il sent, de vivre jamais avec ... elle a toujours sentie avec horreur que peutêtre un jour, certaines objets remplis, il faudra s'y resoudre, ou bien en venir à un éclat. Le dernier parti lui parut affreux, mais le premier impossible parcequ'il ne tendoit à rien moins qu'à me donner des chaines à son activité, à me donner des entraves perpetuels à son perfectionnement et à sa sphere d'activité. Et comme cette personne est convaincue que le 1er devoir de l'homme c'est de se mettre (lorsqu'il le peut sans offenser davantage la sphere d'activité d'un autre qu'il ne met la sienne à l'aise par là) dans la situation la plus propre pour etendre | sa sphere d'activité et qui le mette le mieux à meme de remplir sa vraie determination de se perfectionner incessamment. Convaincue de

cela elle auroit sûrement faute de meilleure moyen plutôt pris le dernier parti que de s'exposer au premier. Jugez combien le mot, qui prouve qu'elle n'aura au besoin d'éclat puisqu'on pense comme elle la-dessus, pour suivre son plan doit lui être agréable. En vérité je m'en rejouis pour elle actuellement, mon cher Socrate. Le plus grand service que vous puissiez lui rendre c'est de remettre souvent la conversation sur le tapis et de montrer au Corps que puisqu'il sent lui-même, que cela (de vivre ensemble) ne doit jamais arriver par la raison qu'il a dit. Il est donc essentiel et de son propre intérêt, que le public les vove (ces jeunes) toujours très bien ensemble qu'alors personne ne sera frappé si le 1er prétexte (l'échec | des enfants) fini. L'éloignement se continuera sous prétexte encore, et d'autant plus d'épargne qu'étant grands ils ont besoin de revenus sans que ceux des parents augmentent (et cela est toujours vrai), que p.c. la personne éloignée continuera de faire ce sacrifice pour épargner de quoi y pourvoir autant que possible. Représentez lui de grâce comme quoi cette conduite, et que nous nous entendions la dessus est la seule raisonnable pour qu'ils restent chacun dans leur libertés, sans que jamais le public {en gloire} (surtout si nous continuons à nous voir de loin en loin pendant quelque jour), même avec l'approbation et l'admiration de ce public. Il faut que vous savez qu'il est sensible à ce que dit le public. Mais qu'il s'agit pour cet effet qu'il n'agrippe pas l'autre par de mauvais procédés etc. que comme cette autre a des approbateurs et amis puissants, et que l'estime public s'affermir de plus en plus pour elle. Le tort qui en résulteroit seroit tout pour lui; et ce qui fera le plus d'effet, faites lui sentir que pour vous, vous la connoissiez si bien elle ainsi que | ses procédés, qu'il pouvoit bien sentir qu'en cas d'éclat quelconque de quel côté la justice plus encore que l'amitié vous materoit. Mais voici un point assez essentiel, mon cher Socrate. Je vous ai toujours dit que j'étois persuadée qu'il parloit et mentoit sauf votre respect vis à vis de Camper sur le compte de cette personne. J'en suis plus convaincue que jamais par une lettre remplie de l'ironie, en même temps la plus amère et la moins polie, qu'il m'écrivit en réponse à une lettre que Mr. de Fürstenberg a vu et qu'il nomme lui-même obligeante. En effet elle l'est et peut-être trop. Voici le fait. On a trouvé ici dans une vache une mâchoire toute couverte d'une matière exactement ressemblante à l'or. Nous avons fait des expériences chimiques sur elle. La matière ne s'est pas dissoute dans l'esprit de nitre, mais tout de suite | et

avec beaucoup d'effervescence dans l'aqua regis. Vous savez que l'esprit nitreux dissout tous les métaux hors l'or et l'aqua regis aucun metal hors l'or. Enfin sans décider ce que c'étoit j'envoie cette machoire, dont Mr. Hoffman me fit présent pour pouvoir l'offrir comme une chose toute au moins fort curieuse à Camper dans sa belle collection. C'est ce que je fis en lui écrivant toutes nos expériences (sans décider si c'est ou si ce n'est pas de l'or) et le priant de m'en dire son avis. Comme en même tems j'avois en tête mon petit traité sur les femmes et que j'avois besoin de savoir si elles différoient visiblement en finesse d'organisation du male. Je cru ne pouvoir mieux m'adresser qu'à Camper, et lui fis cette question aussi. Enfin je terminai ma lettre par lui dire que j'étois | bien fâché de n'avoir pas de ses nouvelles, que je desirois beaucoup le voir s'il passoit pres d'ici. Je le priai de passer à Munster, l'assurant que Furstenberg, Hofmann et moi, nous entretenions souvent et toujours avec l'admiration due de ses grands talents (tous cela est aussi vrai à la lettre) et breff que je me recomandois à son souvenir et amitié.

Jugez, mon cher, une telle lettre meritoit la reponse incluse. Je vois clairement que le Corps (avec l'art qu'il a de captiver avant qu'on le connoisse bien et de jouer l'honnête homme malheureux et souffrant des injustices de sa femme (avec le foible qu'a Camper relativement, 1° de l'honneur d'être lié avec un Prince, et 2do de l'être par là à la Cour et 3° de voir adopter aveuglement ses opinions). Je suis sure que le | Corps a profité de tous cela pour me faire tort dans son esprit et que tout recenment il aura profité d'une chose que je vais vous dire.

Le Corps eut une dispute physique et anatomique contre Furstenberg, où il dit bien des absurdités, entr'autre il avoit besoin pour se tirer d'un de ces mauvais pas que les hommes n'eussent point de nerfs originaires dans la tête et comme vous connoissez sa bonne foi dans la dispute vous savez que dans un cas d'embarras il ne fait pas difficulté de dire (je l'ai vu moi même) ou bien tel ou tel ge auteur l'a vu, écrit ou dit. Ce fut encore ici sa ressource, voyant notre ettonnement à tous sur cette nouvelle theorie que tous ou presque tous les nerfs ont leur origine dans l'estomac. Il s'embrouilla un peu et finit par dire que Gaubius l'avoit écrit. Mr. Furstenberg objecta qu'il avoit lu tous ses ouvrages sans y avoir trouvée | cette opinion; alors le Corps dit que Gaubius le lui avoit dit avant sa mort, que Camper étoit absolument de cette opinion, et que même il donneroit un ouvrage

pour le prouver. Nous dûmes que cela se pouvoit mais que cela ns paroissoit toujours ettonnant jusqu'à ce que nous en verrions la demonstration. La dispute finit là. Actuellement avec le talent qu'a le Corps de donner la face qu'il veut aux choses, je suppose qu'il aura (pour se mieue assurer de Camper et l'aigri davantage contre moi et mes amis d'ici (car notez qu'il avoit lu alors aussi la lettre de Furstenberg) dit à Camper qu'ici on s'etoit moqué de ses opinions (sans dire lesquels) ou bien en les disant differenment, car dans sa 3e lettre à peu près depuis son retour d'ici il m'écrivit avec un ton plaisant qu'il travailloit avec Camper (actuellement à La Haye) à | prouver que quelques nerfs prenoit leur origine dans l'estomac. Remarquez deja ici le changement quelques nerfs. Peut-être Camper lui avoit il parlé une fois du plexus cardias (ce que nous lui demandames dans notre dispute), car s'il avoit voulu parler de cela elle etoit fini, puisqu'il est connu et visible lorsqu'on voit une anatomie que ce plexus est une expension des nouvelles branches sortant de certains ganglions qui reunissent les nerfs sortis du cerveau etc. Enfin, que cela soit ou non, nous lui avions parlé tout de suite de ce plexus, disant que si c'est de lui qu'il etoit question, nous ne disputerions pas et souffririons volontier qu'on appelle ces ganglions les origines de nerfs, | pourvu qu'il nous accorda que les nerfs meres, principaux ont leur origine dans la tete.

De Camper nous n'avons parlé que 2 fois, Hoffman et Furstenberg dinant ici, et chaque fois avec la plus haute admiration. Mais de toute la lettre de Camper et surtout des 2 passages de la lettre de Camper et du caractere du Corps, je conclu qu'on l'a entierement prevenu contre moi en lui recomandant le secret sous confiance. Alors il est assez naturel qu'il ne vs en parle pas, vous croyant surtout prevenu pour moi. Les 2 passages sont 1° où il dit que nos gouts différent trop pour que nous puissions entretenir corespondance. Or cette reflexion ne sauroit être la reponse naturelle à une lettre où je ne lui fais que des questions | chimiques et anatomiques qui marquent, et que je suis curieuse et que je m'occupe de ces sciences, 2do il remarque finement que le Corps etoit triste à son retour de Munster?

Voici en raccourci pourquoi je fais ces remarques. Pour assurer la liberté reciproque du Corps et de sa feme il faut que le Corps se conduise conséquenment, ce qu'il ne fait pas. Car pour inspirer la pitié po lui et la haine

contre elle il fait semblant desesperer de son absence et de se plaindre qu'elle s'est enfui sans son avis, etc. C'est pour cela qu'il est 1° essentiel de lui représenter d'être consequent de paroître publiquement d'accord avec elle sur leur separation comme il l'est en secret etc. tous cela pour son honneur et celui de toute la famille, et 2do de montrer la vraie situation à Camper, afin que loin de travailler contre un plan qui a le bonheur des 2 pourtant en criant contre l'absence de la femme, | ce qu'il fait (peut-être croyant faire le bien), mais qu'au lieu de cela entrant dans nos vues à tous, il contribue à les deffendre contre le public, ce qui est et juste et aisé. Or pour cela il faut (non pas dire car si Camper vous croit prevenu il ne vous croira pas), mais montrer à Camper les procedez de la femme vis à vis du Corps (ce que vs pourriez faire p. ex. en demandant sous pretexte de desirer relire la lettre de la femme cette lettre, et en prenant un copie que vous lui feriez voir), 2do en montrant franchement à Camper le coté le plus foible du Corps, c'est à dire son genie poetique, et 3° en lui disant à Camper ce que le Corps vient de vous dire lui meme, savoir qu'il est impossible qu'il songe à venir avec elle malgré son amour à cause qu'ils seront malh. tous deux. Alors Camper cessera de crier contre ce sejour, croyant agir très bien comme je suppose qu'il le croit, | et travaillera dans le même but que nous tous, ce qui evitera une grande disharmonie, car comme il va s'établir à La Haye et p.e. gouverner entierement la foible machine, le Corps il est très essentiel de lui donner la modification convenable.

Je vous supplie, cher Socrate, de garder cette lettre pour agir en consequence, car il m'en coute extrememnt d'écrire de si longues lettres sur de telles miseres. Mais ce sont de ces miseres qui tiennent à des choses si importantes que par là elles cessent de l'être. Lorsque vous aurez eu des conversations qui tiennent à ce que le Corps et sa femme doivent vivre separés ne manquez pas de m'en faire part. C'est du bonbon, tout pure.

Adieu, je n'en puis plus, et suis occupée le reste du jour de la fete du jour.

Renvoyez moi s.v.p. les incluses. Je n'écrirai plus à Camper que je ne sache que vous lui avez parlé net sur tous cela.

Admirez je vous prie la comission que me donne le Corps, une petite bagatelle. Je dois me dishonorer en mentant vs {l'ainement} et avouent honteusement que j'ai fait 100.000 fl. de dettes tandisque c'est faux.

Vous pouvez dire à Camper que je vous ai communiqué sa lettre. Je lui ai répondu que je modifierais Marcoff, le mieux qu'il me sera possible à moi sans répondre à sa commission, car la réponse n'aurait pu être fort douce. Ecrivez cela à côté du trait de l'ami Amsterdamois.

N.B. et cela vis à vis de Marcoff tandis que je fonde mieux pouvoir sur lui comme je l'ai dit au Corps sur l'estime et l'amitié qu'il me porte. Je dois commencer avec lui par une bassesse et par le trompet.



Lettre I.266 – Diotime, 11 décembre 1781 = Bd 4.585-586

Munster, le 11 dec. 1781

Mon cher Socrate, je n'ai que le tems de vous envoyer l'incluse qui vous prouvera que l'opinion que je vous ai donné de Marcoff n'est pas fausse; mais n'en parlez pas au Corps du tout, car Furstenberg est d'avis qu'il lui est sain et salulaire de garder ses inquietudes et incertitudes. Ainsi renvoyez moi la lettre de Marcoff sans l'à lui faire voir.

Mr. Hoffmann m'a beaucoup prié de lui procurer tous les ouvrages imprimés, en quelque langue que ce soit, de Camper. Je voudrais bien les avoir moi meme, mais après la lettre grossiere de Camper (que Hoffman n'a pas vu comme vous jugez) je n'oserois m'exposer à de nouvelles impoliteses en les lui demandant. | Je m'adresse donc à vous, mon cher Socrate, pour savoir coment il faut s'y prendre pour se procurer ces ouvrages. Mais veuillez, je vous prie, me répondre sur cet article comme aussi au sujet du billet de lotterie.

Je suis charmé, mon cher Socrate, de ce que vous comenciez à fixer votre vu sur le jour de votre depart. Je me rejouis fort de vous embrasser en effet comme je vous embrasse ici en idée.

Votre Diotime.

Le Grand Homme vous salue et vs rappelle l'animal politique. Mr. Hoffman m'a chargé souvent de ses compl. pour vous.

Lettre I.267 – Diotime, 14 décembre 1781 = Bd 4.587-592

Munster, le 14 dec.

Mon cher Socrate, n'attendez de moi que de l'imbecile auj. J'ai fait une grosse faute. Figurez vous qu'il me prend il y a 5 à 6 jours une malheureuse fantaisie de retravailler la Theorie d'Euclide sur les paralleles pour la faciliter à quelqu'un à qui j'apprens les mathématiques. Plus je rencontre de difficultés et plus ma miserable avidité croit, bref me voilà depuis 5 jours avec une tête toute exténuée, n'ayant rien fait absolument hors des leçons de mes enfans que cela. Je donnerois tout à l'heure 10 ducats pour être quitte de cette sottie manie, mais je ne puis la chasser jusqu'ici. Puis donc que je suis hébété, je ne veux | vous parler que de betises, et vous prier 1° de finir une bonne fois l'affaire de la bague en Angleterre et de faire vendre mon bracelet engagé à Amsterdam, ou de voir s'il peut m'être envoyée pour le faire vendre ici. Car cette dette me pese et pour mes bracelets, je dois les vendre egalement pour remplir ce qui me manque pour pouvoir acheter ma maison à l'achat de la quel votre conseil m'a entierement determiné. Or du 1er payement de Lavigni je n'ai pas de quoi. Il me manque encore environ 2 à 300 ducats, et les bracelets doivent me faire entrer un peu plus de 3000 fl., en decomptant la | façon, car c'est ce que les pierres seuls ont coutés. Cette vente est donc pour moi d'une necessité absolue, car ma maison doit être payé beaucoup avant que ma 2de remise de Lavigni me rentrera. D'ailleurs j'ai engagée cella à Serent, et je n'aimerois pas à en rien prendre. Je vous supplie donc, mon cher Socrate, de me repondre cathégoriquement sur cet article (ce que vous ne faites pas toujours), et de me dire 1° si vous voudriez vous charger de faire vendre mes 2 bracelets à Amsterdam, ce que j'aimerois le mieux et dans ce cas je vous enverrai tout de suite le second. 2° si vous ne voulez pas vous en charger, alors je vendrai celui que j'ai encore ici, je vous en enverrai le provenant pour degager l'autre que je vendrai ensuite aussi. Mais je scais qu'à Amsterdam ces choses se vende mieux. Cependant ce mieux sera peu de chose en comparaison | du mal, si cela vous embarassoit le moins du monde. La seule grace que je vous demande c'est une prompte et succinte reponse. Pour votre objection, mon cher Socrate, qui tenoit l'an passé à ce que vous aimez qu'on garde quelque chose pour le besoin, j'y repond d'avance pour epargner les longeurs, 1° que cet argent sera

aussi bien et mieux placé sur une maison que sur un bracelet, et 2° que ce cas de besoin y est actuellement ou jamais. Il y est doublement, 1° puisque si je laisse plus longtems mon bracelet en gage, les interets que je dois payer s'accumuleront, et je ne prevois pas pouvoir le degager de si tôt, 2do et c'est le principal, c'est qu'il me faudroit renoncer à l'achat de la maison si je ne vend pas. Je sais bien que je puis prendre de l'argent chez Furstenberg, mais il faudroit qu'il l'empruntât lui meme pour le moment. Il seroit bien absurde que pour epargner mes bracelets je le misse dans cet embarras, lui qui est deja en dette jusque par-dessus les oreilles.

En grace, mon cher Socrate, mettez moi à meme de finir promptement cette affaire pour cet effet; il ne me faut qu'une reponse decidée.

Adieu, cherissime Socrate, ma betise se met à vos pieds, en toute humilité. |

P.S. Mon cher Socrate, je vous reïtere ma recommandation très expressé de ne rien faire sentir au Prince de la lettre de Marcoff, mais pas le moindre petit mot, cela m'est fort essentiel, car il lui est très très sain et salutaire de n'être jamais entierement rassuré sur cet objet. Cela rend prudent.

N.B. Dans le model de declaration j'ai mis une clauses sur la quelle je cederai comme par exemple celle que si sa pension augmente, j'en pretends également le tiers. S'il se recrie la dessus vous pouvez vous engager à me faire changer.

Tant à cause de l'incertitude de tems de mon voyage à La Haye que de ma santé qui demandera à ce que croit Hoffmann encore les bains de Geismar etc. etc., à moins que vous ne prenez phantaisie de venir à Geismar. Cependant je me serois flatté que vous ne pouviez pas passer tant de tems sans voir Diotime. Et vos affaires purement arbitrairs ne sauroit y être un obstacle reel. Adieu, je vous embrasse de tout mon cour.

³⁷J'ai remis, à la Princesse la vôtre du 18, et cette fois ici elle a bien fait le secretaire elle-même aux depens de ses yeux. Je ne puis

37 Cet alinéa dans la main de Fürstenberg.

qu'être de la avis sur l'expedient qu'elle propose. Il me paroît que c'est le seul parti dans ces circonstances pour rester bien ensemble, {...} d'oter tous sujet de mefiance {pr l'avenir ...mant} la fortune de tous les deux a une maniere fixe! |



Lettre I.268 – Diotime, sans date = Bd 4.593-598

Mon cher Socrate, je vous prie instamment de lire tout de suite cette lettre toute entiere au Prince; elle doit decider notre sort de maniere ou d'autre. C'est une lettre de monter, mais elle ne contient pas un mot qui ne soit dans l'exacte verité. Dites au Prince que quoique je ne vous charge que de lui dire ma reponse, vous voulez bien la lui lire en confidence toute entiere, puisque je ne vous le defens pas positivement. Au nom du ciel, que le passage où je parle de ce que vous m'avez ecrit que le Prince etoit convenu que ns ne pouvions vivre ensembles etc., ne vous empeche pas de la lire au Prince avec ce passage. Vous voyez que je l'ai tellement accompagné, que le Prince ne | peut pas considerer que vous me l'avez dit pour lui faire tort. S'il fait une reflexion la dessus il faut lui dire nettement: Mon Prince, vous en êtes convenu 2 fois, la Princesse aussi, nous sommes convenus tout 3 que c'étoit de là et de vous entendre la dessus que dependoit votre bonheur reciproque. Pourquoi donc tergiverser la dessus. Ce bonheur auquel je m'interesse m'oblige à vous parler clair à tout deux, et mon seul desir de parvenir à vous voir, vous entendre, et vous accorder parfaitement sur ce point et sur vos affaires pecuniers. Votre sort fixé reciproquement à cet egard l'intelligence renaitra d'elle meme entre vous | et comme vous ne vous considerez plus comme des êtres qui peuvent un jour s'incomoder reciproquement, je suis sure que vous vous aimerez tous deux et que vous vous verrez avec un plaisir que vous n'avez jamais eprouvé avant.

Car, mon cher Socrate, il est essentiel que nous soyons sur le pied le Prince et moi d'être convenu l'un vis à vis de l'autre que ns ne devons jamais vivre ensemble, et surtout essentiel qu'il sache que je scais qu'il en est convenu.

Au reste vous sentez vous meme combien il est vrai que l'offre que je lui fais est avantageuse pour lui, s'il n'est pas le plus ge fripon de la terre, car j'avoue | que

dans ce cas il peut tirer encore plus de parti de moi. Mais que puis-je faire de plus que de renoncer à mes droits, à condition que ma subsistance et celle de mes enfans soit assurée au moins pendant sa vie et à sa mort peu m'importe, puisque mes enfans auront de plus (s'il ne le mange pas), ce que j'aurois dû tirer pour Lavigni.

Prechez bien au Prince l'honneteté et l'avantage de mes offres; pour le coup il faut lui parler fermement, lui dire que mon procédé est si net que s'il n'accepte pas cette proposition non plus, vous vous lavez les mains des suites que cela pourra avoir, mais que vous | l'assurez que s'il en derive un éclat, vous vous sentirez non pas partialité, mais par justice obligé de déclarer toutes les raisons qui empêchent que le tort ne puisse retomber sur moi, ou m'être attribué, que vous êtes convaincu que Mr. de Serent et de Furstenberg en feront naturellement et par justice autant que par amitié autant, et que vous lui laissez à juger si le jugement d'hommes de ce poids et de tant d'autres gens de poids, de l'amitié et de la considération les quels je jouïs, auroit de la valeur ou non; que d'ailleurs en cas d'éclat je puis réclamer, en justice d'après son billet mes 100.000 de Lavigni outre ma dot, | ce que naturellement je ne manquerai pas de faire, qu'ainsi il n'y avoit rien à gagner et tout perdre pour lui dans cette conduite.

Mon cher Socrate, je vous prie en grâce de me croire cette fois et d'agir en conséquence, afin que je ne me sois pas aveuglée à pure perte, et afin que je vous voye quitter une bonne fois de cette désagréable négociation.

Je suis bien affligée de voir par votre 1^{ere} lettre à Mr. de Furstenberg, que le Prince m'a dit vrai en m'assurant que je ne devois pas me flatter de vous voir cette année. Car si je ne vous voie pas cet hiver, le reste de mon année.



Lettre I.269 – Diotime, 17 décembre 1781 = Bd 4.599-602

Münster, le 17 dec. 1781

Votre lettre étoit maigre en effet, mon cher Socrate, mais je n'ai garde de me plaindre lorsqu'elle ne le soit que parceque vous êtes occupée. Moi qui le suis éternellement, je sçais trop bien ce que c'est. D'ailleurs je suis si aise lorsqu'on

vous occupe, fusse meme un peu aux depends de vos comodités, qu'à ce prix seul je consens à une privations, pour moi très penible d'ailleurs, c.à.d. à recevoir de vous des lettres qui n'ont point leur embonpoint accoutumé.

Mon cher Socrate, il va paroître ici un ouvrage allmand de Mr. Sprickmann, qui me fait vivement regretter que vous ne lisiez pas cette langue avec aisance. C'est la metaphisique de l'histoire et le plus beau livre qui se puisse ecrire dans ce genre, tant par l'espece et la profondeur de la philosophie qui y regne que par le ton et le stile, dont il est ecrit. Furstenberg a deja lu deux | fois le manuscrit, et j'en suis à ma 2e lecture aussi. Il n'est pas entierement fini, mais l'auteur espere l'achever pendant les vacances prochaines. Vous sentez qu'il y donne l'Histoire psychologique de l'homme comparée à celle des hommes. Il y a là un chapitre sur le developpement et la perfectibilité de l'homme, et sur l'harmonie des facultés d'une ge beauté. Ensuite il prend les differants etats par où l'humanité dut passer par tout, et compare ces differants etats aux differants etats par où passe l'individue, l'etat du sauvage à l'enfance où regnent les sens plus grossiers, celui du Barbare à l'adolescent qui est le regne de l'imagination, de la sensibilité passive et de l'irritabilité des passions, et celui des hommes reunis en societé sous des loix comunes à l'age mure où l'intellect se murit. | Ensuite il parcoure les differantes especes de sauvageries (d'enfance), de barbarisme (de jeunesse) et de civilisation (de maturité), vers lesquels l'homme et les hommes peuvent être menés par l'influence des causes externes, et ainsi coment le tems du barbarisme et le tems de civilisation d'une nation à d'autres modifications que les mêmes tems dans un autre etc. etc. Mais je crains en vous en rendant compte de profaner l'ouvrage, puisqu'il m'est impossible de pouvoir m'etendre assez pour vous en donner une idée juste.

Adieu, mon cher Socrate, le Grand Homme et mes enfans et Diotime vous embrassent et vous saluent. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel

Lettre I.270 – Diotime, 21 décembre 1781 = Bd 4.603-610

Munster, le 21 de dec. 1781

Mon cher Socrate, voici 2 fois que j'écris au Prince d'avoir la bonté d'avertir en Suisse, que ceux qui ont à me payer le second capital de Lavigni au printemps (pour epargner les fraix du transport) les payent tout de suite à Paris au Marquis de Serent, qui est convenu avec moi de s'en charger à mon profit.

Voila deux fois dis-je que je fais cette priere au Prince en le priant de me repondre la dessus, puisque le Marquis de Serent, denonçant selon la coutume le mois d'avance, c'est à dire tout à present d'autres capitaux qu'il avoit sur ses terres pour y placer les miens, il le fait dans la ferme confiance de recevoir les miens. Et p.c. il me semble que cela vaut la peine que le Prince aye la bonté de me repondre s'il a ecrit en Suisse ce que je l'ai prié d'ecrire ou non, son silence | sur 2 lettres dans les quelles je lui ai demandé la meme chose et sur toutes les autres articles des quelles il m'a repondu au lieu de me surprendre. C'est pourquoi je vous prie, mon cher Socrate, d'avoir la bonté de vous charger de cette comission pour le Prince, afin que je ne sois pas longtems dans le cas d'incertitude. Si le Marquis de Sertent doit se voir joué ou non, j'attens impatientement reponse sur ce sujet, et vous embrasse de tout mon coeur. Je n'écrirai pas au Prince que je n'ai reponse la dessus par vous, parceque je ne pretens pas me retrouver dans une correspondance semblable à celle de l'année derniere et achever de ruiner ma santé. Et je vois bien que les melieuses procedés les plus doux de ma part ne sauroient inspirer au Prince des egards, des sentimens et des dispositions plus favorables pour moi. |

Mon cher Socrate, l'incluse est une lettre de montre dont je vous prie de faire usage. J'ai effectivement engagé mes capitaux de Lavigny du printems prochain au Mq de Serent, ne pouvant les placer entre des mains plus surs ni plus avantageuses pour moi. J'avertis le Prince en le priant d'avertir en Suisse pour qu'on y fasse dans son tems le payement à Paris au Mq de Serent. J'ai pressé le Prince en 2 lettres de me marquer qu'il l'a fait, et je ne reçois nulle reponse à ce sujet. En gl ma lettre que vous lui avez remis il y a quelque tems doit avoir grandement exité sa generosité. Je vous en envoie des preuves dans la ci jointe. Par la precedente il me mande qu'il enverra à Mimi pour son jour de naissance

l'Histoire | des Pays Bas dès qu'il l'auroit lue. Or cette Hist. avec les campagnes de Condé, il les avoit déjà troquez avec moi contre la traduction de Shekespear. Il voulut donc faire d'une pierre deux coup: troquer et se faire un merite de cadeau aupres de Mimi. Mais j'ai pris la liberté de lui rapeller que cela n'alloit pas, 1° parceque ce gros livre ne convenoit pas encore à Mimi, 2° parcequ'il estoit à moi par troc, mais que s'il vouloit economiser, que je lui offrois de donner aux enfans des livres de mon choix et à mes depens de sa part, ce qu'il accepte gracieusement comme vous voyez. Il faut avouer que c'est un joli garçon. Quoiqu'il en soit, si vous remarquiez qu'il tergiverse au sujet d'ecrire en Suisse | pour qu'on paye le miserable débris du capital dont il m'a déjà volé le tiers au Mq de Serent, ayez la bonté de lui rappeller ma lettre où j'étois pret à ne conserver que cette misere pour moi et mes 2 enfans, pour assurer son aisance en cas de mauvaise fortune. Dites lui bien que je ne manquerai pas d'ecrire tous ses procedés au Mq de Serent pour justifier un tel manquement, que vous, que Mr. de Furstenberg les ebruiteront et qu'il sera reconnu partout pour ce qu'il est. Dites cela, je vous prie, en telle langue modifiée comme vous le jugerez à propos, mais qu'il en avale la teneur, car sa vilenie et ses procedés ne font que croitre et embellir. Aucun procedé ne touche cette ame, et Dieu sait à quoi il nous reduira si on ne lui montre les dents.

Mon cher Socrate, | si vous n'avez la bonté de le faire, Furstenberg est resolu de le faire pour me sauver du moins ce capital, c'est à dire l'assurance d'avoir du moins exactement le pain, mais j'aimerois mieux que ces belles negotiations restassent entre le Prince et vous.

Je ne reponds pas au Prince auj. pour comencer à lui montrer les dents. |

J'ai très bien reçu la lettre de la Princesse d'Orange qui me continue les marques d'estime et de confiance les moins equivoques. |

Cher Socrate, nous allons faire imprimer des traductions de Sophile et d'Aristée, que nous avons achevés. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Wesel

Lettre I.271 – Diotime, 23 décembre 1781 = Bd 4.611-614

Munster, le 23 de dec. 1781

Mon cher Socrate, Mimi, à qui j'ai lue la maniere un peu dure dont vous me traitez, trouve fort mauvais que vous abandonniez les soins des initiations aux pretres subalternes, et comme j'ai trouvé ce que je cherchois, je vous prie de me pardonner mon pêchee, car je me suis deja chatiée moi meme avec rigueur pour m'être gaté la tete pour 15 jours.

Pour ce qui est de nos affaires pecunieres, je veux bien attendre l'issue de la loterie, c'est à dire nouvel an je suppose, car si cela duroit beaucoup au de là, je ne le pourrais sans renoncer à ma maison ce qui me paroitroit comme à vous une sottise; un peu moindre pourtant (pardon très sage Socrate) que ne le seroit celle d'engager le tresor precieux que vous m'avez confié.

Je ne me pardonnerois pas la moindre tentation de preferer cette voie pour me tirer d'embarras à celle de vendre des bijoux qui ne sont bon qu'à tirer d'un embarras dans ce genre. Ainsi songez de grace qu'il faut après nouvel an les vendre absolument pour | cet effet. Voyez, je vous supplie, si mon creditur ne voudra pas bien vous confier celui qu'il a, afin qu'on puisse en oter le portrait et l'envoyer à Amsterdam. Si vous n'y avez aucune connoissance, je chargerai Marcoff, en qui j'ai toute confiance de cette negotiation, lorsqu'il passera par ici. Et si le creditur ne veut pas le confier, je lui donnerai (à Marcoff s'entend) celui qui me reste, afin que de l'argent qui en proviendra il puisse degager l'autre et le vendre ensuite aussi. Un mal de reponse s'il v.p. au plutot, car j'attens Marcoff incessamment. Toutes vos lettres me sont parvenus jusqu'ici fort exactement à cela près qu'une fois la semaine (en courier du jeudi). Elles n'arrivent que le lendemain à cause des mauvais chemins.

Je suis si convaincue, mon cher Socrate, de votre bonne volonté à me tirer d'affaire, que je ne vous en remercie pas. Le mieux que vous puissiez | faire pour moi c'est de tenir mon Corps en ordre, afin qu'il s'acheve de me piller, et je crois que pour cette fois ci nous sommes assez les maitres de son honneur pour l'empêcher efficacement, si vous le voulez bien. Qu'il en a l'intention de recheff c'est ce qui me paroît aussi clair que Saturne qui brille là devant mes yeux.

Quand à ma bague, je m'en vais écrire moi même à Mess. Duval et Compagnie. Tous ce qui m'est cher vous aime, vous salue et vous embrasse. Adieu, tres cher Socrate, votre Diotime de coeur et d'ame.

Vos Desirs sont traduits. Je ne scais pas encore ni par qui ni coment, mais ils ont paru et je les aurai incessamment. Alors je vous en rendrai compte et s'ils sont mal traduits ils seront changez, je vous le jure. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
franco Wesel



Lettre I.272 – Diotime, 28 décembre 1781 = Bd 4.615-618

Munster, le 28me dec. 1781

Je devrais être fort courte aussi, mon cher Socrate, si je suivais la pente qui m'entraîne dans les bras de Morphée. Je ne suis revenue que cette nuit d'une petite course que nous avons fait à Osnabruck. Le motif étoit de mener le petit Jacobi à l'église luthérienne quelque part aux environs, selon le desir de ses parents. Et le choix est tombé sur Osnabruck, puisque nous avons là des gens que nous étions bien aise de voir. Le patriarche de l'Hist. en Allemagne, le celebre Möser.³⁸ Mr. de Furstenberg et Mr. Sprickmann m'ont accompagnés avec tous mes enfans. Mes 2 compag. vous remercient grandement de votre souvenir que je leur ai communiqué pour soucier les fatigues du voyage.

Dès {1 nov.} retour, en trouvant votre lettre. Je ne suis pas de votre avis, mon cher Socrate, de croire que plus un homme vaut plus, il doit {devenir} presomptueux. Je suis au contraire convaincue, mais absolument convaincue, | que plus un être se perfectionne plus s'accroit chez lui la faculté d'embrasser, de se faire un idéal de perfection, de richesses et de grandeur au dessus de la sienne, et comme jamais un être vraiment élevé ne se compare (à mon gré) avec des êtres au dessous de lui, mais uniquement avec cet Idéal de perfection qu'il est

38 Justus Möser (1720-1794).

capable de se former lui meme. Il se sent toujours bien au dessous de cet Idéal, qui l'enrichie en proportion avec lui, et p.c. un tel être, un être vraiment du grand stile ne sauroit jamais devenir vain et presomptueux, et se sentir ne sera que sentir la distance de ce qu'il est à ce qu'il peut et pourra et devra devenir encore pour le satisfaire en quelque maniere. En general je ne connois rien de si petit que de se plaire | à soi meme que la comparaison qu'on fait de soi à des êtres au dessous. Ah, qui est le miserable qui ne trouve à ce prix de quoi se complaire!

Pour ce qui est de savoir si le Prince a parlé ou non à Camper, je suis fâché, mon cher Socrate, que vs le lui ayez demandé. Cela me donne l'air de craindre des confidences que je n'ai aucune raison ni aucune pente à craindre, si vous relisez ma lettre au sujet de Camper, vous sentirez sous quel point de vu j'ai désiré que vous mettiez Camper au fait. Non je vous jure pour m'embellir moi, dans l'esprit de Camper, non pour qu'il me protege vis à vis du Corps, mais afin que Camper (meme dans la preference que je trouve fort naturel qu'il accorde au Prince sur moi) il soit mis à meme | de lui parler selon ses vrais interets, et pour cela il est bon qu'il sache que mon absence et actuel et futur continuelle est autant essentielle au bonheur du Prince que convenable relativ. à la fortune. Camper est et fut toujours dans mon esprit un très grand anatomiste. Je veux croire que son moral serait fort beau, si de voir juste et sans prejugués et d'avoir du tact n'étoit des ingrediens fort essentiels à la perfection de cette faculté importante; mais de tout tems je lui ai vu à cet egard des trous impossibles à remplir et sa maniere de sentir Socrate, d'agir à la Cour où je l'ai vu de tres pres et d'autres erreurs qu'il est inutile de citer ici qui ne me concernent point, mais que je n'ai point oublié, partent chez lui de la meme source, et par la meme raison il ne dessinera jamais un beau moral.

Adieu, mon cher Socrate, que le ciel vous benisse.

J'ai souvent commis le peché que vs reprocher l'allamand, cependant je ne m'en repend pas, quoique je me trouve par la ame allamande. Faisants chacun le ¼ de l'Univers, car il est vrai que lorsqu'on se sert de mots auxquels on a donné soi meme leur signification, celui à qui on les a 20 fois expliquement mais les

comprendre sans que le reste de l'Univers les comprit, mais à propos de cela, n'achevez vous ni le Simon ni l'animal politique?

